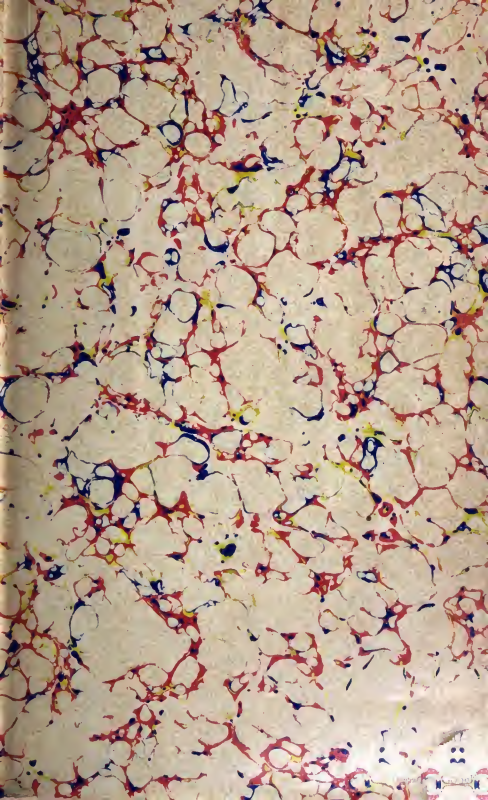
LLI







COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES MÉMOIRES DU DIABLE	2	vol.
CONFESSION GÉNÉRALE	2	—
LES DEUX CADAVRES	1	—
LES QUATRE SŒURS	1	—
AU JOUR LE JOUR	1	—
MARGUERITE. — LE MAITRE D'ÉCOLE	1	—
HUIT JOURS AU CHATEAU	1	—
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1	—
SI JEUNESSE SAVAIT!... SI VIEILLESSE POUVAIT	2	—
LE PORT DE CRÉTEIL	1	—
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1	—
UN MALHEUR COMPLET	1	—
LE MAGNÉTISEUR	1	—
LA LIONNE	1	—
LA COMTESSE DE MONRION	1	—
LES DRAMES INCONNUS	4	—
LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1	—
AVENTURES D'UN JEUNE CADET DE FAMILLE	1	—
AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1	—
OLIVIER DUHAMEL	1	—
LES FORGERONS	1	—
UN ÉTÉ A MEUDON	1	—
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2	—
UN RÊVE D'AMOUR	1	—
DIANE ET LOUISE	1	—
LES PRÉTENDUS	1	—
CONTES POUR LES ENFANTS	1	—
LES QUATRE ÉPOQUES	1	—
SATHANIEL	1	—
LE COMTE DE TOULOUSE	1	—
LE VICOMTE DE BEZIERS	1	—
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET	2	—

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

OU

LA CONSPIRATION DE LA ROUARIE

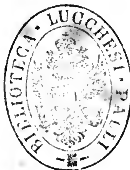
PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



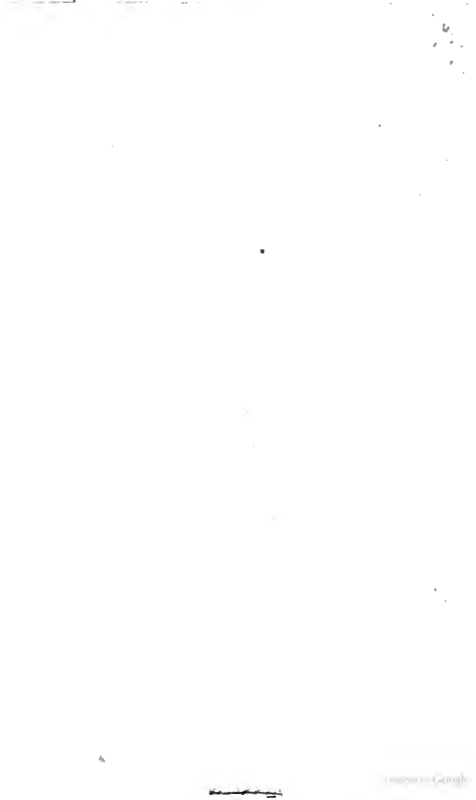
— DEUXIÈME SÉRIE —





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860



LES AVENTURES

DE SATURNIN FICHET

TROISIÈME PARTIE

I

On se rappelle que Morillon avait promis à Barthe de venir le rejoindre à Rennes dès que (selon ses propres paroles) Annibal se serait délassé dans les délices de Capoue. Mais on se rappelle aussi sans doute à quelle mystification s'étaient réduites les voluptueuses espérances de Morillon, et l'on n'a pas oublié qu'il était resté enfermé, hurlant et jurant, dans ce même boudoir qui devait être pour lui le temple de Vénus.

D'après les ordres de Rose Robertin, on avait respecté le prétendu sommeil du commissaire de la Convention ; en conséquence, le reste du jour et toute la nuit s'étaient passés sans qu'on songeât à s'informer ni du nouveau commandant du château ni de son hôte. Mais le lendemain on commença à s'étonner de ne les voir reparaître ni l'un ni l'autre. Le

geôlier, le concierge et le porte-clefs s'assemblèrent; il fut constaté que Robertin et sa fille n'étaient pas rentrés dans le château et que Morillon n'en était pas sorti. Alors on trembla pour le salut de la patrie; à cette époque deux polissons qui se battaient dans la rue étaient arrêtés au nom du salut de la patrie; bientôt on parla de pénétrer dans l'appartement du commandant, mais personne n'osa s'aventurer à ouvrir les portes d'autorité, et il fut décidé qu'on en référerait à la commune.

Il fallut y envoyer un émissaire, il fallut que la commune prît une délibération, il fallut nommer un commissaire chargé de faire briser les portes. Enfin, tout cela prit une partie de la journée du lendemain, et la nuit était presque venue quand on trouva Morillon dans un état de rage inexprimable.

Cependant, s'il fût parti à l'instant même pour Rennes, il y serait arrivé assez tôt pour recevoir l'avis que Guillaume Poiré lui avait envoyé et qui avait été reçu par Barthe. Mais Morillon perdit un long temps à jurer, à accuser le geôlier, la commune, tous ceux qui étaient innocents, enfin, de la faute que lui seul avait commise; il demandait qu'on lui amenât Rose Robertin; il voulait la faire juger, la faire condamner, la faire exécuter, séance tenante. Il envoya dans toutes les directions pour découvrir sa trace, et il passa encore presque toute cette nuit à donner des ordres inutiles et à épouvanter les plus féroces par la férocité de ses menaces.

La colère fatigue, surtout lorsqu'elle est impuissante. Après tous ces furieux transports, Morillon se jeta sur un lit, et il s'endormit si bien, que ce fut Barthe qui l'éveilla en lui apportant la nouvelle qui lui avait été transmise par Guillaume Poiré. Morillon bondit de fureur et de désespoir. Mais il ne se tint pas pour battu; des chevaux furent amenés, et tous deux, Barthe et son maître, quittèrent Nantes, précisément au moment où la Rouarie expirait. Telle fut cependant la rapidité de leur course, qu'ils arrivaient à Rennes au moment où Thérèse et Fontevieux quittaient la Guyomarais.

Là, et sans se donner le moindre repos, le commissaire de la Convention assemble quelques volontaires républi-

cains, il expédie Barthe à Saint-Malo pour amener tous ceux qui voudraient le suivre, et ignorant encore la mort de la Rouarie, ne sachant s'il le trouverait seul ou entouré d'amis prêts à le défendre, Morillon part à la tête d'une vingtaine de volontaires et de quelques gendarmes sous les ordres de Delbenne.

Arrivé à la Guyomarais, il y trouve Guillaume Poiré, qui lui raconte la scène dont il a été témoin dans la nuit. Aussitôt Morillon se fait conduire à la fosse où reposait la Rouarie. La terre est enlevée ; le cadavre est retiré ; Morillon déchire lui-même le linceul et cherche avec anxiété s'il ne découvrira pas quelques papiers enfouis avec le malheureux Armand. Trompé dans son espérance, Morillon repousse insolemment le cadavre du pied en s'écriant :

— Rien ! rien !

Qu'était-ce, en effet, qu'un cadavre qu'il ne pouvait envoyer au bourreau ?

Ce fut alors que Guillaume Poiré s'approcha de lui.

— Citoyen Morillon, fit-il de la voix la plus obséquieuse, j'ai rempli parfaitement la mission que vous m'aviez donnée, j'attends la récompense que vous m'avez promise.

— Une récompense, à toi ! répondit brutalement le commissaire de la Convention ; qu'as-tu fait pour l'obtenir ?

— J'ai découvert l'homme que vous m'aviez dit de découvrir, et je vous en ai donné avis assez à temps pour que vous eussiez pu vous en emparer avant sa mort, ainsi que de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui ont mis en sûreté les papiers que vous cherchez, si vous vous étiez un peu plus pressé.

Morillon frémissait de rage, dupe d'une petite fille, il voyait le succès qu'il avait poursuivi si longtemps lui échapper, grâce à une ruse à laquelle on n'eût pas pris un enfant.

— Oh ! ces papiers ! ces papiers ! s'écria-t-il en levant les poings au ciel.

— Il ne serait peut-être pas impossible de se les procurer, reprit Guillaume Poiré, mais pour cela il faudrait beaucoup d'argent.

— Tu sais où ils sont ? dit Morillon en regardant fixement Guillaume.

— En donnant d'abord vingt mille livres, repartit celui-ci, on pourrait peut-être forcer à parler celui qui sait où sont ces papiers.

— Ah! c'est comme ça, fit Morillon, tu veux imposer des conditions ; oublies-tu que j'ai eu les moyens de te faire venir ici, et que ces moyens je puis m'en servir pour te forcer à parler?

— Ne parlez pas si haut vous-même, dit Guillaume Poiré, voyez tous ces paysans qui viennent et qui semblent sortir un à un de derrière les arbres de ce bois, je n'aurais qu'à leur dire qui vous êtes, je n'aurais qu'à leur dire le nom de celui de qui vous venez de déterrer le cadavre, et je crois qu'ils vous feraient taire de façon à ce que vous ne puissiez répéter à personne ce que vous voulez que je vous apprenne.

En effet, Morillon, que Poiré attendait au bord de la route, était arrivé jusqu'à la tombe de la Rouarie avec les hommes qui l'escortaient, sans que le jardinier Périn lui-même eût été averti de l'apparition d'un magistrat républicain. Il avait donc pu commencer et achever l'exhumation sans autres témoins que ceux qu'il avait amenés. Mais Périn les avait aperçus. Epouvanté de voir une troupe d'hommes armés qui venaient fouiller le bois attenant au château, il s'était réfugié chez un voisin. De là, le bruit de cette arrivée s'était répandu de proche en proche, de champ en champ, de cabane en cabane; bientôt les plus intrépides, armés de fléaux, de fourches et de faux, s'étaient glissés dans le bois pour connaître les intentions de ces nouveaux-venus. En les voyant si peu nombreux, les plus braves s'étaient avancés, les plus timides s'étaient enhardis, et au moment où Guillaume Poiré parlait à Morillon du danger qui le menaçait, plus de cinquante paysans faisaient un cercle curieux et indigné autour du cercle plus resserré que les républicains faisaient eux-mêmes autour de la fosse ouverte.

Parmi ces paysans, il s'en trouvait un qui observait plus attentivement que les autres l'opération à laquelle Morillon venait de procéder. C'était Jacques Pelerin, ou plutôt Marguerite.

Après être venue apprendre à M. de Perbruck la mort de

son fils, et avertir la Rouarie de l'espionnage dont sa retraite était l'objet, elle était retournée à la cabane où elle avait laissé le corps du malheureux Césaire. Elle aussi avait voulu accompagner son amant jusqu'à sa dernière demeure, mais d'autres mains que les siennes avaient pris le terrible soin de creuser sa tombe. C'était pendant qu'elle priait avec ceux qui l'avaient suivie dans cette cérémonie funèbre, que la nouvelle s'était répandue de l'arrivée d'un corps de républicains. Tous les paysans avaient quitté le cimetière, et Marguerite, à qui aucune espérance pour elle-même ne restait en ce monde, les avait suivis pour s'assurer si une fois encore elle ne pourrait pas se dévouer au salut de quelqu'un. Elle était parmi les assistants, qui se demandaient avec terreur et avec colère quels étaient ces hommes qui venaient arracher les morts à la terre; mais Marguerite seule le savait, car elle avait à la fois reconnu Guillaume et Morillon. Elle avait compris aussi que c'était la Rouarie qui devait être sous ce linceul boueux et déchiré. Alors elle dit tout bas aux hommes qui l'entouraient, que c'étaient là les agents de la république, que ces violateurs des tombeaux étaient des hommes qui avaient juré d'anéantir toute la noblesse de la Bretagne et ceux qui lui étaient restés fidèles.

Ces révélations circulèrent rapidement, et les murmures commencèrent à se faire entendre.

— Ecoutez, dit Guillaume Poiré à Morillon, voilà les gars qui commencent à se fâcher; n'oubliez pas que je suis des leurs, et que je sais le langage qu'il faut leur parler, et à votre tour, comprenez que si vous avez eu les moyens de m'amener ici, j'en ai, moi, de vous empêcher d'en sortir.

Morillon resta calme, et après avoir examiné l'attitude menaçante des paysans, il s'écarta de quelques pas de Guillaume Poiré, et lui dit d'une voix assez haute pour que toute monde l'entendit, quoiqu'il ne parût s'adresser qu'à lui seul :

— Crois-moi, mon gars, les quinze cents hommes que j'ai laissés à un quart de lieue d'ici auront bientôt mis à sac toutes les fermes des environs, si je leur en donne l'ordre.

Il prit un pistolet à sa ceinture et l'arma.

— Et je n'ai qu'à tirer un coup en l'air, ajouta-t-il en levant l'arme à la hauteur de Guillaume Poiré, pour que cinq cents d'entre eux cernent ce bois et fassent main-basse sur tout ce qui s'y trouve.

Il n'en fallut pas davantage. A l'instant même, de gauche, de droite, quelques hommes se détachèrent de ce groupe menaçant, chacun gagnant peu à peu les arbres plus lointains, si bien qu'au bout de quelques minutes tous les paysans avaient disparu dans diverses directions.

— Eh bien! dit Morillon à Guillaume Poiré, ne penses-tu pas que je ferais bien maintenant de t'attacher à la queue de mon cheval et de te trainer à ma suite comme un voleur de grand chemin?

— La place serait mal choisie pour que je puisse vous montrer votre route, reprit Guillaume Poiré résolument, et sans avertir Morillon qu'un paysan était resté caché derrière le feuillage d'un houx.

— Tu sais donc la route qu'il faut prendre? dit Morillon.

— Je sais cela, et je sais autre chose encore.

— Eh bien! reprit le commissaire de la Convention, tu le diras ou, par tous les diables! je te fais sauter le crâne.

— Ce ne sera pas le moyen de me faire parler, reprit Guillaume.

Morillon n'eût pas hésité à payer les renseignements qu'il voulait obtenir de Guillaume Poiré, mais sa vanité se refusait à se laisser imposer un marché, dont il voulait dicter lui-même les conditions.

Cependant il jugea prudent de céder, et il dit à Poiré :

— Mais je ne puis pas te compter ici les dix mille francs que je t'ai promis, ni les dix mille francs qui te reviendront quand j'aurai découvert les papiers que ja cherche.

— Où faut-il que nous allions pour cela? repartit Guillaume Poiré.

— Il nous faudrait retourner à Rennes, dit Morillon.

— Il n'y a pas si loin d'ici à la Fosse-Ingant, reprit Poiré, et je suis sûr que là nous trouverons de l'argent.

— A la Fosse-Ingant? répéta celui-ci, mais il n'y pas de payeur public.

— N'importe, dit tout bas Poiré, promettez une gratification de vingt mille livres devant tous les témoins ici pré-

sents, et je vous promets de vous mettre à même de me les payer aujourd'hui à la Fosse-Ingant.

Guillaume n'avait pas achevé cette phrase que déjà Marguerite s'était glissée hors de sa cachette; elle était déjà loin de toute atteinte lorsque Morillon finissait de signer un des bons en blanc que le comité de sûreté générale lui avait confiés.

A peine Poiré eut-il ce bon entre les mains, qu'il s'écria en se tournant du côté de l'arbre où il avait vu Marguerite:

— Et d'abord arrêtez ce...

Mais il se tut soudainement en reconnaissant qu'elle n'y était déjà plus, et dit à Morillon :

— Les papiers de la Rouarie sont à la Fosse-Ingant; ils ont été remis au nommé Desilles par ordre de ceux qui ont attiré ici le marquis de la Rouarie.

— A la Fosse-Ingant! s'écria Morillon avec éclat.

— Prenez garde, dit Poiré; vous trouverez là une population plus nombreuse que celle qui entoure le château.

— Est-ce que je n'ai pas avec moi, dit Morillon d'un ton de fanfaronnade superbe, les quinze cents hommes qui devaient saccager cette campagne, et les cinq cents qui devaient entourer le bois? cela fait deux mille hommes; j'ai encore le courage et le sangfroid, j'ai l'audace et la rapidité, cela peut compter encore pour deux mille; donc, à mon compte, cela vaut quatre mille hommes, et c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour réduire la nombreuse population dont tu me parles. En route, en route! reprit-il vivement; et quant à toi, dit-il en s'adressant à Guillaume Poiré, souviens-toi que si je ne trouve pas les papiers où tu me dis qu'ils sont, tu pourras allumer ta pipe avec le bon de vingt mille livres que je viens de te donner. Il est au porteur, mais il n'est payable que sur une lettre d'avis que je pourrais oublier d'écrire si par hasard je ne trouvais pas à la Fosse-Ingant ce que je vais y chercher.

Guillaume, inquiet de ce qu'allait devenir sa fortune, suivit Morillon, qui se dirigea en toute hâte vers la Fosse-Ingant.

II

Pendant que cela se passait à la Guyomarais, des scènes non moins agitées se succédaient à la Fosse-Ingant. C'était là qu'était, à vrai dire, le quartier-général de la conspiration; c'était là qu'aboutissait la correspondance des principaux chefs lorsqu'ils voulaient faire parvenir des renseignements à la Rouarie, et qu'ils ignoraient où il pouvait se trouver. C'était de là que lui-même leur expédiait ses ordres. En effet, aucun d'eux ne changeait de résidence sans envoyer à Desilles l'itinéraire du voyage qu'il allait faire et l'indication des lieux où on pourrait le retrouver. C'était là aussi que Calonne expédiait d'Angleterre des instructions secrètes. C'était encore entre les mains de Desilles qu'étaient versées les cotisations de tous les associés, et les millions de faux assignats que l'ex-ministre de Louis XVI faisait fabriquer à Londres. Ce fut là aussi que se rendirent les quelques gentilshommes qui avaient assisté à la mort de la Rouarie, et d'autres qui, avertis de la maladie de leur chef, y venaient chaque jour savoir de ses nouvelles.

Quand la Châtaigneraie et Saturnin arrivèrent, rapportant les papiers de la Rouarie et les vingt mille francs que Thérèse Moëllien leur avait remis, une tumultueuse assemblée avait lieu chez Desilles. La Rouarie était mort, on avait fait choix d'un nouveau chef, et ceux qui avaient pris cette initiative, et par-dessus tous celui qui en profitait, avaient hâte de proclamer cette grande mesure.

Mais ceux qui n'étaient point présents à la délibération ne ratifiaient point ce choix et n'entendaient pas qu'on imposât aussi légèrement un chef, quel qu'il fût, à une association de gentilshommes dont cinquante étaient plus renommés, plus riches et plus puissants que M. de Perbruck. La mort

de la Rouarie portait ses fruits; déjà la division se glissait entre tous ces hommes qu'il avait réunis par sa puissante volonté. D'un autre côté, une grande nouvelle donnait une importance et une agitation extrêmes aux délibérations de cette assemblée. Le matin même, le *Moniteur* avait apporté le décret de la levée de trois cent mille hommes prédit par la Rouarie. Le 10 mars avait été fixé pour le tirage des soldats que devait atteindre cette mesure extraordinaire. Le 10 mars était donc le terme où devait éclater l'insurrection.

« Le jour est prochain, disaient les uns ; ne se peut-il pas qu'il faille cacher jusque là la mort de la Rouarie, et ne se peut-il pas qu'on oblige ainsi les tièdes à tenir un serment dont ils pourraient se croire dégagés parce qu'ils supposeraient que la preuve de leur serment a disparu avec le chef à qui ils l'ont confié?

Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent la Châtaigneraie et Saturnin, apportant ces papiers que leur avait confiés Thérèse.

Ils les remirent à Desilles, qui, sommé de les montrer, ouvrit la valise et en fit un inventaire exact. Comme nous l'avons dit, on y trouva les pouvoirs donnés à la Rouarie, sa correspondance avec Calonne et les princes exilés, de nombreux brevets en blanc signés par eux et par lui; mais la pièce importante, celle qui faisait pour ainsi dire toute la force de l'association, la liste autographe des conjurés, liste signée par chacun d'eux, cette liste ne se trouva point.

Ce fut un grand effroi parmi tous ceux qui étaient présents; et quelques-uns se demandèrent déjà si cette liste n'avait pas été perdue, si peut-être elle n'avait pas été soustraite, si même elle n'était pas tombée entre les mains des agents de la République.

C'eût été là un effroyable malheur, et les alarmes les plus sérieuses tenaient l'assemblée dans une horrible incertitude, lorsque Fontevieux et Thérèse Moëllien arrivèrent à leur tour.

Mille questions, leur furent adressées au sujet de cette pièce importante, et Thérèse put reconnaître à la terreur qui perçait dans ces questions, que peut-être les conjurés eussent anéanti cette liste si elle avait été en leur possession. Elle

les laissa donc parler, et lorsqu'ils eurent épuisé toutes les suppositions, elle leur répondit enfin :

— L'acte de votre association, messieurs, est entre des mains trop prudentes et trop dévouées pour que jamais vos ennemis puissent s'en emparer. Tant que le secret devra être gardé, il le sera fidèlement et sûrement ; mais je vous en préviens, messieurs, ajouta-t-elle d'une voix haute et ferme, quand le jour sera venu où chacun de nous sera appelé à tenir le serment qu'il a signé de son nom, cette liste sera affichée aux carrefours de tous les villages, aux arbres de tous les chemins ; chacun saura alors quels sont les hommes qui se sont engagés à sauver la France. Ne vous inquiétez donc pas de ce qu'est devenue cette liste, inquiétez-vous de ce que vous avez promis. Si vous avez besoin d'un chef pour guider vos opérations militaires, choisissez-le, mais celui qui vous appellera au combat et qui vous forcera à y marcher, ce sera la Rouarie. Du fond de sa tombe il criera l'un après l'autre les noms de ceux qui ont juré de combattre pour Dieu et le roi, et la France pourra compter les braves qui répondront à l'appel et les lâches qui y manqueront.

La Châtaigneraie et Fontevieux applaudirent, mais ils furent à peu près les seuls. Le marquis de Perbruck se fit l'organe du mécontentement général en prenant la parole.

— C'est nous dire, madame, reprit-il avec un respect glacé, que vous possédez cette liste, c'est nous autoriser à vous la demander personnellement ; car, malgré les services que vous avez rendus à notre cause, services que nous nous plaisons tous à reconnaître, c'est par d'autres conseils que ceux que vous pouviez donner au vaillant marquis de la Rouarie, que nous devons nous diriger maintenant.

— Quoi ! déjà ! dit Thérèse Moëllien avec un suprême dédain. Ainsi, le malheureux la Rouarie n'avait pas rendu le dernier soupir, que vous l'abandonniez sur le pavé où se débattait son agonie, et son corps est encore chaud dans la tombe, où il a fallu qu'une pauvre femme et un ami fidèle le conduisissent seuls, que déjà on me parle comme à une étrangère.

— Vous vous trompez, madame, reprit plus gracieusement M. de Paradèze, vous vous trompez sur les sentiments que vous nous supposez. Mais chacun de nous, en engageant sa

fortune et sa vie dans l'entreprise dont M. de la Rouarie fut le chef, chacun de nous, madame, se confiait à un homme dont il connaissait la prudence, le courage, le génie. Cet homme n'est plus. Avec lui sont tombées toutes les garanties que nous donnait sa vie. Ces garanties, nous les trouvons dans un autre, et c'est à lui que doit être remis l'acte de notre association.

— Cet acte, dit Thérèse d'une voix brève et impérieuse, vous ne l'aurez pas.

— Nous l'aurons! reprit Perbruck avec violence.

— Vous ne l'aurez pas! dit Thérèse d'une voix encore plus résolue.

— Prenez garde, madame! reprit M. de Paradèze, vous seule avez assisté le marquis dans sa cruelle maladie, c'est vous qui avez donné à M. de la Châtaigneraie et à M. le comte de Perbruck les papiers qu'ils viennent de nous remettre : l'acte d'association faisait partie de ces papiers, c'est donc vous qui vous en êtes emparée, c'est donc vous qui les possédez encore. Vous ne voudrez pas sans doute nous forcer à nous en assurer.

A cette menace, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin s'avancèrent vivement vers MM. de Paradèze, Perbruck et quelques autres qui avaient approuvé ces paroles. Mais avant qu'ils eussent exprimé leur indignation, Thérèse les contint d'un geste et reprit la parole avec une hauteur qui étonna les plus insolents.

— Messieurs, dit-elle, l'entreprise à laquelle le noble marquis de la Rouarie s'était voué, n'était pas une entreprise sans danger. Un soir que nous parcourions les landes de la Bretagne, lui déguisé en colporteur, moi habillée comme une femme du peuple, nous fûmes arrêtés par une brigade de gendarmerie, qui voulut savoir qui nous étions. Cette brigade était commandée par un homme qui a acquis parmi vous la réputation d'être impitoyable, c'était ce Delbenne dont le nom vous a fait souvent trembler au fond de vos châteaux. Il se montra digne de la réputation qu'il avait déjà. La Rouarie fut fouillé, dépouillé. La valise qu'il portait fut déchirée en lambeaux pour s'assurer qu'elle n'enfermait aucun secret. Le panier où je portais le pain que nous mangions durant ces pénibles marches me fut enlevé et fut brisé

comme la valise de la Rouarie. On ne trouva rien. Alors un des soldats de ce Delbenne s'écria en s'approchant de moi : « Nous n'avons pas encore visité les habits de cette femme », et il allait porter la main sur moi lorsque ce farouche républicain, ce féroce Delbenne le repoussa rudement et l'étendit à ses pieds en s'écriant : « Quel est le lâche qui ose toucher à une femme? »

M. de Perbruck pâlit, M. de Paradèze se mordit les lèvres.

— Eh bien! messieurs, continua Thérèse, ce que n'ont pas fait ces brigands dont vous parlez avec tant de mépris, plus encore pour leur brutalité que pour leur férocité, ce que n'ont pas fait ces buveurs de sang sortis de la boue du peuple, voulez-vous le faire, messieurs les gentilshommes de la Bretagne? Me voilà, je suis prête, je ne me défendrai pas et personne ne me défendra, car je ne permets à personne de me défendre.

En disant ces paroles, elle se posa fièrement en face de M. de Paradèze et de ses amis; mais personne ne bougea, pas un n'osa répondre à ce hautain défi.

A ce moment la Châtaigneraie s'avança.

— Messieurs, dit-il dédaigneusement, ce qui se passe ici entre les chefs les plus dévoués de l'association, doit nous apprendre ce qui se passerait bientôt parmi ceux qui y occupent une place moins élevée, s'ils apprenaient la mort du marquis de la Rouarie. Le marquis de la Rouarie n'est point mort, ajouta-t-il avec éclat, il vit encore pour nous commander à tous, pour nous imposer à tous sa volonté et nos serments. Le jour où chacun de nous aura accompli l'engagement sacré qu'il a pris, le jour où nous serons tous debout les armes à la main, le jour où nous aurons pu compter les fidèles et les traîtres, les braves et les lâches, le jour où nous serons forts enfin, nous pourrons dire à la France que la Rouarie est mort. Alors ce sera un homme, un grand homme de moins dans notre entreprise; mais elle sera debout, elle vivra.

Les conjurés se regardèrent entre eux; la Châtaigneraie reprit avec plus de vivacité :

— Croyez-moi, messieurs, si nous avouons que la Rouarie est mort, toutes nos espérances descendront dans la tombe où il est enfermé. Imitons les nobles espagnols, mes-

sieurs, qui, au moment de se disputer le commandement des armées castillannes, tirèrent le cadavre du Cid de son cercueil, le revêtirent de ses armes, l'attachèrent sur son cheval de bataille et le firent marcher devant eux au combat. Les soldats, qui hésitaient à suivre de nouveaux chefs, se précipitèrent à la suite d'une ombre, et l'Espagne dut à cette noble ruse la plus belle des victoires qui servirent à la délivrer de ses tyrans. La Rouarie n'est pas mort, messieurs, nous devons à son ombre l'honneur de nous conduire à notre premier combat.

Cette vive allocution du jeune et brave gentilhomme électrisa les âmes ardentes et généreuses qui se trouvaient dans l'assemblée ; elle dispensa les ambitieux de reconnaître l'élection du comte de Perbruck et sauva à celui-ci et à ses amis l'humiliation d'avoir à rétracter les menaces qu'ils avaient faites à Thérèse, et l'humiliation bien plus grande encore d'avoir à les exécuter.

Ce fut alors que fut prise la résolution de cacher la mort de la Rouarie. Tout devait rester dans le même état ; chacun s'engagea à retourner dans son canton pour y préparer les esprits au grand mouvement insurrectionnel, dont le jour était maintenant fixé au 10 mars par le décret de la Convention.

Des brevets en blanc et signés la Rouarie furent remis aux gentilshommes présents ; ils devaient être distribués de semaine en semaine et avec toutes les lenteurs qui pouvaient faire croire à l'existence du marquis. Ainsi, on devait compter tant de jours pour envoyer la demande d'un brevet à la Rouarie, tant de jours pour avoir sa réponse, de façon que celui qui recevait le brevet pût croire qu'il avait été signé sur sa demande seulement. Cette manœuvre, habilement distancée et habilement répétée, devait faire croire à l'existence du marquis, dont personne ne savait jamais la résidence. Il fut également décidé que les papiers remis à Desilles seraient enfermés dans un bocal de verre et enterrés dans le jardin de la maison.

Au pied d'un saule situé à l'angle d'un carré, un trou perpendiculaire de plus de six pieds de profondeur avait été creusé depuis longtemps. A deux pieds du sol une pierre fermait ce trou ; une énorme masse de gazon recouvrait la

pierre. Les longs filaments d'un lierre couché avec précaution étaient ramenés sur le gazon, des feuilles sèches y étaient répandues. C'était là que Desilles cachait l'argent des conjurés, c'est là qu'on cacha les papiers.

Après quelques autres mesures, l'assemblée se sépara, et Thérèse resta seule avec Fontevieux dans la maison de Desilles. Quant à la Châtaigneraie et à Saturnin, ils se réunirent à M. de Perbruck et à M. de Paradèze et se dirigèrent du côté de Nantes. Ils avaient choisi pour y passer la nuit la maison de l'un des fermiers de M. de Perbruck, c'était celle du troisième de ces Robertin dont nous avons déjà parlé, et qu'on appelait le Robertin aux six gars ou le Robertin de Blain.

Arrivé à ce point de notre récit, nous abandonnerons pendant quelque temps Saturnin, devenu pour tous le comte de Perbruck, et nous raconterons ce qui arriva de ceux qui s'étaient plus intimement attachés à la fortune de la Rouarie.

Maintenant, et pour quelques instants seulement, nous sommes obligé de faire apparaître un nouveau personnage. Pareil à ces météores lumineux qui traversent l'espace en quelques secondes, et qui l'illuminent d'un éclat qui s'éteint presque aussitôt, ce personnage n'occupera que quelques lignes de cette longue histoire, mais nous voudrions que ces lignes pussent faire briller de tout leur éclat le calme courage, le saint dévouement, l'héroïque sacrifice d'une chaste enfant de seize ans.

Elle s'appelait Angélique Desilles, et malgré son âge elle était si faible, si frêle, si chétive, que c'est à peine si on lui eût donné douze ans ; et cependant jamais âme plus résolue, esprit plus présent n'anima aucune des héroïnes de cette époque, qui en enfanta presque autant que de bourreaux.

Cependant, tous les gentilshommes qui avaient assisté à l'assemblée dont nous venons de parler étaient partis, la famille Desilles avait offert alors à Thérèse ces soins que réclame sans cesse la faiblesse d'une femme, et dont la noble fille était privée depuis si longtemps. Un bain lui avait été préparé, elle avait pu y reposer ses membres endoloris par l'insomnie et la fatigue. Louise Desilles, la fille aînée de

la maison, avait apporté à Thérèse sa plus belle robe ; mais ce fut en vain qu'elle s'étonna de la voir préférer l'amazone de drap qu'elle avait quittée et qui était tout humide encore de la pluie glacée qu'elle avait soufferte. Thérèse refusa obstinément. Cette amazone ne portait-elle pas son trésor !

De son côté, Fontevieux avait réparé le désordre de sa toilette. Toute la famille était réunie.

Il y avait une grande douleur au milieu de ces honnêtes gens ; mais telle avait été la misère de Thérèse et de Fontevieux, que tous deux éprouvaient une sorte de bien-être indicible à se trouver assis dans une chambre close, autour d'une table servie, vêtus de linge blanc, avec une heure de calme et de sécurité devant eux. Ils avaient passé tant de nuits et tant de jours dans la marche, dans l'insomnie, sous la pluie, sous le froid, avec la soif et la terreur pour compagnes, qu'ils semblaient s'oublier dans le bonheur de se sentir vivre comme ils avaient vécu autrefois. Mais c'était trop pour ces victimes consacrées à toutes les souffrances. Tout à coup on frappe rapidement à la porte de la maison, et déjà la terreur recommence. On ouvre avec précaution, un jeune paysan se précipite tout haletant au milieu du salon et s'écrie aussitôt :

— Fuyez ! fuyez ! les républicains sont sur vos pas, Morillon les commande, Morillon sait que les papiers de la Rouarie ont été transportés à la Fosse-Ingant.

III

Cependant Thérèse et Fontevieux avaient reconnu Marguerite ; on l'interroge, et alors elle apprend à la famille Desilles l'arrivée de Morillon à la Guyomarais, l'exhumation de la Rouarie et l'avis important donné par Guillaume Poiré.

Le danger était imminent, il fallait fuir. Fontevieux et Thérèse, comme les plus compromis, prennent d'abord les chevaux les plus vigoureux et s'éloignent à toute bride dans la direction de Saint-Malo. Desilles le père les suit, son fils va se cacher dans un bois voisin, et les demoiselles Desilles, Louise, âgée de vingt ans, et Angélique, sa sœur, restent seules dans la maison avec l'infortunée Marguerite, dont la force se refuse à faire un pas de plus. On lui donne des habits de femme, elle va se coucher dans une étable; si elle est découverte, elle passera pour une fille de basse-cour attachée depuis longtemps à la maison.

A peine étaient-ils partis, que Picot Limoëlan, le beau-frère de M. Desilles, arrive auprès de ses nièces; il avait appris de quelques paysans l'expédition qui avait eu lieu à la Guyomarais, et il venait en prévenir la famille Desilles, qu'il ne savait pas avertie. A peine Louise l'a-t-elle aperçu, qu'elle se précipite vers lui en lui disant de fuir. Elle lui apprend que Morillon et les républicains vont arriver, mais Picot Limoëlan pense qu'il ne doit rien avoir à craindre, et s'obstine à demeurer pour être témoin de ce qui va se passer. Il ordonne à ses nièces d'affecter le plus grand calme, s'asseoit à la table qu'on vient de quitter avec tant d'empressement, se fait servir, et force les deux jeunes filles à se placer à ses côtés et à continuer le repas interrompu. Vingt minutes n'étaient pas passées, que Morillon, à la tête seulement de douze gendarmes commandés par Delbenne, arrive à la Fosse-Ingant, toujours accompagné de Guillaume Poiré. A ce moment, il eût suffi d'un signe à Picot Limoëlan pour assembler en une demi-heure plus de deux cents paysans armés, et pour exterminer Morillon et ceux qui l'avaient accompagné. Mais celui-ci, avec l'audace qui en faisait un homme si redoutable, commence par descendre à une auberge du village. Cinq minutes après, il avait fait appeler près de lui le maire de la Fosse-Ingant; c'était un de ces magistrats enfantés par la république, un ancien maître d'école nommé Denis, qui avait trouvé moyen d'établir autour de lui la terreur de son petit pouvoir.

— Citoyen, lui dit Morillon dès qu'il fut entré, vous allez prendre immédiatement les mesures nécessaires pour le lo-

gement de deux mille hommes qui vont arriver d'un moment à l'autre. Faites avertir les habitants du pays à son de tambour qu'ils aient à se tenir prêts à loger et à héberger les soldats de la république. Il nous faut aussi des écuries pour cent chevaux. Les deux pièces de canon qui me suivent, ajouta-t-il en s'adressant à Delbenne, resteront dans la cour de cette auberge, et les artilleurs qui les servent demeureront avec moi.

Quelques minutes après, tous les habitants de la Fosse-Ingant assemblés autour du tambour communal apprenaient que leur village allait être envahi par deux mille fantassins, cent hommes de cavalerie et deux pièces de canon.

A quoi pouvait tendre un pareil développement de forces dans un pays demeuré jusque là fort tranquille ? Tout le monde l'ignorait, mais tout le monde fut frappé de stupeur. Chacun rentra chez soi et ferma soigneusement portes et fenêtres. Ceux qui n'habitaient pas le village, se retirèrent en toute hâte et portèrent aux environs la nouvelle de ce grand événement. Ce fut ainsi que se répandit à plus d'une lieue à la ronde la terreur qui protégea Morillon dans l'expédition qu'il osait tenter presque seul au milieu d'un pays ennemi, et qui appartenait tout entier à l'association qu'il venatt y frapper au cœur.

Lorsque le commissaire de la Convention eut jugé que l'effroi qu'il voulait inspirer avait suffisamment agi, il sortit, accompagné de ses douze gendarmes, du maire Perrin, de Delbenne qui ne l'avait point quitté, et il se rendit directement à la maison Desilles.

Picot Limoëlan, qui savait tout ce qui s'était passé dans le village, l'attendait à table, entre ses deux nièces. Morillon frappa :

— Qui est là ? avait dit Picot sans se déranger et en entendant parler à la porte de la rue.

— Ouvrez, au nom de la loi, répondit Morillon.

— Ouvrez, cria Limoëlan à un domestique.

Morillon entra, ceint d'une écharpe tricolore et portant à son chapeau les plumes aux trois couleurs qui n'appartenaient qu'aux membres de la Convention nationale.

— Qui êtes-vous ? monsieur, dit Limoëlan sans se déranger plus qu'il n'avait fait.

— Je suis un magistrat de la république, repartit brusquement Morillon, et je viens pour découvrir et arrêter les traîtres qui habitent cette maison.

— De qui voulez-vous parler, monsieur ? dit froidement Limoëlan.

— N'est-tu pas le citoyen Desilles, reprit Morillon, affectant de tutoyer celui qu'il prenait pour le maître de la maison.

— Non, monsieur, répondit Limoëlan du même ton calme, je ne suis pas M. Desilles : mon beau-frère est parti pour la chasse ce matin, de très-bonne heure, et comme il est fort amoureux de ce plaisir, il est possible qu'il reste avec ses amis et qu'il ne revienne pas d'ici quelques jours.

— Est-ce là véritablement le beau-frère de M. Desilles ? dit Morillon au maire qui l'avait suivi.

— Oui, c'est bien M. Picot Limoëlan, répondit Denis.

— Je venais de vous le dire, monsieur, reprit Picot. Vous pensez donc, ajouta-t-il d'un air tout étonné, que je voulais vous tromper ?

Morillon examinait avec soin l'oncle et les nièces ; l'aisance des réponses de M. Limoëlan, le calme des jeunes filles commençaient à lui faire penser que Poiré avait peut-être voulu le tromper. Il lui lança un regard terrible. Poiré sourit d'un air narquois.

Mais Morillon était de ces hommes auxquels il ne faut qu'un soupçon pour accuser, et qui ont besoin d'avoir vingt fois la certitude de l'innocence d'un homme avant de le laisser aller en liberté.

— Ainsi, reprit-il, M. Desilles est à la chasse ? Son fils l'y a suivi, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Je suis heureux que vous ne les ayez pas accompagnés, et que je trouve ici quelqu'un avec qui je puisse m'expliquer.

— Ma foi, dit Moëlan d'un ton fort dégagé, il fait froid, j'ai paressé ce matin, et j'ai préféré le coin du feu.

Ce mot, ce seul mot suffit à perdre bien des victimes, car ce fut ce mot qui apprit à Morillon qu'on lui mentait.

— Ah ! vous êtes bien heureux, dit Morillon d'un ton in-

différent, d'avoir pu paresser toute la matinée au coin du feu ?

— C'est vrai, dit Limoëlan ; les chemins doivent être exécrables.

— Vous avez raison, dit Morillon, et il y paraît à vos bottes, qui sont encore couvertes de boue toute fraîche.

Puis il s'écria aussitôt avec éclat, pendant que Limoëlan se troublait.

— Vous n'étiez pas ici ce matin ; vous n'êtes point resté ici pour y paresser au coin du feu ; vous venez d'arriver dans cette maison, car vos bottes fument encore de la boue des chemins. Vous avez menti : Desilles n'est pas à la chasse, il est caché ou en fuite. Vous saviez mon arrivée, et vous l'en avez averti. Delbenne, ajouta-t-il avec colère, qu'on s'assure de cet homme et de ses deux filles. Nous allons procéder à une perquisition.

A cet ordre, les gendarmes s'emparèrent de Picot Limoëlan, de Louise et d'Angélique.

— Citoyen maire, reprit Morillon, as-tu amené les hommes que je t'ai demandés ?

— Ils attendent tes ordres, répondit Denis, qui se mit à tutoyer Morillon pour se conformer à la mode républicaine.

— Eh bien ! qu'ils me suivent, répliqua celui-ci.

— Pardon, monsieur dit Picot Limoëlan, mais la loi ne vous autorise à faire aucune perquisition dans le domicile d'un homme absent, qu'autant que vous seriez assisté de témoins qui puissent attester de quelle manière ces perquisitions sont faites.

— Eh bien ! lui dit Morillon d'un ton moqueur, vous serez l'un de ces témoins, mesdemoiselles Desilles seront les autres ; et puisque vous invoquez la loi, je suppose que vous devez être satisfait de la façon dont je l'applique. Il me semble que M. Desilles n'eût pas choisi de meilleurs représentants que ceux que je lui donne.

— Des prisonniers ne peuvent pas être témoins, dit Limoëlan.

— Relâchez ce monsieur et ces demoiselles, dit Morillon aux gendarmes. Et maintenant, parlez monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Picot, faites les réserves que vous croirez convenables, elles seront consignées au procès-verbal que

va rédiger M. le maire. Parlez aussi, mesdemoiselles, faites vos plaintes, dites vos protestations, je veux que tout se passe légalement, et que, si j'ai outrepassé mes pouvoirs, ce procès-verbal puisse vous servir à me faire condamner.

Picot Limoëlan se tut et ses nièces firent comme lui.

A ce moment, le maire rentra avec sept ou huit hommes armés de pioches et de pelles, Morillon les conduisit dans le jardin, où tout le monde le suivit.

— Allons mes gars, dit-il, retournez-moi cette terre-là, et à la première résistance que vous trouverez, que ce soit une pierre ou quelque chose qui ressemble à du bois, à du plâtre ou à du verre, je vous promets un bon pour boire.

A cet ordre, Angélique Desilles et Limoëlan restèrent impassibles, mais Louise ne put avoir sur elle-même un empire assez grand pour cacher son émotion; une pâleur glacée se répandit sur son visage.

— Prends garde! prends garde! lui dit tout bas Angélique.

— Laissez, laissez, ma belle enfant, dit Morillon en ricanant, la pâleur de mademoiselle votre sœur ne m'apprend rien; je sais que les papiers du marquis de la Rouarie sont enfouis dans ce jardin.

— Cherchez, lui dit Angélique froidement.

— Tenez, vous feriez bien mieux, fit Morillon d'un ton patelin, de me dire tout de suite où ils sont que de me forcer à gâter vos jolis arbustes, vos belles bordures de buis, et vos allées si soigneusement ratissées.

— Ah bien! si c'est comme ça, dit Angélique en affectant un air ingénu, vous n'avez pas besoin de les chercher, papa les a emportés.

Morillon ne doutait pas que Desilles n'eût été averti de sa venue, il lui était donc facile de croire que sa fille disait vrai, et que Desilles avait emporté avec lui des papiers d'une telle importance. Mais la soudaine pâleur de Louise lui laissa croire que le jardin renfermait quelque chose.

Le travail des terrassiers commença. Pourtant, et quoique le jardin ne fût pas d'une grande étendue, c'était une rude et longue besogne que de fouiller partout.

Morillon ne voulut pas seulement employer son temps à examiner les ouvriers. Il ordonna à Picot Limoëlan d'appe-

ler et de faire comparaître tous les domestiques de la maison. Limoëlan, qui les connaissait tous, les appela par leur nom. Malheureusement, dans le désordre de cette journée, on avait oublié de le prévenir de l'arrivée de Marguerite, et de sa présence dans l'étable.

Lorsque tous ceux que Limoëlan avait mandés furent dans le jardin, Morillon les examina attentivement, leur adressa quelques questions, et s'assura rapidement qu'il ne pouvait rien apprendre d'eux et qu'ils n'étaient pour rien dans les secrets de leur maître. Il allait leur ordonner de se retirer, lorsqu'il dit à deux de ses gendarmes :

— Avant cela, parcourez un peu la maison, les granges, les écuries, et voyez s'il n'y reste pas encore quelqu'un.

Angélique Desilles pensa alors à Marguerite et dit :

— Il y a encore dans l'étable à vaches une pauvre fille de basse-cour ; elle est malade et couchée, et vous seriez bien bon d'aller jusqu'auprès d'elle pour l'interroger, au lieu de la faire venir ici.

— J'en suis désolé, ma belle enfant, dit Morillon ; mais je tiens à examiner les progrès de mes ouvriers. Delbenne, ajouta-t-il, allez me chercher cette servante ; je reste avec ces gaillards-là.

Les terrassiers avaient déjà retourné un carré du jardin, mais inutilement. Poiré, qui les suivait de l'œil, haussait les épaules à tout moment.

— Qu'y a-t-il donc, citoyen Poiré ? dit Morillon, et que désapprouvez-vous dans notre manière de procéder ?

— Rien, absolument rien, dit Poiré, si ce n'est que je vous défie de trouver dans ce jardin rien de ce qui peut y être enterré.

— Je vous remercie de vos leçons, maître Poiré ; mais je veux que le diable m'emporte si je ne finis par découvrir ce qu'il y a, dussé-je retourner la terre jusqu'à vingt pieds de profondeur.

— Allez donc ! dit Poiré en ricanant.

Delbenne revint ; il était seul.

— Ah ! ah ! dit Morillon, est-ce que notre pauvre malade se serait enfuie ?

— Non, répliqua le lieutenant de gendarmerie, mais elle dort, et elle est si pâle, elle a l'air d'être si faible, qu'en vé-

rité c'est pitié d'éveiller cette pauvre jeune fille. On ne dort pas si bien quand on est coupable.

— Je ne crois pas au sommeil du juste, dit brutalement Morillon. Amenez-la-moi.

A ce moment les terrassiers attaquèrent le carré où se trouvait le vieux saule au pied duquel on avait enterré le bocal renfermant les papiers de la Rouarie. Guillaume se promenait dans les petits sentiers ménagés à travers les plates-bandes. Louise Desilles le suivait d'un regard plein d'anxiété, Guillaume s'arrêta un moment devant le saule. Louise faillit tomber. Heureusement que Morillon, qui ne la quittait pas des yeux, venait de voir arriver Marguerite, qu'il avait reconnue au premier coup d'œil.

Il ne put dissimuler la joie que lui causait cette découverte, et il courut à elle d'un air railleur et galant.

— Comment! s'était-il écrié en s'avançant gracieusement vers elle, mademoiselle Marguerite Lemaître, ou Marchand, ou tout autre nom, car monsieur votre père en a, je crois, une demi-douzaine; comment! la fille d'un fonctionnaire public, ajouta-t-il avec le geste horrible d'un homme qui abat une tête; comment! une jeune personne bien élevée en est réduite à être servante de basse-cour!

— J'aime mieux faire ce métier que celui que vous faites, lui dit Marguerite en le regardant avec un souverain mépris.

— Mon métier est celui d'un bon patriote, ma belle citoyenne.

— Tant pis pour les patriotes si, pour leur ressembler, il faut être comme vous espion, délateur et assassin!

— Prends garde à ce que tu dis, misérable! s'écria Morillon furieux.

— Je dis la vérité, repartit Marguerite. Vous avez pris d'ignobles déguisements pour voler les secrets de vos ennemis, et après avoir réussi, vous qui êtes, à ce qu'on dit, envoyé ici pour faire respecter la loi, vous avez assassiné un homme dans un chemin...

— Tu mens, misérable!

— Cet homme vit, et il le dira.

— Tu mens!

— C'est moi qui l'ai sauvé.

— Toi !

— Oui, moi, et ce'st moi qui ai été avertir le marquis de la Rouarie de ta ruse infâme.

— Malheureuse! fit Morillon exaspéré.

— Et c'est moi, dit Marguerite avec une farouche persistance, qui ai encore averti les gens de cette maison de ton arrivée...

— Toi! fit Morillon au comble de la fureur. Arrêtez cette malheureuse... cette...

Morillon, à qui l'injure manquait, s'élança sur Marguerite le poing levé.

— Obéissez donc, dit Marguerite aux gendarmes, sans cela cet homme va me traiter comme on le traitait au bagne.

Cette scène violente, imprévue, avait appelé l'attention de tout le monde. Les travailleurs eux-mêmes s'étaient arrêtés et considéraient avec effroi et stupeur cette jeune fille qui bravait si courageusement l'agent suprême d'une autorité qui basait son pouvoir sur l'échafaud. Morillon s'en aperçut et s'écria avec violence :

— Eh bien! que faites-vous là, malheureux, qu'avez-vous à me regarder?

Puis il se retourna et reprit :

— Oui, oui... arrêtez cette fille.

Elle était déjà entre deux gendarmes.

— Liez-la, attachez-la.

— C'est inutile, fit Delbenne, elle ne nous échappera pas.

Morillon regarda Delbenne comme s'il ne pouvait comprendre qu'on pût résister à l'un de ses ordres.

— M'avez-vous entendu? reprit-il.

Delbenne fit un signe à l'un des gendarmes, qui attacha les mains de Marguerite.

— Serrez les cordes, dit Morillon.

— La torture est supprimée, monsieur, fit Limoëlan.

— Attachez aussi ce conspirateur, ce traître, cet aristocrate!

A cet ordre les ouvriers, qui étaient des paysans que le maire avait requis dans le village, s'arrêtèrent encore, et deux ou trois levèrent leurs bêches d'un air menaçant.

— Gendarmes, reprit Morillon, préparez vos armes... en joue... et tuez le premier qui bouge.

Les paysans restèrent immobiles, mais ils ne reprirent point leur travail.

— A l'ouvrage! fit Morillon exaspéré, à l'ouvrage! fit-il en s'armant d'un pistolet.

Que Limoëlan eût fait un signe, et ces paysans se fussent élancés sur les gendarmes avant que ceux-ci eussent pu faire usage de leurs armes. La lutte se fût engagée, et si Morillon et les siens eussent triomphé dans la maison de Desilles, ils ne seraient pas sortis du village, qui se fût levé au bruit de cette scène. Mais Limoëlan se crut sauvé, car on avait dépassé le saule au pied duquel se trouvaient les papiers; la bêche négligemment enfoncée n'avait pu atteindre la pierre placée à deux pieds de profondeur, et le terrain, d'abord si soigneusement recouvert par Desilles, mais maintenant bouleversé par ordre de Morillon, ne gardait plus aucune trace qui pût désigner l'endroit fatal.

— Allons, mes enfants, obéissez et travaillez, dit Limoëlan, c'est à nous à supporter le malheur des injustes soupçons qu'on a contre nous.

Les terrassiers reprirent leur travail. Poiré s'était assis sur la mardelle du puits et sifflottait un petit air moqueur. Les deux demoiselles Desilles se tenaient droites et les yeux baissés pour cacher la joie qu'elles éprouvaient aussi, car elles se croyaient sauvées. Quant à Marguerite, elle regardait Morillon d'un air de triomphe. Limoëlan se demandait ce qui pouvait pousser cette jeune fille à braver ainsi la colère de Morillon. Celui-ci contenait mal sa rage, se promenait activement et pressait les ouvriers avec des injures et des menaces. Tout à coup, mademoiselle Louise Desilles pousse un cri.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Morillon en suivant le regard de la jeune fille.

— C'est le platane qu'on a planté le jour de la naissance d'Angélique, dit Louise, ne l'abattez pas.

— Brisez-le, arrachez-le, fouillez-le à six pieds! cria le farouche commissaire, supposant que cette pieuse religion d'un souvenir de famille n'était que l'effroi qu'avait éprouvé Louise en voyant les ouvriers approcher de l'endroit fatal.

Et Morillon lui-même se met à l'ouvrage. On creuse, on creuse encore. On trouve un banc de pierres qui évidem-

ment n'avait pas été dérangé depuis la formation de ces terrains. Morillon, de plus en plus irrité, y brise la bêche qu'il avait prise et sort du trou profond comme une bête fauve qui cherche une victime.

Il aperçoit Marguerite qui, rompue de fatigue, s'était appuyée contre un arbre.

Il va vers elle et la pousse brutalement en lui disant :

— Allons, debout!

Un cri d'horreur s'échappe de la bouche des spectateurs à cet acte de férocité.

— Qui ose parler? dit Morillon.

— Moi! s'écrie Delbenne, et je vous préviens d'une chose, c'est que si vous recommencez des brutalités pareilles, je me retire à l'instant même.

— Gendarmes, arrêtez ce rebelle! s'écrie Morillon.

— Gendarmes, à vos rangs! reprend Delbenne avec autorité.

Les gendarmes obéissent, et Delbenne s'avance alors vers Morillon, que la colère suffoque. Le lieutenant, après lui avoir fait le salut militaire, lui dit alors d'un ton froid et sévère :

— Citoyen commissaire, je suis le chef immédiat de ces hommes, ils ne peuvent et ne doivent recevoir d'ordres que de moi. Je suis prêt à prendre les vôtres; je les leur transmettrai.

— Nous aurons à compter ensemble, citoyen lieutenant, répondit Morillon, et je vous ferai voir....

Delbenne resta immobile, et Morillon, voyant que c'était un parti pris, se contint et reprit :

— Vous me répondez de ces prisonniers, lieutenant, faites-y bien attention.

Aussitôt Delbenne lui tourna le dos. Guillaume Poiré continuait à siffler d'un air railleur. La moitié du jardin était retournée, et les ouvriers n'avaient rien trouvé.

Morillon consulta sa montre, la fin du jour approchait, et s'il laissait venir la nuit sans que les habitants de la Fosse-Ingant vissent arriver les troupes qu'on leur avait annoncées, il se pourrait qu'ils découvrissent la ruse. Mille autres circonstances pouvaient trahir Morillon, ne fût-ce que l'arrivée de quelques autres habitants qui déclareraient n'avoir

rencontré aucune force armée. Dans ce cas, le danger de Morillon devenait imminent.

Plus d'un exemple lui faisait craindre d'être attaqué et massacré sans pitié. Les paysans de la Bretagne n'avaient pas encore appris à jouer avec le sang, mais déjà ils avaient tué quelques employés du pouvoir qui s'étaient présentés pour lever les impôts. Morillon avait beau presser les ouvriers, ils n'avançaient que lentement, ou bien, s'ils voulaient se hâter, ils ne faisaient qu'effleurer la terre de quelques pouces seulement. Morillon commençait à se désespérer. Tous les visages étaient mornes et immobiles devant lui; personne à qui demander conseil. Il aperçut alors Guillaume Poiré toujours assis sur la mardelle du puits, toujours sifflotant et balançant ses jambes d'un air distrait. Morillon alla à lui.

— Tu m'as dit que les papiers avaient dû être enterrés dans le jardin....

— Je vous ai dit ce que j'avais entendu.

— Mais penses-tu qu'ils y soient?

— Je le parierais.

— Comment faire pour les trouver?

— Vous avez votre manière, qui vaut mieux que la mienne, dit Poiré insolemment, faites retourner le jardin à vingt pieds de profondeur et vous arriverez. Seulement, il vous faudra quarante hommes et quinze jours de travail.

— Comment t'y serais-tu pris, toi?... fit Morillon qui joua le tigre faisant patte de velours.

— Ah! dame, je ne sais pas trop... mais d'abord je n'aurais pas fait toucher à un brin d'herbe,.. regardez, les voilà qui vont retourner ce carré de carottes... à quoi bon?...

— Mais pour le visiter...

— M'est avis que si on y avait fait un trou... les carottes manqueraient, ou que si on en avait repiqué d'autres, les fanes ne seraient ni si vertes ni si droites....

— C'est possible; mais ce qui est fait est fait.... Voyons, y a-t-il moyen de procéder autrement?

— Dame, fit Poiré, m'est avis que si vous écriviez la lettre d'avis au payeur de Nantes, pour les vingt mille francs *en argent*, ça m'ouvrirait l'esprit et les yeux.

Morillon réfléchit;... il reconnut enfin qu'il fallait céder.

— Eh bien! dit-il, je l'écrirai ce soir.

— Tout de suite; il doit y avoir de l'encre et des plumes dans la maison.

— Laisser ces gens-là seuls....

— Il n'y a pas de danger, dit Poiré, ils se croient sauvés.

Morillon demanda de quoi écrire; Louise l'accompagna dans la maison, et lui donna tout ce qu'il fallait.

Morillon écrivit; il lut tout haut à mesure qu'il écrivait. Poiré suivait le mouvement de la plume et de la voix pour s'assurer que Morillon n'écrivait pas autre chose que ce qu'il disait.... Celui-ci finit en disant :

— Et maintenant, le salut d'usage... Je te salue, liberté, égalité, fraternité ou la mort... et je signe.

Mais, au lieu de cela, il avait ajouté à sa lettre : « Vous ferez arrêter immédiatement l'homme qui vous remettra cette lettre. »

— Tiens; dit-il en la donnant à Guillaume, lis.

Morillon se souvenait de l'embarras de Poiré, lorsqu'il avait voulu lui faire lire sa commission dans le château de Nantes, et il profitait de son ignorance. Poiré fut pris à cette ruse.

Guillaume fit semblant de lire et rendit à Morillon la lettre, que celui-ci cacheta.

— Et maintenant, dépêchons, fit le commissaire de la Convention.

— Venez donc, dit Guillaume, ce sera bientôt fait.

Morillon avait tellement hâte d'atteindre enfin ce précieux dépôt, qu'il oublia Louise, et rentra dans le jardin. A peine la jeune fille fut-elle libre, qu'elle s'échappa et courut se réfugier dans une maison voisine.

Guillaume rentré dans le jardin alla droit au saule, et s'écria :

— La cachette est là!

Limoëlan tressaillit; Angélique seule resta impassible.

— Mais on y a déjà fouillé là, dit un paysan.

— Vrai! lui dit Guillaume, et c'est toi qui as fouillé là.

— Oui, c'est moi.

— Et tu n'as pas été étonné de la facilité avec laquelle la bêche entrait dans la terre?

— Quand il a plu, toutes les terres sont molles.

— Vrai! reprit Guillaume, et la pluie détache le lierre du sol, n'est-ce pas? et la pluie amasse au pied d'un saule des feuilles de charme et de platane plus épais qu'il n'y a de feuilles de saule... Va, va, mon gars, j'ai remué la terre, et je vas t'apprendre que je n'ai pas oublié mon métier.

Guillaume s'arma sur-le-champ de la bêche, et en trois ou quatre coups, il arriva à la pierre.

— Nous y sommes, s'écria-t-il.

Il dégagea rapidement la pierre, la releva, et montrant le trou qui descendait à une grande profondeur, il dit à Morillon :

— Est-ce qu'il n'y a rien au fond de ça?

— Oui, oui, fit Morillon ravi : je vois quelque chose qui reluit; c'est un coffre de fer.

— Non point, dit Guillaume, qui élargissait le trou pour pouvoir parvenir au fond... ce n'est ni du fer ni du cuivre.

Il se coucha sur le sol, enfonça son bras dans le trou et retira le précieux bocal, qu'il remit à Morillon.

— Ce sont des papiers, s'écria celui-ci avec une sorte de délire et embrassant le bocal. Nous tenons enfin les preuves... Monsieur de Limoëlan, ajouta-t-il avec un sourire insultant, vous convient-il d'assister à l'inventaire que nous allons faire?

— Je le demande, monsieur.

Morillon, Delbenne, le maire et les gendarmes rentrèrent dans le salon avec les prisonniers. Morillon ouvrit le bocal, retira une liasse et se mit à la feuilleter. Il éclatait en transports joyeux à chaque papier qu'il consultait. D'abord, il trouva le plan de l'association écrit de la main de Thérèse Moëllien, puis la commission donnée par les princes à la Rouarie, les lettres de Calonne, les brevets signés en blanc... des lettres écrites par Louise Desilles à la Rouarie, et qui lui apprenaient les démarches faites par son père, le compte-rendu des dépenses et des recettes de l'association.

Morillon prenait chacun de ces papiers les uns après les autres, les numérotait, les classait; il ne tenait pas sur son siége, il parlait et gesticulait; arrivé aux lettres de Louise, il s'écria :

— Ah! ah! où est-elle donc cette demoiselle qui tient les

livres de la conspiration? Assurez-vous de mademoiselle Louise Désilles.

— Où est-elle? dit Delbenne.

Limoëlan la chercha des yeux.

— Oh! s'écria Morillon... elles étaient deux... ou est l'autre?... où est cette Louise?

— C'est moi! dit Angélique en se présentant froidement.

— Je m'en doutais, la belle, dit Morillon, l'autre n'était pas de force... mais ne vous alarmez pas, vous serez en bonne compagnie, je l'espère.

Et en disant cela, il se mit à feuilleter, à ouvrir, à parcourir rapidement les papiers qu'il n'avait pas encore classés. Cependant, au bout de quelques minutes, son visage s'assombrit, il reprit tous les papiers, il les examina de nouveau, les retourna, les déplia l'un après l'autre. Ce qu'il cherchait avant toutes choses manquait à sa découverte... La liste des conjurés n'était pas dans le bocal.

L'insatiable cruauté de Morillon fut frappée d'un tel désappointement, qu'après s'être enfin bien convaincu que ce document précieux lui avait échappé, il tomba accablé sur son siége, comme un homme frappé par un horrible malheur.

— Rien! s'écria-t-il avec désespoir, rien!

Morillon ne comptait donc pour rien d'avoir découvert les preuves flagrantes de cette conspiration à laquelle à Paris on s'obstinait à ne pas croire. Cependant il avait en mains le plan de cette dangereuse entreprise, les pièces qui montraient que la plupart des nobles de la Bretagne conspiraient avec les princes exilés à l'étranger; il savait que Calonne leur envoyait des fonds; enfin, grâce à lui, la Convention pouvait justifier cette imputation de Danton, que l'Angleterre repoussait comme une calomnie, c'est-à-dire la fabrique permanente de faux assignats; tant de documents importants, une découverte si grave, ne lui semblaient rien, du moment qu'il ne pouvait traîner à sa suite une foule de coupables pour les jeter au tribunal révolutionnaire et de là à l'échafaud.

C'est que Morillon avait rêvé un effroyable triomphe. Il comptait apprendre tous les noms des conjurés et alors les poursuivre, les attaquer, les saisir; puis, lorsqu'il en eût assemblé deux cents, demander à la Convention une armée

pour les conduire jusqu'à Paris, et là faire son entrée à la tête des régiments qu'on lui eût donnés, traînant entre deux files de soldats quarante charrettes chargées de prisonniers avec le nom de chacun inscrit sur de larges écriteaux.

Pour cette entrée triomphale, Morillon s'était arrangé un terrible costume, il avait tracé l'ordre de la marche, il avait vu son arrivée à la Convention, il avait préparé son discours. Enfin il se rappelait avoir vu jadis un général rapportant dans une pompeuse cérémonie des drapeaux pris sur l'ennemi et il s'était écrié :

— Je ferai mieux que d'offrir à un roi des chiffons déchirés, je ferai hommage à la patrie de la tête de ses ennemis.

Tel était ce misérable saltimbanque ; monstre de férocité qui épouvanta assez la Bretagne pour qu'elle s'imaginât avoir rencontré le plus terrible persécuteur que la Convention pût lui envoyer. Malheureux pays ! qui devait oublier le nom de Morillon, effacé sous le souvenir sanglant de Carrier !

La consternation de Limoëlan et d'Angélique à la découverte du bocal avait dû faire croire à Morillon qu'il avait trouvé tout ce que cette maison renfermait d'important. Après quelque recherches infructueuses dans diverses parties de la maison, il se résigna à la découverte qu'il avait faite et donna ses ordres pour le départ.

Il était temps ; comme il l'avait prévu, les habitants de la Fosse-Ingant, après avoir vainement attendu les troupes annoncées par Morillon, s'étonnèrent de ne point les voir arriver ; quelques habitants, plus curieux ou plus intrépides, avaient été dans les environs et en étaient revenus, assurant qu'on ne voyait d'aucun côté la moindre apparence d'une prochaine arrivée de troupes.

Cependant Morillon resta avec Delbenne dans la maison Desilles, tandis que les gendarmes allaient chercher les chevaux à l'auberge où ils les avaient déposés et les ramenaient avec eux.

Quelques groupes observaient déjà de loin la maison. En voyant les chevaux bridés et harnachés, on devina que les gendarmes allaient quitter la Fosse-Ingant. Aussitôt on s'appela, on s'excita, et bientôt une troupe assez nombreuse s'a-

massa aux abords de la demeure de Desilles. Pendant ce temps, les gendarmes étaient rentrés dans la cour de cette maison, dont on avait fermé les portes.

Picot Limoëlan avait été mis en croupe de Delbenne, les mains attachées derrière le dos et lié à lui par une forte sangle. Angélique Desilles, qui continuait à se présenter sous le nom de Louise, avait été également mise en croupe derrière Morillon, liée et enchaînée comme son oncle. Marguerite, également enchaînée, avait été confiée à Guillaume Poiré.

Lorsque toute la troupe fut à cheval, quatre des gendarmes qui la composaient se mirent en tête; Delbenne, Morillon et Poiré se placèrent au centre avec un gendarme sur chaque flanc; les quatre autres cavaliers formèrent l'arrière-garde de cette escouade.

A un signe de Morillon, le maire ouvrit rapidement et à deux battants la grande porte de la cour, et la cavalcade sortit au grand trot, le sabre au poing. A cette brusque apparition, le groupe assez peu nombreux qui était en face de la maison se dispersa avec épouvante. La troupe s'élança au galop, et Morillon était déjà hors de portée avec ses prisonniers, que les paysans s'informaient encore de ce qui s'était passé dans la maison et du nom de ceux que le commissaire de la Convention emmenait avec lui.

Mais ce ne fut pas là l'atteinte la plus cruelle que reçut la vaste conjuration de la Rouarie.

IV

Fontevieux et Thérèse, échappés de la Fosse-Ingant, avaient refusé de suivre Desilles, qui, après les avoir rejoints, poursuivit son chemin jusqu'à la plage de Saint-Malo et y trouva une barque qui put le transporter jusqu'à Jersey.

Fontevieux avait cédé, en cette circonstance, à la volonté de Thérèse Moëllien, qui comptait trouver un asile assuré dans la forêt de Fougères. Pour elle, le moment de l'insurrection approchait, et elle voulait être présente au jour annoncé par la Rouarie ; d'ailleurs, elle comptait sur tous les paysans des environs de Fougères, qui la connaissaient personnellement.

Ils se détournèrent de la route suivie par Desilles, et, après deux heures de marche, ils se crurent hors de toute atteinte. Ils continuèrent paisiblement leur chemin, de façon qu'à la nuit tombante ils se trouvèrent à une petite distance de Fougères. Il était six heures du soir. Fontevieux et Thérèse arrivèrent à l'embranchement d'un chemin qui conduisait d'un côté à la ville, de l'autre à une ferme appartenant à la famille Moëllien.

Il avait été convenu entre eux qu'ils se rendraient à cette ferme; mais avant de s'engager tout à fait dans le chemin qui devait les y mener, Thérèse arrêta son cheval et resta un moment silencieuse.

Fontevieux attendit pendant quelques minutes, et, voyant que la rêverie de Thérèse continuait, il lui dit doucement :

— Eh bien! ne voulez-vous pas poursuivre notre marche?

Thérèse étendit doucement la main vers la ville de Fougères et lui dit :

— Là, Georges, à deux pas de nous, est la maison où ma mère est morte, la maison où je suis née, la maison où j'ai vécu innocente et pleine de douces rêveries ; ne la reverrai-je donc pas avant de mourir?

— Vous la reverrez, dit Fontevieux; mais alors vous y rentrerez en maîtresse et non pas en fugitive; vous la reverrez, et alors elle retentira de cris de joie et d'admiration, car ce jour-là votre cause aura triomphé, ce jour-là le succès aura couronné vos héroïques efforts.

— Je ne le crois pas, Georges; vous avez entendu la Rouarie : « A bientôt, » nous a-t-il dit, en rendant le dernier soupir. Georges, je ne verrai pas le triomphe de notre cause.

— Chassez ces funestes pensées, reprit Fontevieux, je prévoyais qu'elles arriveraient à votre esprit en approchant de ces lieux où la joie a été la compagne de votre jeunesse.

Thérèse n'entendait pas Fontevieux, elle était sous l'empire d'une de ces pensées qui s'emparent douloureusement du cœur, et elle reprit avec une voix pleine de larmes :

— Georges, je veux voir la maison de ma mère.

— C'est une imprudence, Thérèse, une grave imprudence. Entrer dans une ville où il y a une garnison républicaine, c'est aller chercher le péril à plaisir.

— Je n'y resterai qu'une heure et j'irai seule; cette nuit, je vous le jure, je vous aurai rejoint à la ferme.

— Allons donc à Fougères, Thérèse, dit Fontevieux, allons.

— Merci, Georges, reprit Thérèse en s'élançant rapidement dans la direction de la ville, merci.

Au bout d'une heure de marche ils y arrivèrent. La nuit était close, la plupart des boutiques étaient fermées, c'est à peine si on voyait de rares lumières luire à travers les vitres de quelques maisons bourgeoises. Les rues étaient désertes, et ils ne rencontrèrent que des passants attardés qui ne parurent nullement s'étonner de voir deux cavaliers traverser rapidement la ville.

La maison de Thérèse Moëllien était située à quelques pas de l'église : du côté de la campagne, le vaste jardin qui en dépendait bordait le mur du cimetière et n'en était séparé que par une ruelle étroite; du côté de la ville, la façade de la maison ouvrait sur une espèce de carrefour, à l'angle duquel était un café fréquenté par les officiers de la garnison. Il eût été imprudent de se présenter à la porte principale de la maison; Thérèse et Fontevieux résolurent d'y entrer par la porte qui ouvrait sur la ruelle déserte.

Ils parvinrent aisément à la petite porte du jardin, mais c'est en vain qu'ils frappèrent à plusieurs reprises, les gens de la maison ne les entendirent pas.

Malheureusement pour eux, quelqu'un les avait entendus. Le gardien du cimetière, dont la maison était à quelque distance et de l'autre côté de la ruelle, fut éveillé par le bruit des coups frappés à la porte du jardin. Il se leva, se plaça à une petite lucarne, et put voir deux personnes qui essayaient de pénétrer dans cette demeure depuis si longtemps inhabitée, et dont la garde était confiée à un vieux domestique et à sa femme.

Sans comprendre le but de ceux qui voulaient entrer dans cette maison, le gardien resta à sa lucarne pour les examiner; et, dans l'ombre de la nuit, il vit un des cavaliers franchir le mur de clôture, ouvrir la porte, et tous deux pénétrer immédiatement dans le jardin. En effet, Fontevieux avait préféré ce moyen au danger de se présenter à la porte principale.

Le gardien du cimetière s'imagina avoir découvert une tentative de vol et se demanda s'il ne devait pas aller prévenir l'autorité, mais la peur de passer dans la ruelle le retint chez lui, toute la nuit du moins.

Cependant Thérèse et Fontevieux eurent bientôt traversé le vaste jardin attenant à la maison. Thérèse laissa son cheval aux mains de Fontvieux et s'avança seule du côté d'une petite basse-cour sur laquelle ouvrait la fenêtre du logement des vieux domestiques. Elle put les voir à travers les carreaux, assis au coin d'une cheminée à moitié éteinte, et s'entretenant à voix basse. Elle frappa doucement aux carreaux, à travers la grille qui les défendait. Les deux viellards se levèrent avec épouvante à ce bruit inattendu. Elle frappa de nouveau, et le vieux Fampoux vint ouvrir la fenêtre, en demandant d'une voix menaçante :

— Qui est là ?

— C'est moi, dit Thérèse.

— Mademoiselle ! s'écrièrent-ils avec éclat.

Et les deux pauvres gens, oubliant que leur maîtresse était dehors et leur avait ordonné de lui ouvrir, tombèrent à genoux en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni !

— Pas de bruit, leur dit Thérèse en se penchant à la croisée, et calmez-vous tous deux. Toi, Marthe, va m'ouvrir la porte du salon, du côté du jardin, et toi, Baptiste, va prendre nos chevaux, que tu trouveras sous le grand poirier à côté du puits.

Thérèse éprouvait un singulier bonheur à donner ces ordres; il lui semblait retrouver tout le calme de sa vie passée en parlant du grand poirier qu'elle avait si souvent escaladé dans son enfance, en parlant du vieux puits dont sa mère lui défendait toujours de s'approcher.

La vieille femme se hâta d'entrer dans l'intérieur pour

ouvrir à sa maîtresse, et Fampoux suivit Thérèse, qui revint dans le jardin pour gagner la porte du salon.

— Tu trouveras M. Fontevieux, dit-elle à Baptiste, qui tient les chevaux, et tu lui diras de venir me retrouver.

— Ah ! dit le vieux domestique, c'est ce brave M. de Fontevieux; tenez, je le disais tout à l'heure à ma femme, qu'il ne vous abandonnerait pas, lui.

Thérèse monta les marches du perron, sur lequel le salon de sa maison ouvrait par une vaste porte-fenêtre. Elle entendit bientôt la vieille Marthe détachant à grand'peine la grosse barre de fer qui maintenait les volets intérieurs; puis il fallut ouvrir la porte, puis les volets qui la défendaient extérieurement, et ce fut un travail si difficile, que Fontevieux était déjà près de Thérèse, lorsque Marthe détacha le dernier verrou, et s'élança joyeusement vers sa jeune maîtresse, en lui disant :

— Entrez, entrez.

Marthe avait déposé une misérable chandelle à l'angle de la cheminée de ce vaste salon boisé. L'aspect en était triste et sombre, il glaça Fontevieux. Mais Thérèse était toute à la joie de revoir sa maison ; elle courut jusqu'au milieu du salon, s'y arrêta, le regarda longtemps, et puis se dirigeant vers un cadre posé à l'un des côtés de la cheminée, elle tomba à genoux et se mit à fondre en larmes, en disant :

— Oh ! ma mère, ma mère !

Marthe cependant s'informait à Fontevieux de ce qu'il fallait à mademoiselle ; elle lui demandait si elle avait faim, si elle avait soif, si elle avait froid ; et Georges, qui ne voulait pas troubler Thérèse dans le pieux épanchement de son cœur, répondit à Marte qu'elle préparât tout ce qu'elle voudrait.

Un moment après, la vieille entrait avec un énorme fagot qu'elle jetait dans la cheminée, pendant que Thérèse se relevait calme et heureuse, et tendait la main à Fontevieux en lui disant :

— Merci, Georges, maintenant que j'ai prié et pleuré devant l'image de ma mère, je me sens plus de courage pour souffrir, si je dois souffrir encore; pour mourir, si la mort doit me venir bientôt.

Mais déjà le feu flambait au foyer avec ce joyeux pétillement qui semble saluer l'arrivée du maître. Les bougies allumées éclairaient le salon, et deux fauteuils, approchés de chaque côté du feu, invitaient les voyageurs à réchauffer leurs membres glacés et endoloris.

— Asseyons-nous un moment, dit Thérèse à Georges.

Et tous deux prirent place aux deux côtés de la cheminée éclatante de flamme. Le vieux Baptiste était revenu, et son bonnet à la main, incliné devant Thérèse, il la regardait à travers de grosses larmes.

— Ah ! pauvre mademoiselle, pauvre mademoiselle, lui disait-il, que de fois nous avons pleuré en pensant à vous ! Bonté du ciel ! est-ce une vie que celle que vous menez ? toujours en route, souvent sans toit et sans lit, n'ayant pas toujours du pain à manger, quand moi et ma femme, de pauvres paysans, qui sommes nés pour le travail et la peine, nous nous voyons ici bien à l'aise et faisant bonne chère ! Ah ! je me suis bien souvent reproché notre sommeil et le pain que nous mangions.

— Eh bien, mon bon Baptiste, lui dit Thérèse en souriant, puisque vous faites si bonne chère en mon absence, tâchez de me la faire partager, maintenant que me voilà. M. de Fontevieux et moi nous sommes à cheval depuis sept heures, et nous avons besoin de réparer nos forces pour repartir.

— Quoi ! vous voulez nous quitter ? dit la vieille Marthe. Oh ! vous resterez ici, maintenant ; nous vous soignerons, nous vous servirons, et vous verrez qu'on est toujours mieux dans la maison de son père et de sa mère que dans celle des autres, fussent-ils des princes et des rois.

— Ma maison est proscrite, et me cacherait mal, dit Thérèse ; je repartirai cette nuit, mais je vous en prie, servez-nous quelque chose.

— Eh ! dit Baptiste en s'adressant à sa femme, que peux-tu donner à mademoiselle ?

— Tout ce qu'elle voudra ; je vais aller chez le boulanger, chez le boucher, partout.

— Ne faites point cela, fit vivement Fontevieux : ce serait hors de vos habitudes, ce serait avertir tout le monde que quelqu'un est arrivé dans la maison.

— C'est vrai, dit Thérèse ; mais ajouta-t-elle en souriant, il doit vous rester quelque chose de votre bonne chère.

— Dame, dit la vieille Marthe, un petit brin de lard avec des choux, et un morceau de pain bis, voilà ce qu'il y a dans la huche.

— Nous ne sommes pas accoutumés à de meilleurs repas, dit Thérèse avec un soupir douloureux, allez nous chercher votre pain bis.

Cette misère qui n'avait jamais occupé mademoiselle de Moëllien au milieu de ses courses errantes, lui fut pénible et douloureuse dans sa propre maison, mais ce sentiment s'effaça bientôt devant les soins empressés des deux vieillards. L'ingénieuse activité de Marthe parvint à organiser un souper presque splendide, comparativement à ce qu'elle avait d'abord annoncé. Une volaille, des œufs, quelques fruits, aussi précieusement conservés que si la maîtresse de la maison avait présidé à leur arrangement, firent de ce repas une sorte de régal pour ceux qui depuis quelque temps ne vivaient que d'un morceau de pain, qu'ils parvenaient à acheter par hasard. Et puis le linge était blanc, la vaisselle resplendissait, le feu continuait à flamber joyeusement dans la vaste cheminée,

Ce sentiment de bien-être fut si puissant sur Thérèse qu'elle s'écria tout à coup et avec un accent heureux :

— Oh ! on est bien ici !

Thérèse avait ordonné à Baptiste et à sa femme de rentrer chez eux et d'attendre ses ordres. Elle et Fontevieux étaient de chaque côté de la table, les pieds tournés vers le feu, et ce mot seul de Thérèse avait troublé le silence qu'ils gardaient depuis quelques instants.

En l'entendant, Georges fut sur le point d'avertir Thérèse qu'il fallait songer à quitter le plus tôt possible cette maison où elle se trouvait si bien, mais un contentement si vif et si mélancolique à la fois rayonnait sur le visage de Thérèse, son regard semblait caresser avec un si douce joie chacun des objets jadis accoutumés qu'elle retrouvait enfin, qu'il ne se sentit pas le courage de l'arracher à cette charmante contemplation.

Thérèse arrêta tout à coup ses regards sur une tache qui se trouvait au plafond. Elle la regarda longtemps et sembla

lui sourire. Puis elle la montra du doigt à Fontevieux, et lui dit sans la quitter des yeux :

— Vous souvenez-vous de cela, Georges ?

— De quoi donc? dit-il en regardant à son tour.

— Comment! reprit Thérèse toujours les yeux fixés au plafond et en souriant à ses souvenirs, vous ne vous rappelez pas? il y a bien longtemps de cela, le jour de la fête de ma mère, les gens de la maison tiraient des coups de fusil dans le jardin pendant que nous étions tous ici dans le salon ; j'étais toute petite fille, la peur me prit, et à vous aussi, et nous allâmes nous cacher tous deux derrière le fauteuil de mon grand-père, M. de Moëllien. Vous ne vous rappelez pas, dit-elle en s'animant, que mon grand-père vous fit honte de vos frayeurs pendant que ma mère me grondait doucement pour avoir dérangé le fauteuil de mon grand-père? Vous ne vous souvenez pas, reprit-elle encore, qu'à ce moment la Rouaric, qui était déjà un homme lorsque nous n'étions tous deux que des enfants, prit votre défense, et dit à mon père : « Je vous promets que ce petit gaillard-là sera brave un jour et qu'il n'aura pas plus peur du bruit d'un fusil que de celui de cette bouteille de champagne. » En parlant ainsi il en fit sauter le bouchon, qui alla frapper le plafond. Oui, oui, je me le rappelle, ajouta-t-elle, car mon père gronda la Rouarie de venir déboucher le vin de Champagne dans le salon, car il se fâcha de la petite tache qu'on venait de faire au plafond, qu'on avait repeint quelques jours auparavant. Cette tache, la voilà.

Thérèse poussa un profond soupir, et perdue dans la vague pensée qui s'était emparée d'elle, elle continua d'une voix douce et plaintive :

— Quelle charmante vie c'était alors, Georges! quels plaisirs innocents et quels innocents chagrins! quelle joie, quelle sécurité et quelles espérances!

— Oui, dit Georges que cette mélancolie de Thérèse gagna à son tour ; oui, je me rappelle la noble et chaste maison de votre mère, et l'hommage respectueux qui l'entourait, et la joyeuse hospitalité de votre père, et toute votre famille, si nombreuse, si vénérée, si unie; ces longues soirées si gravement occupées par des dissertations sur un coup de trictrac ou de piquet mal joué la veille, pendant que là-bas,

dans le coin de ce salon, vous et moi, et vos belles cousines, et mon pauvre frère, qui est mort en exil, nous écoutions la Rouarie, qui nous racontait des histoires de revenants, et qui s'amusait bien plus de nos rires et de nos jeux que de la conversation qui se tenait au coin du feu.

— Et il est mort aussi, ce noble cœur, dit Thérèse avec un accent profond, le beau jeune homme d'alors, si célèbre par ses magnifiques chevaux, ses grandes meutes, sa vie qui avait le luxe de celle d'une prince; il est mort d'avoir supporté trop lontemps la misère et la faim, il est mort dans une maison étrangère, sur le pavé d'une chambre, et il est dans la terre humide et glacée, sans avoir un cercueil pour le défendre de la pluie et du froid.

— Oui, oui, dit Fontevieux, dont la voix s'altéra à ce souvenir, et nous sommes tous deux proscrits, tous deux condamnés à la vie qu'a menée la Rouarie.

— Est-ce qu'elle ne vous épouvante pas, Georges? dit Thérèse.

Fontevieux ne répondit pas; il contempla Thérèse; son œil s'anima à voir sa beauté rayonner d'un sourire de joie. Son cœur se glonfla alors; il se leva brusquement et dit :

— Partons, Thérèse, partons, il est temps.

— Déjà? dit-elle tristement.

— La prudence le veut, reprit Fontevieux.

— Encore un moment, reprit Thérèse d'une voix pleine de prière; je suis si heureuse ici!

— Heureuse! dit Fontevieux en essuyant une larme.

— Mais pourquoi cette tristesse?

— Un jour viendra, repartit Fontevieux amèrement, où je vous dirai ce que je souffre maintenant, ce que j'avais espéré, et ce qui n'était qu'une illusion.

— Parlez tout de suite, Georges, dit Thérèse. Ne sommes-nous pas proscrits tous deux, vous le disiez tout à l'heure, orphelins tous deux, tous deux enchainés aux mêmes devoirs, exposés aux mêmes dangers, poursuivant les mêmes espérances, inséparables, je l'espère du moins, dans notre bonne comme dans notre mauvaise fortune?

— Est-ce tout, Thérèse? dit Fontevieux; et à ces espérances que nous poursuivons depuis si longtemps ensemble, ne s'en est-il mêlé aucune depuis ce matin?

— Oh! Georges, dit Thérèse avec épouvante, si près de la tombe de la Rouarie... Ah! c'est mal ce que vous venez de dire là, fit-elle en baissant la tête.

— Eh bien! oui, reprit Fontevieux avec une exaltation fébrile, c'est mal, mais je dois vous le dire, dût ma franchise vous épouvanter, cette espérance m'est venue à l'instant même où la Rouarie rendait le dernier soupir.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Thérèse avec un plus terrible effroi.

— Oh! reprit Fontevieux en pleurant, Dieu sait si jusqu'à ce moment la pensée d'être à vous m'est venue une seule fois. La Rouarie est mort, Thérèse; mais s'il eût vécu, il m'eût toujours trouvé prêt à vivre ou à mourir pour lui; sa volonté était la mienne, son esprit s'était enchaîné le mien. J'appartenais à ses projets comme son bras à son corps; il s'était emparé de tout mon être, excepté de mon cœur, qui était allé à vous. S'il eût vécu, le supplice que j'ai supporté si longtemps, je l'aurais supporté encore sans me plaindre et sans chercher à y échapper; mais quand cette barrière infranchissable qui me séparait de vous a été brisée par la main inexorable de la mort, je dois vous le dire pour que vous sachiez toute mon âme, je n'ai pu contenir une sorte de joie fatale et coupable, et je n'ai pensé qu'à vous à côté du cadavre de celui pour qui j'aurais donné ma vie, si j'avais pu sauver la sienne, pour qui je la donnerais encore, si je pouvais la lui rendre.

Thérèse se taisait, les yeux baissés, le cœur ému, la rougeur au front.

— Vous n'avez point pensé à moi, vous, reprit Georges, et je vous ai excusée dans la première heure de votre désespoir; je vous ai excusé encore lorsque vous défendiez la pensée de la Rouarie contre les esprits étroits qui veulent se partager son héritage; je vous ai encore excusée lorsque la fuite nous a forcés de reprendre nos fatigues et nos dangers; mais depuis que vous êtes dans cette maison, depuis que vous ouvrez votre âme aux doux souvenirs de votre passé, j'ai attendu un mot, un regard; mais rien! rien!... Depuis cette heure fatale où ma vie n'est plus qu'en vous, vous n'avez pas pensé un seul moment à moi.

Thérèse pleurait; mais elle avait trop peur de l'émotion

qu'elle éprouvait pour oser se hasarder à parler ; elle ne répondit pas encore,

— Non, reprit Fontevieux, vous n'avez pas pensé à moi, vous ne vous êtes pas souvenue de cette nuit où nous mourions tous deux, perdus et abandonnés par tous, et où vous me disiez que vous m'aimiez.

— J'y ai si bien pensé, Georges, s'écria Thérèse en laissant éclater ses larmes, que j'ai juré sur la tombe de la Rouarie de n'être à toi que le jour où notre cause aurait triomphé, tant je me suis sentie faible désormais contre le fol amour que j'éprouve.

— Est-ce vrai? dit Georges en tombant à genoux devant elle.

— Oui, c'est vrai, répliqua-t-elle, ce que vous avez éprouvé avec effroi, je l'ai éprouvé avec horreur.

— Vous avez raison, Thérèse, reprit Georges, mais l'avenir nous appartient, l'avenir qui apporte avec lui, non pas l'oubli de ceux qu'on a aimés, mais le droit de penser à son propre bonheur. Ce serment que tu as fait à la Rouarie, je le prends pour moi ; tu as juré de ne m'appartenir que le jour où notre cause aurait triomphé, et moi je ne me croirai digne d'être à toi que lorsque j'aurai combattu et vaincu pour elle.

— Oh! merci, Georges, merci! dit Thérèse en le regardant ainsi prosterné à ses pieds ; ils veulent un chef, reprit-elle avec ardeur, et ils ne t'ont pas choisi, et ils n'ont pas compris que toi seul au monde pouvais achever tout entière l'œuvre dont tu as déjà fait la moitié !

— Cette place, dit Fontevieux, je ne veux pas la devoir à un choix toujours cruellement disputé, cette place, je veux la devoir à mes actions, et si Dieu n'a pas marqué ma tombe au premier pas de ma carrière, cette place je l'aurai bientôt conquise.

— Elle est à toi, et c'est moi qui te la donnerai, reprit Thérèse avec enthousiasme. Ecoute, Georges, écoute : cet acte que se disputaient encore ce matin les chefs de notre entreprise, cette liste de tous les conjurés, qui est la force même de la conjuration, ce levier avec lequel on peut jeter d'un seul coup dans la révolte tous les villages de trois provinces, c'est moi qui l'ai, Fontevieux, et je te la donnerai.

Ah ! disais-tu, je n'ai pas pensé à toi depuis que la barrière qui nous séparait est tombée ; oh ! Fontevieux, que je t'aime bien plus que toi ! j'y avais pensé avant, moi ! et cette liste, je l'ai volée à la Rouarie, vivant encore pendant que tu dormais à côté de la chambre ou je veillais pour toi, près du lit de celui qui se mourait.

— Oh ! sois bénie, Thérèse, dit Fontevieux, sois bénie, et maintenant demande-moi tout ce que tu voudras; dis-moi quel péril il faut braver, quels travaux il faut entreprendre. Oh ! que n'ai-je déjà une armée pour délivrer la France de ses bourreaux et t'en faire proclamer la libératrice ; oh ! je te le jure, Thérèse, je te le jure, j'aurai de la gloire, je serai digne de toi !

— Et alors, n'est-ce pas, dit Thérèse, nous reviendrons dans cette maison ? car vous qui me reprochez de ne pas avoir pensé à vous, Georges, vous ne savez pas qu'à l'instant où je me replongeais avec tant de bonheur dans les souvenirs du passé, je faisais en moi-même l'histoire de notre avenir. Comprenez-vous le charme d'être ici, à l'abri de toute crainte, de toute séparation, au milieu de la famille dont nous serons à notre tour les anciens, et de pouvoir nous rappeler ces jours funestes d'à-présent ; cet orage sanglant et fatal, arrachant, brisant, détruisant les plus puissants du royaume, et nous poursuivant aussi dans notre obscure existence, prêt à nous anéantir sous sa furie, et auquel nous aurons échappé ? Ne trouvez-vous pas que ce sera là un bonheur qui n'est réservé qu'à ceux qui ont souffert, et tremblé, et pleuré comme nous ?

— Oh ! oui, Thérèse, répondit Fontevieux, et ce jour je me rappellerai tout, et je raconterai comment tu fus plus forte et plus aimante que moi, comment je te soupçonnai et comment tu me rassuras. Car je t'aime, entends-tu, comme nulle femme n'a pu être aimée...

Taisez-vous, Georges, dit Thérèse, avec ce bonheur embarrassé que donne l'amant que l'on aime.

— Car, reprit Georges, aucune femme ne vous a jamais égalée, Thérèse. Oh ! laissez-moi vous dire tout ce que j'éprouve !... laissez parler ce cœur si longtemps comprimé !... Ne savez-vous pas que le prisonnier qui croit que sa captivité sera éternelle, s'y résigne, et n'éprouve plus qu'un dé-

sespoir calme et sans combat?... Mais vienne le jour où un événement lui apporte l'assurance de sa liberté, oh! alors, il éclate et heurte sans cesse la porte de sa prison; il appelle, et se fait répéter sans cesse qu'il sera bientôt libre, et il demande à chaque minute : « Est-ce dans huit jours? est-ce demain? est-ce aujourd'hui? » Eh bien, moi, je suis ainsi; il faut, après ce silence affreux de trois ans, que je parle et que je dise sans cesse : « Je t'aime! je t'aime! et toi, m'aimes-tu? m'aimes-tu?... »

— Oh! oui, Georges, je vous aime... oui... mais prenez garde, ami, nos vieux serviteurs sont là près de nous... Que diraient-ils s'ils entraient tout à coup, et qu'ils vous trouvassent là à mes pieds, mes mains dans les vôtres, mon front incliné vers le tien. Oh! tais-toi, Georges! tais-toi!...

— Eh bien! dis-moi encore que tu m'aimes...

— Oh! ne le vois-tu pas! ne le sens-tu pas!... Mets ta main sur mon cœur... il m'étouffe, tant je suis heureuse... Mais écoute-moi, Georges, c'est à mon tour d'être prudente, et il est temps de partir; vois, déjà la nuit est moins épaisse et le ciel noir s'éclaire de teintes grises; à peine aurons-nous le temps de quitter cette ville dangereuse.

— Oh! pas encore, Thérèse, pas encore, reprit à son tour Fontevieux; mais où serions-nous mieux cachés que dans cette maison, que les maîtres ont désertée depuis si longtemps? Reste, Thérèse, reste, il te faut du repos... Un jour, un seul après tant de fatigues, tant de cruels événements... Oh! restons, je t'en supplie, restons...

— Non, non! dit Thérèse, il faut partir; je le veux, je vous en prie. N'oubliez pas mon serment, Georges, n'oubliez pas que moi aussi j'ai eu longtemps à me taire, que moi aussi je sens que la vie commence à ce moment pour moi. Oh! non, non! reprit-elle en se dégageant vivement, un jour entier dans cette solitude, un jour entier en proie à tes aveux et à tes prières... je ne le veux pas!...

Georges la prit dans ses bras et la ramena doucement.

Elle avait la poitrine haletante, les yeux baissés, les lèvres de Georges effleuraient son front. Elle le repoussa avec tristesse.

— C'est mal, Georges, lui dit-elle; oh! laissez-moi garder envers vous la chasteté que je dois à celui qui me

donnera son nom. Partons, j'ai honte, j'ai peur; ne me faites pas rougir devant vous!

— Viens donc, Thérèse, viens, dit Fontevieux; allons, et Dieu nous soit en aide pour le salut de la France et pour notre bonheur!

— C'est bien, Georges, c'est bien... Va, sois-en sûr, Dieu nous protégera!

A ce moment le marteau fit résonner avec violence la porte cochère de la rue.

VI

A ce bruit, Georges et Thérèse tressaillirent, tous deux se regardèrent avec épouvante. Dieu envoyait-il un démenti à leurs douces espérances, leur envoyait-il un châtiment du bonheur imprudent auquel ils venaient de se livrer, quand une si sainte cause était dans leurs mains?

Ils écoutèrent. Baptiste accourut tout tremblant, et leur dit qu'il avait aperçu une troupe armée qui stationnait à la porte de la maison.

— Va leur ouvrir, lui dit Thérèse, et retiens-les quelques minutes seulement, le temps nécessaire pour que nous puissions gagner la porte du jardin.

Aussitôt Fontevieux et Thérèse coururent rapidement vers la porte par laquelle ils étaient entrés; mais au moment où ils allaient l'ouvrir, ils entendirent des voix dans la rue et des bruits d'armes qui leur apprirent que la maison était cernée.

— Nous sommes perdus! dit Thérèse résolument.

— Oh! dit Georges, je te défendrai contre une armée!

— Non, dit Thérèse, tu ne leur résisteras pas. Dieu nous délivrera de leur mains, s'il ne s'est pas détourné de tous ses serviteurs; mais avant que nos ennemis ne s'emparent de

nous, il nous reste un dernier devoir à remplir ; suivez-moi.

Ils rentrèrent immédiatement dans le salon, renfermèrent les volets extérieurs de la porte-fenêtre, les volets du dedans, et les assurèrent par la barre de fer que la vieille Marthe avait détachée.

— Et maintenant, dit-elle à Fontevieux, traînez ces meubles contre la porte qui ouvre sur le vestibule ; maintenez-la fermée jusqu'à ce que j'aie accompli le sacrifice.

Pendant que Fontevieux lui obéissait, Thérèse ramassa rapidement les restes du foyer, les ranima et y jeta tout le bois qu'elle trouva sous sa main.

Cependant la flamme se rallumait à peine. Thérèse, éperdue, cherchait de tous côtés des aliments à la flamme.

Pendant ce temps, Fontevieux entassait devant la porte les consoles, les siéges, tout ce qui pouvait opposer une résistance à l'entrée de ceux qui avaient déjà envahi la maison. Pendant ce temps aussi, on les entendait parler bruyamment à la porte du vestibule, dont Baptiste voulait absolument les défendre.

— Le gardien du cimetière, s'écriait-il, est un imbécile ! il n'est point entré de voleur dans la maison cette nuit : tout y est parfaitement en ordre, et je ne demande l'assistance de personne.

— Ce ne sont pas des voleurs qui y sont entrés, répondit une voix qui n'était autre que celle de Barthe, ce sont des ennemis de la république.

— Je vous dis qu'il n'y est entré personne, ni voleurs ni ennemis de la république, repartit Baptiste.

— Pour ça vous avez tort, dit le gardien du cimetière qui avait accompagné ceux qui venaient faire cette perquisition, je suis sûr d'avoir vu hier soir, dans la nuit, deux individus pénétrer par la petite porte du jardin de la petite ruelle, c'est si vrai que je n'en ai pas dormi de la nuit, et comme ce matin au premier du point du jour je ne vous ai point vu comme d'ordinaire travailler dans le clos, j'ai craint qu'on vous eût surpris dans votre sommeil, et qu'il vous fût arrivé malheur, et j'en ai été avertir M. le maire.

En effet, c'est dans cette bonne intention que ce malheureux avait été éveiller la sollicitude du magistrat républicain. Si le maire avait été seul chez lui, lorsque le

gardien du cimetière lui apporta cet avis, il est probable que ce magistrat n'eût pas mis un très-vif empressement à aller s'assurer de l'existence de deux vieillards dont personne ne s'occupait, il est brobable encore qu'en les trouvant dans la maison il s'en fût tenu là, et qu'il eût renvoyé le gardien, en lui reprochant de l'avoir dérangé si inutilement. Mais lorsque cet officieux maladroit alla chez le maire, Barthe s'y trouvait, Barthe qui, en vertu des ordres qu'il avait reçus de Morillon, allait de ville en ville pour ramener toutes les troupes disponibles.

A peine eut-il entendu l'avis qui venait d'être donné au magistrat municiapl, que Barthe y vit tout autre chose que ce qu'y avait vu le gardien du cimetière. Il savait, lui, que la Rouarie était sur le point de mourir, il savait que Morillon l'avait été surprendre à la Guyomarais, où il était avec quelques-uns de ses associés et avec Thérèse Moëllien. Il supposa donc que c'étaient des fugitifs et non des voleurs qui avaient pénétré dans cette maison. Aussitôt il prit des mesures rapides pour que la maison fût cernée de tous côtés. C'était lui qui insistait, comme nous l'avons dit, pour entrer dans les appartements.

— Je vous dis qu'il n'y a personne, répétait sans cesse le vieux Baptiste, et que voilà plus d'un an que cette maison n'a été ouverte.

— Vous mentez ! dit un garde national qui entrait dans ce moment dans le vestibule, car il y a au beau milieu du toit une cheminée qui fume, et vous n'avez pas l'habitude de faire votre cuisine dans le salon ou dans la chambre à coucher de la maison,

— En voilà assez comme ça, repartit Barthe, et brisez les portes si cet homme ne veut pas nous en donner les clefs.

— Eh bien, eh bien, dit Baptiste qui, ne sachant pas que la maison était cernée, voulait gagner quelques minutes pour donner à Thérèse et à Fontevieux le temps de sortir par le jardin, je vais vous les chercher.

— Que diable brûle-t-on donc là-dedans, s'écria un garde national du fond de la cour, on dirait qu'ils veulent mettre le feu à la maison.

En effet, le feu s'était enfin animé, grâce à tous les aliments que lui avait fournis Thérèse. Ecrans, corbeilles

de femme, petits meubles précieux, elle avait tout jeté dans la cheminée. Enfin, quand elle vit la flamme briller ardente et active dans le foyer :

— Garde la porte ! cria-t-elle tout à coup à Fontevieux, et fais-toi tuer s'il le faut, mais qu'ils n'entrent pas.

Aussitôt elle se dépouilla de sa robe et la jeta dans les flammes.

A ce moment Barthe s'écriait de l'autre côté :

— On brûle quelque chose, enfoncez les portes, n'attendez pas les clefs.

Les premiers coups de crosse de fusils se firent entendre.

— Tiens bon, dit Thérèse, qui voyait avec désespoir que la flamme était presque complétement éteinte sous le drap lourd et humide dont elle venait pour ainsi dire de l'envelopper.

Les gardes nationaux commencèrent à frapper avec colère. Fontevieux, les deux mains en avant, maintenait contre la porte les meubles qu'il y avait accumulés, et Thérèse demi-nue courait dans le salon, cherchant d'autres éléments à la flamme qui se mourait. D'une main désespérée elle brisa les chaises, les fauteuils, en jeta les débris dans feu. Mais une lourde fumée sortait seule de ce foyer étouffé. Alors Thérèse désespérée, s'arrêta devant le portrait de sa mère, le contempla un moment, puis le détacha du mur, et ayant fait le signe de la croix, elle le jeta dans le feu en murmurant :

— C'est pour votre sainte cause, mon Dieu !

Enfin elle poussa un cri de joie en voyant la flamme s'emparer de cette toile et de ces bois desséchés par les années.

La porte pliait cependant, et quelques-uns des meubles entassés par Fontevieux, cédant à l'ébranlement que leur donnaient les coups multipliés des agresseurs, avaient roulé avec fracas par dessus de la tête de George ; Thérèse les avait ramassés et les avait traînés jusqu'au foyer de la vaste cheminée. La flamme pétillait, l'épaisse fumée qu'exhalait le drap commençait à emporter avec elle quelques jets de flamme, qui s'allumaient comme des éclairs dans ce sombre nuage.

— Encore une minute! s'écriait Thérèse, encore une minute !

Mais à cet instant la porte céda aux efforts de ceux qui

l'attaquaient; les meubles furent renversés, Georges fut repoussé au loin, et c'est seulement alors qu'il aperçut Thérèse à demi-nue, qui se jeta dans ses bras en lui disant:

— Cache-moi! cache-moi!

Cependant, la porte ouverte en face la cheminée, lui livra un courant d'air glacé qui s'engouffra dans les flammes et leur donna une activité dévorante.

— Ils sont sauvés, murmura tout bas Thérèse pendant que Barthe criait:

— Eteignez le feu! éteignez le feu!

On arracha au foyer les meubles à moitié consumés, dont les cuivres s'étaient tordus dans la flamme, les débris de toiles, et enfin quelques lambeaux de drap, que le feu avait calcinés sans les réduire en cendre.

Barthe avait entendu dire que Thérèse Moëllien portait dans ses habits les papiers de la Rouarie; il s'empara de ces morceaux de draps et put reconnaître la cendre blanche et terne du papier qui les doublait; mais toute trace d'écriture avait disparu, tout nom était effacé.

Alors il se tourna vers Thérèse Moëllien, qui se tenait confuse derrière Fontevieux.

Il fallait, au digne agent de l'infâme Morillon, une lâcheté à faire, à défaut d'une cruauté, et comme on venait de lui arracher la preuve grâce à laquelle il eût pu envoyer plus de deux cents victimes à l'échafaud, il eut recours à l'insulte pour se venger de son désapointement.

— Ah! par Dieu! la belle, dit-il en se tournant vers Thérèse, il paraît que nous vous avons dérangée au bon moment, car d'après le costume où nous vous trouvons, je dois vous rendre cette justice de dire que vous n'employez pas tout votre temps à conspirer contre la république.

— Misérable! s'écria Fontevieux en s'élançant sur Barthe.

— Laissez-le dire, Georges, répliqua Thérèse en l'arrêtant, ce n'est plus qu'à Dieu que nous devons compte de nos actions.

— Oh! oh! dit Barthe, Georges, Georges de Fontevieux, sans doute. — Très-bien! ajouta-t-il; je vous remercie, la belle, de m'avoir appris le nom de votre amant.

— Puisque vous savez mon nom, dit Fontevieux, il faut

que vous sachiez aussi qui je suis : voici des papiers, veuillez en prendre connaissance.

Depuis longtemps Georges de Fontevieux était muni d'une commission du prince des Deux-Ponts, qui l'avait accrédité comme son agent diplomatique auprès de la république française; cette commission l'avait plus d'une fois tiré d'embarras, et il espérait encore y trouver son salut, et surtout celui de Thérèse.

Barthe fut vivement contrarié à la lecture de ces papiers, qui donnaient à l'arrestation de Fontevieux une importance politique qu'il n'avait pas prévue.

— Quoique je ne sache pas trop ce que peut venir faire dans ce pays l'envoyé du prince des Deux-Ponts, dit Barthe, je dois reconnaître que ces papiers sont en règle ; mais quant à cette fille...

— Elle voyage avec moi, dit Georges en regardant Thérèse d'un air suppliant.

— En quelle qualité, reprit Barthe, comme votre femme ou comme votre maîtresse?

— Comme ma femme, répondit Georges.

— Monsieur le maire, reprit Barthe, la fille Thérèse Moëllien a-t-elle fait afficher, dans cette commune, les bans de son mariage avec le sieur Fontevieux, comme la loi l'ordonne?

Le maire répondit négativement.

— En ce cas, répondit Barthe, ce prétendu mariage est faux ou nul, vous ne pouvez tout au plus réclamer cette fille que comme votre servante, ou comme votre maîtresse, choisissez.

— Ni comme l'une ni comme l'autre ! s'écria tout à coup Thérèse avec une indignation exaltée. Oh ! Georges, Georges, la vie ne vaut pas qu'on souffre une pareille injure : allez, vous êtes libre, moi je reste, et je le dis tout haut : j'ai conspiré et je conspirais encore à l'instant même, en brûlant ce vêtement où était cachée la preuve de ma conspiration.

— A la bonne heure, dit Barthe, voilà de la franchise, ce n'est pas comme vous, monsieur Georges de Fontevieux, qui vous prétendez un envoyé respectable d'un prince allié; que faisiez-vous ici, monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-il avec ironie?

— J'aidais mademoiselle de Moëllien, dit Georges, à vous

arracher toutes les traces de cette conspiration qui éclatera sur vous et vous dévorera tous; je conspirais avec elle, et s'il faut mourir pour cela, je mourrai avec elle.

— Ah! s'écria Barthe avec joie, il me semble que nous n'en avons pas besoin de plus pour arrêter ces deux infâmes aristocrates et les conduire à Rennes sous bonne escorte. A cheval, à cheval! et gagnons le chef-lieu du département. Ça vous fera plaisir, ajouta-t-il en se tournant vers Georges et Thérèse; car, si je ne me trompe pas, vous y trouverez des gens de votre connaissance. Allons, dépêchons-nous, nous n'avons pas une minute à perdre.

Immédiatement on attacha la main de Fontevieux à la main de Thérèse, et on les plaça au centre d'une troupe de garde nationale.

— Marthe... dit tout bas Thérèse à la vieille servante.

La pauvre servante s'avança en pleurant.

— N'as-tu pas un vieux manteau à me jeter sur les épaules? dit Thérèse.

— Ah bah! ah bah! fit Barthe en leur montrant la porte de la rue, il n'y a pas de mal à ce que vous régaliez un peu les habitants de Fougères de la vue de vos charmes. Eh! eh! ajouta-t-il avec un rire féroce, voilà des épaules blanches comme l'ivoire; ça fait un beau brin de fille, n'est-ce pas, vous autres?

Et l'ignoble agent poursuivant ses plaisanteries obscènes, força la malheureuse Thérèse à traverser ainsi à moitié nue toute la ville de Fougères; elle parcourut ainsi sous le froid toute la distance qui sépare cette ville de Rennes. Et ce ne fut qu'au moment d'arriver qu'un garde national, ému des larmes silencieuses que la pudeur et non pas la souffrance lui faisait verser, lui jeta un manteau dont elle put s'envelopper.

A l'heure où Thérèse et Georges arrivaient à la prison de Rennes, sous l'escorte de Barthe, Picot Lemoëlan et Angélique Desilles y avaient été déjà écroués par ordre de Morillon. Quant à Marguerite, elle avait été remise à Guillaume Poiré, avec ordre de la transférer dans les prisons de Nantes; car pour prix des renseignements que lui avait donnés Lemaître au sujet de Césaire Perbruck, Morillon lui avait

promis de lui envoyer sa fille si jamais il parvenait à l'arrêter.

VI

Cependant Morillon déçu dans ses vastes espérances, Morillon à qui échappaient les chefs les plus importants de l'association, qu'il avait si ardemment poursuivis, Morillon voulut s'emparer du petit nombre de ceux dont le hasard lui avait livré les noms.

Avant que la Chauvenais et Morin Delaunay, qui habitaient Rennes, eussent pu être avertis de ce qui s'était passé à la Fosse-Ingant, ils étaient arrêtés dans leurs maisons. Malheureusement pour eux, leurs noms se trouvaient dans les papiers dont Morillon s'était emparé. Presque en même temps Loquet de Grandville et Grou de la Mothe étaient surpris dans leur château. Ceux-ci durent leur arrestation au souvenir que Morillon garda de les avoir rencontrés lorsqu'ils se rendaient à la grande assemblée du château de la Rouarie. Plus tard on s'empara de madame Lafauchais, dont Morillon intercepta une lettre adressée à Loquet de Grandville, lettre dans laquelle cette dame l'avertissait de ce qui venait de se passer à la Fosse-Ingant. Mais ce n'était pas assez pour Morillon, il lui fallait d'autres victimes, puisqu'il connaissait d'autres hommes qu'il pouvait accuser. Il connaissait M. de Perbruck et M. de Paradèze, Champagnolles, les deux Desilles, la Châtaigneraie, et il considérait toutes ces têtes comme lui appartenant.

En conséquence, deux jours après l'arrestation de Thérèse Moëllien et de Fontevieux, il reprit ses courses en compagnie de Barthe, qui lui avait triomphalement amené ces deux prisonniers. Mais, tout en poursuivant les nobles royalistes, le farouche commissaire pensait à ses vengeances

personnelles, et il arriva que ce fut en voulant satisfaire une haine particulière qu'il se retrouva sur la piste de quelques-uns des personnages de ce récit.

En effet, Morillon n'avait pas oublié la résistance de Delbenne, et il avait juré de se venger du mouvement d'humanité qui avait poussé le lieutenant de gendarmerie à protéger Marguerite contre d'odieuses brutalités. Pour y parvenir, Morillon essaya d'abord de faire un rapport défavorable contre cet officier; mais les services de celui-ci parlèrent plus haut que la dénonciation de Morillon, et les membres de la commune de Rennes poussèrent le courage jusqu'à dire à Morillon qu'il était inutile de battre une femme pour l'arrêter.

Cet échec devint un nouveau grief contre Delbenne. Ce fut donc dans le but d'atteindre, d'un autre côté, la vengeance qui lui échappait, que Morillon, accompagné de Barthe, se rendit à la demeure de Marie-Jeanne. Il savait que cette fille avait assassiné son frère pour protéger la venue de Delbenne, son amant; il avait appris, d'une autre part, que la Rouarie se trouvait dans la grange du malheureux Lefort, la nuit où lui-même se rencontrait dans la ferme avec Saturnin Fichet, les frères Robertin et l'infortunée Marguerite; et il espéra faire jaillir de toutes ces circonstances une accusation où il envelopperait Delbenne.

Ainsi, trois jours après sa dernière expédition, Morillon, toujours infatigable, arrivait à l'angle du bois de Blain, à quelques pas de Guéménée. Il alla droit à la ferme de Marie-Jeanne. Lorsqu'il y entra, il ne trouva qu'une servante qui s'occupait aux soins de la maison, et lui demanda à parler à sa maîtresse.

— Elle n'habite plus cette ferme, lui répondit cette fille. Depuis le jour où son frère y a été assassiné avec Sylvestre et les deux gars Robertin, elle l'a abandonnée, et ne veut plus en entendre parler.

— Et à qui appartient-elle maintenant, dit Morillon?

— Dame! reprit la fille d'un air niais, je pourrais bien dire qu'elle est à moi et à mon frère, car le lendemain de ce terrible jour... lorsque nous sommes revenus de Guéménée, où elle nous avait envoyés passer la nuit, elle nous a dit comme

ça : « Prenez la ferme, faites-en ce que vous voudrez, je vous la donne. »

— Elle est donc bien malheureuse, la pauvre fille? reprit Morillon.

— Oh! oui, et sans un voisin qui l'a recueillie et chez qui elle est placée comme servante, je crois bien qu'elle serait morte de froid et de faim dans le bois, où elle passait toute la journée à pleurer et à se lamenter.

— Pardieu! dit Morillon, qui voulait absolument atteindre Marie-Jeanne, voilà qui est d'un brave homme, et je voudrais bien le connaître, car les honnêtes gens sont rares par le temps qui court.

— Puisque vous connaissez Marie-Jeanne, reprit la paysanne, vous connaissiez peut-être les Robertins, ceux qui sont morts ici.

— Oui, oui, dit Morillon, c'étaient mes bons amis; je connaissais Jérôme et Paul.

— Eh bien! répliqua la servante, c'est leur oncle, c'est le frère de leur père qui a recueilli Jeanne.

— Ah! je sais, je sais, dit Morillon, celui qui demeure tout près d'ici.

— Eh bien! oui, dit la paysanne, celui qui tient une ferme de M. Perbruck, et dont les terres sont enclavées dans la lisière du bois.

— Je vois cela d'ici, reprit Morillon, dont l'instinct de limier se réveilla à ce nom de Perbruck.

Puis, voulant apprendre où était située la ferme, sans avoir l'air de questionner la servante, il reprit :

— N'est-ce pas à gauche, en sortant de la maison et en allant du côté de Nantes ?

— C'est ça.

— Puis, au milieu du bois, continua Morillon de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler un chemin qu'il a suivi il y a longtemps; puis au milieu du bois, il me semble qu'on prend à droite...

— Oh! non, non, reprit la servante; c'est pas si loin que ça ; c'est au premier chemin de détourne à gauche dans le bois et plus encore à gauche, comme qui voudrait regagner la route de Niord et d'Ancenis.

— Je me souviens à présent, reprit Morillon, à qui ces

renseignements parurent suffisants pour le diriger dans la recherche qu'il voulait faire. Eh bien! ajouta-t-il, dites à Marie-Jeanne, quand vous la reverrez, que je suis bien fâché de ne l'avoir pas trouvée; mais il faut que ce soir, moi et mon camarade, nous soyons à Nantes, et nous n'avons pas le temps de nous détourner de notre route pour aller rendre visite à la pauvre fille.

— Si elle vient, messieurs, je le lui dirai; mais si elle me demande qui est-ce qui est venu, que faudra-t-il que je lui réponde?

— Ah! diable, dit Morillon; eh bien! répondez-lui que ce sont les amis du lieutenant Delbenne, elle saura ce que cela veut dire.

Morillon et Barthe s'éloignèrent, pendant que la servante grommelait entre ses dents:

— En voilà à qui je n'aurais pas fait si bon accueil, si j'avais su qu'ils fussent les amis de ce gendarme qui a perdu l'esprit de notre pauvre maîtresse.

Lorsque Barthe et Morillon furent à quelque distance de la ferme, le premier, après en avoir reçu l'ordre de Morillon, fit un détour, gagna Guéménée à toute bride, et porta aux gendarmes du pays l'ordre de venir les rejoindre à la ferme de François Robertin. Morillon ralentit le pas de son cheval pour attendre le retour de Barthe, qui reparut bientôt.

— Eh bien! vont-ils venir?

— Ils y seront dans une heure, reprit Barthe.

Puis, mettant son cheval à côté de celui de Morillon, Barthe lui dit avec une familiarité à laquelle il se croyait des droits authentiques depuis l'arrestation de Thérèse Moëllien:

— Ah çà! que comptez-vous aller faire chez cet homme et près de cette fille?

— Cet homme s'appelle Robertin, lui dit Morillon d'un ton sententieux, c'est l'oncle de ces Robertin qui se sont si doucettement entr'égorgés dans cette maison que nous venons de quitter, c'est l'un des fermiers de ce marquis de Carabas que l'on appelait marquis de Perbruck. Crois-moi, Barthe, ceux que nous avons dérangés à la Guyomarals et plus tard à la Fosse-Ingant doivent se promener dans ces parages-ci pour s'y cacher: quelque chose me dit que c'est encore une remise à gibier aristocrate. Et puis, comme je

te le disais, c'est un Robertin, et à défaut de celui, ou plutôt de celle qui m'a laissé vingt-quatre heures dans le château de Nantes, je ne serai pas fâché d'en trouver un à qui je puisse faire payer le mauvais tour de la petite Rose. D'ailleurs, j'y trouverai la Marie-Jeanne et j'ai un compte à régler avec son amant : je la chargerai de m'acquitter.

— Elle? dit Barthe, mais elle était pour les républicains.

Morillon jeta un regard de mépris sur son digne ami, et daignant enfin lui dévoiler les profonds calculs de sa politique, il répondit :

— Elle a beau avoir été pour les républicains, elle n'en a pas moins assassiné son frère. Ça a passé inaperçu, au milieu du carnage qui s'est fait danscette maison, et notre ami Delbenne n'en a rien dit à l'accusateur public, mais il faut que justice se fasse, et elle se fera. Si nous voulons que l'on respecte la république, il ne faut pas y souffrir de fratricides. Les ennemis de la nation ne manqueraient pas de la calomnier à ce sujet.

— Sais-tu bien, dit Barthe en examinant Morillon, que tu es un atroce gredin avec ta justice et la peur que tu as que l'on calomnie la nation! Qu'est-ce qu'elle t'a fait cette malheureuse Marie-Jeanne?

— Elle, dit Morillon, rien du tout, et si la municipalité de Rennes avait cassé le lieutenant Delbenne, comme je le lui demandais, la pauvre fille aurait vécu tranquille et heureuse tant qu'elle aurait voulu; mais je n'ai pas réussi, et j'en suis pour les insolences que cet homme m'a dites. Ah! tonnerre! il faut que je l'en punisse, vois-tu ; ça coûtera peut-être la vie à cette fille, mais elle le méritait bien et lui aussi. J'arrangerai cela drôlement, sois tranquille, ajouta-t-il, ça sera comme pour la fille de Marchant, ton bon ami, le bourreau de Nantes.

— Hein! fit Barthe, est-ce que celui-là aussi t'a fait quelque chose?

— Non pas lui, dit Morillon, mais son honorée demoiselle s'est permis de me dire des douceurs dont tu aurais pu avoir ta part si tu avais été avec moi à la Fosse-Ingant.

— Ah çà! est-ce que tu voudrais faire perdre sa place à ce brave Marchant? dit Barthe; n'oublie pas que je lui ai donné ma parole qu'il ne serait pas tourmenté pour le passé, et

entre gens d'honneur, tu comprends, une parole c'est sacré

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, répliqua Morillon, qui souriait à quelque idée féroce qui lui passa par l'esprit, je ne le ferai pas destituer.

Les deux amis, causant et plaisantant de cette agréable façon, continuèrent leur route vers la maison qui leur avait été désignée.

Sans doute un mauvais esprit dirigeait Morillon; il avait l'instinct de la bête fauve, car il ne s'était pas trompé en supposant que la ferme où s'était retirée Marie-Jeanne cachait quelques-unes des victimes qui lui avaient échappé.

En effet, c'est là qu'après la réunion de la Fosse-Ingant, MM. de Perbruck, de Paradèze, la Châtaigneraie et Saturnin Fichet avaient été chercher un asile. Par un hasard encore plus étrange, d'autres proscrits contre lesquels Morillon avait un profond ressentiment, mais qu'il n'eût pas cherchés là, s'étaient aussi réfugiés dans cette maison. C'étaient le vieux Louis Robertin et sa fille Rose. François Robertin de Blain était en effet le seul parent qui leur demeurât, et ils s'étaient rendus près de lui après leur fuite du château de Nantes.

Rose et son père avaient été reçus à bras ouverts, on avait donné au vieux Louis Robertin un coin de grange d'où il pouvait se traîner jusqu'au cellier où l'on gardait le cidre. Dès le matin, il y allait remplir une sorte de dame-jeanne qui contenait la valeur de trois ou quatre pintes et l'emportait sur sa paille, la buvait en une heure et dormait: puis il s'éveillait et allait chercher à boire, il buvait encore et se rendormait : il est impossible d'avoir un hôte moins gênant. Quant à Rose, elle avait été installée dans ses fonctions de surveillante de la ferme, fonctions qu'elle devait partager avec Marie-Jeanne.

Avant de raconter les événements que fit naître l'arrivée de Morillon dans cette famille, il nous faut donner à nos lecteurs quelques détails sur ses antécédents et expliquer comment Marie-Jeanne s'y était retirée.

Depuis longtemps, François Robertin, de Blain, était veuf : six gars, dont le plus âgé avait vingt-six ans, et le plus jeune dix-huit, composaient la famille. C'étaient de rudes et durs jeunes gens, qui avaient été plus d'une fois rôder autour de

la ferme de Marie-Jeanne, et dont les plus âgés avaient essayé de lui parler d'amour, avant que la révolution eût mis le désordre dans les familles. Repoussés les uns après les autres, ils ne s'étaient point dépités de n'avoir pas été accueillis, et ils avaient continué à aimer Marie-Jeanne comme une bonne et belle voisine, destinée à devenir la femme d'un fermier plus aimable, plus adroit ou plus riche qu'eux.

Mais lorsqu'ils avaient appris que les refus de la fermière venaient de la préférence qu'elle accordait au maréchal des logis Delbenne, qui commandait alors la brigade de Guéménée, ils s'étaient éloignés avec mépris de Marie-Jeanne et de son frère, qui souffrait, disaient-ils, cette indignité.

Delbenne était devenu lieutenant, et ses relations avec la belle fermière de Blain avaient continué, quoique le changement de résidence du lieutenant les eût rendues moins fréquentes. A cette époque, c'était avant l'horrible épisode que nous avons raconté, Marie-Jeanne avait cru s'apercevoir que le cœur de son amant lui échappait, et elle avait voulu se rapprocher de ses anciens voisins. Elle s'était donc rendue un jour chez eux sous prétexte d'affaire; elle avait trouvé le vieux François au milieu de la cour de sa ferme, dirigeant les travaux de ses fils, occupés à charger des voitures attelées, selon l'usage du pays, de deux paires de bœufs et d'autant de chevaux.

— Bonjour, voisin, avait dit Marie-Jeanne en abordant le vieillard pendant que les fils étaient tous restés immobiles, en voyant cette belle fille revenir ainsi chez eux.

— Continuez votre travail, dit sévèrement François Robertin, Marie-Jeanne n'a rien à vous dire, je suppose.

Puis il se tourna vers la jeune fille et reprit rudement :

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Je venais pour vous dire, répliqua Marie-Jeanne, interdite de l'accueil glacé du vieillard... que mon frère est malade et qu'il ne peut mener ses grains au marché de Guéménée, il m'a chargée de vous prier de venir les prendre en passant, et de les vendre avec les vôtres.

— J'irai les prendre demain.

— Vous ne deviez point aller au marché, dit l'un des fils.

— J'irai prendre les blés, mêlez-vous de vos affaires, répliqua le père.

— Mon frère espère, dit Marie-Jeanne tremblante, que vous entrerez lui dire bonjour et que vous déjeunerez avec lui.

— J'irai prendre les blés... répéta Robertin d'un ton glacé, faites charger les voitures, de façon à ce que je les trouve sur la route.

— Vous ne voulez donc pas entrer dans la maison? reprit la pauvre fille en pleurant.

— Ça n'est pas nécessaire.

— Ça fera plaisir à mon frère, et je n'y serai pas, dit Marie-Jeanne.

Le vieillard la regarda un moment et parut ému de la douleur qu'elle éprouvait, mais il se retint et lui dit en la reconduisant du côté de la porte de sortie :

— Allez, Marie-Jeanne... allez... dites à votre frère que je suis à son service, à lui...

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la barrière qui fermait la cour; là, et lorsqu'ils fut hors de la vue de ses fils, le vieux Robertin prit la main de Marie-Jeanne et lui dit avec plus de bonté :

— Va, ma fille! va... faut que ce soit comme ça... Si je t'avais parlé doucement, il y en aurait eu un de ces six beaux gars-là qui serait retourné rôder autour de ta ferme, et tu sais bien que ce n'est plus possible maintenant... C'est ta faute, Marie-Jeanne, c'est ta faute... Va, je ne te maudis point, car tu étais une bonne fille; mais dame!... ton frère a fait le vaniteux, il t'a habituée à voir des gens qui n'étaient point des paysans. C'est aussi un peu de sa faute. Dieu vous pardonne à tous deux!

Ce petit événement s'était passé quelques jours avant la funeste rencontre qui avait amené le crime de Marie-Jeanne et la mort des frères Robertin. Il n'avait pas peu contribué à exaspérer l'esprit de la pauvre fille, qui avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle que dans l'amour de Delbenne. Cette insulte faite à sa sœur avait aussi poussé le frère de cette infortunée à se montrer plus sévère envers elle, et avait aidé à amener cette collision où Lefort avait trouvé la mort. Il nous faut expliquer maintenant

comment, après avoir été si positivement éconduite par François Robertin, Marie-Jeanne avait trouvé un asile près de lui.

Le lendemain de la nuit sanglante que nous avons racontée, le vieux Robertin, en se rendant au champ, aperçut une femme à genoux sur le bord d'une mare ; il reconnut de loin Marie-Jeanne qui priait. Il l'observa et s'approcha doucement. Tout à coup il la vit se lever, tendre ses bras vers le ciel et se précipiter dans la mare. Lorsque le courageux vieillard parvint à l'en arracher, elle était évanouie. Il la fit porter chez lui, où il trouva la servante dont nous avons parlé tout à l'heure et qui courait après sa maîtresse.

En effet, la pauvre fille, en entrant le matin dans la ferme, avait trouvé les cadavres des Robertin, celui de Sylvestre, celui de Lefort, et elle pouvait supposer que Marie-Jeanne avait péri dans cet horrible massacre. Elle raconta tout cela à François Robertin ; elle lui apprit aussi que la gendarmerie, avertie par Delbenne, s'était rendue dans la maison. Mais, comme le soupçonnait Morillon, le lieutenant avait déclaré que le frère de Marie-Jeanne avait succombé dans la lutte où avaient péri les trois frères Robertin.

Pendant que la servante racontait tout cela, Marie-Jeanne était revenue à elle ; elle avait entendu ce récit, et une seule chose l'avait frappée, c'est que Delbenne ne l'avait pas dénoncée. Il lui pardonnait donc son crime, il pouvait donc l'aimer encore. Avec cet espoir, l'amour de la vie lui revint ; elle quitta la maison du vieux Robertin pour aller écouter à la mairie de Guéménée la lecture du procès-verbal. Elle déclara qu'en voyant s'engager cette lutte horrible elle était devenue folle, et qu'elle ne se rappelait plus rien. Sa tentative de suicide donnait un certain poids à cette déclaration, et elle fut acceptée sans opposition.

Mais en quittant Guéménée pour se rendre à la ferme, Marie-Jeanne ne se sentit pas le courage de retourner dans sa maison. Ce fut alors que, dans un moment de délire, elle dit à sa servante : « Prends cette ferme, fais-en ce que tu voudras, je te la donne. » Alors, ne sachant où aller, elle se mit à errer dans la campagne. Deux des fils Robertin la rencontrèrent assise sur le bord d'un chemin qui menait

— J'attends que le bon Dieu envoie quelqu'un pour me tuer, après en avoir tant de fois envoyé pour me maudire.

— Qui donc t'a maudite ainsi ?

— Ce sont vos fils qui m'ont dit que j'étais maudite, et que je serai damnée.

— Lequel t'a dit cela ?

— Tous les six.

Le vieux Robertin se signa, et pria mentalement.

— Et vous me maudissez aussi au fond de votre âme, dit Marie-Jeanne.

— Viens avec moi, ma fille, repartit le vieux Robertin, car je ne veux pas que la malédiction de mes enfants reste sur toi ; peut-être, le jour viendra bientôt où Dieu la leur rejetterait sur leur tête.

Marie-Jeanne obéit à Robertin, elle arriva avec le vieillard dans la ferme au moment où les six fils rangés autour du foyer causaient entre eux et à voix basse. A l'aspect de leur père, tous se levèrent en ôtant leurs longs bonnets de laine ; à l'aspect de Marie-Jeanne, ils se regardèrent entre eux.

Le père commença par le premier de ceux qui avaient rencontré Marie-Jeanne et le força à répéter les paroles qu'il avait dites, puis il reprit d'un ton sévère :

— Pourquoi as-tu insulté cette malheureuse ? T'a-t-elle fait du mal et d'où vient que tu t'es fait son juge ?

Le fils, habitué à l'obéissance et au respect, baissa la tête. Le vieillard continua :

— Si Marie-Jeanne a fait une faute, ce n'est point à nous à la juger et à la maudire. Pensez à prier et à vous humilier, les gars. Quant à celui de vous qui insultera jamais une pauvre fille qui se repent et qui pleure, je le chasserai de ma maison.

Les enfants s'inclinèrent.

— Et maintenant retourne dans ta ferme, dit Robertin à Marie-Jeanne ; il ne faut pas que tu abandonnes ceux qui vivent de tes champs et de leur travail.

— Ma ferme, je la donne à qui la veut, dit Marie-Jeanne ; la maison, je n'y entrerai jamais, il me semble que j'y verrais toujours le cadavre de mon frère... là, dans le milieu de la chambre, la tête fendue.

— Eh bien! dit Robertin, jusqu'à ce que ta ferme soit vendue et que tu en aies une autre, reste ici. Il y a toujours un coin dans ma maison pour ceux qui se repentent.

Marie-Jeanne était donc restée chez Robertin, mais elle n'avait voulu demeurer qu'à la condition d'être traitée comme une servante; elle avait choisi sa place dans un coin de l'étable et ne paraissait jamais aux heures des repas; un morceau de pain qu'elle mangeait dans un coin lui suffisait. Elle était à peine établie dans la maison, lorsque Rose arriva avec son père et vint demander asile au vieux François.

Le soir même, au milieu de ses six cousins qui avaient la bouche béante, admirant, chacun à part soi, cette charmante fille, bien autrement vive, accorte et gracieuse qu'aucune des femmes qu'ils avaient vues jusque là, Rose racontait comment, deux mois avant, elle avait sauvé le gentil Saturnin Fichet, le fils de l'intendant du marquis de Perbruck, qui, disait-elle, ressemble, à ce qu'il paraît, à M. le comte comme deux gouttes d'eau. Elle racontait aussi la manière dont elle avait échappé à Morillon, et les gars riaient d'une grosse voix en disant que leur cousine était fine comme une mouche.

Le père Robertin écoutait d'un air mécontent et observait l'admiration brutale de ses fils, tout en pensant qu'il venait d'introduire dans la maison un germe fatal de désordre. Tout à coup, on appela de l'autre côté de la cour. Le vieux Robertin se lève et va ouvrir.

VII

M. de Perbruck se présente seul d'abord, et après s'être assuré qu'il n'y a dans la ferme personne dont on puisse soupçonner l'indiscrétion, il apprend à son vieux fermier qu'il vient loger chez lui avec son fils, le comte de Perbruck, et

deux de ses amis. Le vieillard rentra chez lui et annonça cette importante nouvelle. Au nom de leur maître les six gars se levèrent et attendirent avec une sorte d'effroi l'apparition de leur seigneur. Il leur semblait qu'ils allaient être confondus par l'éclat de sa personne; une seule voix osa se faire entendre, ce fut celle de Rose, qui s'écria joyeusement :

— Ah! je ne serais pas fâchée de voir si c'est vrai que le jeune comte ressemble à Saturnin Fichet.

— Taisez-vous donc, taisez-vous donc, murmurèrent de tous côtés les jeunes gars, c'est notre seigneur!

L'apparition de Dieu n'aurait pas été attendue avec plus de trouble et de respect.

Cependant M. de Perbruck entra le premier, à sa suite M. de Paradèze, puis ensemble la Châtaigneraie et Saturnin. Les six gars, sur un signe de leur père, se mirent à genoux, tandis que Rose, à l'aspect de Saturnin, s'écriait d'une voix éclatante :

— Ah! mon Dieu, c'est lui!

Cette exclamation appela l'attention des gentilshommes sur la jeune fille qui l'avait poussée. Saturnin avait reconnu Rose et n'avait pu cacher son trouble. Le vieux Robertin la regardait d'un air courroucé; quant à M. de Perbruck, il avait froncé le sourcil; M. de Paradèze, plus maître de lui, s'avança vers Rose et lui dit d'une voix mielleuse :

— De qui parlez-vous, ma belle enfant?

— Pardon.... monsieur.... dit Rose toute tremblante de l'effet qu'elle avait produit. C'est M. le comte de Perbruck, qui ressemble tant à un jeune homme que j'ai vu chez mon père...

— A M. Saturnin Fichet? dit M. de Paradèze.

— Oui... oui... à Saturnin Fichet.

— C'est vrai..... c'est vrai, reprit M. de Paradèze, et lorsqu'ils étaient l'un près de l'autre, il était même difficile de les reconnaître..... Mais maintenant il est impossible de s'y tromper, car ce pauvre Saturnin Fichet est mort.

— Mort! s'écria Rose avec désespoir; mort!.... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?

Aussitôt elle alla se cacher dans un coin pour pleurer, tandis que, sur l'ordre du père Robertin, les gars prenaient

les manteaux des voyageurs, et allaient conduire les chevaux à l'écurie.

La salle basse où l'on se trouvait contenait trois lits occupés d'ordinaire par le vieux Robertin et quatre de ses fils, qui couchaient deux dans chaque lit. A la voix du père de famille, il fallut que Rose s'arrachât à ses larmes pour préparer les lits des seigneurs. Marie-Jeanne fut appelée, elle arriva la tête basse, et se mit en devoir d'aider Rose.

M. de Perbruck et M. de Paradèze s'étaient assis au coin du feu, tandis que la Châtaigneraie causait dans un coin avec Saturnin.

— C'est une de vos anciennes passions, lui disait la Châtaigneraie ; je vous en félicite, la fille est jolie.

Saturnin lui raconta que c'était précisément Rose qui l'avait engagé dans cette intrigue insoluble.

— Et que je voudrais voir finir, ajouta-t-il avec humeur, car si je pèse à M. de Perbruck, je vous déclare que M. de Perbruck m'ennuie étrangement.

De son côté le marquis disait tout bas à M. de Paradèze :

— Vous voyez, c'est une chose impossible, ce misérable sera reconnu à tout instant et nous perdra. Croyez-moi, il faut prendre un parti décisif.

A ce moment, et comme si le hasard eût voulu venir en aide aux paroles de M. de Perbruck, un cri perçant se fit entendre dans la salle basse ; c'était Marie-Jeanne qui venait de se trouver en face de Saturnin ; et qui le montrait du doigt, en s'écriant d'une voix épouvantée :

— Il y était !... il y était !...

Elle avait reconnu Saturnin pour un de ceux qui étaient venus dans sa ferme le soir du meurtre de son frère.

— Encore ! dit M. de Perbruck en frappant la terre du pied ; il faut en finir, ajouta-t-il tout bas, oui, ici même.

Marie-Jeanne était sortie après avoir reconnu Saturnin Fichet. Le vieux Robertin s'approcha humblement de M. de Perbruck, en lui disant :

— Il y a trois lits dans cette chambre. Un sera pour vous, monseigneur, un autre pour le comte, le troisième pour M. de Paradèze. Quant à monsieur, ajouta-t-il en montrant

la Châtaigneraie, il faudra qu'il couche dans la chambre au-dessus.

C'était celle de Rose.

— M. de la Châtaigneraie, dit vivement M. de Perbruck, restera avec nous. Quant à monsieur... mon fils, il prendra la chambre au-dessus.

— Vous voyez, dit Saturnin à la Châtaigneraie, c'est plus fort que lui, il ne peut s'empêcher de me traiter en manant. Je vous préviens que demain je m'en vais de mon côté.

— A votre aise, lui dit la Châtaigneraie, qui se rapprocha de MM. de Perbruck et de Paradèze

Pendant ce temps Saturnin examinait Rose, qui ne pouvait s'empêcher de le regarder à travers ses larmes ; elle était jolie à ravir, et il se disait qu'il aimerait mieux vivre à son aise avec une charmante femme comme celle-là, dans une belle petite maison, que de jouer le rôle de comte de Perbruck, pour être molesté à tout propos par son noble père, qu'il n'aimait pas du tout et qu'il respectait fort peu.

On servit un souper improvisé aux nouveaux hôtes qui venaient d'arriver, et chacun fut ensuite engagé à se retirer. Voici les dispositions qui avaient été prises par le vieux François : ses six fils devaient loger dans le cellier où fermentait, ivre du matin au soir, le père Louis; et Rose pour cette nuit, devait se retirer dans l'étable, à côté de Marie-Jeanne. Quant au vénérable fermier, il avait annoncé qu'il ne se coucherait pas, et qu'il passerait la nuit à veiller aux environs, pour s'assurer que personne n'approcherait de la ferme. Lorsque tous les paysans eurent quitté la salle basse, M. de Perbruck se retourua vers Saturnin, et lui dit brusquement :

— Vous pouvez aussi vous retirer.

— Pas encore, monsieur le marquis, dit Saturnin ; il est bon que nous ayons ensemble une explication. Du reste, ajouta-t-il en voyant le mouvement d'impatience que fit M. de Perbruck, ce sera la dernière.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, dit M. de Perbruck avec humeur.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin d'un ton très-cavalier, vous êtes fort ennuyé de m'avoir pour fils... et moi

je ne suis pas moins ennuyé de vous avoir pour père,

— Prenez garde au ton dont vous me parlez, dit le marquis.

— Je vous parle du ton qui me convient, reprit Saturnin. Nous sommes, ce me semble, deux hommes, dont l'un, qui est vous, doit quelque chose à l'autre, qui est moi.

— Mais vous, fit M. de Perbruck avec un profond mépris, vous n'êtes rien, et moi je suis le marquis de Perbruck.

— C'est avec ces façons-là que vous avez fait les républicains, monsieur le marquis, dit amèrement Saturnin. Je ne suis pas des leurs, je n'ai aucune envie d'en être; mais je suis un homme, après tout, un homme qui a sa dignité, et qui ne serait pas fâché de la défendre comme il a défendu la dignité d'emprunt que le hasard lui a imposée. Ne me faites pas des yeux menaçants, je vous prie, parce que je parle librement à un gentilhomme. Ce rôle de noble, je l'ai joué assez bien, ce me semble; et, en vérité, il n'est pas si difficile qu'on voulait nous le faire croire jadis. En tout cas, je m'en suis tiré à votre avantage, vous ne pouvez le nier.

— Ah! çà, dit M. de Perbruck, où voulez-vous en venir ?

— A vous dire ceci : c'est que ce rôle m'ennuie, que j'en ai assez, et que demain matin je vous souhaiterai le bonjour à tous les trois, et que je vais de mon côté.

M. de Perbruck regarda Saturnin d'un air stupéfait; il ne pouvait s'imaginer qu'un garçon qui n'était rien pût renoncer si aisément à l'insigne honneur de porter, ne fût-ce qu'un jour de plus, le nom de comte de Perbruck. Cela dépassait de si loin la vaniteuse sottise du marquis, qu'il s'imagina qu'il y avait un motif secret aux paroles de Saturnin, et qu'il lui dit :

— Je vois ce que c'est, vous prétendez me dicter des conditions.

— Moi! dit Saturnin. Et à quel propos ? pourquoi? Non, monsieur le marquis, je n'ai point de conditions à vous faire. Je veux m'en aller, et je vous en préviens, non point dans mes intérêts, mais dans les vôtres. A trente pas d'ici, je ne suis plus le comte de Perbruck, je redeviens Saturnin

Fichet. Il m'en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais si je dois être pendu, je veux que ce soit pour mon compte.

— Mais c'est impossible, dit M. de Paradèze, nous avons dit partout que Saturnin Fichet était mort.

— Il ressucitera, dit Saturnin.

— Mais on demandera ce qu'est devenu le comte de Perbruck.

— Il aura été tué par accident.

— Mais, dit M. de Perbruck, que comptez-vous faire une fois que vous aurez repris votre vrai nom ?

— Voilà ce que je ne sais pas moi-même, monsieur le marquis.

— Vous comptez sans doute, dit le marquis, aller vendre les secrets que vous nous avez surpris, et vous enrichir...

Saturnin donna sur sur la table un tel coup de poing, que les trois gentilshommes restèrent stupéfaits. Aussitôt il se leva, passa ses mains dans ses cheveux, se promena un moment et revint.

— C'est passé encore une fois, dit-il; mais pour votre sûreté, ne commencez pas à me dire une pareille chose... Vous êtes le marquis de Perbruck, et moi un manant; mais sur mon âme, si cela vous arrive encore, je vous étranglerai sur place.

— On pourrait vous en empêcher, dit la Châtaigneraie.

— Vous savez que deux hommes à porter ne me font pas peur, dit Saturnin, je vous préviens que je ne suis pas plus alarmé d'en avoir deux à battre, et au besoin trois.

— Vous devenez insolent pour tout le monde, dit la Châtaigneraie.

— C'est que tout le monde le devient pour moi, s'écria Saturnin ; non-seulement insolent, mais ingrat, entendez-vous, messieurs ?

— Allons! allons! fit M. de Paradèze, calmons-nous et expliquons-nous. Ainsi, monsieur Fichet, vous voulez nous quitter ?

Oui.

— Et que demandez-vous pour cela ?

— Mais rien, monsieur, rien... Mais de quelle pâte êtes-

vous donc fait? que vous vous imaginez que nous autres, les gens du peuple, nous soyons à vendre au premier sou. Eh! mon Dieu, vous êtes nobles, restez nobles; moi je ne le suis pas et je ne veux pas l'être. Est-ce que vous croyez que je ne vous comprends pas, depuis deux jours que je suis seul avec vous? Si vous n'aviez pas besoin de moi, vous m'auriez laissé crever au coin de la première route. Vous, monsieur de Perbruck et monsieur de Paradèze, vous marchiez toujours devant, parlant bas et me chassant de votre conversation; vous, monsieur de la Châtaigneraie, vous restiez quelquefois près de moi, car vous avez un fond de justice, et vous trouviez qu'on agissait mal à mon égard. Mais ç'a été bon une heure ou deux... ça vous a ennuyé... vous étiez gêné. Je ne suis pas de votre peau, vous m'avez planté là à votre tour, et vous m'avez laissé derrière comme un laquais qui suit ses maîtres.

Personne ne répondit, et Saturnin continua :

— Ce soir encore, ce brave homme de paysan s'est imaginé qu'après avoir donné les bonnes places aux plus vieux, ce qui est juste, il devait honneur et bon gîte au fils de son seigneur... Vous m'avez exclu sur-le-champ de votre société. Mais vous croyez donc que j'y tiens beaucoup?..... Détrompez-vous : je ne demande qu'à vous laisser faire vos affaires vous-mêmes; seulement, je n'ai pas voulu m'en aller sans vous prévenir, sans vous avertir que vous n'avez plus de comte de Perbruck à montrer comme une bête curieuse qu'on renvoie à son bouge quand la représentation est finie. Sur ce, arrangez-vous en conséquence. Je ne vous demande rien, je ne veux rien de vous, mais laissez-moi partir... voilà..... bonsoir..... et que Dieu vous garde...

Après ces paroles, Saturnin se retira sans attendre de réponse. M. de Paradèze voulut se lever pour le retenir, mais M. de Perbruck l'arrêta. Les trois gentilshommes restèrent seuls.

— Savez-vous que ceci est grave? dit M. de Paradèze...

—Très-grave, dit la Châtaigneraie, d'autant mieux que ce garçon a raison : du moment qu'il prenait le nom de comte de Perbruck, il fallait le traiter comme tel; mais vous l'avez repoussé avec un dédain...

— Il me semble, fit M. de Paradèze, que vous ne l'avez pas beaucoup mieux traité.

— C'est vrai, dit la Châtaigneraie ; tant que j'ai rencontré ce garçon au milieu de graves circonstances, son courage, sa présence d'esprit, sa générosité m'ont fait illusion, et j'ai cru sentir que je pourrais m'imaginer qu'il était mon égal. Mais quand nous avons été seuls, je ne puis pas vous dire pourquoi, mais je ne pouvais me faire à lui parler comme un ami. Le Saturnin, le bourgeois, l'homme de rien, me revenait au nez comme une fâcheuse odeur. Ce n'est pas là un des nôtres, il le sait, et comme ces gens-là se croient quelque chose, il ne veut pas être traité comme nous le devons traiter. Qu'y faire? La position est délicate.

—Sans compter tous les inconvénients qui peuvent résulter pour nous de ce que sait ce malheureux, dit M. de Paradèze. Il peut nous trahir.

— Non, dit la Châtaigneraie, je l'en crois incapable.

— Et si, fit M. de Perbruck d'un ton mystérieux, s'il s'avisait de garder ce nom dont il a l'air de ne pas vouloir ; si, armé de ce nom, il se mettait à la tête d'un parti, s'il combattait pour notre cause, s'il y acquérait de la gloire, car il est hardi et aventureux, que deviendrais-je, moi ? Comment rendre compte à nos amis de l'existence de ce comte de Perbruck que tout le monde reconnaîtrait, applaudirait, suivrait peut-être, et qui serait séparé de son père ? Pourquoi ? me dirait-on ; comment ? où ? Et, d'un autre côté, s'il abandonne véritablement ce nom, ne peut-il pas être rencontré par mes amis ? Que dira-t-il ? Qu'il est Saturnin Fichet. Mais on ne le croira peut-être pas. La Bretagne va se soulever, et quand il s'agira de reconnaître le nouveau chef de l'association, on se rappellera que la présence de mon fils a déterminé le choix, et l'on me demandera pourquoi il n'est pas avec moi à l'heure du danger. Fraudra-t-il que je dise : Il a déserté notre cause ? Faudra-t-il salir mon nom d'une désertion? Il faudra donc que je dise qu'il est mort ? Je le dirai ; mais le lendemain il peut plaire à cet homme de venir me donner un démenti. Oh ! tenez, tenez, il n'y a qu'un moyen de sortir de cette fâcheuse position : il faut que ce misérable disparaisse !

— C'est grave, dit M. de Paradèze, qui observait sur

la Châtaigneraie l'effet des paroles de M. de Perbruck.

— C'est un crime infâme ! dit la Châtaigneraie, et je ne le permettrai pas.

— Mon fils est mort, reprit M. de Perbruck sans s'occuper de ce que venait de dire M. de la Châtaigneraie ; ma fortune, mes titres n'ont plus d'héritier... Tout cela, Paradèze, devait appartenir à l'époux de votre fille, et tout cela appartiendra à celui qu'elle épousera et qui me sauvera de la déplorable situation où je me trouve.

— C'est grave, dit Paradèze, en regardant la Châtaigneraie; mais il est bien difficile de se tirer de ce mauvais pas d'une façon ordinaire.

— Dans cette maison dont tous les habitants me sont dévoués, dont le silence m'est assuré, fit le marquis, mon prétendu fils peut expirer sans que jamais un mot soit révélé.

— Et qui l'assassinera, monsieur le marquis? dit la Châtaigneraie d'une voix éclatante ; ce sera donc vous ?

— Silence ! s'écria M. de Perbruck.

— Silence !... répéta M. de Paradèze.

— En vérité, reprit la Châtaigneraie, c'est à ne pas croire ! trois gentilshommes discutant pour assassiner un homme qui s'est dévoué pour eux ! M. Saturnin Fichet ne veut pas être des nôtres, je le conçois; il a trop d'honneur dans le cœur pour cela. Messieurs, reprit la Châtaigneraie en se levant, pas une parole de plus à ce sujet, ou je jure Dieu que je ne quitte plus ce garcon, et que je lui dis vos sinistres projets.

— Mais que faire ? dit alors M. de Paradèze.

— Eh bien ! qu'il parte s'il le veut, dit la Châtaigneraie, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu.

— La Châtaigneraie a raison, dit M. de Perbruck d'un ton mielleux; seulement il ne faut pas que ce jeune homme puisse nous quitter avant demain. Je pense même que nous ferions bien de partir avant lui ; nous pourrions ainsi répandre le bruit de la mort du comte.

— Faites comme il vous plaira, dit la Châtaigneraie en se jetant sur un lit, mais rappelez-vous une chose, c'est que si l'on touche un cheveu de la tête de ce jeune homme, aujour-

d'hui, ou demain, ou dans quelques jours, ou jamais, je dis tout ce qui s'est passé.

— C'est juste, c'est juste, fit M. de Perbruck ; n'en parlons plus.

Saturnin était remonté dans la chambre qui lui avait été désignée ; à travers le plancher, il avait entendu le bruit des voix qui causaient avec activité ; il avait bien supposé qu'on s'occupait de lui, mais il avait trop de franchise et de générosité dans le cœur pour croire qu'on tramât quelque complot contre lui. D'ailleurs il était brave, jeune, et ne connaissait guère ni la crainte ni le soupçon. Il se jeta donc sur son lit, et ne tarda pas à s'y endormir.

Pendant que la scène que nous venons de raconter se passait, une autre avait lieu à l'étable. Rose et Marie-Jeanne y étaient rentrées toutes deux. Marie-Jeanne s'était blottie sur la paille, Rose était restée assise sur la sienne. Ni l'une ni l'autre ne dormaient. Enfin, Rose, qui avait le cœur gros de douleur, mais qui cependant ne pouvait se persuader qu'elle se trompait et qu'elle n'eût pas reconnu Saturnin Fichet, Rose se décida à parler.

— Marie-Jeanne, dit-elle doucement, dormez-vous ?

— Je ne dors plus, lui répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Dites-moi, reprit Rose, est-ce que vous connaissez le comte de Perbruck ?

— Qui est-ce ça, le comte de Perbruck ? dit Marie-Jeanne.

— Ce beau jeune homme qui est arrivé ce soir.

— Ils étaient deux, jeunes et beaux, répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Je veux parler de celui dont vous avez dit d'un air épouvanté : « Il y était... il y était !... »

— Ai-je dit ça ? fit Marie-Jeanne en se soulevant sur son lit... Oui, reprit-elle avec un sourire sauvage, je l'ai dit, et c'est vrai : il y était.

— Où cela ? dit Rose.

— A la maison... la nuit où mon frère est mort... où vos cousins les Robertin se sont égorgés en criant : Il n'y a plus de frères.

— Vous êtes sûre que c'est lui ?

— Qui ça, lui ?

— Le jeune homme de ce soir...

— Oui, c'est lui... Oh! je l'ai bien reconnu.

— Mais qu'allait-il donc faire chez vous?

— Vous êtes bien curieuse.

— Ah! si vous saviez, Marie-Jeanne, c'est que j'avais un amoureux qui lui ressemblait tant, que je crois encore que c'est lui, quoiqu'on le nomme à présent le comte de Perbruck.

— Et comment s'appelait le vôtre?

— Il s'appelait Saturnin Fichet.

— Attendez donc... attendez donc, dit Marie-Jeanne. Oh! voyez-vous j'étais folle, mais je me souviens de tout... Attendez... il est arrivé avec un de vos parents... avec Sylvestre...

— Sylvestre, en effet, dit Rose, Sylvestre s'est échappé de prison la même nuit que Saturnin; c'est le lendemain que nous y sommes entrés avec mon père.

— Il y avait un homme qui les attendait et qui leur a demandé d'où ils venaient; ils ont répondu qu'ils venaient du château de Nantes.

— C'est cela... oui, c'est cela, après?...

— Et après, ils se sont mis à causer, et cet homme lui a demandé s'il voulait être riche, avoir un grand nom, un titre...

— Est-ce possible? dit Rose, et cet homme qui lui proposait cela comment se nommait-il?

— Il a dit à Saturnin qu'il s'appelait le marquis de Venanceaux. Mais je sais, moi, qu'il ne s'appelait pas comme ça... Nous avons soupé ensemble, et il criait : Vive la république!...

— Mais son nom?... son nom? dit Rose toute tremblante.

— Attendez... il s'appelait... ils l'ont pourtant souvent nommé devant moi... Il s'appelait Morillon.

— Morillon! s'écria Rose; le commissaire de la Convention! qu'est-ce que ça veut dire?

— Je ne sais pas, dit Marie-Jeanne; mais c'était bien celui-là qui y était...

— Et, dit Rose épouvantée, qu'a-t-il répondu quand on lui a proposé d'être un grand seigneur, un noble?

— A ce moment ils sont sortis, et c'est alors que la querelle a commencé entre les Robertin.

— Oui, dit Rose qui ne l'écoutait plus; la querelle entre mes cousins et votre frère...

— Mon frère... Ah! dit Marie-Jeanne en se rejetant sur sa paille; mon frère! ne me parlez pas de mon frère!

Rose ne remarqua pas ce cri de désespoir, sa pensée était toute à Saturnin. Elle se demandait si Saturnin n'avait pas accepté le rôle qu'on voulait lui faire jouer, et surtout s'il l'avait accepté de Morillon. Rose avait vu le trouble de Saturnin à son aspect, et le désir de son cœur aidant aux circonstances qu'elle venait d'apprendre, elle ne doutait plus que ce ne fût là celui qui lui avait parlé d'amour. Seulement elle ne pouvait deviner s'il trompait M. de Perbruck, ou si le marquis était de moitié dans la supercherie.

La tête de Rose se perdait en mille suppositions, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de la maison, elle courut à la lucarne de l'étable et vit un homme sortir de la salle basse de la ferme. Cet homme parcourut toute la cour et fit plusieurs appels à voix basse; enfin il sortit, et Rose, tourmentée de cette curiosité que les femmes ont dans le cœur autant que dans l'esprit, Rose, disons-nous, s'échappa de l'étable et se glissant le long des murs, gagna la grande haie qui fermait la cour et put suivre la marche de l'homme qui était sorti de la maison. Une fois à une certaine distance des bâtiments, il appela d'une voix moins discrète. On lui répondit, et bientôt le vieux Robertin parut et dit assez bas :

— Que me voulez-vous, monseigneur?

— Je vais te le dire...

— Voulez-vous entrer dans la grange?...

— Non... non... en plein air; personne ne peut nous entendre... Ecoute-moi bien.

Ils étaient deux à l'écouter, car cette recommandation aiguillonna la curiosité de Rose.

VIII

Rose écoutait de toutes ses oreilles.

— Sais-tu quel est le jour où il faudra que tes fils se rendent à Châteaubriand pour y tirer au sort? dit le marquis à son vieux fermier.

— On m'a dit que c'était le 10 mars, monsieur le marquis; mais cela ne m'importe guère.

— Et pourquoi?

— C'est que pas un d'eux n'ira. J'ai besoin de mes enfants pour travailler la terre qui me nourrit.

— Est-ce donc là tout ce que tu prétends faire pour combattre la tyrannie abominable qui pèse sur nous?

— Je ferai ce que les circonstances voudront, monseigneur; mon parti est pris, mes précautions aussi. Que les gendarmes viennent pour arrêter mes fils comme réfractaires, et ils trouveront ici sept hommes résolus, sept fusils et deux mille cartouches. S'ils nous attaquent, nous nous défendrons, et s'ils assiégent la ferme, ils y trouveront des cendres et des ossements brûlés. Voilà tout. Oh! ce ne sera pas ici comme chez mon frère de Machecoul, les uns ne sont pas d'un côté et les autres d'un autre. Avant ça, je casserai la tête à celui qui oserait me désobéir.

Le marquis de Perbruck laissa échapper une exclamation de joie que le vieux Robertin traduisit différemment, car il reprit aussitôt:

— N'ayez pas peur, monsieur le marquis, j'ai déposé en lieu sûr le prix des bâtiments, et si je les brûle vous ne perdrez rien.

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, dit le marquis, mais il ne faut pas attendre qu'on vous attaque, il faut attaquer. Le 10 mars, dans tous les chefs-lieux de canton, comme ils

disent maintenant, la résistance éclatera. Nous y serons tous, nobles et paysans, car la loi des tyrans de la France nous atteint et nous frappe comme vous; nous y serons avec des armes cachées. Il y aura un signal donné, les mairies seront envahies et les autorités renversées, et nous planterons le drapeau blanc au cri de : Vive le roi!

— Est-ce vrai? dit le vieillard avec une sorte de rugissement joyeux.

— Oui, et ce sera partout ainsi.

— Et les nobles ne nous abandonneront pas? ils ne se cacheront pas dans leurs châteaux, comme ils font depuis deux ans?...

— Ils se mettront à votre tête.

— Oh! les gars!... les gars!... la bonne nouvelle, fit le vieux Robertin en se tournant vers le cellier où dormaient ses fils.

— Silence! dit le marquis, ce n'est pas tout... Ecoute-moi bien et tâche de me comprendre. Tu as vu ce jeune homme qui est arrivé ce soir avec nous?

— Oui, ce beau blond qui est couché dans la chambre de Rose?

— Ce n'est pas celui-là... l'autre...

— Votre fils?... monsieur le marquis?

— Ce n'est pas mon fils.

— Bah! fit Robertin.

Cette exclamation bruyante couvrit heureusement le cri de joie échappé à Rose.

— Tu as peut-être entendu parler de la ressemblance extraordinaire qui existe entre le comte et un certain Saturnin Fichet, le fils de mon intendant?

— Oui... dà... monsieur le marquis; la petite cousine Robertin nous parlait de ça il n'y a pas trois heures.

— Eh bien! ce jeune homme que tu as vu ce soir, c'est ce Saturnin Fichet.

— Vraiment? fit le vieux paysan. Alors, pourquoi donc dites-vous que c'est monsieur le comte, votre fils!

— Ceci serait une histoire beaucoup trop longue à te raconter. Seulement, il faut que tu saches que ce misérable, profitant de cette ressemblance extraordinaire, s'est fait passer pour mon fils auprès de quelques-uns des gentilshommes

de la Bretagne. Il a pu, grâce à cette perfide adresse, pénétrer dans le secret de notre conspiration.

— Vous le savez, et vous le souffrez dans votre compagnie? dit le fermier.

— Mais ce n'est rien, répliqua le marquis, il a déjà dénoncé quelques-uns de ceux qu'il est parvenu à tromper; ainsi tu as sans doute entendu parler de l'incendie du château de la Rouarie. Eh bien! c'est lui qui y avait conduit les républicains, ajoute le marquis en baissant la voix, comme s'il eût été épouvanté lui-même du mensonge qu'il faisait.

— Vous savez cela, et vous ne lui avez pas fait sauter la tête? reprit François Robertin.

— Ce n'est pas tout, dit encore le marquis : il était parvenu à tromper M. de Paradèze et la Châtaigneraie que j'ai rencontrés aujourd'hui même, nous étions à quelques pas de Guéménée, et si j'avais fait semblant de reconnaître ce Saturnin Fichet pour ce qu'il est, en une minute nous pouvions être entourés par la brigade du bourg, et nous étions tous prisonniers. Tout au contraire, j'ai fait semblant d'être sa dupe comme les autres, j'ai dit que je me rendais à ma ferme où nous devions rencontrer beaucoup de gentilshommes engagés dans notre conspiration; l'espoir de les reconnaître, de pouvoir les dénoncer l'a empêché de deviner ma ruse, tant ce misérable est avide du sang royaliste. Il nous a suivis, il est ici.

— Eh bien? dit Robertin en baissant aussi la voix.

Le marquis de Perbruck parut hésiter à traduire en paroles les sinistres pensées qui le préoccupaient. Après un moment de silence, il reprit :

— Dans cinq minutes M. de Paradèze, la Châtaigneraie et moi nous quitterons la ferme; ce Saturnin Fichet restera. Je l'ai envoyé dans la chambre de ta nièce. Tu dois savoir ce que tu auras à faire pour qu'il ne puisse plus dénoncer personne, ni te dénoncer toi-même.

— C'est dit, monsieur le marquis, dit François Robertin, partez le plus tôt possible, car il me tarde de faire justice de ce scélérat, et je comprends que vous n'aimiez pas à voir loger une demi-douzaine de balles dans la tête d'un gueux

qui, après tout, a toute la ressemblance de votre fils. Je sais qu'à moi ça me ferait mal.

— Tu as raison, répliqua le marquis en se détournant, car tout en l'accomplissant, il avait horreur de l'action qu'il venait de faire. Fais-nous préparer nos chevaux.

— C'est mon affaire, reprit le vieillard.

Il entra dans les écuries pendant que M. de Perbruck venait dans la salle basse, où il avait laissé MM. de Paradèze et la Châtaigneraie profondément endormis.

— Messieurs, dit le marquis en les réveillant doucement, hâtons-nous, il faut partir, le vieux Robertin vient de me prévenir qu'il avait entendu au loin du bruit qui lui annonçait que les gendarmes sont sortis de Guéménée; il est possible qu'ils dirigent leurs recherches de ce côté, et ce n'est pas le moment de nous laisser surprendre, lorsque dans quelques jours il faudra nous mettre à la tête de nos braves paysans.

En quelques instants, MM. de Paradèze et la Châtaigneraie furent debout et habillés.

— Et ce malheureux qui est au-dessus de nous, dit la Châtaigneraie, pouvons nous l'abandonner ainsi?

— Ne vous a-t-il pas dit, repartit M. de Perbruck, qu'il voulait se séparer de nous? Dans les dispositions où nous l'avons laissé, il serait tout au moins imprudent de l'avertir de nos projets de départ.

— Mais, dit la Châtaigneraie d'un ton soupçonneux, il est dans sa chambre, vous en êtes sûr, monsieur de Perbruck?

— Il ne tient qu'à vous d'y monter, dit M. de Perbruck.

— C'est ce que je vais faire, dit la Châtaigneraie.

Il sortit de la salle basse et gagna l'escalier extérieur, qui conduisait à l'étage supérieur.

La Châtaigneraie monta, et dans l'obscurité de la nuit il aperçut une porte entr'ouverte.

— Monsieur Saturnin Fichet?... dit-il à demi-voix.

— Qui est là? dit Saturnin Fichet en se levant rapidement sur son séant, pendant que la Châtaigneraie croyait voir une ombre légère et rapide se glisser derrière un immense bahut.

— Peste! fit la Châtaigneraie en souriant.

Mais il s'arrêta aussitôt et reprit :

— C'est moi, la châtaigneraie.

— Ah ! dit Saturnin. Eh bien ! qu'y a-t-il ? en quoi puis-je vous être utile ?

— A rien désormais, dit la Châtaigneraie, puisque vous avez résolu de quitter le rôle que vous avez si noblement joué jusqu'à ce jour ; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie ce que vous avez fait pour moi et pour nous tous. Nous partons. M. de Perbruck vient de nous apprendre qu'on entend au loin des bruits de mauvais augure. Si c'est un danger pour nous, cela peut en être un aussi pour vous, et il peut vous convenir de chercher votre salut d'un côté pendant que nous allons le tenter de l'autre.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, je ne partirai pas de cette maison, j'y ai retrouvé une jeune fille dont j'ai gardé un bon souvenir. Si j'en crois le cri qu'elle a poussé en me reconnaissant et les larmes qu'elle a versées en apprenant que le pauvre Saturnin Fichet est mort, elle ne m'a pas non plus oublié ; je ne la connais guère, mais c'est un de ces cœurs ouverts au fond desquels on voit tout de suite. Elle n'a rien ni moi non plus, eh bien ! si elle n'a pas peur de ma misère, j'accepterai la sienne, et nous tâcherons de faire un bon ménage, tranquille au milieu de tous les orages qui vont agiter ce pays.

— Eh ! quoi, vous, jeune, brave, loyal comme vous l'êtes, vous vous séparerez d'une cause à laquelle vous avez rendu de véritables services ! voulez-vous donc vous ranger du côté des républicains ?

— Non, monsieur le comte, non, répondit Saturnin, peut-être si j'étais resté à Paris, je me serais laissé aller aux idées généreuses qu'ils proclament, car ce sont celles que doivent aimer les gens de ma race ; mais je les ai vus de près dans ce pays-ci, et j'avoue que je ne veux pas d'une bonne cause lorsqu'elle marche à son triomphe par l'espionnage, le meurtre et l'incendie. Je n'ai pas oublié le coup de pistolet de Morillon après qu'il m'eut persuadé de jouer le rôle de Perbruck, rôle que, vous le savez mieux que personne, j'ai gardé bien malgré moi.

— Eh bien, puisque vous êtes décidé à ne pas servir les républicains, pourquoi ne pas venir avec nous avec votre vrai

nom de Saturnin Fichet. Le courage, la loyauté et l'esprit sont bien reçus partout.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, mais je ne suis pas des vôtres ; vous avez beau faire, je ne suis pour vous qu'un vilain, et j'aurais beau faire, vous serez toujours pour moi des aristocrates qui ne doivent qu'au hasard de leur naissance le droit de se croire plus que nous ; vous ne m'accepteriez pas comme votre égal, et je ne voudrais pas vous servir comme votre inférieur. Je me battrais, et on vous donnerait les grades ; n'en parlons plus, je suis bourgeois, je reste bourgeois et j'attendrai les événements.

— Comme il vous plaira, répliqua la Châtaigneraie ; cependant laissez-moi vous dire que vous vous trompez sur nos intentions. Tous les hommes de cœur, quelle que soit leur naissance, seront reçus avec honneur parmi nous.

— Oui, oui, tant que vous en aurez besoin, comme vous avez fait pour moi, comme a fait le marquis de Perbruck qui m'appelait son fils, parce que ça servait son ambition, et qui maintenant me tourne le dos parce que je l'embarrasse. Je crois, Dieu me damne ! dit Saturnin en se recouchant brusquement, que s'il avait osé, il m'aurait traité comme Morillon m'a traité, de façon que j'aurais eu dans la tête une balle républicaine d'un côté et une balle royaliste de l'autre, pour avoir rendu service aux deux partis. Adieu, monsieur de la Châtaigneraie, adieu, et Dieu vous aide, car vous êtes un brave jeune homme. Quant à moi, ajouta-t-il en s'accotant dans ses couvertures, je dis comme la chanson :

« J'aime mieux ma mie, ô gué,
» J'aime mieux ma mie. »

— Eh bien ! cria d'en bas la voix impatiente de M. de Perbruck, venez-vous, la Châtaigneraie ?

— Me voilà, répondit celui-ci. Adieu, Saturnin, ajouta-t-il, et il s'éloigna aussitôt.

A peine eut-il franchi la porte et descendu l'escalier, que Saturnin entendit fermer à double tour la serrure de sa chambre, et presque aussitôt une voix de femme poussa un cri d'effroi à côté de lui.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore, dit Saturnin, qui est-ce qui est là ?

— C'est moi, dit Rose d'une voix tremblante, moi qui étais venue pour vous avertir des infâmes projets de ce scélérat de marquis de Perbruck.

— Quoi ! c'est vous, ma petite Rose ? je vous remercie, dit Fichet, qui, s'étant couché tout habillé, fut bientôt debout. Mais que diable me parlez-vous de crime et de marquis de Perbruck ?

A ce moment on entendit les chevaux s'éloigner, et Rose s'écria d'une voix désolée :

— Ah ! mon Dieu ! C'est fini ! vous êtes perdu !

— Comment ! perdu ! dit Saturnin Fichet. Expliquez-vous un peu plus clairement ! expliquez-moi ce qui arrive !

Rose courait par toute la chambre en poussant des gémissements et des sanglots ; enfin Saturnin finit par l'arrêter, et il lui dit :

— Le meilleur moyen d'être perdu, c'est de perdre la tête ; je me suis trouvé dans des circonstances probablement plus embarrassantes que celle où je suis, et grâce au ciel, je m'en suis tiré ; je ne vois pas pourquoi je ne m'en tirerais pas encore.

— Eh bien ! reprit Rose toute haletante, écoutez-moi donc. Ce soir, quand vous êtes entré, je vous ai reconnu tout de suite, moi, et j'ai bien vu que vous me reconnaissiez ; puis, quand on a dit que vous étiez mort, vous avez vu comme j'ai pleuré.

— Oui, Rose, je l'ai vu, ça m'a fait bien plaisir, allez. Tenez, j'en parlais tout à l'heure, là, à M. de la Châtaigneraie.

— Oh ! je vous ai bien entendu, reprit Rose, et ça m'a fait plaisir aussi.

— Comment ! reprit Saturnin, vous étiez là ?

— Oui, j'étais venue pour vous prévenir à tous risques, car moi, voyez-vous, je ne pouvais pas vous croire coupable.

— Coupable de quoi ? repartit Saturnin ? Mais parlez donc ! parlez donc !

— Eh bien ! voilà ce qui est arrivé, reprit Rose ; j'étais

dans l'étable avec Marie-Jeanne, qui m'avait raconté vous avoir vu chez elle avec ce gueux de Morillon.

— Oui, oui, dit Saturnin, je me rappelle maintenant le visage de cette folle, que je n'avais pas d'abord reconnue.

— Elle m'avait raconté comme quoi Morillon vous avait proposé de devenir un grand seigneur; alors vous comprenez, moi, en vous voyant paraître sous le nom de comte de Perbruck, je ne savais que penser, que croire, lorsque j'ai entendu tout à coup du bruit dans la cour, je me suis glissée dans les haies, et j'ai entendu M. de Perbruck qui disait à mon oncle Robertin que vous étiez un espion, que vous aviez déjà trahis M. le marquis de la Rouarie, que vous vouliez trahir tout le monde, et qu'il fallait se défaire de vous.

— Comment ! s'écria Saturnin en bondissant avec fureur, ce misérable a osé dire cela ?

— Mais je ne l'ai pas cru, moi, repartit Rose toute en larmes, et j'étais venue dans votre chambre pour vous avertir. C'est alors que M. de la Châtaigneraie est entré et que je me suis cachée dans ce grand bahut.

— Et vous ne m'avez pas averti sur-le-champ, pendant que la Châtaigneraie était encore là ?

— Je n'ai pas osé, dit Rose en sanglottant amèrement, j'ai eu peur de dire que j'étais entrée la nuit, toute seule, dans votre chambre; ce gentilhomme eût été capable de ne pas croire que c'était pour autre chose que pour vous sauver.

— Vous avez raison, Rose, dit Saturnin, et vous avez bien fait, mais quelque danger que je puisse courir, il ne faut pas que personne puisse vous calomnier; allez-vous-en tout de suite, Rose, allez-vous-en; je pourvoirai seul à mon salut et à ma défense, car ils ont beau être nombreux, j'en descendrai plus d'un avant qu'ils ne me touchent. Partez, Rose, partez, je vous en prie.

— Mais voilà ce qu'il y a d'affreux, s'écria Rose avec le désespoir le plus violent, ils ont fermé la porte à double tour, et si vous êtes perdu, je suis perdue aussi. Ils vous tueront, et Dieu sait ce qu'ils diront de moi en me trouvant ici.

— Eh bien, Rose, dit Saturnin, il faut tâcher de nous sauver ensemble, et je vous jure devant Dieu, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, je vous jure que vous serez ma femme, et que personne ne dira jamais rien contre vous.

— Je le sais bien, je le sais bien, dit Rose en pleurant toujours, vous l'avez dit à M. de la Châtaigneraie, et j'étais si contente au milieu de ma terreur que j'ai perdu la tête et que je n'ai rien dit.

— A ce moment, ils entendirent monter.

— Ce sont les pas de mon oncle ! s'écria Rose.

— Eh bien, cachez-vous là dans ce bahut, et n'en sortez pas que je ne vous appelle.

— Que voulez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, fit Saturnin... mais nous allons voir.

IX

On s'étonnera peut-être que le vieux François Robertin, qui avait compris si vite et accepté si facilement les ordres du M. de Perbruck, fût si lent à les exécuter ; mais durant cette nuit, il s'était passé dans le cellier de la ferme une scène qu'il nous faut raconter et qui était la première cause de ce retard.

Comme on le sait déjà, les fils de Robertin avaient été forcés d'aller se coucher dans le cellier où l'on avait logé l'oncle Louis avec la permission de se griser tout à son aise. Les gars le trouvèrent accroupi sur la paille et tenant un pot de cidre à la main.

— Ah ! ah ! lui dit l'un d'eux, toujours le cidre à la main ; c'est pas étonnant si, pendant que vous buvez comme ça toute la journée, votre fille est devenue si délurée.

— Ma fille est une brave fille, répondit Louis, et vous êtes six grands imbéciles qu'elle mènerait tous les six par le bout du nez plus facilement que vous ne conduisez un attelage de trois paires de bœufs.

L'ivrogne se mit à rire de sa plaisanterie et ajouta :

— Le fait est que vous êtes plus bêtes que les bœufs que vous menez à la charrue, car ils ne sont pas plus soumis au joug qui pèse sur leurs têtes que vous ne l'êtes au moindre regard et à la moindre parole de votre père. Dites-moi donc, mes gars, continua Louis avec le rire hébété de l'ivresse, lui a-t-il pris quelque fois fantaisie de vous appareiller deux à deux et de vous mener aux champs avec une herse ou une charrue pendue après vous, et de vous aiguillonner comme des bêtes de somme ?

Les six gars s'étaient assis en demi-cercle devant leur oncle et l'examinaient avec une curiosité étonnée.

— Taisez-vous, mon oncle, lui dit l'un d'eux, vous êtes ivre.

— Je le sais, repartit Louis, et je m'en vante, parce que moi je suis un homme et que vous n'êtes rien. Il n'y en a pas un de vous capable de boire d'un trait un pichet de cidre.

— J'en ai bu un, dit avec orgueil l'aîné des six jeunes gars, à la dernière foire de Guéménée.

— Et ton père ne t'a pas donné le fouet pour cela ? reprit Louis.

— Je ne le lui ai pas dit, répliqua le paysan.

L'ivrogne se prit à rire et s'écria en lui tendant le pot de cidre qu'il tenait à la main :

— Je parie que tu ne recommencerais pas ?

Le jeune gars hésita.

— Quel âge as-tu ? lui dit Louis.

— J'ai vingt-six ans.

— Et tu te crois un homme ! reprit Louis, va donc mettre des jupons et traire les vaches, tu n'es bon qu'à cela.

— Je le boirais bien si je voulais, repartit brusquement le paysan.

— Bois-le donc ; tu n'oses, et je t'en défie.

Le paysan prit un parti désespéré et avala le pot de cidre d'un seul coup.

— Eh bien! eh bien! dit Louis en suivant les mouvements du buveur, ça va! ça va!

Puis quand il eut fini, il ajouta :

— Comment trouves-tu cela, mon gars?

— Ma foi, dit celui-ci, c'est bon; ça m'a tout échauffé le cœur.

Les cinq frères l'avaient regardé avec une profonde anxiété, n'osant croire que leur aîné aurait le courage de boire un pot de cidre sans la permission de son père.

— Il l'a bu, tout de même, se dirent-ils entre eux avec un gros rire satisfait.

— Eh bien, dit le plus jeune, nous autres, est-ce que nous n'aurons rien?

— Ma foi, j'ai vidé le pot, dit l'aîné.

— Est-ce que le tonneau n'est pas là? fit Louis en se levant; attendez-moi, je vas vous servir.

Et il alla d'un pas chancelant remplir la dame-jeanne qui était près de lui, et la rapporta au cercle ébahi des jeunes paysans en leur disant :

— Avalez-moi ça, mes gars, avalez-moi cela. N'est-ce pas que c'est bon? Eh bien, maintenant que vous en avez tâté, vous viendrez quelquefois le soir avec moi, et nous boirons une goutte. Il n'y a rien d'ennuyeux comme de boire tout seul.

Une fois le premier pas fait, il était facile en effet à Louis Robertin d'entraîner ces jeunes gens, si sobres jusque là, à des excès qui devaient leur faire perdre toute raison. Ils continuèrent à boire, poussés à la fois par l'exemple de leur oncle et par la soif même que donne l'excès, si bien qu'au bout d'une heure ils s'étaient tous couchés sur le sol et endormis dans l'ivresse la plus profonde.

Revenons maintenant à notre récit.

Lorsque François Robertin leur père eut fermé derrière la Châtaigneraie la chambre de Saturnin, il accompagna le marquis de Perbruck et les deux autres gentilshommes jusqu'à la porte de la cour extérieure. Il rentra tout aussitôt, et assura cette porte au moyen de longs pieux disposés en arcs-boutants. Il ferma aussi la porte de l'étable, où il croyait Rose dormant à côté de Marie-Jeanne, et de là il se rendit au cellier pour y réveiller ses fils.

— Eh ! les gars ! dit-il en entrant.

Rien ne lui répondit.

Cependant la voix de leur père les éveillait d'ordinaire au milieu du sommeil le plus lourd, tant cette voix était redoutée par eux.

— Eh ! les gars ! reprit François d'une voix plus haute.

Quelques grognements sourds répondirent seulement, et tout rentra immédiatement dans le silence. Le père entra dans le cellier, décrocha un long fouet pendu au mur, et se mit à frapper à coups redoublés à l'endroit où il supposait ses fils couchés, mais aucun d'eux n'avait eu la force de se trainer jusqu'au lit qu'ils s'étaient préparé, et Robertin s'aperçut qu'il ne frappait que sur la paille. Alors il avança rapidement dans le cellier et se heurta contre un corps étendu à terre. Il le frappa rudement du pied. Celui à qui il s'adressait d'une façon si paternelle se souleva sur son séant en laissant échapper quelques mots inarticulés. Ce fut seulement à ce moment que Robertin comprit dans quel état se trouvaient ses fils, et alors une terrible colère s'empara de lui.

Il se jeta au milieu d'eux frappant à tour de bras avec le long fouet qu'il tenait à la main, et les arracha enfin à leur sommeil. Mais dans le désordre de ce réveil subit la voix du père ne fut pas entendue de tous, et l'aîné de ses fils, se sentant frappé par un bras qu'il ne voyait pas, sauta à la gorge de l'ennemi qui l'attaquait, et malgré la résistance du vieillard, il l'eut bientôt renversé à terre, et Dieu sait ce qui allait advenir de cette lutte terrible, si tout à coup un homme n'eût paru à la porte qui conduisait dans l'intérieur de la maison, tenant une chandelle à la main.

C'était Louis Robertin, qui, plus habitué que ses neveux à supporter les fumées du cidre, avait été éveillé par le premier appel du François, et qui, voyant la tournure que prenaient les choses, s'était échappé et revenait pour voir le spectacle du tumulte dont il entendait le bruit. A l'aspect de leur père renversé par terre, tous les fils de Robertin se reculèrent avec épouvante, tandis que le vieillard se relevait. Il s'approcha de celui qui l'avait ainsi maltraité, et le regarda longtemps en silence... Pendant quelques moments, il est certain que cet homme discuta avec lui-même comment il punirait le fils qui avait osé porter la main sur lui ;

mais à un pareil crime il n'y avait dans la pensée du vieillard qu'un seul châtiment, c'était la mort.

Il recula devant cette extrémité, et ne pouvant pas punir selon la faute, il préféra paraître l'ignorer, et il dit brusquement au jeune gars, qui attendait en tremblant la première parole de son père :

— Tu es un imbécile de t'être ainsi couché par terre : tu m'as fait tomber et tu es aussi tombé sur moi.

Les idées du fils n'étaient pas bien lucides, celles de ses frères non plus ; ils crurent ce que leur disait le vieux Robertin, et il n'entra dans la tête d'aucun, pas même dans celle du coupable, que l'un d'eux eût osé lever la main sur son père.

Une grande faute restait encore à punir : c'était l'orgie à laquelle s'étaient livrés les six jeunes gens; mais peut-être le vieux Robertin n'était-il pas fâché de les trouver dans une position douteuse, attendu ce qu'il avait à leur dire et à leur demander. Le vieux Robertin pensa qu'il trouverait une obéissance d'autant plus prompte et d'autant plus aveugle que ses fils avaient une faute à faire oublier, et qu'ils étaient incapables de comprendre la gravité de l'action qu'il allait leur faire commettre.

— Suivez tous, leur dit-il.

Ils sortirent, ravis de ce que l'on ne s'était pas aperçu, à ce qu'ils pensaient, de leur ivresse.

A ce moment le jour commençait à paraître.

Le père Robertin conduisit ses fils dans la grande salle basse.

— Où sont vos fusils? leur dit-il.

Chacun d'eux alla chercher le sien dans la cachette particulière où il le mettait d'ordinaire avec ses provisions de cartouches.

— Chargez-les, leur dit François.

Ils obéirent avec assez de rapidité pour que leur père pût juger que déjà ils se dégageaient de l'alourdissement hébété où l'orgie les avait plongés.

— Maintenant, mes gars, écoutez-moi. Vous avez vu l'homme qui loge dans la chambre d'en-haut?...

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme, selon vous?

— Dame, on nous a dit que c'était le fils à notre seigneur.

— Eh bien ! ce n'est pas vrai... Cet homme est un espion, un scélérat !

— Ça doit être vrai, puisque vous le dites.

— Je vais monter chez lui...

— Bien...

— Mais comme il pourrait tenter de s'échapper, deux de vous se tiendront à la porte du petit escalier, deux autres au pied de la fenêtre, deux autres à la porte de la cour. S'il s'échappait de la chambre, tirez dessus comme sur un chien enragé.

— C'est bon, on le fera, dirent les jeunes gens.

Et sans autre observation chacun d'eux alla se mettre à son poste, et le vieux François, son fusil sous le bras, monta dans la chambre de Saturnin.

En entendant gravir l'escalier, Rose, comme nous l'avons dit, s'était cachée dans le vaste bahut placé à l'angle le plus obscur de la chambre. Saturnin avait couru jusqu'à la fenêtre et avait aperçu les factionnaires posés par le père Robertin. Il reconnut sur-le-champ qu'il n'avait aucun espoir à fonder sur une lutte, et qu'il fallait recourir à la ruse. Mais quelle ruse employer contre ces esprits brutes qui avancent dans une pensée qu'on leur a suggérée avec une confiance aveugle, qui ne s'en laissent détourner, ni par les prières, ni par le raisonnement ?

Malgré son assurance, Saturnin était fort embarrassé, et à tout événement il avait visité exactement ses pistolets, renouvelé les amorces, épinglé les lumières, bien décidé à faire sauter le crâne au vénérable François Robertin, si celui-ci voulait aller trop vite en besogne, ou bien à s'emparer du vieillard, à le garder en otage et à parlementer ensuite avec les fils.

Cependant il essaya de voir dans quelles dispositions François montait chez lui. Il regarda par une fente de la porte. Il le vit arriver au haut de l'escalier, puis s'arrêter tout à coup ; il remarqua le fusil dont le vieillard était armé, et s'imagina que François Robertin s'arrêtait parce qu'il hésitait à commettre le crime dont il était chargé. Mais il dut comprendre que tout au contraire le vieillard s'affermissait

dans sa résolution. Il avait fait le signe de la croix et murmurait une prière d'une voix sourde et d'un air où il n'y avait ni le moindre doute ni la moindre émotion. Sa prière finie, Robertin fit encore le signe de la croix.

— Ah! c'est comme ça ? dit Saturnin.

Il courut vers le bahut et dit tout bas à Rose:

— Faites attention à ce qui va se passer, et dites comme moi.

Pendant ce temps Robertin prit son fusil, l'examina avec autant de soin que Saturnin avait fait de ses pistolets, et ouvrit la porte qui se trouvait en face du lit que Saturnin venait de quitter. Celui-ci se rangea derrière le évantail pour laisser passer François Robertin afin de prendre son avantage pendant que le paysan marcherait vers le lit, où il devait croire que son hôte était encore couché. Saturnin s'imaginait que le vieux Breton allait procéder ainsi, afin d'assassiner sans danger et pendant son sommeil la victime qui lui avait été désignée par M. de Perbruck.

Le jour commençait à luire, mais une demi-obscurité régnait encore dans cette chambre, qui n'était éclairée que par une étroite croisée dont le vitrage en plomb laissait difficilement pénétrer la lumière.

Lorsqu'il fut arrivé à peu près au milieu de la chambre, le vieillard posa la crosse de son fusil sur le plancher et cria d'une voix forte:

— Eh! debout, mon gars, nous avons à causer ensemble.

Saturnin, qui était resté derrière la porte dont le battant l'avait caché en se développant sur lui, la referma vivement et poussa l'énorme verrou qui la défendait dans l'intérieur; François se retourna à ce bruit et fut très-étonné de se trouver en face de Saturnin, qui lui dit du ton le plus dégagé:

— Eh bien, me voilà, mon vieux bonhomme, qu'avez-vous donc à me dire?

— Ne t'appelles-tu pas Saturnin Fichet? lui dit le vieillard.

— C'est mon nom, repartit celui-ci, et c'est le nom d'un honnête homme de père en fils, car puisque vous êtes le fermier de M. le marquis de Perbruck, vous devez avoir eu quelquefois affaire avec mon père, qui est son intendant.

— Vous avez raison, c'est le nom d'un honnête homme en ce qui concerne votre père, reprit le paysan; mais vous

avez fait mentir le proverbe qui dit que bon chien chasse de race.

— Qu'est-ce qui vous a dit cela ? reprit Saturnin,

— Ça ne vous regarde pas, repartit François ; il suffit que vous sachiez que je le sais, et que vous m'ayez dit que vous êtes Saturnin Fichet, car c'est bien votre nom.

— C'est du moins mon nom d'aujourd'hui, dit Saturnin, car hier, vous avez pu le voir, on m'appelait le comte de Perbruck.

— Ah ! vous l'avouez donc, reprit Robertin en soulevant son fusil, comme si cet aveu le dispensait de chercher d'autres preuves du crime de Saturnin.

— L'avouer, dit Fichet, et pourquoi diable voulez-vous que je m'en cache ? est-ce que votre maître lui-même ne m'a pas présenté ici sous ce nom ?

— Il avait ses raisons pour cela, repartit Robertin d'un ton sombre.

— Le marquis de Perbruck a toujours de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait, dit Fichet, qui, à la sombre expression du visage de Robertin, jugea qu'il était temps de donner une autre tournure à cette explication. Oui, continua-t-il, hier M. le marquis de Perbruck me laissait porter ce nom comme il me l'a laissé porter, et comme il me l'a donné lui-même tant qu'il a eu besoin de moi.

— M. le marquis de Perbruck a eu besoin de vous ? lui dit Robertin d'un air d'étonnement et de dédain.

— Oui, reprit Saturnin, il a eu besoin de moi pour se tirer de plus d'un mauvais pas, comme il a besoin de vous aujourd'hui pour vous faire commettre un crime.

Le vieillard recula à ce mot ; mais il reprit aussitôt :

— Il n'y a pas de crime à tuer comme un chien un espion et un traître.

— Ah ! ah ! dit Saturnin, il vous a parlé comme ça, à ce qu'il paraît. Mais vous ne me dites pas tout ; vous ne me dites pas qu'il a fait partir avant le jour messieurs de Paradèze et la Châtaigneraie, qui l'auraient empêché de joindre ce crime à tous ceux qu'il a déjà commis ?

— Comment ! reprit le vieux Robertin, qui ne comprenait pas qu'on osât parler avec une telle irrévérence de son seigneur ; comment ! tu oses accuser ton maître, malheureux !

— Ah çà, dites-moi donc, reprit Saturnin en élevant la voix, comment vous appelez-vous, vous ?

— Je m'appelle François Robertin.

Ah ! reprit Saturnin, vous vous appelez Robertin, et vous demandez quel crime a commis le marquis de Perbruck ? Vous vous appelez Robertin, et vous avez oublié qu'il y a un homme de ce nom qui a été traîné sur la place du Bouffay et qui a été marqué à l'épaule parce que sa sœur n'a pas voulu se donner à son maître ? Vous devez bien savoir cependant que Jérôme était innocent, ce qui n'a pas empêché le marquis de jurer la main sur le Christ que Jérôme avait levé le fusil contre lui.

— D'où savez-vous cela ? reprit Robertin, troublé de ce souvenir qui avait longtemps grondé au cœur de cette famille, qui avait fini par s'y endormir sous une longue habitude d'obéissance et de respect aveugle, mais que Saturnin venait de réveiller.

— Qui m'a dit cela ? reprit Saturnin, profitant du trouble du vieillard. C'est la voix qui raconte tous les crimes, quelque cachés qu'ils soient ; le marquis et Jérôme étaient seuls dans le bois, comme nous sommes seuls dans cette chambre, et cependant la vérité en est sortie comme elle sortirait d'ici. Dieu a toujours à côté du crime un témoin caché qui l'entend, qui le voit et qui le révèle.

Le vieillard baissa la tête et réfléchit pendant quelques instants ; mais c'était un travail bien fatigant pour cet esprit plié à l'obéissance que de discuter avec lui-même la valeur de l'action qu'il allait commettre. Il avait reçu un ordre de son seigneur, cet ordre était pour le salut de la cause de Dieu et du roi, et si le meurtre qui lui était ordonné était un crime, c'était son maître qui en serait responsable devant le roi et devant Dieu.

Robertin voulut se débarrasser tout de suite du doute qui était entré dans son esprit et du murmure qui parlait dans sa conscience.

— En voilà assez, dit-il brusquement à Saturnin ; je sais que ceux de ton espèce ont des paroles mielleuses pour mentir et tromper les pauvres gens comme nous : c'est comme ça que tu as trompé le marquis de la Rouarie et que tu as fait brûler son château ; c'est comme ça que tu

veux dénoncer M. le marquis de Perbruck et ses amis, et le faire exterminer par les républicains. Allons, dépêche-toi, fais ta prière, et surtout n'espère pas m'ensorceler par tes paroles.

— Ce n'est pas à moi de prier, dit Saturnin, qui, au fond de ces menaces, voyait le trouble du vieillard ; car si tu me tues, Dieu me recevra dans son sein comme une victime, tandis que toi tu seras damné comme un assassin.

— Moi ! damné ! dit Robertin.

— Oui, répéta dans l'ombre une voix qui n'était pas celle de Saturnin ; oui, tu seras damné comme un assassin !

Rose avait compris enfin la recommandation de Fichet, et celui-ci n'avait pas en vain compté sur ce moyen, emprunté à quelque pièce alors fort en vogue à Paris.

En entendant cette voix, dont le vieillard ne put s'expliquer le mystère, son fusil s'échappa de ses mains, et il s'écria tout tremblant :

— Qui est-ce qui a parlé ?

— C'est la voix de Dieu, dit Saturnin, qui observait avec inquiétude les mouvements de Robertin. C'est la voix de Dieu qui veut t'empêcher de commettre un crime, parce qu'il a pitié de toi, parce qu'il sait que jusqu'à ce jour tu l'as humblement et saintement adoré. Demande-lui pardon de ta mauvaise pensée, et il te pardonnera.

Robertin croyait avoir été le jouet d'une illusion ; il se demandait s'il était vrai qu'il eût entendu une autre voix que celle de Fichet, et déjà il cherchait à surmonter l'indicible effroi qu'il éprouvait, lorsque Rose lui cria du fond de sa cachette :

— Demande pardon, et Dieu te pardonnera.

La tête du pauvre paysan breton ne résista point à cette nouvelle preuve d'une admonestation surnaturelle ; il tomba à genoux et se frappa la poitrine en s'écriant :

— Pardon, mon Dieu ! pardon !

Malgré la gravité de sa situation, Saturnin fut sur le point de rire du succès de sa ruse, et il se croyait sauvé lorsqu'il entendit tout à coup un bruit de pas qui gravissaient l'escalier.

A ce moment François se releva et dit aussitôt :

— Monsieur Saturnin Fichet, puisque Dieu vous protége, vous n'avez besoin de l'assistance de personne. La porte de la maison est ouverte, allez où vous voudrez. Je dirai à M. de Perbruck ce qui en est arrivé.

Saturnin profita de la permission. Il rouvrit la porte, et déjà il était au bout de l'escalier, lorsqu'il aperçut deux des fils qui se tenaient au bas le fusil à la main. Au même instant il vit près de lui un homme qui le regarda sous le nez et lui secoua joyeusement la main. C'était le père Louis Robertin... le vieil ivrogne.

— Tiens ! c'est vous, monsieur Saturnin Fichet ? dit-il en le ramenant dans la chambre ; nous ne nous sommes pas vus depuis le jour où vous avez soupé chez moi. Ah ! dame, je ne suis pas riche ; on m'a pillé, on m'a emprisonné ; votre père ne penserait plus à vous marier avec ma fille. Tout est bien changé, allez, si ce n'est la pauvre Rose, qui pense toujours à vous et qui m'en parle toujours... Je venais précisément ici pour savoir... où elle est...

— Elle est enfermée dans l'étable avec Marie-Jeanne, dit François.

— Elle n'y est pas, repartit Louis, j'en sors. J'ai trouvé la porte fermée, c'est vrai, mais l'oiseau était déniché. Où diable s'est-elle cachée ? Eh ! Rose, Rose ! se mit-il à crier de toutes ses forces. Ah ça, ajouta-t-il en prenant Saturnin au collet, vous n'avez pas été tourner autour d'elle, au moins ; c'est que je vous connais, vous autres gens de Paris, vous êtes capables de tout.

Pendant ce temps François était sorti de la chambre et avait crié du haut de l'escalier :

— Allez à votre ouvrage, mes gars, il n'y a plus rien à faire à la maison. Allez, et dites à Marie-Jeanne de conduire le bétail aux champs.

Les fils s'éloignèrent avec cette impassible obéissance qui ne leur permettait pas de chercher le motif des ordres qu'ils recevaient.

Saturnin, assuré des bonnes dispositions de François, n'était plus inquiet que pour Rose, toujours cachée dans le grand bahut.

Cependant Louis ne sortait pas de la pensée qui l'avait amené dans la chambre de Saturnin, et s'écriait avec la per-

sistance que mettent les ivrognes à poursuivre l'idée qui les préoccupe :

— Mais où diable est donc ma fille ?

Aussitôt il se mit à la recherche de Rose comme il se fût mis à la recherche d'un objet perdu, et fureta dans tous les coins de sa chambre, regarda sous les rideaux du lit, souleva même les couvertures, en répétant sans cesse :

— Où diable est-elle donc ?

Il arriva jusqu'au bahut, dont il ouvrit un des côtés, et aperçut Rose blottie dans un coin, toute pâle et toute tremblante.

Louis arracha brusquement sa fille du fond du bahut et la poussa violemment au milieu de la chambre en criant d'une voix menaçante :

— Qu'est-ce que tu faisais là, malheureuse?

Fichet aurait pu profiter de l'étonnement et du trouble de Louis pour s'échapper, mais il vit que la pauvre fille, qui avait voulu le sauver, allait être en butte aux accusations de son père et de son oncle et peut-être à leurs mauvais traitements, et quelque danger qu'il y eût pour lui à rester dans cette maison, il s'écria en se plaçant entre Rose et son père :

— Votre fille était ici pour empêcher cet homme de m'assassiner.

François Robertin se passa la main sur le front et s'écria tout à coup avec un sourd rugissement de colère :

— Ah ! c'est donc ça que tout à l'heure j'entendais une voix qui me criait de pardonner à cet espion, à ce traître ; ah ! c'est comme ça !

Et furieux d'avoir été pris pour dupe, il se baissa pour ramasser son fusil qu'il avait laissé sur le plancher, mais avant qu'il eût eu le temps de l'atteindre, Saturnin, profitant du moment où le paysan était baissé vers la terre, l'y renversa tout à fait, et lui appuyant la gueule d'un de ses pistolets sur la tête, il s'écria :

— Au premier effort que tu fais, au premier cri que tu pousses, je te fais sauter le crâne.

Mais Saturnin avait oublié l'ivrogne ; Louis n'entendit pas la menace de Fichet, qui eût peut-être arrêté un homme de sang-froid, et il se précipita sur lui.

Cela donna le temps à François de se relever, et une lutte terrible allait sans doute s'engager, lorsque des cris perçants partis du milieu de la cour détournèrent l'attention de tout le monde. Presque aussitôt on vit se précipiter dans la chambre Marie-Jeanne, pâle, éperdue, tremblante.

X

A peine entrée dans la chambre, Marie-Jeanne se mit à crier d'une voix mourante :

— Les voilà, les voilà! Cachez-moi, cachez-moi!

Robertin courut à la fenêtre, et aperçut deux hommes à cheval au milieu de la cour.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? s'écria le fermier.

— N'êtes-vous pas le vieux François Robertin, répondit une voix, et n'avez-vous pas dans votre ferme une fille qui s'appelle Marie-Jeanne Lefort?

— Oui-dà, répondit Robertin, et elle est ici.

Rose s'était glissée jusqu'auprès de la croisée, car elle avait cru reconnaître la voix qui parlait, et tout aussitôt elle se retira avec terreur, en disant d'une voix épouvantée :

— C'est Morillon. Le voilà qui monte.

— Oh! dit Saturnin, c'est ce misérable. De par tous les diables, il me paiera le coup de pistolet qu'il m'a tiré.

Aussitôt il se plaça derrière la porte.

— Peste, dit François en regardant Rose et Saturnin, vous connaissez cet homme, et toi aussi, à ce qu'il paraît, Marie-Jeanne?

Avant que celle-ci eût pu répondre, Morillon et Barthe parurent à la porte de la chambre. Le commissaire de la Convention s'arrêta sur le seuil et dit, après avoir parcouru la chambre d'un regard rapide :

— Diable! je ne croyais pas rencontrer ici tant de gens de

connaissance. Ah! ah! c'est toi, vieux Robertin, dit-il à Louis, c'est toi que j'ai nommé commandant du château de Nantes et qui as si vivement déserté ton poste, et c'est vous aussi, la belle Rose, qui changez si lestement en prison les boudoirs où vous vous laissez conduire !

Louis était resté abasourdi, et Rose avait perdu toute sa présence d'esprit.

— Vous m'oubliez, monsieur Lalligant Morillon, dit Saturnin en frappant rudement sur l'épaule du commissaire.

Celui-ci se retourna avec colère, et à son tour il resta stupéfait en reconnaissant Saturnin :

Mais presque aussitôt il repartit :

— Le comte de Perbruck.....

— Non pas, non pas! Je suis Saturnin Fichet; et tenez, ajouta-t-il en frappant Morillon du bout de son pistolet, vous m'avez marqué à la tête de façon à ce qu'on ne puisse plus nous confondre l'un avec l'autre.

— Ah ça, dit Morillon, est-ce que nous voulons jouer avec des balles?... A votre aise, mes braves, nous sommes en mesure de vous répondre.

Aussitôt il s'arma à son tour d'une paire de pistolets, et Barthe se rangea près de lui.

— Bas les armes! cria François d'une voix tonnante; bas les armes! ou j'appelle des gars qui vous feront obéir. Et d'abord, dit-il à Morillon, qui êtes-vous, et que voulez-vous?

— C'est un scélérat, mon oncle! s'écria Rose; c'est lui qui poursuit partout les royalistes, c'est lui qui a voulu persuader à Saturnin de se faire passer pour le comte de Perbruck... N'est-ce pas vrai, Marie-Jeanne?

— Je ne sais pas, dit celle-ci qui se tenait tremblante et cachée dans un coin.

— Qui je suis? dit Morillon qui comprenait que sa position pouvait devenir très-dangereuse s'il ne jetait l'attention d'un autre côté, je suis délégué par la république pour poursuivre les crimes quels qu'ils soient, et je viens ici pour arrêter Marie-Jeanne Lefort, accusée d'avoir assassiné son frère.

Morillon avait espéré beaucoup de cette diversion, et il avait eu raison.

— Assassiné son frère! répétaient à la fois les deux Robertin, Saturnin et Rose.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Marie-Jeanne, ce n'est pas vrai!

— Quoi! lui dit Morillon, oublies-tu que tu t'en es vantée devant nous?

— Oublies-tu, dit Barthe, que pendant que les frères Robertin s'égorgeaient entre eux, tu criais comme une forcenée : Allez, allez, il n'y a plus de frères! Oublies-tu que tu avais caché son cadavre dans l'écurie où nos chevaux ne voulaient pas entrer?

Marie-Jeannne, accablée par ces paroles, la tête courbée et le corps tremblant, répondit alors d'une voix sourde :

— Eh bien donc, tuez-moi tout de suite, tuez-moi!

— François Robertin, dit Morillon, je vous somme de me livrer cette femme!

— Prenez-la, dit Robertin, emmenez-la. Et toi, sois maudite, Marie-Jeanne, sois maudite!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria celle-ci en se tordant les mains, il y a donc toujours quelqu'un qui veille pour punir le crime!

— Nos hommes arrivent-ils? dit tout bas Morillon à Barthe qui jetait un regard furtif par la fenêtre.

— Les voilà! dit de même Barthe.

— Allons, dit Morillon à Marie-Jeanne, marche, malheureuse!

Au même instant, un cri lointain se fit entendre.

— Gare aux gendarmes! disait ce cri.

Tout aussitôt les fils de Robertin, qui avaient aperçu de loin les gendarmes que Morillon avait envoyé chercher par Barthe, rentrèrent dans la cour et se jetèrent vivement dans la haie qui lui servait d'enceinte.

A ce cri : Gare aux gendarmes! le vieux François Robertin oublie le crime de Marie, et se rappelle seulement qu'il a juré que jamais les soldats de la république ne mettraient le pied dans la ferme. Il ne doute plus que ce ne soit Saturnin qui les y ait appelés, et veut à la fois tenir le serment qu'il a fait à son maître et celui qu'il s'est fait à lui-même; il arme son fusil et crie d'une voix tonnante :

— Eh! les gars, sus aux gendarmes!... et vive le roi!

Aussitôt il ajuste Saturnin ; mais celui-ci, rapide comme la pensée, se jette de côté, le coup part et va blesser Marie-Jeanne, qui tombe en s'écriant :

— Merci, mon Dieu ! merci.

— Bas les armes ! crie Morillon aussitôt en s'élançant sur le vieux Robertin, pendant que Rose se précipite sur le corps de la pauvre blessée et que l'ivrogne se secoue dans son ivresse.

La scène menaçait de devenir aussi affreuse que celle qui s'était passée chez Marie-Jeanne, et même elle était déjà plus meurtrière. Au moment où le coup de fusil du père Robertin retentissait dans la chambre, six coups de fusil partaient dans la cour, et trois gendarmes tombaient. Ceux qui étaient restés debout tiraient dans la direction d'où étaient partis les coups de feu, mais leurs balles s'égaraient dans les buissons où s'étaient réfugiés les jeunes gars.

Cependant Morillon avait saisi Robertin ; une lutte terrible s'engagea entre eux.

Barthe, voulant mettre les autres gendarmes à l'abri des attaques des gars de la ferme, courut aussitôt vers la fenêtre et leur crie :

— Montez ici ! montez, l'escalier est à droite...

Mais à l'instant même Saturnin ferme la porte, y met le verrou, et, s'élançant sur Barthe qui, penché à la croisée, montrait aux gendarmes l'escalier qu'ils devaient prendre, il le saisit par les jambes, le soulève et le lance par la fenêtre ; puis se retournant vers Morillon, qui luttait toujours avec le vieux François, il le renverse, et, lui appuyant un pistolet sur la tête, il lui dit :

— Maintenant, parlementons.

L'aspect de la scène changeait à chaque instant.

Cependant les gendarmes, qui ne savaient pas ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre, avaient escaladé l'escalier et s'apprêtaient à briser la porte.

— Arrêtez... arrêtez... s'écria Morillon.

— Vous autres, dit Saturnin à François et à Louis, tenez-moi ce gaillard-là en respect et nous allons voir.

Les deux paysans lui obéirent. Saturnin s'approcha aussitôt de la porte à laquelle on frappait avec violence.

— Ecoutez, dit-il aux gendarmes qui étaient de l'autre

côté; nous tenons ici votre chef en notre pouvoir, le premier coup que vous frapperez à cette porte sera le signal de sa mort.

— Enfoncez la porte, enfoncez la porte, s'écria une voix furieuse du bas de l'escalier.

C'était Barthe qui, relevé de la chute cruelle qu'il venait de faire, gravissait, clopin clopant, jusqu'à la chambre où Morilon était enfermé avec ses ennemis.

Dès qu'il fut arrivé près de la porte, il la heurta avec fureur, en excitant les gendarmes qui, obéissant à Barthe, se mirent en devoir de la faire sauter. Saturnin prit un pistolet, l'arma et le dirigea sur Morillon.

— Allons, dit-il, ce sera un scélérat de moins dans le monde.

— Arrêtez, arrêtez! s'écria Morillon d'une voix de stentor; gendarmes, arrêtez.

— Ne l'écoutez pas, dit Barthe de l'autre côté de la porte; faites votre devoir!

— Mais, misérable, tu vas me faire tuer, cria Morillon, qui trouvait que le zèle de Barthe l'emportait trop loin.

— Vive la république! répondit Barthe; et tout aussitôt, frappant à la porte avec plus de fureur? il se mit à entonner le refrain.

Mourir pour sa patrie,
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— Te tairas-tu, infernale canaille, dit Morillon avec un tel éclat, qu'il couvrit le chant de Barthe; gendarmes, saisissez ce misérable, emparez-vous de lui.

Les gendarmes, reconnaissant enfin la voix de Morillon, obéirent, et bientôt les coups cessèrent; Barthe jurait, hurlait, mais on s'était emparé de lui.

Morillon, échappé au danger que lui avait fait courir son digne acolyte, demanda alors à Saturnin ce qu'il exigeait.

— Vous êtes le maître de moi, lui dit-il; vous pouvez me tuer ici, mais vous comprenez trop bien que vous y passerez tous si vous forcez mes gendarmes à venger ma mort. Demandez-moi donc des choses que je puisse vous accorder,

car s'il en était autrement, s'il me fallait faire des concessions injurieuses à mon honneur, je préférerais mourir ici.

— Et d'abord, dit Saturnin, monsieur l'homme d'honneur, vous allez déclarer à ce brave homme que voilà que je ne suis pas un agent des républicains.

Morillon haussa les épaules et repartit :

— Il me semble que vous ne nous traitez pas en amis. Allons, ferme, dépêchons-nous, reprit-il avec fureur. Ne me faites pas rappeler que sans vous j'aurais peut-être surpris la Rouarie dans son château avec tous ceux qui s'y trouvaient réunis.

— Vous l'entendez ? dit Saturnin à François Robertin.

Celui-ci ne répondit pas, et Saturnin continua :

— Et maintenant vous allez me donner deux passe-ports. Vous en avez de tout prêts dans vos poches, je le sais, et vous avez aussi tout ce qu'il faut pour écrire. Je veux le premier au nom de Louis Robertin et de sa fille, le second en mon nom.

— Pour quelle destination les voulez-vous? dit Morillon en tirant son portefeuille.

— Laissez la destination en blanc, reprit Fichet ; je me chargerai de l'écrire, moi, quand je serai assez loin pour que vous ne sachiez pas de quel côté nous faire poursuivre.

— Soit, dit Morillon en remettant les passe-ports à Saturnin.

— Et maintenant, ajouta ce dernier, veuillez ordonner à vos gendarmes de descendre, de déposer leurs armes dans la cour et de se tenir enfermés dans la salle basse pendant que nous sortirons avec cette jeune fille et Louis Robertin.

— Et qui m'assurera, dit Morillon, qu'une fois mes gendarmes désarmés, les fils de cet homme ne les attaqueront pas et moi aussi ? Voici tout ce que je peux accepter : mes gendarmes se rangeront d'un côté de la cour et les gars de la ferme de l'autre, nous descendrons tous ensemble, nous sortirons de la maison tous ensemble, et alors chacun sera libre de s'en aller de son côté.

— Eh bien ! soit, dit Saturnin ; ordonnez à vos hommes de descendre.

Morillon leur répéta l'ordre convenu ; cet ordre fut exécuté, les gendarmes se portèrent d'un côté de la cour.

— Faites venir vos gars, dit Saturnin à François.

Celui-ci, qui semblait rester étranger à tous ces arrangements, mais dont le regard annonçait quelque sinistre projet, s'empressa de faire ce qu'on lui demandait ; il se mit à la fenêtre, appela ses fils, et les six jeunes gens, armés, se rangèrent de l'autre côté de la cour.

— Maintenant, dit Morillon, nous pouvons sortir.

— Pas encore, dit Saturnin. Rose, et vous Louis, prenez ce passe-port.

Il écrivit sur le passe-port le nom de Nantes et le passa à Rose.

— Ne vous inquiétez pas de moi, leur dit-il, demain je vous aurai rejoints où vous serez ; ou bien, ou m'aura tué.

Puis il se tourna vers Morillon et lui dit :

— Nous allons commencer par laisser sortir ces deux-là.

Rose ne voulait point partir, mais Fichet l'en supplia vivement et lui dit tout bas :

— Attendez-moi à Guéménée.

Rose et son père quittèrent la chambre, descendirent dans la cour et la traversèrent entre les deux lignes armées des gars et des gendarmes, et s'éloignèrent rapidement.

— A votre tour, maintenant, dit Saturnin en s'adressant à François et à Morillon ; descendez tous deux, et que chacun de vous aille se mettre du côté des siens.

— Et vous, dirent-ils à Saturnin, ne venez-vous pas ?

— Un moment, fit celui-ci, je prends ma valise et je pars.

Le paysan et Morillon descendirent et allèrent se mettre chacun d'un côté de la cour.

Mais Saturnin avait compté sans la passion féroce du républicain et du royaliste. En effet, à peine Morillon fut-il rangée près des siens, qu'il leur dit tout bas :

— Gendarmes, quand ce misérable passera tout à l'heure, tirez dessus, et sus aux paysans !

Et en même temps le vieux François disait de même à ses fils :

— Mes gars, quand l'espion se sauvera, tirez dessus, et sus aux gendarmes.

Ils s'apprêtèrent ainsi de part et d'autre, et Saturnin

allait périr victime du fanatisme et de la férocité qui animait alors victimes et bourreaux, lorsque Marie-Jeanne, qui s'était traînée jusqu'au pied du lit, l'appela doucement.

— N'allez pas là, lui dit-elle, ils vous tueront. Tenez, levez cette trappe, là, dans le coin de la chambre ; il y a une issue... vous descendrez, et vous trouverez une porte qui ouvre sur les champs, derrière la ferme.

— Merci, ma fille, lui dit Saturnin, mais après le service que vous venez de me rendre, faut-il donc que je vous abandonne ?

— Laissez-moi, dit Marie-Jeanne, j'aime mieux mourir ici que de vivre comme j'ai fait depuis que j'ai tué mon frère ; seulement, si vous voulez me récompenser du bon avis que je vous donne, prêtez-moi, un de vos pistolets, ça me sauvera la honte de mourir sur l'échafaud, car je le sens, le vieux François ne m'a pas tuée.

— C'est donc vrai, lui dit Saturnin, vous avez tué votre frère ?

— Je l'ai tué, dit Marie-Jeanne, et je vais m'en punir !

Saturnin se détourna et laissa tomber un pistolet près de la pauvre fille ; il souleva la trappe, vit l'échelle et descendit. A peine avait-il ouvert la porte, à peine l'avait-il franchie, qu'il entendit de violentes interpellations.

— Eh bien ! descendrez-vous ? avait crié Morillon, impatient de ne pas voir Saturnin.

— Dépêchez-vous donc ! avait crié François.

Un coup de feu leur répondit; c'était Marie-Jeanne qui venait d'essayer de se frapper au cœur, mais dont la main mourante n'avait ajouté qu'une blessure légère à celle que lui avait faite Robertin.

— Il s'est tué ! s'écria Morillon.

— Eh bien, alors, dit François, tirez, les gars.

Mais l'ordre de François n'était pas achevé que les gendarmes, irrités de la perte qu'ils venaient de faire, firent une décharge générale. Trois des fils Robertin tombèrent ; le père et les trois autres se précipitèrent sur leurs ennemis, et un combat corps à corps s'engagea entre les survivants. Morillon s'était précipité dans la chambre, où il ne trouva plus

que Marie Jeanne, qui s'était levée pour en finir avec la vie en essayant de se précipiter par la fenêtre.

— J'aurai du moins celle-là! s'cria Morillon.

Cependant les gendarmes se défendaient difficilement avec leurs sabres contre des hommes armés de longues fourches. Plusieurs étaient déjà blessés, et c'en était fait peut-être de la troupe de Morillon et de lui-même, lorsqu'un nouveau renfort parut tout à coup. Les paysans, surpris à l'improviste, furent frappés avant d'avoir pu faire face à ces nouveaux ennemis, et le père Robertin et ses six fils étaient gisants dans la cour lorsque Delbenne, qui commandait cette troupe, monta dans la chambre où était Morillon.

— Ah! c'est vous, lieutenant? lui dit Morillon. C'est bien!

— J'ai appris à Guéménée que vous étiez ici, dit Delbenne. Je me suis hâté de venir, car je savais que M. de Perbruck, son fils et d'autres nobles s'y étaient cachés. En avez-vous arrêté quelques-uns?

— Non, dit Morillon, nous n'avons arrêté que cette malheureuse...

— Marie-Jeanne! s'écria Delbenne.

— Accusée d'avoir assassiné son frère, et qui en a fait l'aveu.

— Marie-Jeanne! répéta Delbenne.

Je vous charge de la conduire à Nantes, où elle doit être jugée, reprit Morillon, qui avait enfin atteint la plus chère de ses vengeances. Puis, comme il craignait la désobéissance de Delbenne, il ajouta :

— Barthe vous accompagnera. Quant à moi, je retourne à Paris.

— Seul?

— Je comptais augmenter mon cortége, dit Morillon avec un accent d'affreuse vanité, mais il faut se contenter de ce qu'on a. Je pars avec mes prisonniers.

— Ne seront-ils pas jugés à Rennes? fit Delbenne.

— Un tribunal de département, une guillotine de département... fit Morillon avec un dédain féroce, c'est bon pour des criminels de l'espèce de Marie-Jeanne. Mais moi j'ai Thérèse Moëllien, j'ai Fontevieux, j'ai Louise Desilles, j'ai Picot de Limoëlan et bien d'autres. Je veux montrer les miens à Paris. Je leur ferai voir la capitale, ajouta-t-il avec un rire

féroce. C'est là seulement qu'on fait bien les choses. Adieu, lieutenant... Vous répondez de votre prisonnière sur votre tête.

Une heure après, Morillon retournait à Rennes pour préparer son départ, et Delbenne, accompagné de Barthe, escortait la charrette sur laquelle on avait jeté Marie-Jeanne.

XI

Après le récit que nous venons de faire et en considérant ce qui nous reste encore à raconter à nos lecteurs, nous sommes saisi d'une crainte sur laquelle nous demandons la permission de nous expliquer.

Lorsqu'un écrivain fait ce qu'on appelle un roman d'imagination, il peut arriver qu'on l'accuse de pauvreté, mais on l'accuse rarement d'invraisemblance. Ceci peut paraître un paradoxe ; c'est cependant là qu'est la vérité. En effet, l'imagination la plus hardie se soustrait difficilement aux règles de la logique vulgaire et n'admet comme présentables que les faits que la commune raison lui démontre possibles. Par une contraste bizarre, l'écrivain qui prétend encadrer des faits historiques dans un récit ayant les allures d'un roman, se trouve à chaque pas arrêté par l'extravagante invraisemblance de la vérité.

Ainsi (et sans que personne cependant nous en ait averti) nous sommes certain que le massacre de la famille des Robertin a paru à beaucoup de nos lecteurs une invention sanglante et impossible ; ainsi les scènes qui nous restent à raconter sembleraient être les rêves d'un cerveau malade (*ægri somnia*) si elles n'avaient pour elles l'authenticité de l'histoire. Qu'on veuille donc bien continuer la lecture de ce livre avec cette pensée, que partout et toujours nous avons été au-dessous de la réalité; qu'on veuille bien se rappeler aussi l'épo-

que dont nous racontons quelques épisodes, et peut-être nous blâmera-t-on d'avoir choisi un pareil sujet, mais du moins ne nous accusera-t-on pas d'invention extravagante.

Revenons à notre récit.

Nous avons laissé Saturnin Fichet s'échappant de la ferme de Robertin de Blain et bien résolu à ne plus se mêler en rien des affaires des royalistes. Mais le pauvre garçon avait compté surtout sans ses ennemis. Cependant on ne saurait l'accuser d'imprévoyance, car assurément personne au monde n'eût pu prévenir l'épouvantable scène à laquelle il fut mêlé, et qui fit, pour lui, du jour où il croyait enfin arriver au bonheur et au repos, un jour de deuil qui poussa sa vie dans une voie toute contraire à celle qu'il voulait suivre.

On était au 10 mars, il était huit heures du matin. Dans une petite maison sise à Pont-Rousseau, on faisait les modestes préparatifs d'une noce. Les deux futurs étaient assis l'un près de l'autre dans une petite chambre toute blanche et toute neuve.

— Eh bien, Rose, dit Saturnin Fichet, c'est donc aujourd'hui que vous devenez ma femme.

— Qui sait? répondit Rose avec un profond soupir, qui sait ?...

— Eh! qui diable voulez-vous qui vous en empêche ? dit gaiement Fichet.

— Ne savez-vous donc pas, reprit Rose, qu'on s'est battu à Bressuire ?

— Rose, s'écria Saturnin, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir... Qu'on se batte, qu'on se tue, pourvu que ce ne soit pas dans notre maison, peu m'importe. Je ne mettrais pas le nez à la fenêtre pour voir ce qui se passe dans la rue, quand on dirait qu'on s'y égorge au nom de la république ou au nom du roi. J'en ai tâté et j'en ai assez. Donc, si vous ne voulez pas troubler la joie de cette journée, ne me parlez de rien.

— Vous savez bien pourquoi j'ai peur, dit Rose d'un ton caressant; si je ne tenais pas tant à vous, je ne m'occuperais guère de ce qui peut se passer et de tout ce qui trouble notre mariage. Vous avez été dans tous ces complots royalistes.

— C'est pour cela que je me suis procuré pour témoins des patriotes qui répondent de moi.

— Etes-vous bien sûr de votre oncle Fichet ?

— N'ayez pas peur, Rose ; ce n'est pas pour rien que maintenant que mom père est mort en me laissant une assez jolie fortune, je lui ai promis, en ma qualité d'héritier, d'accepter les comptes qu'il m'avait fait signer, il y a quelque temps, comme mandataire de mon père.

— Mais pourquoi, reprit Rose, avoir choisi aussi pour témoin ce misérable Poiré ?

— Parce que je ne puis pas avoir de meilleur répondant près de la municipalité de Nantes. Jugez de son crédit! Dénoncé par Morillon, il s'est fait réclamer par le club breton et a été mis en liberté.

— Mais qu'a-t-il dit, quand vous avez été lui proposer cela... à lui... qui voulait m'épouser ?...

— Ah dame ! il est devenu vert. Mais mon oncle Fichet, qui le déteste de toute la peur qu'il en a, m'a mis dans le secret de certain commerce de blés dont j'ai les preuves. Je les lui ai montrées, et alors il est devenu doux comme un agneau.

— Il sera donc à la mairie? reprit Rose.

— Le maire ne vous l'a donc pas dit ?

— A quelle heure la cérémonie ?

— Elle dépend des deux autres temoins.

— Qui sont ?

— Le capitaine Delbenne : il a un service extraordinaire ce matin, et il doit me dire à quelle heure il sera libre dans la journée. C'est un brave homme, quoique enragé républicain. Il était avec moi à la ferme de Marie-Jeanne, dans la nuit où les Robertin s'y sont égorgés, et il sait mieux que personne comment Morillon m'a fait prendre le rôle de comte de Perbruck... C'est lui qui m'a procuré mon quatrième témoin, l'adjudant général Beysser, celui qui commandait la garde nationale à la Rouarie, et qui a vu le comte de Perbruck se précipiter par la fenêtre et se tuer. J'ai bien pris mes précautions, et j'espère que personne ne me jettera ma malencontreuse figure au visage pour dire que je suis un autre que moi. Mais voulez-vous que votre père m'accompagne à la mairie ?

Rose secoua tristement la tête.

— Hélas ! rien n'y fait, répondit-elle : il est encore comme tous les jours.

— Eh bien, nous nous servirons du consentement dont je me suis précautionné. A tout à l'heure, ma jolie fiancée, dit joyeusement Saturnin. Je cours et je reviens... Je ne sais, mais tout me sourit aujourd'hui... Voyez comme le ciel est pur et le soleil brillant... Non... non... un jour si joyeux là-haut ne peut être un jour de deuil ici-bas.

— Dieu le veuille ! dit Rose avec un soupir. Allez, allez, et souvenez-vous que je vous attends.

Saturnin partit aussitôt et suivit cette longue suites de ponts qui forme un des faubourgs le plus bizarre qui existe. Jusqu'aux environs de l'hôtel de ville, Saturnin ne vit rien de particulier ; les rues étaient tranquilles et chacun allait ou venait comme à l'ordinaire ; mais dès qu'il s'approcha du temple municipal, il remarqua une certaine animation. Saturnin se rappela alors que le 10 mars était le jour marqué pour le tirage des soldats de la levée de trois cent mille hommes décrétés par la Convention.

» Ah ! se dit-il mentalement, si quelqu'un que je sais bien n'était point mort, c'eût un été bien grand jour que ceci ; et pourtant, ajouta-t-il en regardant des groupes animés répandus çà et là aux environs de l'hôtel, tous ces gens-là ont l'air ravi d'aller à l'armée. La Rouarie se trompait ! »

Saturnin traversa la vaste cour de l'hôtel au milieu d'une foule immense, et arriva à la salle destinée aux mariages. Un garçon de bureau s'y trouvait seul, ce fonctionnaire regarda notre aventurier d'un air fort étonné et lui dit :

— Que diable venez-vous faire ici ?

— Eh parbleu ! repondit Saturnin, vous devez bien le savoir, c'est à vous que j'ai donné mes nom et prénoms, ceux de ma future, ceux de mes témoins qui vont arriver, enfin tous les papiers nécessaires à mon mariage, et pardessus le marché deux belles pièces de cinq francs pour que l'acte fût tout prêt, et que le maire ou un de ses adjoints nous expédiât à l'heure qui devait être décidée par le capitaine Delbenne lui-même ; c'est cette heure que je vous prie de me dire.

— Ah ! ma foi, dit le garçon de bureau, il s'agit bien de mariage aujourd'hui ; la municipalité a bien d'autres choses à faire que d'unir des amoureux. Cependant vous pouvez attendre là, il est possible que le capitaine en ait parlé au maire, et nous le saurons tout à l'heure ; les municipaux sont en séance, et dès qu'ils auront fini, je tâcherai d'arrêter quelqu'un de ces messieurs au passage, et il vous aura bientôt expédiés.

— Reste à savoir, dit Saturnin, si ça ne sera pas trop tard.

— Ça vous regarde, dit le garçon de bureau en lui tournant le dos ; la patrie est en danger, et il s'agit de la sauver avant tout.

Ces mots : *la patrie est en danger !* étaient la formule proposée par la Législative et décrétée plus tard par la Convention, formule en vertu de laquelle les directoires et es municipalités s'établissaient en permanence, et en vertu de laquelle aussi tout citoyen prenait les armes et avait le droit de pourvoir au salut public. C'était toujours un signal de désordre.

A peine Saturnin avait-il fait cette réflexion, qu'un violent tumulte éclata dans la cour de l'hôtel. Poussé par la curiosité autant que par l'inquiétude, il courut vers la fenêtre qui donnait sur la cour et fut très-surpris en voyant entrer presqu'en même temps Delbenne désarmé et entouré de gardes nationaux commandés par l'adjudant général Beysser.

A quelques pas marchait Guillaume Poiré en uniforme ; il donnait le bras au vieux Mathurin Fichet. Enfin venait une charrette sur laquelle se trouvaient deux femmes et un homme, tous trois garrottés. Dans ces deux femmes, Saturnin reconnut tout d'abord Marie-Jeanne et Marguerite, et dans cet homme, enchaîné comme elles, l'homme chez lequel il avait vu M. de Perbruck, le terrible Marchand, le farouche Lemaître, en un mot le bourreau de Nantes. On l'accablait des plus indignes outrages, on lui jetait la boue au visage, et sans l'intervention de la force armée, qui le protégeait, la tourbe populaire, ameutée autour de la charrette, l'eût dix fois mis en pièces. D'ignobles huées, parmi lesquelles s'élevaient de féroces vociférations, accompagnèrent l'entrée de ce cortége dans la cour de la maison commune. La foule s'y rua avec lui, de façon que la charrette se trouva au

milieu d'une enceinte armée, entourée de toutes parts par une multitude en fureur.

Delbenne, Beysser, Mathurin Fichet et Guillaume Poiré entrèrent immédiatement dans l'hôtel accompagnés de quelques soldats, et suivis d'une trentaine de furieux qui parvinrent à forcer les portes et qui montèrent tumultueusement jusqu'au premier étage, où se trouvaient à la fois la salle des mariages et la grande salle où la municipalité était en séance. Ces deux salles étaient contiguës, et il fallait traverser celle où se trouvait Saturnin pour arriver à la seconde. Il vit donc passer devant lui ses quatre témoins, dont l'un, le capitaine Delbenne, paraissait être prisonnier des trois autres.

Avant que Saturnin fût revenu de sa surprise et eût pu en aborder un seul, ces quatre personnages furent introduits dans la salle des séances, et on allait fermer les portes de communication, lorsque la foule, qui s'était ruée dans l'hôtel, exigea impérieusement qu'elles restassent ouvertes. Bientôt, quelques-uns des plus audacieux de cette foule irritée pénétrèrent jusqu'à la salle des séances, malgré la résistance des gardes nationaux. Ils y entraînèrent Saturnin, qui d'ailleurs désirait savoir s'il n'allait pas perdre dans cette bagarre quelqu'un des témoins nécessaires à l'expédition de son bonheur.

Cependant le magistrat qui présidait la séance s'était couvert et avait déclaré qu'il ne pouvait délibérer en présence d'une multitude insurgée. Des vociférations nouvelles, des menaces éclatèrent de toutes parts, et Guillaume Poiré, qui paraissait commander ce mouvement, répondit insolemment que la municipalité de Nantes pouvait bien faire ce que faisait la Convention, qui admettait les sections de Paris durant ses séances, et qui écoutait les députations qui venaient lui apporter leurs réclamations.

Des applaudissements furieux accueillirent ces paroles de Guillaume Poiré, et le magistrat qui présidait la séance, ne se voyant pas soutenu par ses collègues, se décida à écouter les accusations de la populace.

— Eh bien, dit-il à Guillaume Poiré, qu'avez-vous à demander à la municipalité, et pourquoi le capitaine Delbenne est-il amené ici comme un prisonnier ?

Guillaume Poiré fit un geste, et les murmures s'apaisèrent

comme par enchantement. C'était un pouvoir terrible qu'avait ce misérable, et Saturnin eut un moment la pensée de s'échapper. Mais au milieu de l'attention solennelle qu'avait obtenue le farouche républicain, le moindre mouvement eût été une imprudence. Saturnin se fit le plus petit qu'il put, pendant que Guillaume Poiré répondait, avec une insolence qui montrait combien la commune était à la merci des passions populaires.

— Ce matin, dit Guillaume, on est venu m'apporter au château l'ordre d'exécution de deux femmes condamnées à mort il y a quelques jours; l'une était Marie-Jeanne Lefort, l'autre, Marguerite Marchand. Les voici toutes deux. La charrette est entrée, comme à l'ordinaire, dans la cour du château, accompagnée par un piquet de gendarmerie commandé par le capitaine Delbenne : comme d'ordinaire aussi, quelques patriotes dévoués avaient été admis dans la cour, car je veux que tous les actes de ma vie se passent au grand jour, fit Guillaume Poiré d'un ton sententieux, afin que personne ne puisse les calomnier; comme d'ordinaire encore, reprit-il après cette espèce de déclaration, l'exécuteur des hautes œuvres et les aides étaient au pied de la charrette. L'ordre était formel, et j'obéis comme tout bon patriote doit le faire. J'allai donc chercher moi-même les condamnées dans leur cachot, je les amenai moi-même jusqu'au pied de l'escalier de la tour; c'était là tout mon devoir et je l'ai rempli. Mais vous devez penser quelle a dû être ma surprise en entendant aussitôt le capitaine Delbenne s'écrier à l'aspect de l'une des deux coupables :

« Non, non, je n'assisterai pas à cette horrible exécution ! »

A cette révélation de Poiré, la rumeur populaire gronda sourdement.

— Mais ce n'est pas tout, cria Poiré d'une voix retentissante. Au moment où le capitaine Delbenne s'insurgeait contre la loi et refusait d'accomplir son devoir, l'exécuteur des hautes œuvres, imitant ce funeste exemple, cherchait à s'échapper en s'écriant :

« Jamais ! jamais ! jamais ! »

Un mugissement profond des patriotes entassés dans les salles de la maison commune vint glacer Saturnin, car

il savait, lui, d'où venaient le refus de Delbenne et celui de Marchand.

Les magistrats se regardèrent entre eux, et le président reprit, en s'adressant à Guillaume Poiré :

— Quelle mesure avez-vous prise pour remplacer le capitaine Delbenne et assurer l'exécution de la loi ?

Cette question avait pour but de rejeter sur Guillaume Poiré la responsabilité de ce qui s'était passé. En effet, il eût pu remettre les condamnées à un officier inférieur, et le refus de Delbenne eût été ensuite porté devant l'autorité chargée spécialement de juger ce manque d'obéissance ; mais Guillaume Poiré repartit avec insolence :

— Je n'ai pas de mesures à prendre au delà des pouvoirs qui me sont conférés ; j'ai représenté au capitaine Delbenne que j'avais reçu l'ordre de lui remettre les deux condamnées, et que je ne pouvais les remettre à nul autre... mais il m'a répondu par un refus constant ; il a même voulu s'éloigner.

— Et vous l'avez arrêté ? dit le président.

— Il a été arrêté par les patriotes, dont j'ai eu beaucoup de peine à maintenir l'indignation, répliqua dédaigneusement Poiré.

— Oui ! oui ! crièrent quelques voix furieuses, c'est nous...

— C'est un acte illégal, dit le président en se levant ; nul n'a le droit de faire justice en dehors des autorités constituées. Il vous fallait envoyer un message à la municipalité ; et, dans tous les cas, c'est une faute grave que d'avoir laissé pénétrer dans la prison, dont le commandement vous est confié, d'autres personnes que les agents de l'autorité.

— Quand le peuple est ici, repartit Poiré, je ne vois pas pourquoi je serais si coupable de l'avoir laissé entrer dans le château.

Des applaudissements éclatèrent en faveur de Poiré, parmi lesquels on put entendre quelques cris contre la municipalité. C'était en petit une de ces scènes de violence où les tribunes de la Convention, envahissant quelquefois jusqu'aux siéges des députés, dictaient les volontés de quelques féroces démagogues à la souveraine puissance des représentants de la nation. De même que la Convention subissait quelquefois ces tyrannies, la municipalité de Nantes fut

obligée d'y céder. Elle se tut devant les cris de la populace, et le président, continuant de s'adresser à Guillaume, reprit :

— Dans tous les cas, votre présence était inutile ici, un avis suffisait, et un autre officier eût été désigné par nous pour remplacer le capitaine Delbenne.

— C'est ce qu'il est facile de dire, mais c'est ce qu'il n'était pas facile de faire, reprit Guillaume ; à l'instant même où j'avais calmé la juste indignation du peuple, un second refus d'obéir à la loi rallumait cette indignation ; l'exécuteur des hautes œuvres voulait aussi se soustraire à l'accomplissement de son devoir. J'ai dû requérir immédiatement son arrestation, et c'est en ce moment que la révolte a insolemment levé la tête. J'ai trouvé parmi les gendarmes du capitaine Delbenne la plus coupable désobéissance ; mes ordres sont restés sans exécution, et plusieurs de ses soldats m'ont répondu qu'ils n'avaient d'ordre à recevoir que de leur capitaine. Citoyens, reprit Poiré, c'est aujourd'hui le 10 mars, c'est aujourd'hui un jour immortel .. Permettrons-nous aux traîtres d'en faire un jour de révolte et de trahison ?

— Non ! non ! répondit-on de tous côtés.

— J'ai pensé comme vous, reprit Poiré, et c'est pour le salut de la patrie en danger que j'ai eu recours à la fois à l'intervention magnanime des patriotes dévoués et à celle de l'adjudant général Beysser, que j'ai fait requérir de me prêter main-forte. C'est alors que la volonté du peuple s'est fait entendre, et je lui ai obéi, comme nous devons tous lui obéir.

Cette dernière phrase prononcée d'un ton menaçant fut encore couverte par les applaudissements de la populace.

— L'exécuteur des hautes œuvres vous a donc accompagné ? reprit le président, qui, ne pouvant réprimer ces féroces démonstrations, faisait semblant de ne pas les apercevoir.

— Oui, répondit un homme du peuple, qui d'une main portait au bout d'une longue perche une culotte déchirée, tandis que de l'autre il brandissait un sabre nu. Oui, nous l'avons amené, et avec lui les deux coupables.

— Pourquoi, reprit le président avec sévérité et en parlant toujours à Guillaume Poiré, pourquoi n'ont-elles pas été réintégrées dans la prison ?

— Parce qu'on prépare une trahison ! s'écria ce même homme, parce qu'on veut faire échapper les condamnées, parce qu'on veut priver le peuple de sa vengeance ! Il faut qu'elles marchent tout de suite à la guillotine, il faut que Delbenne les accompagne et que le bourreau les exécute.

— A la guillotine ! à la guillotine ! crièrent les furieux qui avaient pénétré dans la salle.

Ce cri gagna de proche en proche, descendit l'escalier que la foule avait envahi, et la cour retentit immédiatement de hurlements prolongés disant : A la guillotine ! à la guillotine !

A ce moment, Saturnin, qui était près de l'une des fenêtres, se pencha pour regarder dans la cour, pendant que les membres de la municipalité restaient immobiles et silencieux. Le misérable bourreau était assis par terre, la tête basse, mais sans pouvoir dérober aux regards avides qui l'entouraient les larmes qui coulaient de ses yeux. Marie-Jeanne, à genoux dans la charrette, cachait son visage dans les plis de la robe de Marguerite, tandis que celle-ci, debout, le front haut, le regard assuré, répondait aux vociférations et aux menaces de la foule par une sourire de mépris.

— Mais on va les égorger ! s'écria imprudemment Saturnin.

Guillaume Poiré l'aperçut; et un sourire féroce glissa sur ses lèvres.

— Qu'on fasse monter ici l'exécuteur des hautes œuvres, reprit le président, et qu'on introduise aussi les condamnées dans cette salle. Citoyens, ajouta-t-il en se levant, la municipalité connaît ses devoirs ; elle les remplira, soyez-en certains, et forcera à les remplir ceux qui voudraient se soustraire à la rigueur de leur mission. Adjudant-général Beysser, faites évacuer la salle des séances, s'écria-t-il avec autorité, et amenez ici les condamnées et l'exécuteur des hautes œuvres.

— Non ! non ! répondirent quelques voix en tumulte.

Beysser tira son sabre, et, s'avançant vers les mutins, leur dit d'une voix tonnante :

— Si vous voulez que les autres obéissent à la loi, commencez par y obéir vous-mêmes !

Et sans attendre la réponse des mutins, il ordonna à ses

soldats de les repousser hors de la salle des séances, et s'avança le premier contre eux le sabre au poing.

— N'oubliez pas que le peuple attend ! crièrent quelques hommes en se retirant.

Beysser repoussa la foule jusque dans la cour. Arrivé là, il fit descendre les deux condamnées de la charrette, on détacha Marchand, une compagnie prit position au travers des portes de l'hôtel, et Beysser regagna la salle des audiences avec les nouveaux personnages qu'il avait été chercher d'après les ordres de la municipalité.

XII

Cependant Guillaume Poiré s'était approché de Saturnin Fichet.

— Quand cette affaire sera finie, lui avait-il dit, nous arrangerons la tienne.

L'air de Guillaume donna à réfléchir à Saturnin, mais il n'était plus temps de s'échapper : on avait fermé les portes de la cour et on avait introduit dans la salle des séances les victimes que Beysser venait de soustraire à la fureur de la populace. Delbenne et Mathurin Fichet étaient restés aussi. Marie-Jeanne se détourna en voyant Saturnin, et Marguerite attacha sur lui un long regard comme pour contempler encore une fois la vivante image de celui qu'elle avait tant aimé. Lemaître semblait devenu idiot. Cependant le président avait repris sa place.

— Eh bien ! citoyen Delbenne, dit-il en s'adressant enfin au capitaine, je pense vous avoir montré combien nous savons apprécier les services que vous avez rendus à la cause publique, en ne vous interrogeant pas devant des hommes dont l'exaltation eût pu prêter à vos paroles un sens que vous ne voudriez peut-être pas leur donner ; mais maintenant,

j'espère que vous nous direz d'où vient votre refus de remplir les ordres de la commune ?

— Messieurs, repartit Delbenne d'une voix triste, mais grave, si trois ans de ma vie passés à poursuivre les ennemis de la république, si plus de vingt combats soutenus contre les révoltés, si de nombreuses blessures reçues dans ces périlleuses expéditions m'ont valu, comme vous le dites, votre estime, j'en demande une seule preuve ; et peut-être, ajouta-t-il d'une voix amère, ai-je le droit de vous la demander, car de moindres services et de moins longs que les miens ont obtenu à d'autres un grade et des réconpenses qui m'étaient dus.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, capitaine Delbenne, reprit Beysser, vous avez tort, attendu que je n'ai rien demandé et que je n'ai empêché personne de préférer vos services aux miens.

— Ce n'est pas pour vous que je le dis, reprit Delbenne, mais pour ceux qui m'ont fait votre inférieur quand ce serait à moi de vous donner des ordres.

— Nous savons qu'on a été injuste envers vous, dit le président, et vous pouvez être sûr que cette injustice sera réparée.

— Eh bien, dit Delbenne, l'accasion est toute venue, dispensez-moi du service que je devais faire aujourd'hui, et ne me demandez pas la raison de mon refus.

— C'est impossible, reprit le président, nous ne pouvons vous dispenser de ce service, qu'autant que les raisons que vous nous donnerez pourront être répétées au peuple et satisfaire à ses justes exigences.

— S'il en est ainsi, dit Delbenne, faites-moi arrêter, faites-moi juger, car je ne répondrai pas.

— Comme il vous plaira, capitaine, répondit le président ; c'est vous qui l'aurez voulu. Et vous, ajouta-t-il en se tournant du côté du bourreau, n'avez-vous pas refusé aussi de faire votre devoir ?

— Oui, dit Marchand d'un ton sombre, je l'ai refusé, je le refuse et je le refuserai toujours.

— Et comme le capitaine Delbenne, sans doute, vous prétendez taire la cause de votre refus ?

— Jamais vous ne la saurez, reprit Marchand.

— Ceci devient étrange, citoyens, dit l'un des membres de la municipalité, et cela doit nous faire supposer que quelques complots se trament dans l'ombre contre la liberté. Ce sont deux traîtres!

— Envoyez-moi seul contre une armée d'insurgés, dit Delbenne, et j'irai.

— Qu'on me livre trente têtes par jour, reprit Marchand d'un air sinistre, et je les ferai tomber; mais pas celle-là, ajouta-t-il en se détournant.

— Quelles sont donc ces condamnées, dit le président, et quels rapports y a-t-il entre elles et ces deux hommes? Nous allons les interroger, et peut-être obtiendrons-nous d'elles une réponse catégorique à nos questions.

La première à laquelle il s'adressa était Marie-Jeanne.

— Connaissez-vous cet homme? dit le president en lui montrant Marchand.

— Oui, répondit-elle : je le connais pour être le bourreau, depuis qu'on la garrotté sur notre charrette pour avoir refusé de nous exécuter.

— Mais, celui-ci, ajouta le président en lui montrant Delbenne, ne le connaissez-vous pas?

Marie-Jeanne regarda Delbenne, qui resta immobile et les yeux baissés.

— Non, dit-elle alors avec dédain, non, je ne le connais pas.

— Tu te trompes, Marie-Jeanne, dit Guillaume Poiré, tu le connais : il était avec Morillon le soir où tu as assassiné ton frère; il savait ton crime, et il t'a laissée libre, et lorsque l'on t'a jugée pour ce crime, il n'est pas venu déposer contre toi.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi, capitaine? dit le président.

— Parce qu'il était l'amant de la fratricide, repartit Guillaume Poiré avec emphase.

— Est-ce vrai? dit le président.

— Oui, c'est vrai, répondit Delbenne en s'arrachant à son abattement: s'il y avait quelque justice au tribunal révolutionnaire, cette malheureuse eût dû être acquittée, car c'est en voulant ouvrir sa maison aux républicains

qu'obligée de se défendre contre les brutalités de son frère, elle l'a involontairement atteint d'un coup mortel.

— Ceci change la question, dit le président, et si le citoyen Delbenne veut jurer...

Delbenne levait la main et s'apprêtait à parler quand Marie-Jeanne l'arrêta tout à coup.

— Merci, Delbenne, fit-elle avec hauteur, merci, il n'est plus temps. Quand tu m'as trouvée mourante à la ferme de Francois Robertin, et que je t'ai demandé une arme pour m'achever, il fallait me la donner; si tu l'avais fait, je ne monterais pas aujourd'hui sur l'échafaud, et toi tu ne craindrais pas de voir mourir celle que tu as livrée toi-même au bourreau; tu ne te serais pas compromis en refusant de faire ton métier de gardien de la guillotine, tu ne m'aurais pas humiliée en prenant si tardivement et si inutilement ma défense, et tu n'aurais pas manqué au premier des devoirs d'un homme d'honneur, comme tu viens de le faire, en disant devant tout le monde que j'avais été ta maîtresse.

Delbenne baissa la tête sans répondre; Marie-Jeanne se tourna du côté des magistrats et s'écria avec une violente exaltation :

— Soyez justes, citoyens, cet homme m'a déshonorée, et cet homme, en me déshonorant, m'a poussée au crime pour lequel j'ai été condamnée; n'est-il pas juste que celui qui m'a valu ce malheur et cette infamie me mène mourir, et alors même que ce ne serait pas son devoir, n'en ferez-vous pas son châtiment ?

Les magistrats se regardaient étonnés de cette fière résolution. Pendant ce temps, Marchand regardait aussi Marguerite d'un air éperdu et suppliant. Il semblait lui demander grâce ; mais à peine la pauvre Marie-Jeanne eut-elle fini de parler que Marguerite reprit :

— Elle a raison, citoyens, chacun aujourd'hui doit faire son devoir. Celui des victimes est de bien mourir, et nous sommes prêtes toutes deux; celui des vaillants soldats de la république est de servir d'escorte à des prisonniers et de garde d'honneur aux échafauds. Que le capitaine Delbenne l'accomplisse. Quant au devoir des bourreaux, c'est de couper des têtes... et j'attends que cet homme vienne remplir le sien ! ajouta-t-elle en désignant son père.

— Jamais! Marguerite! jamais! s'écria Marchand en se traînant vers elle.

— Vous connaissez donc cette femme? dit le président.

Marchand se tut... Marguerite le mesura du regard avec un sourire de mépris.

— Oh! oui, reprit-elle avec une farouche résolution, il me connaît!... il me connaît, et il a été sans pitié lorsque je lui demandais grâce pour celui que j'aimais; il a été sans pitié tant qu'il a espéré que le désespoir me ferait courber la tête... mais maintenant qu'il faut la faire tomber, il a peur et il refuse; mais heureusement il n'est pas permis au bourreau de choisir ses victimes.

— Non, s'écria Marchand, mais il est permis à un père de préférer la mort à l'horreur d'être le bourreau de sa fille.

Cette déclaration jeta un nouvel étonnement et une terreur glacée dans l'assemblée. Les magistrats n'osaient pas ordonner un si épouvantable sacrifice. A ce moment, Guillaume Poiré, qui se taisait depuis quelque temps, reprit la parole. Ses yeux brillaient d'un éclat sanglant, une écume rougeâtre bordait ses lèvres minces.

— La patrie est en danger! s'écria-t-il d'une voix stridente, il faut que ces femmes soient exécutées. Oubliez-vous, ajouta-t-il avec une rage croissante et en montrant Marguerite, oubliez-vous que celle-ci a épouvanté ses juges par l'audace de ses aveux; elle s'est vantée d'avoir participé de tout son pouvoir à la conspiration de la Rouarie... Le peuple l'attend, le peuple la veut, et le peuple, en voyant les délais apportés à sa mort, se demande si les autorités sont les complices de cet infâme complot. Quant à celle-là, dit-il en désignant Marie-Jeanne, il faut aussi qu'elle meure pour l'honneur de la république : déjà les aristocrates disent de toutes parts que la république protége l'assassinat quand il est commis au profit de ses amis. Si vous épargnez la maîtresse de Delbenne, ces propos des aristocrates ne seront plus une calomnie, mais une vérité. Il faut que ces femmes meurent et à l'instant même, il faut que chacun fasse son devoir... Nul sentiment ne doit passer avant celui de la patrie, et Brutus, condamnant son fils à mort, doit servir d'exemple à ceux dont l'âme trop faible s'abandonne aux lâches tendresses de l'amour et de la paternité.

Les gardes nationaux applaudirent à cette violente apostrophe en style maratiste. La municipalité vit qu'il fallait céder.

— Eh bien! dit le président, justice sera faite. Adjudant Beysser, conduisez ces femmes à la place du Bouffay.

A peine le président avait-il prononcé ces paroles, qu'un tumulte effroyable s'éleva dans la cour; les portes furent de nouveau forcées et envahies aux cris de : A la guillotine! à la guillotine! Presque aussitôt un homme fend la foule... c'est Barthe; il s'élance au milieu de la salle, et, promenant autour de lui des yeux fauves et étincelants, il s'écrie :

— Que viens-je d'apprendre, citoyens! Quoi! les complices de la Rouarie vivent encore, lorsque déjà la sainte guillotine a effacé du nombre des vivants les brigands qui av aien voulu désoler ce pays par la guerre civile!

— Grand Dieu! s'écrie malgré lui Saturnin, Thérèse Moëllien...

— La fille Moëllien, reprit Barthe, Fontevieux, Laguyomarais, la fille Louise Desilles (c'était la noble Angélique, dont ils ignoraient le nom), Limoëlan et vingt-huit autres, tous ont payé ce crime de leur tête. Paris, en les frappant avec la rapidité de la foudre, a voulu protéger vos départements que menaçaient leurs menées incendiaires;... et vous, vous hésitez! Faut-il donc que je retourne à Paris pour y dire que le département de la Loire-Inférieure abandonne la cause du peuple et fuit lâchement au moment du danger? Car vous ne savez donc pas qu'à l'heure où vous êtes ici paisiblement assemblés, les contre-révolutionnaires et les aristocrates se lèvent de tous côtés! Vous ne savez donc pas que pour arriver jusqu'ici il m'a fallu traverser des villages où l'on a arboré le drapeau blanc!

A cette déclaration, tout le monde se lève. Alors Barthe, parodiant le mot célèbre de Mirabeau parlant de la banqueroute, s'écrie d'une voix de tonnerre :

— L'insurrection est debout, elle vous entoure, elle vous presse, elle bat vos portes au cri de vive le roi, et vous délibérez!

A cette apostrophe, le président s'écrie :

— Faites votre devoir!

— A la guillotine l'aristocrate! reprend la foule avec fureur.

— Marche, capitaine Delbenne! s'écrie Poiré.

Delbenne oublie Marie-Jeanne en apprenant que l'insurrection menace Nantes; il reprend son sabre des mains de Beysser. Le malheureux Marchand, éperdu, reste seul incertain et tremblant.

— Allons!... allons!... s'écrie Marguerite, hâtons-nous! La Rouarie, Thérèse, Césaire et les autres m'attendent au ciel... Hâtons-nous... pour que je leur apporte la nouvelle que le règne des tyrans touche à son terme. Vive le roi et meure la république! s'écrie-t-elle.

A ce cri répondent les plus féroces vociférations. Le peuple veut s'emparer de Marguerite : mais elle se place d'elle-même au milieu des soldats.

— L'échafaud m'attend et je le réclame! s'écrie-t-elle.

Beysser et Delbenne, à la tête de soldats, font reculer la foule qui cependant s'est emparée du malheureux Marchand et qui le pousse avec brutalité du côté de l'extérieur en lui disant :

— A ton ouvrage!... va...

On traversa ainsi la première salle et bientôt on atteignit l'escalier. Alors commença un nouveau tumulte. Les hommes qui avaient suivi Barthe, apprenant qu'enfin les coupables vont être exécutés, descendent avec rapidité et portent l'heureuse nouvelle à la multitude demeurée dans la cour et dans les rues adjacentes. L'annonce d'une victoire sur les armées coalisées eût été moins joyeusement reçue. Des cris, des acclamations, des vivats éclatent de tous côtés, et lorsque les deux malheureuses condamnées paraissent, un effroyable tonnerre d'applaudissements les accueille.

Quelques voix demandent le bourreau, et l'on force l'infortuné Marchand à monter sur l'odieuse charrette. Alors la marche commence au milieu des chants de triomphe, des transports de joie, des danses et des hurlements de la populace.

Cependant Delbenne et Beysser s'étaient éloignés pour reprendre le commandement de leurs soldats. Saturnin comprit qu'il ne fallait pas compter sur ses témoins pour ce jour-là, et quitta la municipalité. Mais, à vrai dire, ce

n'était pas la pensée de son mariage qui l'occupait à ce moment. La scène qui venait de se passer, celle qui allait se dénouer à quelques pas, pesaient sur son esprit. Il marchait au hasard comme un homme ivre, sans savoir où il allait; il ne voyait point les femmes tremblantes et effarées rentrer dans leurs maisons ; il ne voyait pas les hommes en sortir tout armés. Il n'entendait pas la générale qui battait au loin et qui passait près de lui promenant dans toute la ville son appel triste et désolé. Il n'entendait pas le tocsin qui sonnait incessamment dans les clochers. Tous ses regards, toute son attention, toute sa vie, étaient fixés sur l'image de ce père condamné à exécuter sa fille. Il croyait avoir repris le chemin de sa maison, et il cherchait à s'arracher à cette affreuse pensée, lorsque, entraîné par la foule, il arriva ainsi jusqu'à la place du Bouffay, où l'avait précédé la charrette emportant l'exécuteur et les deux victimes. Au moment où Saturnin mit le pied sur le pavé de cette place sanglante, un hurlement si féroce ébranlait les airs que le malheureux s'arrêta et leva la tête. Il était en face de la guillotine. La sanglante bascule se relevait, et Marguerite était seule, debout sur l'échafaud. Un homme présentait au peuple une tête coupée. C'était celle de Marie-Jeanne !

Saturnin chancela et tomba appuyé contre un mur; mais ce charme épouvantable qui enchaîne le regard de l'homme à ce qui le torture, cloua pour ainsi dire les yeux de Saturnin sur l'infernale machine. Il regardait Marguerite, qui, le visage calme, le sourire à la bouche et les yeux pleins d'enthousiasme, se présentait aux aides de l'exécuteur comme une fiancée s'abandonne aux mains qui vont présider à sa parure. Marchand était debout derrière elle, son visage était pourpre, ses yeux sortis de leur orbite jetaient sur la foule un regard immobile et sans raison. Cependant l'œuvre des aides fut bientôt achevée. Marguerite était liée sur la planche fumante encore du sang de Marie-Jeanne. La bascule s'abaissa et présenta la tête au couteau. Aussitôt les aides se reculèrent pour laisser à Marchand le soin de venir détacher le cordon qui soutenait en l'air le glaive pesant de la guillotine. Ils l'avertirent qu'il était temps, mais il demeura immobile, et la populace se mit à l'appeler avec d'effroyables hurlements.

Comme si ces cris eussent éveillé le bourreau au milieu de son désespoir, il releva la tête, fit un pas, tendit le bras pour détacher le fatal cordon; mais tout à coup il chancela, tourna sur lui-même, et tomba sur le plancher de l'échafaud.

Marguerite, cependant, attendait le coup mortel.

— Le bourreau! le bourreau! cria-t-on de tous côtés.

— Il est mort, répondit un des aides du haut de l'échafaud.

Et tout aussitôt les sifflets et les huées d'éclater, car le peuple avait été privé de la grande joie qu'il se promettait en voyant un père exécuter sa fille. On se rua vers l'échafaud, la ligne de soldats qui l'entourait fut brisée, quelques forcenés gravirent l'échelle, ils repoussèrent les aides, les précipitèrent du haut de la guillotine et se mirent à entonner la *Carmagnole* en dansant sur l'estrade.

Marguerite attendait toujours.

— Achevez-la! achevez-la! crièrent quelques voix pitoyables.

Mais les monstres qui s'étaient emparés de la guillotine trouvaient trop de joie à laisser ainsi languir leur victime, et voulant montrer au peuple comment ils s'entendaient à venger la république de ses ennemis, ils relevèrent la bascule, de façon qu'on pût voir en face le visage de la malheureuse Marguerite.

Elle était calme, et un fier sourire animait encore ses lèvres. A cet instant, les gendarmes, refoulés par la populace, se précipitèrent à leur tour vers l'échafaud, et ils eurent bientôt chassé les misérables qui l'occupaient, et l'ordre parut se rétablir un moment. Des cris tumultueux, dictés par la fureur d'une part, par la pitié de l'autre, demandaient qu'on achevât l'exécution; mais le bourreau était mort, les aides exécuteurs avaient disparu, et aucun de ceux qui portaient l'uniforme n'eût voulu salir sa main au contact du cordon qui tenait la mort suspendue.

Marguerite attendait toujours!

Tout à coup les tambours, dont la populace n'avait pu entendre le bruit qu'elle étouffait sous ses cris, pénétrèrent de tous côtés sur la place du Bouffay en battant la générale. En même temps une compagnie de la garde nationale,

courant au poste qu'on venait de lui assigner, passe en criant :

— Aux armes ! voilà les brigands !

Le bruit des tambours, les cris des soldats, l'aspect d'une pièce de canon que les artilleurs amènent au pas de course, tout cela produit sur la multitude une terreur si soudaine, qu'elle s'échappe par toutes les issues en criant :

— Aux armes, aux armes ! voilà les brigands !

Cependant Saturnin était resté immobile à sa place ; le flot des fuyards le heurte, le pousse ; il n'entend rien et ne tente rien, tant est puissante la fascination qu'exerce sur lui l'aspect de cette tête promise à la mort.

La place était déjà vide, quelques gendarmes seuls, demeurés au pied de l'échafaud, se demandaient ce qu'il fallait faire, lorsque tout à coup, au-dessus des murmures lointains des tambours et du peuple, Saturnin entend une voix qui crie :

— Mon Dieu, mon Dieu ! n'aurez-vous pas pitié de moi !

C'était Marguerite qui attendait toujours !

A cette voix un vertige furieux s'empare de Saturnin ; il court vers l'échafaud, y monte à son tour. Les gendarmes, le prenant pour un de ces forcenés qui, au besoin, usurpent l'office du bourreau, le laissent passer, espérant que la férocité de cet homme va les arracher à leur embarras ; mais Saturnin, à peine arrivé sur la plate-forme, se sert de la force athlétique dont il était doué, brise les courroies qui retenaient la victime, l'enlève sur ses épaules, et, chargé de ce précieux fardeau, il descend l'échelle fatale.

Les gendarmes se précipitent à sa rencontre pour l'arrêter ; mais tout à coup Delbenne parait criant : En avant ! on attaque les faubourgs. Les soldats le suivent, satisfaits de n'avoir pas à rendre à la guillotine la victime qui vient de lui échapper. Saturnin passe donc, et gagne une rue détournée. Le désordre lui permet de poursuivre sa marche, car de tous côtés ce sont des hommes qui courent aux armes, des femmes emportant leurs enfants dans leurs bras, si bien que personne ne fait attention à lui ; et il traverse ainsi l'île Feydeau, gagne les ponts et court comme un insensé du côté de sa demeure. Il arrive enfin épuisé de

fatigue, haletant, la poitrine prête à se briser sous les pulsations violentes de son cœur. Des cris perçants et son nom prononcé d'une voix déchirante l'appellent tout à coup ; il laisse échapper son précieux fardeau, il court, et un spectable horrible s'offre à ses yeux : sa maison, qu'il avait quittée quelques heures avant si calme et si souriante, était en proie aux flammes.

Rose, sa jeune et belle fiancée, se montrait à l'une des croisées ouvertes, et appelait vainement à son aide. Cependant les hommes ne manquaient pas, mais déjà ils étaient sourds à tout sentiment d'humanité. En effet, c'étaient d'un côté les paysans des environs de Pont-Rousseau conduits par M. de Champagnolles, et de l'autre les gardes nationaux de Nantes, commandés par Guillaume Poiré, engageant les uns contre les autres une lutte désespérée.

La maison de Saturnin se trouvait au centre de ces deux groupes qui s'envoyaient réciproquement la mort. Saturnin oublie qu'il lui faut passer entre les feux des royalistes et des républicains pour arriver jusqu'à sa fiancée ; il s'élance, mais à l'instant même un coup de feu parti des rangs des gardes nationaux l'atteint et le blesse. La douleur l'arrête ; il se relève, il essaie encore d'avancer, mais à ce moment il voit Rose porter la main à son front, il voit le sang inonder son visage, elle chancelle, elle tombe, et de son dernier regard, de son dernier geste, elle désigne à Saturnin celui qui l'a frappée ; il se retourne ivre de douleur et de vengeance, et reconnait Guillaume Poiré. C'en était fait du misérable si tout à coup les paysans, entraînés par M. de Champagnolles, ne se fussent élancés vers Saturnin et ne l'eussent enlevé pendant que les gardes nationaux reculaient devant cette attaque imprévue.

— Rose, Rose !... criait Saturnin en se débattant parmi ceux qui l'avaient arrêté, Rose, je te vengerai !

Mais bientôt la force lui manqua et il tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il était assis sur le revers d'un fossé, une foule de paysans l'entouraient, et devant lui se tenaient Marguerite et M. de Champagnolles.

— Où suis-je, et que s'est-il passé ? murmura Saturnin.

— Comte de Perbruck, répond aussitôt M. de Champa-

gnolles, votre père, le baron de Paradèze et le brave la Châtaigneraie viennent d'être tués à l'attaque de Machecoul. Leur sang crie vengeance !

— Et celui de Rose aussi, ajouta tout bas Marguerite.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ? dit Saturnin l'œil éperdu.

— Nous voulons que vous soyez notre chef, lui crie-t-on de tous côtés.

On lui tend des armes, et, pendant ce temps, Marguerite s'approche de lui et lui dit tout bas :

— Venez ! il n'y a plus au monde que nous deux qui sachions ce secret.

— Eh bien ! soit, dit Saturnin en se levant avec un élan furieux, vive le roi, et meure la république !

— Vive le comte de Perbruck ! répondent les paysans.

Ce fut ainsi qu'une fois encore Saturnin se trouva engagé dans cette lutte qu'il avait toujours voulu éviter.

A la même heure, plus de huit cents communes arboraient le drapeau blanc et commençaient cette guerre terrible qui coûta tant de sang à la France.

XIII

Un an s'était écoulé depuis que Saturnin, arrivé à Nantes, avait été mêlé malgré lui aux complots qui se tramaient en silence pour le soulèvement des provinces de l'Ouest. Au 10 mars 1793, cette insurrection avait enfin éclaté, et les hommes capables avaient surgi pour cette guerre, comme ils avaient surgi quelques années auparavant pour les délibérations de la Constituante et la réforme de la vieille monarchie. Admirable pays que la France ! toujours prête à tous les événements, et qui porte dans son sein tous les courages et toutes les intelligences.

Lorsque Louis XVI, forcé par la pénurie du trésor à en appeler au peuple, se résolut à convoquer les états généraux, la noblesse, le clergé, la cour, se demandaient ce qu'on pouvait espérer d'une réunion de bourgeois obscurs, plus tard, lorsque les états furent assemblés, ces privilégiés s'obstinèrent à ne voir dans cette illustre assemblée qu'un ramassis de factieux qu'il fallait chasser à coups de cravache. Ce fut alors que la Constituante leur répondit par Mirabeau, Barnave, Bailly et cent autres, et abattit d'un revers de sa main les priviléges de la noblesse et du clergé. Elle laissa la monarchie debout, mais tellement affaiblie, tellement minée et sapée dans ses antiques bases, qu'il était facile de prévoir sa chute.

Le pouvoir qui la remplaça eut à son tour ses heures d'aveuglement. Ainsi, lorsqu'on lui signalait de tous côtés les projets de la Vendée, il se demandait à son tour où étaient les hommes qui pourraient tenter une pareille insurrection contre la France entière. L'insurrection lui répondit par Bonchamp, Stofflet, Lescure, Larochejaquelein, Delbée, et cent autres dont les noms moins illustres peut-être appartenaient cependant à des hommes d'un courage, d'une persévérance et d'un héroïsme qui les eussent mis au premier rang dans une époque moins féconde en héros de tous genres.

Un an s'était à peine écoulé, avons-nous dit, et cent combats divers avaient déjà signalé l'insurrection des insurgés de l'Ouest. A Bressuire, à Machecoul, à Thouars, à Fontenay, à Saumur, à Nantes, à Villiers, dans vingt autres endroits, les Vendéens avaient fait reculer les troupes de la république et leur avaient vendu chèrement d'incertaines victoires. Les généraux vaincus se succédaient rapidement. Westermann, Biron, Santerre, Beysser, tous ceux qui avaient promis la soumission de la Vendée, avaient chacun à son tour reçu de cruelles leçons. Enfin, la défaite de l'armée de Mayence, qui devait anéantir en quelques jours cette misérable insurrection, avait donné la mesure de cette guerre à laquelle il ne manqua ni le courage des chefs ni celui des soldats, ni la science militaire, ni l'audace des attaques; mais à laquelle il manqua un homme qui résumât dans une volonté unique la volonté de tous, un homme qui pût faire participer l'armée

entière aux succès de quelques-uns, et donner à ce vaste mouvement une impulsion unique, persistante et toujours présente.

Cet homme qui manqua aux Vendéens, la Convention le trouva : ce fut le général Marceau.

Cependant lorsqu'il arriva dans les provinces insurgées, ce n'était déjà plus la guerre telle qu'il avait pu la voir sur les frontières françaises et telle qu'elle s'était faite dans le pays même.

Il y avait encore des combats, il y avait encore des batailles ; mais il y avait surtout des massacres. Républicains et royalistes ont vainement essayé de répudier les hommes qui se rendirent coupables des cruautés inouïes dont les provinces de l'Ouest furent le théâtre, les uns et les autres ont beau faire, Bouchu appartenait au parti royaliste, comme Carrier au parti républicain. C'est le sort des guerres civiles de se déshonorer par leurs excès, et c'est une vérité qu'il faut reconnaître avec douleur, c'est que les mêmes hommes qui égorgent impitoyablement leurs concitoyens, armés ou désarmés, reculeraient devant la pensée de commettre de pareilles atrocités envers des ennemis étrangers.

Avant de reprendre ce récit, nous voudrions bien faire comprendre à nos lecteurs quelle était la position de ces malheureuses provinces : partout dans les villes la mort organisée par les tribunaux révolutionnaires, partout dans les campagnes les paysans armés, et des deux côtés un esprit de rage et de férocité qui semblait avoir oublié les mots de victoire et de défaite, pour les remplacer par ceux de massacre et de martyre. Les nobles cris de ralliement qui menaient d'ordinaire les Français au combat avaient été remplacés des deux côtés par un seul et même mot :

TUE ! TUE !

On ne faisait plus de prisonniers sur le champ de bataille tant qu'on avait la force de les immoler ; et quand il fallait absolument que la fatigue arrêtât les vainqueurs, la mort des vaincus était seulement renvoyée au lendemain ; seulement, le lendemain, le massacre suspendu la veille s'appelait exécution.

Mais ce n'était pas tout, la cruauté avait fini par pénétrer jusque dans les indifférents. Une partie de la popu-

lation, également fatiguée des excès des républicains et des royalistes qui vivaient à ses dépens, leur distribuait une exacte et sanglante justice. Malheur aux vaincus, de quelque parti qu'ils fussent, lorsqu'ils erraient fugitifs et poursuivis dans les campagnes du Maine et de l'Anjou, les paysans les tuaient sans pitié, comme des animaux malfaisanst qui la veille avaient dévasté leur grange et pillé leur basse-cour.

En effet, depuis longtemps les royalistes eux-mêmas ne trouvaient plus dans les campagnes le même empressement à les approvisionner, et il leur fallait, pour se procurer des vivres, commettre les exactions qu'il avaient tant reprochées aux républicains.

Voilà où en étaient les choses à la fin du mois de décembre 1793.

A cette époque, la ferme du vieux François Robertin n'était déjà plus qu'une ruine. Après avoir exterminé le père et les six enfants, les républicains avaient détruit la demeure par l'incendie. Cependant, dans la même salle basse où nous avons vu M. de Perbruck, M. Paradèze et la Châtaigneraie se cachant après la mort de la Rouarie, gisait dans un coin et sur un tas de paille pourrie une vieille femme couverte de vêtements déchirés. Une partie du plafond échappé à l'incendie couvrait en le menaçant de sa chute, le misérable grabat où grelottait la misérable, tandis que le vent, qui s'engouffrait dans la chambre, chassait sur elle une pluie froide et glacée. Des cendres éteintes annonçaient qu'il y avait eu récemment du feu dans cette demeure, mais la pauvre vieille femme n'avait pas eu la force de l'entretenir.

Tout à coup elle se souleva sur sa misérable couche, et parut écouter au loin. Alors on put voir son visage. Il avait dû être d'une beauté remarquable, et, en l'examinant de près, on eût deviné aussi que la douleur, bien plus que l'âge, en avait altéré les traits et creusé les rides.

Elle écouta longtemps, et parut se convaincre qu'on approchait. Mais la force lui manqua, et elle retomba sur la paille en murmurant quelques paroles.

Bientôt après, le long du même chemin que Barthe et Morillon avaient suivi pour venir de la ferme de Marie-

Jeanne à la ferme de François Robertin, on vit s'avancer une longue file de paysans armés, marchant sans ordre, les pieds nus, les vêtements en lambeaux, et s'arrachant à grand'peine à la boue épaisse dans laquelle ils plongeaient jusqu'à mi-jambe.

De distance en distance, quelques hommes, qu'à leur contenance, plus encore qu'à leurs habits, on reconnaissait pour des chefs, excitaient les traînards, gourmandaient ceux à qui la fatigue et le désespoir faisaient abandonner leurs armes, les relevaient s'ils tombaient, les soutenaient s'ils ne pouvaient avancer, les excitaient ou les menaçaient.

C'était à la fois le spectacle le plus bizarre et le plus désolé.

Quelques-uns de ces hommes étaient vêtus de longues robes noires pillées dans quelque présidial. D'autres étaient coiffés de chapeaux de femmes, d'autres de turbans enlevés au théâtre des petites villes qu'ils venaient de traverser, un assez grand nombre avaient dépouillé les soldats républicains de leurs uniformes, et s'en étaient revêtus, après les avoir tournés à l'envers. Il y en avait de drapés dans des couvertures pour tout vêtement, plusieurs dans de simples rideaux de lit. Quelques chevaux sans cavaliers venaient ensuite, la plupart sans selle et sans bride ; puis, au milieu de cette troupe en désordre, se trouvaient quatre pièces de canon de médiocre calibre, traînées par des hommes attelés à des cordes de paille, et des draps roulés en guise de traits; enfin, aux derniers rangs deux ou trois charrettes sur lesquelles étaient le peu de munitions que possédait cette misérable troupe. Aucun blessé n'y avait trouvé place, et on en voyait avec peine quelques-uns parmi ces malheureux : ceux qui n'avaient pu suivre avaient été abandonnés, c'est-à-dire livrés à la mort.

A la tête de cette troupe marchait un homme d'une noble taille, d'une prestance fière, et qui, plongé dans de profondes réflexions, semblait ne pas s'apercevoir des obstacles de la route. Il portait un habit bleu sur lequel, au côté gauche de la poitrine, était brodée une croix surmontant un cœur; il avait une ceinture de soie blanche soutenant une paire de pistolets et à laquelle pendait un sabre pesant à lame recour-

bée, et une cocarde blanche ornait son chapeau. C'était Marigny.

De temps en temps il regardait en arrière pour examiner cette troupe qui le suivait dans un silence désespéré. Ils arrivèrent ainsi jusqu'en face de la ferme. Le chef s'arrêta, la mesura de l'œil, et fit signe à l'un des officiers qui marchaient sur le flanc de la ligne. Celui-ci accourut.

— Cadi, lui dit-il, nous allons camper ici quelques heures. Qu'on se pose et qu'on mange.

— Ils mangeront donc le peu de cartouches qui leur restent, répondit Cadi. Pourquoi n'allons-nous pas jusqu'à Blain?

— Henriot et Lyrot y sont avec plus de quatre mille hommes, et doivent avoir épuisé le pays. Qu'on tue les chevaux et qu'on les mange.

L'ordre donné par Marigny fut aussitôt exécuté par la colonne; on se réunit en masse au-devant de la ferme, pendant que des vedettes étaient placées de loin en loin dans les avenues du bois. On coupe des branches aux haies voisines et on allume des feux de tous côtés. Déjà on avait distribué les chevaux pour être tués et dépecés.

Pendant tout ce temps, Marigny était demeuré devant la porte de la ferme donnant les ordres nécessaires, s'assurant qu'on ferait tout ce qu'il était possible de faire. Une heure à peu près se passa de cette façon. Alors il appela près de lui le même officier auquel il avait déjà parlé et lui dit:

— Cadi, allez leur demander un peu de bois et un peu de feu pour moi.

— N'avez-vous pas faim? lui dit l'officier.

— Nous verrons plus tard, lui repondit Marigny.

— Aussitôt il entra dans la salle basse par une brèche du mur écroulé; mais il était tellement plongée dans ses réflexions qu'il ne vit ni le grabat ni la femme couchée sur cette misérable paille: il s'assit sur un monceau de décombres, et là, appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il laissa échapper d'une voix désolée quelques paroles sans suite. Bientôt quelques soldats entrèrent pour allumer du feu; l'un d'eux ayant voulu s'emparer de vieux débris de la charpente, aperçut enfin le grabat, et la femme, qui y était

étendue. A ce moment Cadi apportait à Marigny un morceau de viande de cheval grillé.

— Qu'est-ce qui est là ? qu'est-ce ? s'écria le soldat en apercevant la pauvre femme couchée sur la paille.

Marigny se détourna et répondit :

— C'est quelque malheureuse morte de faim et de froid, comme nous en avons tant rencontré depuis le Mans jusqu'à Châteaubriant, et depuis Châteaubriant jusqu'ici.

A ces mots la malade se souleva, et dit d'une voix mourante :

— Vous venez du Mans, messieurs, avez-vous quelques nouvelles de l'armée royaliste ?

Marigny tressaillit à cette question et repartit :

— Avant de vous répondre, ma bonne femme, laissez-moi vous approcher un moment de ce feu, et vous donner à manger ce peu de viande qui m'est inutile.

Marigny, aidé de Cadi et de ses soldats, apporta la malade près du foyer, l'assit sur quelques poutres ramassées à la hâte, et lorsque la chaleur l'eut ranimée, il la força à manger ce que lui-même ne devait qu'à la générosité d'un de ses officiers. Enfin la vieille paraissant un peu remise, il lui dit :

— Comment se fait-il que vous ayez été abandonnée seule dans cette maison ? quelque parti républicain aurait-il passé de ce côté ?

— Non, monsieur, répondit la femme, j'ai débarqué il y a un mois au Croisic, où j'avais appris la marche triomphale de l'armée royaliste de l'autre côté de la Loire ; car j'arrive d'Angleterre ; la marée m'avait horriblement fatiguée, la marche que j'ai été obligée de faire pour atteindre cette ferme qu'habitaient autrefois des serviteurs fidèles et dévoués, et que j'ai trouvée en ruine, a épuisé mes forces : je suis tombée malade. Un fidèle domestique qui m'a accompagnée jusqu'ici m'a prodigué ses soins pendant près de quinze jours ; mais enfin, n'apprenant aucunes nouvelles, je l'ai envoyé il y a trois jours jusqu'à Châteaubriant, pour tâcher d'apprendre quelque chose ; mais il n'a pas encore reparu, et, sans doute, il aura succombé dans quelque fâcheuse rencontre.

— Pardon, madame, dit Marigny, mais quel motif si puis-

sant a pu vous faire quitter l'Angleterre où vous étiez en sûreté, pour venir dans ce pays désolé par la guerre, et où chaque pas est un danger?

— Peut-être pourrais-je vous le dire, dit la vieille, si je savais à qui je parle. Votre costume me dit que vous êtes un des généraux de l'armée royaliste; mais les motifs de mon arrivée en France sont si extraordinaires, que je n'oserais les confier à tous, quoique je ne doute de la loyauté d'aucun d'eux.

— Je m'appelle Marigny, madame, et je suis...

— Vous êtes Marigny, reprit la vieille femme avec énergie, alors vous êtes un des plus braves et des plus nobles défenseurs de la cause royale. Je vous connais, monsieur, je sais que chez vous le courage est une vertu pleine d'humanité; je sais que pour vous le malheur est un titre à votre bienveillance, et la faiblesse un droit à votre protection.

— Je vous remercie, dit Marigny tristement, j'ai fait mon devoir de gentilhomme comme les autres, j'ai fait mon devoir de chrétien comme beaucoup; mais si quelque chose peut apporter un adoucissement aux terribles souffrances qui nous frappent aujourd'hui, c'est de voir qu'il y a au moins quelque justice dans ce monde, pour ceux qui ont loyalement fait leur devoir. Et, maintenant, madame, si cette bienveillance, si cette protection dont vous parliez tout à l'heure, peuvent vous être de quelque utilité, mettez-les à l'épreuve.

— Eh bien, monsieur, ne vous ai-je pas demandé déjà des nouvelles de l'armée royale?

Marigny secoua tristement la tête.

— L'armée royale n'existe plus, madame, ou du moins il n'en reste que des débris dispersés, et qui, comme celui que je commande, cherchent leur salut dans la fuite.

— Est-il possible? mon Dieu! dit la vieille femme; par quelle trahison cette armée victorieuse à Laval a-t-elle été ainsi dispersée?

— Ce n'est point par une trahison, madame, quoiqu'on puisse dire que nous nous sommes abandonnés nous-mêmes. Oh! je le disais bien à mes collègues, et Larochejaquelein leur disait comme moi : « La victoire n'est pas un garant » de sécurité, le repos n'est jamais permis à ceux qui ont

» mis les armes à la main. » Nous nous étions emparés du Mans, madame. Malheureusement ce succès inspira à presque tout le monde une confiance imprudente, on s'imagina que ses remparts, ces fossés, ces redoutes enlevées, en quelques heures, à la garnison de cette ville seraient inexpugnables pour les ennemis que nous avions si facilement battus. Les ordres les plus précis de Larochejaquelein ne purent empêcher les troupes royales d'abandonner leurs quartiers, de se répandre dans la ville, de loger dans les maisons des particuliers, de s'enivrer dans les cabarets. Le lendemain nous étions investis par le général Marceau à la tête de toutes les forces républicaines. Larochejaquelein, sorti de la ville pour observer les mouvements de l'armée ennemie, osa l'attaquer à la tête seulement de trois mille hommes, et Westermann, surpris, recula devant le choc de nos braves Vendéens. Mais Marceau accourait, il arrive, il rétablit le combat et force Larochejaquelein à rentrer dans le Mans, aidé du général Kléber qui amenait de nouvelles troupes. Jugez, madame, du désespoir du noble Henri, lorsqu'au lieu de retrouver dans la ville vingt-cinq mille soldats tout prêts à combattre, il ne rencontra de tous côtés que des hommes ivres, qui ont abandonné leurs armes, d'autres plongés dans un sommeil auquel rien ne put les arracher, presque tous se refusant à croire que l'ennemi soit aux portes de la ville, et disant qu'après tant de jours de fatigue, on doit bien leur permettre quelques heures de repos.

Cependant quelques-uns finirent par nous croire, car Larochejaquelein nous avait fait tous appeler, et nous secondions de notre mieux ses héroïques efforts. Tout à coup la charge sonne et la générale bat. Nous appelions encore nos troupes aux armes, que le prince de Talmont était renversé du haut d'une barricade qu'il avait élevée. C'en était fait de nous dès ce moment sans son héroïque courage; il se relève, rallie les siens et arrête Westermann. Cela donne le temps à Larochejaquelein d'envoyer contre les républicains quelques canons que je commandais. Secours inutiles ! car bientôt après Marceau accourt de son côté, et nous sommes obligés de nous retirer, pour reformer nos rangs, décimés par le feu de nos ennemis. Ils étaient à nous dans ce moment, leur rage les avait emportés trop avant. Une

heure de cet enthousiasme qui animait autrefois les royalistes, et Kléber ne serait arrivé devant le Mans que pour recueillir les débris de l'armée républicaine. Mais Dieu avait marqué cette journée pour qu'elle servît de châtiment à ceux qui, au lieu de le remercier à genoux comme ils faisaient autrefois après leur victoire, se plongeaient maintenant dans les mêmes excès que nous avons tant reprochés à nos ennemis.

Pendant que nos soldats dormaient, Kléber arrive à trois heures du matin ; sans s'arrêter à prendre le repos que réclamaient ses fatigues, il s'avance impétueusement dans la ville. Alors, madame, ce n'a plus été un combat, mais un massacre. Vainement quelques hommes intrépides ont essayé de résister à ce torrent exterminateur, tout a été inutile. Aucun ordre ne pouvait se faire entendre dans cette effroyable surprise, les royalistes eux-mêmes ne se connaissaient plus dans l'obscurité de la nuit et s'attaquaient avec acharnement. Il n'y avait plus qu'un cri : Tue! tue!

Que vous dirai-je, madame ? quand le soleil se leva, il ne restait des vingt-cinq mille homme que commandait Larochejaquelein, que six à sept mille hommes, actuellement désunis dans cette forêt, et auxquels nous allons bientôt donner un chef, pour combattre et pour mourir, car l'espoir de la victoire nous est interdit à tout jamais, et auccun salut ne nous attend même dans la fuite.

XIV

La vieille femme avait écouté le récit de Marigny avec une angoisse profonde. Enfin, elle lui dit d'une voix tremblante :

— Parmi tous ceux qui ont péri dans cette fatale journée, il se trouve sans doute des chefs illustres?

— Il s'en trouve moins que je ne le supposais, repartit Marigny ; les républicains ont eu assez à faire à massacrer les malheureux désarmés qui fuyaient devant eux et les lâches qui leur demandaient grâce. Tous ceux qui ont eu le courage de résister un moment à leur attaque ont pu assurer leur retraite. Si les avis que j'ai reçus ne m'ont pas trompé, Larochejaquelein, Stofflet, Talmont et beaucoup d'autres sont en sûreté.

— Et vous, monsieur, vous? dit la pauvre femme.

— Moi, madame, j'ai essayé d'attacher à ma poursuite toutes les troupes républicaines, afin que les généraux de notre armée pussent repasser la Loire et rentrer dans le pays d'où ils n'eussent jamais dû sortir.

— Et sans doute ces troupes sont sur vos pas? dit la vieille dame.

— Elles nous avaient attendu, il y a quelques heures, à Châteaubriant, et probablement c'en était fait des débris de notre armée si nous n'avions été sauvés par l'intervention presque miraculeuse d'un homme qui, depuis quelque temps, paraît sur presque tous les champs de bataille, à la tête de quelques centaines de soldats aguerris, sans que jamais personnes ait pu savoir son nom, sans que jamais personne ait pu voir son visage, presque toujours caché par un masque rouge.

— C'est étrange, dit la femme; mais parmi tous les nobles gentilshommes de ce pays, n'en connaissez-vous aucun que des circonstances fatales aient forcé à prendre un pareil déguisement?

— La cause pour laquelle je combats, madame, reprit Marigny, est tellement sacrée, que je n'ai jamais désiré connaître celui qui se cachait pour la servir.

La pauvre femme se tut à cette réponse et sembla hésiter.

Cependant elle reprit courage, et se tournant vers Marigny, elle lui dit d'une voix profondément altérée :

— Monsieur, c'est une mère qui vous parle, une mère qui vient savoir si son fils est mort ou vivant. Depuis qu'il a quitté notre maison, les récits qu'on me fait de sa conduite sont si étrangers et si contradictoires, que je ne sais ce que j'en dois croire. Je vous supplie donc, monsieur, de me dire

la vérité, quelle qu'elle soit. Dites-moi s'il est vrai, comme me l'ont dit les uns, qu'il se conduit en gentilhomme; dites-moi s'il est vrai, comme d'autres me l'ont assuré, qu'il a lâchement abandonné le champ de bataille au jour du danger; dites-moi enfin, si, comme la nouvelle m'en a été apportée en Angleterre, il a péri peu de jours après l'incendie du château de la Rouarie.

— Voilà détranges questions, madame, dit Marigny, qui douta de la raison de celle qui lui parlait.

— Je m'appelle la marquise de Perbruck, monsieur, et ce nom doit vous expliquer toutes les questions que je vous adresse.

— Quoi! madame, s'écria Marigny, vous êtes la marquise de Perbruck?

— Oui, monsieur, j'ai subi déjà l'exil, la prison, et je n'appelais que la mort lorsqu'on m'a dit que mon fils, disparu depuis près de six ans, avait été revu tout à coup à Nantes.

— Votre fils, dit Marigny en l'interrompant, oui, madame, il est reparu un moment, et moi-même, je l'ai vu à côté de la Rouarie le jour de la réunion générale des conjurés. Mais par une bizarrerie inexplicable, un vieux serviteur de la Rouarie m'a raconté l'avoir vu à la même heure se dévouant avec la Châtaigneraie. Plus tard, le marquis de Perbruck a annoncé sa mort, et cependant depuis la mort de votre mari. Champagnolles l'a retrouvé vivant et a combattu à ses côtés à la prise de Machecoul. Champagnolles est mort, sa troupe s'est dispersée, et personne n'a plus entendu parler du comte de Perbruck.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire! fit la marquise avec douleur. N'est-ce pas bien étrange?

— Mais ce qui l'est encore plus, madame, reprit Marigny, c'est qu'il n'y a pas deux mois, à la lande de la Croix-Bataille, Talmont, enveloppé par les hussards républicains, fut tout à coup dégagé par un homme qui, à la tête de quelques cavaliers, dispersa les ennemis qui l'enveloppaient, et Talmont m'a affirmé avoir reconnu positivement auprès de cet homme, un jeune garçon qui ne quittait jamais votre fils, et que quelques-uns prétendaient être une femme. Enfin, madame, aujourd'hui même, à Châteaubriant, quelques-uns de nos soldats ont reconnu parmi les compagnons du chef à

masque rouge ce jeune homme ou cette femme si dévouée à votre fils. Serait-ce donc lui qui est le chef de cette troupe déterminée qu'on rencontre partout à l'heure du danger?

— Oh! c'est lui! je l'espère du moins, s'écria la marquise avec exaltation. Oh! dites-moi, monsieur, où je pourrais trouver cet homme?

— Je vous ai dit que j'ignorais où il se retirait. Mais je le prévois trop, madame, deux jours ne se passeront pas sans que nous soyons attaqués de nouveau par les républicains, et s'il en est ainsi, vous pourrez être sûre de rencontrer cet inconnu, mais ce sera au milieu et au plus fort du combat.

— N'importe, dit la marquise de Perbruck, j'irai jusqu'à lui sous les balles de l'ennemi, car enfin il faut que je sache la vérité.

— Eh bien, lui dit Marigny, suivez-nous, madame la marquise. Je vais me réunir Fleuriot; Lyrot doit nous rejoindre aussi... tous ceux enfin qui ne désespèrent pas du salut de notre cause, et ceux qui en désespèrent assez pour ne pas vouloir lui survivre, seront à Blain dans une heure.

— Mais vous, monsieur de Marigny, dit madame de Perbruck, pensez-vous donc qu'il n'y ait plus qu'à mourir?

— Madame, repartit Marigny, j'ai un devoir à accomplir et je n'y manquerai pas! si Dieu, pour qui nous combattons, veut nous sauver, ce sera une grâce que nous lui devrons; quant à devoir notre salut aux forces humaines seulement, il ne faut pas y penser.

Madame de Perbruck ne répondit pas, et Marigny s'éloigna pour donner des ordres.

Un moment après, la troupe se mit en marche, et le soir même elle était à Blain. Là un conseil des principaux chefs se réunit, et leur choix s'arrêta sur Fleuriot. Marigny, en se retirant et en proposant lui-même Fleuriot au choix de ses collègues, voulut éloigner tout principe de dissentiment dans le conseil, et tout prétexte de désertion dans les troupes. En effet, du moment que Marigny acceptait le second rang, tout le monde devait se trouver honoré d'y être comme lui. Ce noble désintéressement ne put cependant faire taire toutes les prétentions. Le prince de Talmont, qui avait rejoint les royalistes à Blain, avec quelques cavaliers et un certain nombre de femmes échappées au massacre du Mans, ne voulut

point accepter d'autre chef que lui-même ; il quitta les royalistes qui allaient combattre et mourir, et se retira dans les bois pour porter bientôt après sa tête sur l'échafaud.

Cependant on s'était barricadé à Blain ; l'on avait promis quarante-huit heures de repos aux malheureuses troupes royalistes, car la journée du lendemain paraissait devoir être tranquille. En effet, ce jour-là, Marigny, Fleuriot et quelques autres chefs étaient rassemblés dans la maison d'un paysan. Des femmes, parmi lesquelles était madame de Perbruck, avaient été admises à partager le misérable feu qui brûlait dans la cheminée. Un triste et douloureux silence régnait dans cette assemblée, et cependant chacun éprouvait une sorte de bonheur à se trouver pendant quelques heures assis sous un toit hospitalier et près d'un feu où il pouvait sécher ses vêtements. De temps en temps on annonçait l'arrivée de quelques fugitifs ; on les faisait entrer, et chacun apportait son tribut de fatales histoires. La première qui arriva ainsi était une pauvre fille qui avait fui du Mans avec vingt-sept de ses compagnes. A quelque distance de la ville elle avait été reconnue par un savetier, qui l'avait denoncée à ses camarades et ramenée dans la ville ; là elle avait été réclamée par un soldat républicain du régiment d'Aunes, dont son père avait été lieutenant ; mais le brave soldat n'avait pu obtenir la grâce de sa protégée qu'à la condition qu'elle assisterait à l'éxécution de ses compagnes. Parmi celles-là s'était trouvée une pauvre femme portant sur son sein un enfant de quatre ans, quelques voix avaient réclamé pour qu'on arrachât cet enfant à la mort, mais les cris des tricoteuses du Mans couvrirent les réclamations des soldats eux-mêmes. L'officier, intimidé, ordonna le feu, et l'enfant tomba fusillé avec les vingt-six compagnes de l'infortunée qui, en faisant cet horrible récit, tomba à son tour épuisée d'épouvante et de lassitude.

Bientôt arriva Forestier qui, blessé de cinq coups de sabre, était cependant descendu de son cheval pour y placer madame de Lépinay et ses deux enfants. Dans la journée encore, on annonça un convoi de plus de soixante femmes qui s'étaient cachées dans l'auberge de l'Ecu-d'Or, située à l'embranchement des deux routes de Laval et d'Alençon. L'abbé Chayot les avait trouvées à genoux priant et chan-

tant de saints cantiques, au moment où déjà les républicains approchaient. A cet aspect, le prêtre avait arrêté les fuyards qui encombraient la route; trente seulement avaient obéi à sa voix, et, formés en peloton, avaient barré la route et arrêté pendant deux heures la poursuite de deux cents républicains. Cette vaillante protection avait sauvé les soixante femmes; mais les trente Vendéens avaient péri.

Ainsi, c'était à chaque instant de nouveaux récits d'épouvantables désastres, partout c'était le viol, l'incendie, l'extermination, c'était enfin un tribunal militaire établi au milieu de la grand'route. Là, tandis que les soldats répandus au loin dans les campagnes rabattaient de ce côté les malheureux Vendéens, comme on fait pour le gibier dans les chasses royales; là ce tribunal accusait, condamnait et exécutait immédiatement ses victimes.

Qu'on se figure les sentiments qui devaient agiter les hommes qui écoutaient de pareils récits : à ceux dont la résolution n'était pas bien arrêtée, il fallait une bien ferme conscience du devoir qu'ils avaient juré de remplir, pour ne pas fuir devant une pareille guerre; à ceux chez qui le courage faisait préférer la mort à la fuite, il fallait toute la prudence que leur commandait leur position pour ne pas aller se jeter le sabre au poing à la rencontre de ces bêtes féroces qui se gorgeaient de sang humain. Tout à coup, et lorsque la nuit s'approchait déjà, un vieillard demanda à voir madame de Perbruck. Sur l'ordre donné par Fleuriot, on l'introduisit.

C'était un homme d'une taille élevée, dont les cheveux blancs tombaient en boucles ondoyantes sur ses épaules; un air de commandement et de dignité respirait dans tous ses traits.

— Eh bien, Michel! s'écria vivement madame de Perbruck, n'as-tu rien appris?

— Avant de vous répondre, madame, lui dit-il d'une voix grave, permettez-moi de répéter à ces messieurs l'avis qu'on m'a chargé de leur donner.

Fleuriot et Marigny s'approchèrent.

— Messieurs, leur dit le vieillard, vous ne devez point compter sur le repos que vous vous êtes promis dans cette position. Dans quelques heures l'armée républicaine sera

aux portes de ce village, et de même qu'au Mans, elle compte sur la nuit pour achever l'œuvre de destruction qu'elle a commencée dans cette ville.

— Mais, s'écria Fleuriot avec colère, ces hommes sont donc faits de marbre et d'acier, ils ne dorment donc jamais?

— Vous devez le savoir, répondit Michel d'un ton sévère, ils vous l'ont déjà appris plus d'une fois.

— Mais, reprit Marigny en s'approchant, êtes-vous bien sûr de la véracité de celui qui vous a donné cet avis ?

— J'ai pensé comme vous, repartit le vieux serviteur, que l'homme qui m'a donné cet avis pouvait se tromper ou me tromper; j'ai donc voulu m'en assurer par moi-même; je suis retourné sur mes pas, et j'ai rencontré les avant-gardes républicaines, marchant rapidement et chassant devant elles tout ce qui tentait de leur opposer la moindre résistance.

— Eh bien, Fleuriot? dit Marigny, en le regardant tristement.

Fleuriot rattacha son sabre, prit son chapeau et répondit en sortant :

— Allons voir ce que nous pouvons encore faire.

Tout le monde les suivit. Le vieux serviteur et madame de Perbruck restèrent seuls ensemble dans la cabane.

— Eh bien ! Michel, dit la marquise, qu'avez-vous découvert ?

— Rien, lui répondit le vieillard, rien.

La marquise poussa un soupir désespéré, et Michel reprit :

— Et cependant, cet homme qui m'a donné l'avis que je viens de rapporter au chef de l'armée, cet homme avait une voix qui m'a singulièrement troublé.

— Quel est donc cet homme ? dit la marquise.

— J'étais arrivé à l'entrée de la forêt de Blain, dit Michel, et j'allais m'engager dans le sentier du Chêne-Royal pour atteindre la ferme de Robertin, où je vous avais laissée, lorsque je vis tout à coup sortir du bois deux hommes à cheval. Le premier me parut d'une taille élevée, mais je ne pus voir son visage, car il était masqué.

— Masqué ! s'écria la marquise.

« — Où vas-tu ? me dit-il.

» — Que vous importe ? lui répondis-je.

» — Tu vas à la ferme des Robertin? Celle que tu y as laissée n'y est plus, elle est à Blain avec Marigny. Va! hâte-toi, et dis-lui, de la part du chef masqué, que dans quelques heures, les républicains seront arrivés. »

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il s'éloigna au galop de son cheval.

Madame de Perbruck baissa la tête avec tristesse. Michel jeta autour de lui un regard furtif et reprit à voix basse :

— Amélie, Amélie, cette voix m'a frappé au cœur; cette voix c'est celle de votre fils, Amélie!

— Sa voix! s'écria madame de Perbruck, mais vous savez, ajouta-t-elle tristement, que tous deux avaient la même voix, comme le même visage. Lequel des deux vit encore, mon Dieu! si toutefois ils ne sont pas morts l'un et l'autre.

Ces paroles de la marquise ne parurent pas étonner celui à qui elles s'adressaient. Comment se faisait-il cependant qu'elle ne séparât pas dans sa douleur le comte Césaire de Saturnin Fichet?

— Mais vous, reprit Michel, n'avez-vous rien appris?

La marquise lui répéta ce que lui avait dit Marigny et elle achevait à peine son récit, qu'on entendit de tous côtés un bruit confus, de longs et sourds murmures, et presque aussitôt Fleuriot, Marigny et les principaux chefs de l'armée rentrèrent dans la cabane.

— Madame, dirent-ils à la marquise de Perbruck, la retraite vient d'être ordonnée, partez, il en est temps. Déjà un convoi de charrettes a emmené la plupart des femmes qui accompagnent notre armée; je vous ai fait réserver une place sur une des voitures du second convoi. Elle vous attend à la porte.

Madame de Perbruck remercia Marigny, et alla prendre sa place sur cette misérable charrette.

Elle s'y trouva à côté de madame de Lescure, qui avait miraculeusement échappé au massacre du Mans.

XV

Cependant les chefs de l'armée étaient restés les derniers dans la maison qu'ils avaient occupée toute la journée; ils s'aperçurent que le vieux serviteur de madame de Perbruck ne s'était pas éloigné, et Marigny lui dit avec douceur:

Vous pouvez aller rejoindre votre maîtresse.

— Je serai près d'elle quand il le faudra, dit le vieux Michel; mais s'il m'est permis de vous donner un avis, croyez-moi, ne tentez point une retraite impossible. Vous êtes plaés entre la Loire et la Vilaine, dont tous les ponts ont été coupés, je le sais; vous êtes placés de l'autre côté entre l'Océan et l'armée républicaine. Il vous est impossible de franchir aucun de ces obstacles avec un nombre d'hommes aussi considérable que celui que vous commandez; mais ce que vous ne pouvez faire en masse sera peut-être possible à chacun de vous. Licenciez l'armée, laissez à chacun le soin de son salut, et ces sept mille soldats que vous allez sûrement condamner à la mort en les gardant autour de vous, parviendront peut-être à s'échapper dans un pays si semblable au leur; la Bretagne leur est ouverte, et ils y trouveront facilement des asiles. Mais ce qui peut les sauver chacun en particulier est un obstacle pour tout corps nombreux. Licenciez vos troupes; demain, au point du jour, les républicains, ignorant de quelle façon vous avez évacué cette petite ville, continueront leur route dans l'espoir de vous atteindre, et s'acharneront à poursuivre une ombre. Laissez-les alors s'engager dans les landes de la Bretagne, laissez-les se disperser de toutes parts à la poursuite de quelques fuyards, qu'ils atteindront peut-être, mais dont le plus grand nombre leur échappera, et alors recommencez patiemment la guerre par laquelle vous les avez si souvent vaincus. Que

chaque chemin devienne une embûche, chaque buisson un retranchement; abandonnez le système de bataille rangée, où, malgré les avantages que vous avez remportés, la supériorité de la discipline donnera toujours en définitive la victoire aux républicains. Combattez comme vous avez déjà combattu, et toutes les armées de la république viendront se perdre et se fondre pour ainsi dire dans nos landes. Il est vrai que de cette façon aucun lieu ne pourra donner un nom à nos victoires, mais aussi vous ne compromettrez jamais par une défaite pareille à celle du Mans le salut de la cause royale et la confiance des habitants de ce pays.

Quelques chefs avaient écouté avec attention les paroles du vieux Michel; plusieurs avaient même approuvé du geste l'opinion qu'il venait d'émettre.

Parmi ceux-là était Marigny. Fleuriot lui-même était incertain, lorsqu'un homme qui venait de rentrer depuis quelques minutes, et qui jusque là n'avait pas pris la parole, s'écria d'un ton brusque :

— Licencier l'armée pour que les généraux écrivent demain à la Convention que la Vendée est anéantie, et que cette nouvelle, répandue dans nos provinces, y porte le découragement. C'est une lâcheté! Que dira Charette et que pourrons-nous lui demander, lui que nous accusons de se séparer de nous, s'il nous voit ainsi abandonnar notre propre cause? Que deviendra Larochejacquelein et les quelques fidèles demeurés autour de lui? Que pensera surtout la Bretagne, qui vous attend et qui est prête à se lever tout entière?

— Oui! oui! s'écria-t-on de tous côtés, il faut combattre jusqu'au dernier jour, combattre jusqu'au dernier homme!

— Tout autre conseil, dit celui qui était si violemment intervenu, est d'un lâche ou d'un traître.

Le maintien de l'armée fut voté par acclamations.

Cependant le vieillard à qui s'adressait l'insultante supposition de lâcheté ou de trahison s'approcha de celui qui venait de parler ainsi, et le mesurant du regard, il lui dit :

— Je comprends que vous osiez tenir un pareil langage, vous ne portez point d'armes.

— Et quand j'en porterais, répondit celui-ci, je ne juge-

rais pas que ce fût contre un ennemi tel que vous que je dusse les employer.

— Laissons cela, monsieur l'abbé, dit vivement Fleuriot; et quant à vous, mon ami, reprit-il en s'adressant à Michel, votre zèle vous a fait oublier que ce n'est pas ici votre place.

— C'est juste, messieurs, reprit le vieillard ; mais si vous repoussez le conseil que je viens de vous donner, si vous vous obstinez à accepter encore le combat que vont vous offrir les républicains, je me mettrai, je l'espère, à une place où personne ne me trouvera sans doute de trop.

Il était décidé que l'armée resterait réunie. Le vieillard s'éloigna et l'abbé Bernier, car c'était lui qui venait de parler, dit aussitôt à Marigny :

— Quel est cet homme ?

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck.

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck, avez-vous dit?... c'est impossible... c'est...

L'abbé s'arrêta et reprit avec un air soucieux :

— Il faut vous assurer de cet homme, il faut que la marquise de Perbruck s'explique. C'est peut-être un traître que vous avez admis aujourd'hui parmi vous.

— La trahison n'est plus guère à craindre, dit dédaigneusement Marigny. D'ailleurs quand on en est réduit à se battre pour mourir, qu'importe de quelle façon on arrive à la défaite ou au martyre ?

— Désespérez-vous ainsi de la cause de Dieu ? reprit l'abbé Bernier avec hauteur.

— Dieu protége ceux qui commencent par se protéger eux-mêmes, repartit sèchement Marigny. Mon avis était celui que vient de nous donner cet homme. Mais, ajouta-t-il, il n'a pas prévalu. Il est inutile de revenir sur une résolution prise..... seulement je pense que puisque la retraite est décidée sur Savenay il faut nous hâter de la commencer. Si les républicains continuent à nous poursuivre avec la même ardeur qu'ils viennent de déployer, ils seront à Savenay presque en même temps que nous, et il nous faudra au moins quelques heures pour prendre les positions où nous puissions espérer de combattre avec avantage.

— A la bonne heure, Marigny, dit l'abbé Bernier, ces paroles annoncent que vous avez au fond du cœur plus d'espoir que vous ne vouliez en montrer.

— Monsieur l'abbé, répondit Marigny sévèrement, quand on monte à l'échafaud, il faut tâcher d'y monter le front calme et le pas assuré. Quand on marche à une défaite, il faut au moins être vaincu en brave.

— Allons, allons, dit Fleuriot, si les Bretons tiennent la parole qu'ils nous ont donnée, ce sera peut-être un jour de victoire que celui qui se lèvera demain.

Aussitôt les chefs quittèrent la maison. Le mouvement de retraite était commencé.

— Où est la marquise de Perbruck ? dit l'abbé.

— Sur la charrette où se trouvent mesdames de Lépinay et de Lescure.

— Il faut que je rejoigne la marquise, dit l'abbé, il faut que je lui parle.

Aussitôt il s'avança d'un pas rapide dans le chemin boueux que l'armée venait de prendre.

L'abbé Bernier était un homme de résolution, mais d'un esprit obstiné, à vues courtes et persuadé de son immense supériorité. Ce fut lui qui mit en avant le fameux évêque d'Agra, intrigant subalterne, qui n'avaient aucun droit à ce titre d'évêque, mais qui fut accepté les yeux fermés par les chefs les plus éclairés de l'armée royale, parce qu'ils avaient besoin de montrer aux paysans un dignitaire de l'Eglise associé à leur entreprise. Ce fait suffit à montrer que l'abbé Bernier n'était pas très-scrupuleux sur les moyens qu'il employait pour réussir.

Après une heure de marche rapide, l'abbé atteignit la voiture où se trouvait madame de Perbruck. Il y demanda une place pour faire part à cette dame de quelques nouvelles qui pouvaient l'intéresser. Déjà on se pressait pour l'admettre sur la charrette. Mais les paysans qui l'entouraient s'opposèrent à ce qu'il y montât.

— Mais c'est l'abbé Bernier, dit une de ces dames.

— Abbé ou général, repartit un des paysans, c'est un homme comme nous et il a des jambes comme nous. Que les femmes restent sur la voiture, c'est trop juste, et si la voi-

ture casse, nous les porterons sur nos épaules, mais il faut que les hommes marchent.

Tel était à ce moment l'esprit d'insubordination des paysans ; et ce qu'il y de remarquable dans cette guerre étange, c'est que la tyrannie, le despotisme, l'insolence, habitaient dans le camp des républicains en la personne des représentants du peuple, qui commettaient les actes les plus arbitraires au nom de la liberté et de l'égalité, tandis que l'esprit d'égalité et de liberté dominait surtout dans le camp des royalistes, où l'on se battait à vrai dire pour le rétablissement du pouvoir absolu et les priviléges abolis par la révolution.

L'abbé Bernier fut obligé de céder à une volonté que subissaient les autres chefs de l'armée, car ceux-ci marchaient à pied à côté des chevaux qu'ils avaient conservés ; quelques restes de cavalerie seuls se servaient de leurs montures, et le plus souvent encore les officiers qui la commandaient mettaient-ils pied à terre pour donner l'exemple et se mettre au niveau des plus misérables.

Cependant l'abbé avait dit à madame de Perbruck qu'il lui apportait des nouvelles qui pouvaient l'intéresser ; elle se décida donc à descendre de la charrette où elle était, et se mit à marcher dans la boue à côté de l'abbé.

— Quelles nouvelles avez-vous donc à me dire, monsieur l'abbé ?

— Madame la marquise, lui répondit celui-ci, je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, mais j'ai une question à vous faire. C'est à vous à me répondre assez franchement pour que je juge si je dois vous servir dans la recherche que vous venez faire en France.

— Je vous écoute, monsieur l'abbé, dit la marquise d'une voix tremblante.

— Eh bien ! madame, pouvez-vous me dire quel est l'homme qui est venu vous trouver ce soir à Blain ?

— C'est un vieux serviteur de ma famille, dit madame de Perbruck d'une voix si mal assurée, que l'abbé put aisément comprendre qu'elle ne lui disait pas la vérité.

— Pardon, madame, dit l'abbé Bernier, je vous avais demandé une réponse franche ; vous me la refusez, je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais, monsieur l'abbé, cet homme est ce que je vous dis; que voulez-vous donc qu'il soit ?

— Je ne veux rien, madame; mais, dans la cruelle extrémité où nous nous trouvons, toutes les précautions sont permises et toutes les représailles aussi, si toutefois on peut considérer comme une représaille la condamnation d'un espion qui se serait introduit dans nos rangs sous votre patronage.

— Un espion, monsieur! s'écria madame de Perbruck; un espion! Mais qui vous le fait croire? Et quel intérêt, moi, veuve et mère de braves gentilshommes, aurais-je à introduire un espion dans l'armée royale?

— Pardon, madame, reprit l'abbé Bernier, et comprenez-moi bien : si vous avez un intérêt personnel à ce que cet homme soit ici; si vous pouvez expliquer, par des relations qui ne regardent que vous et qui peuvent tout excuser, sa présence dans le camp royaliste, je n'ai rien à dire. Autrement, madame, cette présence parmi nous ne peut être qu'une trahison.

— Mais cet homme dont vous semblez suspecter la bonne foi, monsieur... qui croyez-vous donc que ce soit ? dit madame de Perbruck d'une voix tremblante.

— C'est à vous que je l'ai demandé, madame, c'est à vous que je le demande encore. Si vous voulez me répondre franchement, ce sera entre vous et moi un secret que je ne trahirai pas. Si vous refusez de faire taire mes craintes en me disant la vérité, il faudra que j'informe mes collègues de mes soupçons. C'est alors à lui que nous nous adresserons, et ce sera à lui de nous prouver qu'il est véritablement un ancien serviteur de votre famille. Maintenant, réfléchissez, madame, que s'il en était autrement, on pourrait aussi vous demander compte à vous-même de l'apparition de cet homme.

La marquise de Perbruck garda quelque temps le silence, puis après une assez longue hésitation elle reprit d'une voix éteinte :

— Monsieur l'abbé, voulez-vous entendre ma confession?

— C'est mon devoir, madame, lui repartit l'abbé, mais souvenez-vous d'une chose, c'est que ce que vous confierez au prêtre n'arrêtera pas le chef dans les mesures qu'il croira devoir prendre pour le salut commun. Je vous avertis aussi,

madame, que si d'autres ont les mêmes soupçons que moi, que si d'autres accusaient ce prétendu serviteur de votre famille, je ne pourrais répéter aucune des paroles que vous m'aurez dites dans la confession, alors même qu'elles m'eussent donné la conviction de l'innocence de celui qu'on accuserait. Le cœur du prêtre, madame, est un tabernacle qui ne doit rien laisser sortir de ce qui lui est confié ; ce n'est que dans les prières qu'il adresse à Dieu qu'il peut avoir un souvenir de ce qu'il a entendu au tribunal de la pénitence. Vous êtes trop instruite des principes de votre religion, madame, pour ignorer la rigueur de nos devoirs à cet égard.

— Eh bien ! monsieur, dit la marquise de Perbruck avec résolution, agissez comme vous croyez devoir le faire. Cet homme se défendra devant le conseil si on l'accuse, et je me défendrai de même s'il le faut

Ceci est un trait tout particulier de l'esprit religieux et de ses singulières subtilités. Ainsi la même femme refusait de confier à l'honneur de l'homme ce qu'elle eût avoué aisément au prêtre.

— Comme il vous plaira, madame, reprit l'abbé Bernier en s'éloignant.

Cependant la marche continua, mais jamais peut-être il ne fallut à des hommes plus de courage et de résignation pour vaincre les difficultés d'une pareille route : les chemins ordinaires étaient rompus par les pluies continuelles du mois de décembre, et ce fut en marchant le plus souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, que les débris de l'armée royale parvinrent à s'avancer péniblement vers Savenay. C'était à chaque pas des fondrières où les charrettes disparaissaient jusqu'à l'essieu, et dont il fallait les arracher avec des efforts et des peines inouïs. Cependant tous ces obstacles furent vaincus par la patience et la résignation des Vendéens, comme ils le furent quelques heures plus tard par l'audace et l'enthousiasme des républicains.

En effet, le lendemain, Fleuriot et Marigny arrivèrent à Savenay avec à peu près sept mille hommes. Il semblait, d'une part, que quelques heures de repos dussent être accordées à cette armée épuisée par tant de fatigue, mais les Vendéens avaient trop bien appris que c'était pour n'avoir pas voulu veiller qu'ils avaient été surpris et massacrés au

Mans, et à peine arrivés ils exécutèrent avec empressement l'ordre donné par Marigny d'élever des retranchements autour de la petite ville de Savenay. On eût pu croire, d'une autre part, qu'à ce suprême moment aucun autre soin que celui du combat ne devait préoccuper les royalistes. Cependant, au moment où le conseil était assemblé, l'abbé Bernier tint la parole qu'il avait donnée à madame de Perbruck, et demanda sa comparution et celle de l'homme qui l'avait accompagnée.

Une des causes de la perte des royalistes fut en effet cette lutte perpétuelle des haines privées et des jalousies particulières qui les occupait à l'heure des plus pressants dangers. Cette dénonciation de l'abbé Bernier, en est une preuve.

— Pour des raisons qu'il est inutile que je révèle, dit-il au conseil, je soupçonne que l'homme dont je vous parle est un de nos plus ardents ennemis. S'il en est ainsi, que vient-il faire dans notre camp, comment s'y trouve-t-il sous la sauvegarde de madame de Perbruck ?

Pendant que cela se passait d'un côté, la marquise avait été rejoindre Marigny, qui n'avait pas un moment quitté le terrain sur lequel il faisait élever des retranchements, et lui avait rendu compte de l'entrevue qu'elle avait eue avec l'abbé Bernier.

— Qu'espérez-vous de moi et en quoi puis-je vous servir en pareille circonstance ? repartit Marigny. Si l'abbé Bernier ne se trompe pas, si l'homme qui vous a rejointe hier n'est pas, comme vous l'avez dit, un serviteur de votre famille, il faudra qu'il explique sa présence dans le camp, et si vous refusez d'en faire connaître les motifs, il n'y a plus que votre parole qui puisse le défendre. Pour ma part, je veux y croire, madame, mais je ne puis répondre de la conviction de mes collègues.

— Eh bien, monsieur, lui dit madame de Perbruck, j'espère que lorsque je vous aurai dit la vérité, vous pourrez faire passer cette conviction dans l'esprit des autres chefs de l'armée, et que lorsque M. de Marigny affirmera sur l'honneur qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir trahison ni de la part de cet homme, ni de la mienne, personne n'hésitera à le croire.

— Mais, reprit Marigny, ce secret vous l'avez refusé à l'abbé Bernier.

— J'aurais pu le confier au prêtre à qui la religion commande le silence, mais je ne voulais pas le dire au chef de parti toujours prêt à user des révélations qui lui ont été faites pour les mettre au service de son ambition ; mais ce que j'ai refusé à M. Bernier, je ne crains pas de le dire à M. Bernard de Marigny.

— Ce secret, dit une voix qui parla près d'eux, la marquise ne doit le dire à personne.

C'était le vieillard lui-même dont il était question qui avait entendu les dernières paroles de madame de Perbruck et qui venait s'opposer à cette confidence.

— On vient de me dire, ajouta-t-il, que je suis mandé au conseil ainsi que vous, madame : laissez-moi le soin de répondre.

— Mais ne savez-vous pas de quoi l'on vous accuse ? dit tout bas la marquise ; ne savez-vous pas qu'on parle de trahison, d'espionnage ?

— Eh bien ! madame, répondit le vieillard, à quoi cela me mènera-t-il ? A la mort, sans doute. Ma vie ne vaut pas ce que vous lui sacrifierez de votre honneur pour la défendre. Laissez-les faire, ce sera peut-être justice.

Marigny suivit l'étranger et madame de Perbruck jusqu'au conseil et y entra avec eux. Les chefs étaient rangés autour d'une vaste table et regardèrent celui qui entrait avec une singulière curiosité.

Il parut à madame de Perbruck que l'abbé Bernier avait non-seulement porté l'accusation, mais avait été plus loin, en disant probablement le véritable nom du coupable. Fleuriot présidait en qualité de général en chef. Marigny prit place à côté de ses collègues. Fleuriot s'adressa à madame de Perbruck :

— Madame, lui dit-il, quelques circonstances nous font craindre que votre confiance n'ait été surprise par l'homme qui vous accompagne. Nous ne doutons pas de votre loyauté, ainsi donc ne considérez pas comme pouvant vous devenir personnel l'interrogatoire que nous croyons devoir faire subir à cet étranger.

— Pardon, messieurs, dit madame de Perbruck, ma cause

9.

est inséparable de celle de monsieur : en effet, c'est moi qui lui ai écrit à Louans où il se trouvait il y a quinze jours pour lui apprendre mon arrivée en France. Il est venu à mon appel et m'a servi de guide dans les marches pénibles que j'ai été obligée de faire pour gagner un asile. Arrivée à la ferme du bois de Blain, je croyais y retrouver d'anciens serviteurs qui m'auraient aidée dans les recherches que je venais faire en France. J'ai trouvé la ferme détruite et déserte. La fatigue m'a forcée à m'y arrêter pour quelques heures, mais la maladie m'a atteinte et m'y a retenue pendant près de dix jours. Pendant tout ce temps cet homme est resté près de moi ; enfin, sur mes pressantes sollicitations, il s'est avancé du côté de l'armée royaliste pour tâcher d'y découvrir celui que je suis venue chercher en France. Si je n'avais été rencontrée par M. de Marigny à la ferme de Blain, c'est là qu'il m'eût sans doute apporté la réponse qu'il est venu me dire au milieu de vous; mais j'avais suivi M. de Marigny, et cet homme, fidèle à sa promesse, a dû me suivre. Tout son crime sera donc d'avoir voulu secourir dans son abandon une femme dont la famille et la fortune ont péri pour la cause que vous soutenez. Voilà la vériré indépendante de tout ce qu'on a pu vous dire contre celui qu'accuse l'abbé Bernier.

— Je n'accuse pas cet homme, reprit celui-ci d'un ton sombre, je demande seulement qu'il nous dise son nom.

— Quel est votre nom, en effet ? dit Fleuriot.

— Je m'appel le comte de X..., répondit fermement le vieillard.

Qu'on nous pardonne de n'écrire que cette initiale, mais ce nom appartient à un famille qui depuis cette époque a acquis trop de droits à la reconnaissance publique pour qu'il nous soit permis de le faire connaître.

Mais telle était la funeste renommée de celui qui le portait alors, qu'au moment où les chefs royalistes l'entendirent ils se levèrent d'un mouvement spontané, comme eussent fait les apôtres de Dieu si Judas était venu au milieu d'eux se vanter de son nom déshonoré.

— Et vous avez osé venir parmi nous ? s'écria Fleuriot.

— Madame la marquise de Perbruck vous a raconté comment j'y avais été amené, je n'ai pas autre chose à vous répondre.

Les chefs se regardèrent entre eux ; ils éprouvaient un vif embarras. En effet, ils avaient à leur merci l'un des hommes qui ont le plus marqué dans les fastes révolutionnaires par leurs excès et leurs crimes. Il avait été le promoteur le plus ardent de la révolution du 10 août, et on prétendait l'avoir vu se mêler aux massacres des infâmes journées de septembre. Ce n'était pas le sort de cet homme qui embarrassait les juges, car il n'entrait dans l'esprit d'aucun d'eux le moindre doute sur la condamnation qu'ils devaient pronononcer contre lui ; mais ce qui causait à la fois leur surprise et leur embarras, c'est que cet homme eût des relations avec madame de Perbruck et qu'elle osât les avouer. L'abbé Bernier devina cette disposition des esprits, et s'adressant à madame de Perbruck, il lui dit :

— Ainsi que vous l'a affirmé M. de Fleuriot, aucun de nous, madame, n'a le moindre doute sur la loyauté de vos intentions et de votre conduite ; mais nous sommes tous responsables du salut de cette armée, et lorsque nous découvrons un traître dans son sein, il doit nous être permis de demander à celle qui l'y a introduit quel a été le motif d'une pareille imprudence.

— Je croyais déjà vous avoir répondu à ce sujet en vous disant que si M. le comte de X... m'avait apporté jusqu'à Blain la réponse qu'il m'avait promise, c'est qu'il ne m'avait pas trouvée à la ferme du Bois.

— Cela peut répondre pour vous, madame, reprit l'abbé Bernier, mais d'où vient alors que le comte de X... nous a donné un avis que sa conduite antérieure doit nous faire croire une trahison ?

— Assez, monsieur, reprit le comte de X... avec hauteur, je n'ai trahi personne, vous le savez. Arrivé au Mans quelques jours après votre départ, j'ai vu les dispositions prises par les généraux républicains, j'ai entendu les serments d'extermination qu'ils ont faits, et j'ai eu pitié des malheureux qui étaient sous vos ordres. Cependant je m'étais éloigné du Mans, j'avais été chercher à Laval les informations que je n'avais pu recueillir au Mans. En ne retrouvant plus de ce côté aucune trace de votre armée, j'ai cru qu'elle s'était prudemment dispersée, et je revenais à Blain, lorsque j'ai été rencontré par l'homme masqué qui m'a appris

à la fois votre retraite vers ce pays et la poursuite des républicains. Je vous ai donné cet avis par pitié pour vous, et par pitié pour vous aussi je vous ai donné le conseil de licencier votre armée. Oh ! reprit-il alors avec un mouvement de mépris, misérable sot que j'ai été à ce moment ! en présence de vos malheurs, j'ai oublié les longs ressentiments de ma vie ; je me suis demandé si ma place n'était pas plutôt au milieu de vous qu'au milieu de ceux à qui j'ai voué mes services. Vous prenez soin de me détromper, messieurs. C'est toujours chez vous les mêmes hommes imprévoyants et orgueilleux poussés et égarés par des prêtres obstinés. Pourquoi allez-vous combattre aujourd'hui ? Est-ce pour la victoire ? Vous savez qu'elle est impossible. C'est donc pour l'orgueil de commander une dernière bataille ?

— C'est pour mourir avec honneur ! dit Fleuriot en se levant. Voilà ce que vous ne pouvez comprendre, monsieur ; et ce que vous ne comprendrez pas non plus ; sans doute, c'est que nous ne voulons pas que les armes des royalistes soient salies par le sang d'un homme tel que vous. Vous quitterez l'armée à l'instant même.

A cette proposition, une sourde rumeur éclata dans toute l'assemblée. L'abbé Bernier se récria avec violence et demanda de quel droit Fleuriot se permettait de prononcer la mise en liberté de l'accusé. Le tumulte était grand lorsque le comte de X... reprit :

— C'est ma mort que vous voulez, n'est-ce pas, messieurs ? Eh bien ! je n'ai pas besoin de votre jugement, je le prononce moi-même, et j'exécuterai moi-même l'arrêt. Je ne vous demande qu'une faveur : c'est une heure de répit pour confier à madame de Perbruck un secret qui n'intéresse qu'elle seule au monde. Quelque jugement que vous portiez de moi, ajouta-t-il en élevant la voix, aucun de vous ne peut dire que j'ai manqué à la parole que j'ai donnée. Je vous promets ma mort, vous l'aurez.

La journée s'avançait cependant, et à l'époque de l'année où on se trouvait, c'était au 23 décembre, la nuit venait si vite que les travaux ordonnés par Marigny menaçaient d'être bientôt interrompus. Quelques officiers inférieurs venaient avertir le conseil que les paysans murmuraient de l'absence des principaux chefs, et déjà l'on répétait de tous côtés qu'ils

se livraient au repos pendant qu'ils laissaient les pauvres soldats s'exténuer dans des fatigues que tout le monde devait partager.

— Allez dire aux soldats de l'armée catholique, dit Bernier en se levant, que dans quelques instants nous serons près d'eux ; maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le conseil, je demande qu'il soit définitivement décidé du sort de cet homme. C'est un traître, vous ne pouvez en douter; aucun de vous ne croit au conte qu'il a inventé pour vous tromper, et si vous hésitez à le frapper, c'est que vous craignez d'enfermer dans la même condamnation la marquise de Perbruck, qui, pas plus que lui, n'explique son arrivée dans l'armée royale d'une façon satisfaisante. Messieurs, continua-t-il encore, dans la position désespérée où nous sommes, nous devons à ceux qui sont morts, nous devons à ceux qui périront aujourd'hui, nous devons à ceux qui nous survivront de ne pas laisser impunie la trahison qui a pénétré jusque dans le sein de notre armée. Je demande donc la condamnation immédiate de cet homme, et je demande que la marquise de Perbruck soit constituée prisonnière jusqu'à plus amples renseignements. Je demande à ce que cette condamnation soit publiée dans toute l'armée, afin qu'elle apprenne à nos soldats que nous veillons à leur sûreté.

Immédiatement après ces paroles les chefs se consultèrent à voix basse, et l'arrêt de mort fut décidé. Chacun reprit sa place, et on ordonna au comte de X... de se préparer à mourir.

— Soit, dit le comte ; mais les soldats qui combattent, disent-ils, pour Dieu et le roi, ne me refuseront pas un prêtre à l'heure de ma mort, et M. l'abbé Bernier ne dédaignera pas d'écouter la confession d'un coupable.

Le ton de raillerie hautaine dont cette demande fut faite ne fit qu'irriter les chefs royalistes. A ce moment madame de Perbruck se leva.

— Eh bien, messieurs, dit-elle, je ne vous laisserai pas commettre un assassinat ; il est innocent aujourd'hui comme il l'était le jour où il fut condamné et dégradé de sa noblesse.

— Silence, madame, dit le comte de X... d'une voix émue, je ne demande ni ne veux aucune justification. Proscrit et

renié par ceux de ma caste, je me suis vengé autant que je l'ai pu. Votre douleur, madame, m'avait attendri sur leurs misères et j'avais pénétré jusqu'au milieu d'eux pour les sauver de leur propre aveuglement. Ils répondent à ma pitié par un arrêt de mort. Je l'accepte et j'en suis fier. Ecoutez, dit-il en se tournant vers ses juges, je vous ai demandé une heure d'entretien avec madame pour lui apprendre un secret qui n'intéresse qu'elle, cette heure voulez-vous me l'accorder?

— Il est temps que justice soit faite, dit l'abbé Bernier.

— Eh bien! ce secret, je le dirai tout haut; écoutez-moi, madame, reprit le vieillard. C'est l'abbé Bernier qui a reçu la confession du marquis de Perbruck lorsqu'il fut laissé pour mort à l'insurrection de Saint-Florent.

— C'est vrai, dit l'abbé.

Eh bien! monsieur, reprit le comte de X... vous avez appris dans cette confession le secret de ma vie et de mon innocence, et cependant c'est vous qui m'avez traîné devant ceux à qui je pardonne de me croire coupable et de disposer de ma vie comme de celle du dernier misérable.

— Vous êtes fou! dit l'abbé Bernier avec colère, et quel intérêt puis-je avoir à cela?

— Vous avez reçu une mission de vengeance que vous voulez remplir et que vous eussiez déjà remplie contre celui qu'on vous a donné à poursuivre, si un avis secret ne l'eût averti de vos sinistres projets.

— Assez d'injures! s'écria l'abbé, dont la pâleur était livide; il faut en finir avec ce traître!

— Monsieur l'abbé, lui dit le comte de X... en le forçant à baisser les yeux sous l'éclair de son regard, je vous défie de jurer sur le christ que vous me croyez coupable!

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici? dit l'abbé sans répondre à cette solennelle question.

— Vous le savez bien, vous.

A ce moment un grand tumulte eut lieu au dehors. Un messager arrivé en toute hâte vint avertir l'assemblée que les républicains n'étaient plus qu'à une demi-lieue de Savenay.

— Eh bien! dit Fleuriot, que décidez-vous du comte?

— C'est moi qui en ai décidé, repartit celui-ci.

Et avant que personne eût pu faire un mouvement pour

l'arrêter, le comte s'était appuyé un pistolet sur le cœur et tombait sur le sol.

Des cris Aux armes! poussés de tous côtés retentirent alors au loin. Les chefs s'élancèrent hors de la maison.

— Venez, madame, dit Marigny, entraînant madame de Perbruck, il faut fuir. Car quelle que fût la honte du comte de X..., il avait raison lorsqu'il nous disait de licencier cette armée : on a voulu la garder comme une dernière espérance..... Cette espérance sera anéantie dans quelques heures.

— Monsieur de Marigny, dit madame de Perbruck, on vient de pousser au suicide l'âme la plus généreuse qui ait été, avant que la vengeance ne l'ait poussée au crime.

XVI

Nous ne prétendons pas écrire dans ce livre l'histoire des batailles de la Vendée, mais quelques incidents du désastreux combat de Savenay sont trop intimement liés à ce récit pour que nous ne soyons point obligé de le raconter. Peut-être devrions-nous placer aussi à cet endroit les explications qui pourraient apprendre à nos lecteurs quel était le comte de X..., quels avaient été ses rapports avec madame de Perbruck et comment tout ceci se rattache à l'existence de notre héros, Saturnin Fichet : mais ces explications trouveront leur place plus tard et au moment où madame de Perbruek elle-même dut les donner à celui qu'elles intéressaient avant tout, et que nous allons voir apparaître dans ce même combat.

Il était trois heures du soir, Lyrot se plaça à l'avant-garde et s'apprêta à recevoir les républicains qui s'avançaient par la principale route. Ceux-ci étaient commandés par le bouillant Westermann, qui ne connaissait guère d'autre tactique que de toujours crier : En avant! et qui avait

tombent les républicains désorganisés. Une attaque furieuse, désespérée, lancée à tout hasard au milieu de ce désordre, eût peut-être dispersé cette armée épuisée de fatigue : mais les généraux royalistes n'avaient plus cette confiance qui commande à la victoire. Assez braves pour mourir, ils n'avaient plus l'enthousiasme qui fait vaincre. Ils cherchent à se reconnaître, reprennent les excellentes positions qu'ils avaient abandonnées pour se porter en avant, et permettent à Marceau et à Kléber de rétablir l'ordre dans leur armée. Ce ne fut qu'en faisant cesser le feu sur toute la ligne, que les républicains reconnurent qu'ils ne faisaient, depuis près d'une heure, que se fusiller entre eux ; mais la cause même de ce désordre le rendit moins grave, peu d'hommes avaient été tués. Marceau reforma ses bataillons, et bientôt le silence de la nuit ne fut interrompu que par quelques fusillades qui éclataient tout à coup, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Cependant Lyrot, réuni à ses collègues, portait de l'un à l'autre ses remercîments pour la diversion courageuse qui l'avait sauvé de l'embûche où son ardeur l'avait entraîné; mais chacun s'excusait de ne pas avoir eu cette pensée..... Et bientôt on fut à se demander quel était l'ami inconnu qui s'était si audacieusement et si heureusement mêlé au combat.

— Ce doit être un des bataillons que le Morbihan a promis de nous envoyer, dit l'abbé Bernier.

— Ne savez-vous pas, reprit Marigny, que les habitants de Montluc se sont joints à l'armée républicaine? Ne comptons que sur nous-mêmes, messieurs, et peut-être aussi sur cette troupe de braves qui nous a dégagés à Châteaubriant.

— Sur l'homme au masque rouge? dit Lyrot. Vous avez raison, ce doit être lui, car, parmi le fracas du combat, j'ai entendu quelques-uns de ces longs cris lugubres avec lesquels les soldats se transmettent les commandements sans qu'on puisse en deviner le sens.

Cependant la nuit avançait. Les généraux royalistes avaient donné à leurs soldats quatre heures de repos sur le champ de bataille même. De cette façon, et durant cette nuit de quinze heures, un tiers des troupes dormait tandis que les deux autres tiers veillaient. Le jour n'était pas levé que toute l'armée était debout. Mais, hélas! cette vigilance,

qui eût peut-être sauvé l'armée du Mans, ne devait pas lui servir à Savenay. Ce n'étaient plus d'ailleurs d'inhabiles et timides généraux, comme ceux que la Convention avait d'abord opposés à des ennemis qu'elle trouvait méprisables, qui commandaient l'armée républicaine : c'étaient Marceau, Kléber, Beaupuy, Canuel, et dans les rangs inférieurs Ménars, Savary, tous destinés à laisser des noms célèbres dans l'histoire.

A huit heures du matin, après une nuit passée sous une pluie glaciale, qui, selon l'expression de Benaben, entrait dans la moelle des os, les royalistes, espérant que l'armée républicaine aura eu moins de constance qu'ils n'en ont eu, s'avancent dans la pénombre de cette funeste matinée. Vain espoir! déjà les positions étaient envahies par les républicains. On croyait les surprendre, et tout à coup on entend retentir de toutes parts l'ordre de l'attaque. Toutefois, les royalistes ne veulent pas paraître avoir attendu qu'on vienne les chercher, ils s'avancent à grands pas, et avec tant d'impétuosité, qu'une fois encore l'avant-garde des républicains plie et se débande. Mais Kléber accourt, il se jette au milieu des bataillons qui hésitent.

— En avant! crie-t-il de sa voix tonnante.

— Nous n'avons plus de cartouches, répond l'officier auquel il s'adressait.

— Servez-vous de la baïonnette!

— Beaucoup de soldats les ont perdues.

— Ecrasez-les à coups de crosses, crie Kléber en se jetant en avant.

A ce moment, le combat s'engage avec fureur ; mais déjà la division de Tilly et celle de Kléber avaient profité de la nuit pour filer au delà des lignes des Vendéens et se porter dans les bois et sur les hauteurs qui commandaient le flanc des royalistes. Pendant que Marceau, multipliant les attaques, tient occupées à la fois les divisions de Fleuriot, de Lyrot et de Marigny, Kléber rejoint sa division et ordonne à Tilly de continuer sa route, afin de tourner complétement la ville de Savenay, de façon à y pénétrer par le côté opposé à celui qui est occupé par les royalistes. A peine Tilly s'est-il mis en devoir d'exécuter cet ordre, que Kléber débouche de ses forêts et attaque en flanc Fleuriot et Marigny, qui, déci-

dés à mourir, se tournent vers ce nouvel ennemi et laissent ainsi Lyrot soutenir seul l'attaque de Marceau.

Vainement Fleuriot et Marigny opposent la plus héroïque résistance pour couvrir Savenay, ils voient les rangs entiers des Vendéens tomber autour d'eux, et déjà les munitions leur manquent. A ce moment, des femmes, la plupart à cheval, sortaient de Savenay pour porter des secours aux blessés ; elles vont d'abord du côté de Lyrot, mais déjà il reculait sous les attaques successives de Marceau. Parmi elles se trouvaient madame de Lescure et madame de Perbruck. Elles retournent du côté de Marigny.

— Rentrez à Savenay ! leur crie-t-il, tout est perdu !

Madame de Lescure veut rester.

— Madame, s'écrie alors Marigny, souvenez-vous de ce que je vous ai promis dans des jours heureux, c'est qu'ils n'auraient ce drapeau qu'avec ma vie !

Il prend alors des mains du jeune Savoyry le drapeau que madame de Lescure avait brodé de ses propres mains, et dédaignant de répondre aux attaques de Kléber par le feu inutile des Vendéens, il s'élance à leur tête et attaque à son tour les républicains à la baïonnette.

Quatre fois il s'avance jusque sur leurs rangs, quatre fois le feu impassible des républicains renverse les soldats qui le suivent et l'épargne seul. Fleuriot imite cet exemple sur un autre point, et, deux fois repoussé, il revient encore à la charge. Il semblait que sa tentative dût être aussi inutile que les précédentes, mais tout à coup la ligne des républicains s'ébranle, s'entr'ouvre et laisse apparaître une troupe nombreuse qui a fait dans leurs rangs une large trouée. Un homme masqué commandait cette troupe ; il la précipite dans la brèche qu'il vient d'ouvrir, et semble l'élargir pour le passage des Vendéens. Fleuriot s'y élance avec le reste de sa division, et peut ainsi gagner le bois. Mais déjà les républicains se resserrent, et ceux qui viennent de délivrer si audacieusement la division de Fleuriot sont ramenés à l'endroit même d'où ils venaient de dégager les Vendéens.

Marigny, témoin de cette héroïque intervention, reforme les rangs pour tenter une nouvelle charge. Mais il n'était plus temps, Lyrot avait été obligé de se retirer devant Mar-

ceau, qui, marchant toujours en avant, allait pouvoir prendre Marigny à revers.

— A Savenay ! s'écrie celui-ci.

Toutes les troupes se précipitent de ce côté, culbutant les premières compagnies de Marceau qui veulent se placer entre elles et la ville. Mais tous ne réussissent pas. Près de quinze cents hommes sont séparés de la colonnne de Marigny et se trouvent enveloppés par Kléber et Marceau. Ceux-là, sommés de mettre bas les armes, obéissent en criant : Vive la nation ! vive la république ! et ils sont faits prisonniers. A la vérité ils étaient entre les mains de Kléber et de Marceau, qui n'avaient pas appris comme tant d'autres à salir la victoire par des massacres inutiles. Mais six cents autres se trouvèrent cernés par Westermann. Parmi ceux-là se trouvaient un grand nombre de femmes, et au milieu d'elles madame de Perbruck, qui avait été témoin de la délivrance de Fleuriot. Au masque rouge qui couvrait le visage de l'intrepide chef qui commandait cette petite troupe, elle avait reconnu cet homme étrange dont lui avait parlé le comte de X..., et dont lui avait aussi parlé Marigny.

Celui-ci lui avait dit qu'elle le retrouverait au milieu des balles, et elle avait répondu qu'elle irait l'y chercher ; et, en effet, elle s'était approchée de lui pendant qu'il rassemblait ses soldats et qu'il plaçait au centre du carré, qu'il avait fait former, les femmes éperdues, qui couraient de tous côtés, rencontrant de tous côtés aussi des ennemis furieux qui tuaient sans pitié. Déjà cette petite troupe, toujours combattant et toujours marchant, se glissait entre la division de Kléber et Savenay, et était prête d'atteindre un petit bois, qui eût dérobé sa marche aux républicains, lorsque Westermann débouche tout à coup, et le chef inconnu, ses six cents soldats, deux cents Vendéens qui se sont joints à lui, cent femmes à peu près, qu'il avait réunies au centre de son bataillon, se trouvent tout à coup enveloppés.

On leur crie de se rendre. Le chef masqué répond vainement qu'il faut mourir ou se faire jour à travers les républicains. Les soldats épouvantés jettent bas leurs armes et se jettent à genoux. Aussitôt l'implacable Westermann ordonne le feu, et plus des trois quarts de cette troupe tombe assassinée.

Madame de Perbruck avait enfin pu s'approcher du chef masqué, elle allait l'interroger, lorsqu'elle le voit s'abattre à ses côtés; il l'entraîne dans sa chute, et elle reste étendue sur la terre, quoiqu'elle n'eût pas été atteinte. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, lorsqu'elle entend crier :

— Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, il leur sera pardonné.

Les malheureux Vendéens croient à cette promesse, faite par un officier républicain, ils se relèvent. Madame de Perbruck allait faire comme eux, mais la main du chef masqué la retient fortement et l'attache à la terre. Cet homme connaissait bien les ennemis auxquels il avait affaire. En effet, à peine les malheureux Vendéens échappés à la première décharge se sont-ils relevés, que le feu éclate encore et anéantit ce reste de victimes. Un cri féroce de Westermann célèbre cette horrible victoire. Mais il voit encore s'agiter sur le sol quelques malheureux que la mort n'a pas encore tout à fait achevés, il lance sa cavalerie au galop sur ce tapis de cadavres et les foule aux pieds des chevaux, puis il continue sa course vers Savenay, où Lyrot et Marigny venaient de rentrer.

Là c'était peut-être un plus horrible massacre.

Comme nous l'avons dit, Tilly avait tourné la ville, et pendant que les royalistes en désordre s'y réfugiaient d'un côté, Tilly l'envahissait de l'autre. Il reçoit à la baïonnette les restes des divisions de Lyrot et de Marigny, poursuivis maintenant par Marceau, Kléber et Westermann réunis : ce ne fut plus alors un combat, ce fut un carnage. Lyrot est percé de vingt coups de baïonnette, les canonniers vendéens sont tués sur leurs pièces.

— Grâce pour ceux qui se rendront, criait Savary, qui, nouvellement arrivé, ne comprenait pas les épouvantables furies de cette guerre.

— J'aime mieux les tuer aujourd'hui que de les fusiller demain, lui répond un soldat...

Et le carnage continue.

Marigny, plus heureux que Lyrot, culbute quelques soldats, qui déjà se répandaient dans la ville et gagne la route de Guérande, où il avait relégué toutes les femmes. Celles qui avaient obéi à l'injonction qu'il leur avait faite de ne

point quitter ce faubourg, furent sauvées. Il retourne les deux canons qui devaient protéger cette route en cas d'attaque, se place entre eux et laisse pendant une demi-heure passer les femmes, les enfants, les vieillards, qui fuient avec épouvante. Tout à coup la fuite devient plus terrible, elle entraîne avec elle les vingt canonniers qui devaient servir les pièces sous les ordres de Marigny. Il reste seul avec un paysan nommé Chollet. Tous deux, la mèche à la main, et lorsque le dernier de ceux qui fuient est passé, ils se trouvent en face d'un bataillon de républicains.

Marigny et Chollet lèvent la mèche pour mettre le feu aux pièces, mais tout à coup un jeune officier s'élance devant les républicains et les arrête.

— Ils ont peur, s'écrie Chollet.

Pour toute réponse le commandant fait ranger son bataillon à vingt pas des canons et lui fait mettre l'arme au bras. Lui-même, se plaçant en tête de ses soldats, reste immobile en face des canons pointés contre eux.

Marigny reste immobile de son côté. Plus d'un quart d'heure se passa ainsi.

— Monsieur de Marigny, crie alors le jeune commandant, pensez-vous que les femmes soient assez loin ?

Marigny regarde au loin et s'incline sans répondre.

Alors le commandant se retourne vers son bataillon, immobile devant la gueule des canons.

— En avant ! s'écrie-t-il.

Chollet lève la mèche pour mettre le feu à sa pièce, mais Marigny la lui arrache, jette la sienne, et tous deux se retirent sans qu'un seul coup de fusil trouble leur retraite.

Le commandant de ce bataillon s'appelait Savary.

Mais déjà c'en était fait dans Savenay, tout avait été tué.

Comme le soldat l'avait dit à Savary, ceux qui tuèrent ce jour-là eurent raison, car le lendemain, les quinze cents hommes sauvés par Kléber et Marceau, et tous ceux qui d'un autre côté avaient été faits prisonniers, furent fusillés. C'est que les représentants du peuple arrivaient toujours à la suite de la victoire.

Mais l'histoire a suffisamment consacré ces atrocités à l'abomination de la postérité. Il faut que nous revenions aux événements particuliers de ce récit.

Par la présence d'esprit du chef au masque rouge madame de Perbruck avait échappé à la mort, et, par un hasard providentiel, les chevaux lancés par Westermann sur ces tas de cadavres ne l'avaient pas atteinte.

Déjà le combat était loin, et madame de Perbruck essayait de se relever, lorsque la main qui l'avait retenue une première fois l'arrêta encore.

— De la patience, madame, lui dit la voix de l'inconnu; ne savez-vous pas qu'un geste, un mouvement, peuvent attirer sur nous quelques-uns de ces misérables pour qui un assassinat est considéré comme une victoire?

— Ah! s'écria madame de Perbruck, qui tressaillit malgré elle à l'accent de cette voix, qui êtes-vous? vous qui me parlez ainsi.

— Silence! lui répondit l'inconnu, n'entendez-vous pas marcher à quelques pas de nous?

En effet, et presque aussitôt, parut un paysan qui avait sans doute imité l'exemple de son chef et qui comme lui avait échappé à la mort.

A l'instant où il s'approchait de madame de Perbruck et de l'inconnu, un coup de feu partit de derrière un buisson et le renversa sur eux. Mais, il faut le dire, ce n'était déjà plus les républicains qui commettaient ces cruautés, c'étaient les habitants du pays qui venaient achever l'œuvre des vainqueurs. Du reste, ce qu'ils faisaient contre des royalistes vaincus, ils l'eussent fait de même contre des républicains. Cet avertissement fit taire madame de Perbruck. Il lui fallut rester près de cet homme dont la voix l'avait tellement troublée, immobile, muette, couchée dans la boue, couverte de sang et inondée par la pluie glaciale qui ne cessa de tomber pendant toute cette journée. Enfin la nuit arriva, le bruit des fusillades s'éteignit dans Savenay, et bientôt on entendit partir du bois qui longeait la prairie où avait eu lieu cette sanglante exécution, un cri doux et prolongé.

A ce bruit le chef se souleva.

— Il est temps, dit-il à voix basse à madame de Perbruck; il est temps, répéta-t-il plus haut.

Aussitôt quelques gémissements répondirent à cet ordre, et des six cents hommes qui avaient occupé cet étroit es-

pace, sept ou huit tout au plus se relevèrent, mais madame de Perbruck resta immobile.

— Ah! murmura le chef, la pauvre femme est morte.

— Non, lui répondit un de ceux qui venaient de se relever, le froid et la terreur l'ont fait s'évanouir.

— Eh bien, reprit le chef, nous la sauverons.

Il la prit dans ses bras et l'emporta à travers ce champ jonché de cadavres.

QUATRIÈME PARTIE

I

Durant cette même journée, où périssaient à Savenay les restes de l'armée royale, une scène non moins sinistre se passait dans un somptueux hôtel de Nantes. Dans la partie la plus reculée de cet hôtel, trois hommes étaient assemblés. L'un d'eux se promenait activement, les mains derrière le dos. Il était d'une taille élevée et légèrement voûtée. Ses cheveux noirs et huileux tombaient sur ses épaules, sa démarche était brusque, son teint basané ; ses yeux petits et hagards ajoutaient à l'expression farouche et commune de son visage. Cet homme était Carrier.

— Nous ne sommes que des enfants, dit-il d'une voix brusque et rauque. Billaud-Varennes et Maillard ont tué douze mille prisonniers à Paris en moins de cinq jours, et je n'en ai pas encore deux mille.

— Cependant, répondit l'un des deux autres hommes, le tribunal révolutionnaire va aussi vite que possible pour les condamnations ; les prisonniers ne font qu'entrer et sortir, c'est à peine si on leur demande leur nom, ils sont immédiatement condamnés.

— Tais-toi, Lamberty, dit brusquement Carrier, j'ai beau le presser, j'ai beau le menacer, je n'ai pas pu obtenir plus de deux cents condamnations par jour. A ce compte il nous

faudra plus de trois mois pour débarrasser un peu les prisons et faire place à de nouveaux brigands. Guillotin était un imbécile, et son invention n'est bonne que pour les voleurs et les assassins ; mais ce n'est pas ainsi qu'on peut arriver à exterminer rapidement les ennemis de la république.

— N'êtes-vous pas le maître de les faire fusiller ? dit le troisième personnage.

— Ne sais-tu pas, Fouquet, répondit Carrier à celui qui venait de lui parler, que les soldats hésitent, et que le plus souvent ils refusent de recommencer pour ceux qui ne sont pas tombés du premier coup. Non, non, pas de fusillade, il nous faut autre chose.

Les deux affidés de Carrier se regardèrent tout épouvantés eux-mêmes des desseins de leur maître.

— J'attends quelqu'un, reprit Carrier après un moment de silence, et j'espère avoir découvert le moyen d'expédier la besogne. Mais parlons d'autre chose. Avez-vous trouvé les hommes que je vous ai demandés ? ajouta-t-il en s'asseyant près de la table où se tenait le terrible conseil.

— Ils doivent venir ici dans une heure ; vous les passerez en revue et vous leur direz ce que vous attendez d'eux.

— C'est bien, dit Carrier ; et quels sont ceux que tu as choisis ?

— Je suis allé, répondit Lamberty, dans les cabarets de la Basse-Fosse, où se réfugient les déserteurs de la marine : j'ai recruté là une douzaine d'hommes déterminés et que rien n'épouvante.

— Ceux-là, dit Carrier, nous accompagneront dans l'expédition du projet que je médite ; mais ce n'est pas là précisément les hommes qu'il me faut. Je veux des hommes qui sachent lire et écrire. Si j'ai besoin de bras qui exécutent, il me faut aussi des intelligences capables de me comprendre.

— Je crois avoir trouvé votre affaire mieux que Lamberty, reprit Fouquet avec une vanité féroce ; je suis allé à la prison pour dettes, j'ai rencontré là quelques-uns de ces malheureux à qui la rigueur des aristocrates fait expier le malheur d'avoir fait des affaires qui n'ont pas réussi ; je les ai avertis de vos projets et j'ai laissé les portes ouvertes. Vingt se sont échappés et seront ce soir ici. Je ne suis pas

descendu dans les cabarets de la Basse-Fosse pour en recruter d'autres, mais je suis allé dans la maison de jeu du quartier Graslin. J'y ai trouvé quelques fils de famille ruinés par nos bonnes amies, quelques bons vivants qui ont coutume de répondre à leurs créanciers par des coups de bâton et au besoin par des coups d'épée ; vous en aurez au moins trente ce soir, et s'il vous en faut davantage...

— Ce sera assez, dit Carrier, s'ils sont actifs : du reste, tout le monde aura ses fonctions, vos hommes comme ceux de Lamberty. Je leur taillerai de l'ouvrage à tous.

Une heure après on introduisit dans un vaste salon cinquante ou soixante misérables ; c'était le rebut de la société, non pas en ce sens que ces hommes appartinssent aux plus basses classes du peuple, mais parce qu'il n'en était pas un, qui dans les temps plus calmes, n'eût été condamné, pour ses crimes, au bagne ou au gibet : c'étaient des escrocs, des banqueroutiers, des faussaires ; c'étaient des caissiers qui avaient volé leur patron, c'était, enfin, cette écume de la société moyenne, bien plus infâme et bien plus cruelle que l'écume même de la populace. Presque tous étaient jeunes encore, mais tous paraissaient dégradés par la débauche.

Lorsque Carrier entra il se promena silencieusement au milieu d'eux, comme un général dans les rangs de ses soldats ; et de même que le général sourit en voyant la bonne tenue de ses troupes, de même Carrier parut content à l'aspect de ces visages farouches, de ces regards abjects, de cette dégradation anticipée imprimée sur le front de ces misérables.

— C'est bien, dit-il en se retournant d'un air d'approbation vers celui de ses deux infâmes lieutenants qui lui avait amené cette troupe immonde.

Carrier se plaça bientôt au milieu du salon et fit faire le cercle autour de lui.

— Soldats de la compagnie de Marat, leur dit-il, car c'est là le nom pur et illustre que vous porterez désormais, vous êtes appelés à sauver la patrie, à purger la Bretagne de tous les traitres et de tous les brigands qui l'infestent ; vous arroserez de leur sang l'arbre de la liberté pour qu'il s'élève grand, fort et impérissable.

Un hurlement d'approbation répondit à ces premières paroles.

— Mais vous n'êtes pas seulement des soldats, ajouta Carrier, vous êtes encore des magistrats.

Ce nom honorable appliqué à cette bande de misérables fit reculer quelques-uns d'entre eux.

— Voici, continua Carrier, les fonctions dont je vous investis : partout où vous soupçonnerez des coupables, partout où vous croirez qu'il y a des suspects, des étrangers, des malveillants ou des modérés, vous devez être présents. Interrogez-les, arrêtez-les. Si l'on vous ferme les portes, faites-les ouvrir au nom de la loi; si vous n'êtes pas en force suffisante, requérez la gendarmerie, les gardes nationaux, la troupe elle-même. Je les place tous sous votre commandement. Vous voyez quels sont vos pouvoirs. Si vous voulez être fidèles à votre mandat, aucun des ennemis de la république ne pourra vous échapper. Surtout, point de pitié! N'écoutez ni les larmes ni les prières ! Ne vous laissez attendrir ni par la vieillesse ni par l'enfance, et si quelqu'un de vous ne pouvait résister aux attraits de la beauté, je fermerai les yeux durant quelques jours, pourvu que celle que vous aurez distinguée soit restituée au bourreau lorsque vous en serez las.

Si l'histoire n'avait juridiquement attesté ces épouvantables horreurs, nous hériterions à les détailler.

A ces paroles de Carrier répondirent des acclamations furieures; on battait des mains, et chacun de ces forcenés faisait au milieu des plus affreux jurements le serment d'être implacable.

— Braves amis, reprit Carrier, toute peine mérite salaire, les appointements de chacun de vous sont fixés à trois cents francs par mois, et je laisse à votre probité de remettre à la commune tout ce que vous saisirez dans la demeure ou sur la personne de ceux que vous arrêterez.

Ce fut un nouvel enthousiasme et de nouveaux serments.

— Et maintenant, leur dit Carrier, allez, et dès ce soir vous entrerez en fonctions. Une ceinture rouge et un plumet rouge vous désigneront au respect du peuple et aux autorités.

Après ces paroles, ces misérables se retirèrent conduits

par Lamberty. Fouquet se rendit à la commune pour y apporter la nouvelle de cette exécrable institution.

Carrier était seul depuis quelques moments, lorsqu'à la porte du cabinet où il s'était retiré se montra une femme d'une rare beauté.

Celui qui écrit ces lignes était bien jeune la première fois qu'il vit cette femme. Elle était à la fenêtre d'une maison isolée : sa pâleur livide, son excessive maigreur, n'avaient pas encore effacé cette beauté célèbre. De longs cheveux noirs, des yeux bleus, des lèvres minces, un nez légèrement courbé, lui donnaient un air de hauteur remarquable.

Ce fut un hasard bien rare qui permit à l'auteur de ce livre de voir cette femme, car sa maison était constamment fermée. Jamais les persiennes ne s'ouvraient, jamais une personne étrangère ne venait frapper à cette porte, et il se souvient encore que lorsqu'il passait devant cette maison avec le domestique qui le conduisait à l'école, jamais celui-ci ne manquait de l'entraîner du côté opposé de la rue, en disant d'un ton épouvanté et comme s'il eût passé devant une tombe ou un échafaud :

— Ne touchez pas à ces murs, c'est la maison de la maîtresse de Carrier.

Cependant près de vingt ans étaient écoulés depuis que la tyrannie féroce de Carrier avait passé sur la ville de Nantes. Mais le souvenir de ses crimes était encore si vivant qu'il pesait comme un anathème sur la misérable femme sortie encore plus sanglante que flétrie des embrassements de ce monstre.

Mais à l'époque dont nous parlons elle n'était pas proscrite, elle régnait en souveraine sur le bourreau de Nantes.

Lorsqu'elle parut devant Carrier, celui-ci se retourna vers elle et lui d'une voix brusque :

— Eh bien! que veux-tu, Angélique?

— Tu nous avais promis une fête pour ce soir, répondit cette femme, voici la soirée qui s'avance et je ne vois rien de prêt.

— Allons, allons, lui dit Carrier, ne soit pas si impatiente; attends un peu, et si cette fois tu n'es pas contente, je ne sais plus en vérité qu'inventer pour satisfaire tes caprices.

— Ne viens-tu pas à la comédie avec moi? reprit Angélique; et me laisseras-tu seule dans ma loge, comme tu fais depuis quelques jours?

— Tu sais, répondit Carrier d'un ton sombre, que je hais les réunions publiques, on vient m'y assiéger de tous côtés de demandes que je ne veux pas entendre.

— T'a-t-on dit, reprit Angélique, que le président du tribunal révolutionnaire s'est présenté trois fois, et que les membres de la commune sont venus aussi quatre fois dans la journée?

— Et que leur as-tu fais répondre? dit Carrier.

— Comme à l'ordinaire, répondit Angélique, je leur ai fait dire que tu étais malade, et que tu ne pouvais recevoir personne. Mais la commune et le tribunal étant remontés ensemble dans l'hôtel, ils ont dit qu'ils reviendraient ce soir encore.

— Que me veulent-ils? qu'ont-ils à me dire? dit Carrier avec colère, je leur transmets mes ordres, qu'ils les exécutent. Je leur désigne les coupables, leur affaire c'est de les condamner et de les mener au supplice. Je ne veux point les voir.

— Il faut que je te prévienne aussi, dit Angélique d'un ton railleur, que ces messieurs (et ce mot était une dénonciation dans la bouche de celle qui le prononçait), je dois te prévenir que ces messieurs ont déclaré qu'ils ne quitteraient pas l'hôtel sans t'avoir vu.

— Ah! ils veulent me voir absolument, s'écria Carrier, eh bien! dis qu'on les laisse entrer, ils sauront ce que c'est que de pénétrer dans l'antre du lion.

— Ah! puisque c'est ainsi, dit Angélique en se jetant sur un canapé, j'aime autant cela que d'aller au théâtre, je suis curieuse de savoir comment tu vas les arranger.

— Non, dit Carrier, il faut que tu paraisses ce soir à la comédie. Si tu rencontres Francastel, invite-le à souper pour ce soir; rassemble aussi quelques-uns de nos fidèles; n'oublie pas d'amener celles de tes amies qui aiment le plaisir et la joie. Je t'ai promis une fête, Angélique, je veux qu'elle soit digne de mon impératrice, ajouta-t-il avec un sourire hideux. Va, et je te réponds que tu seras contente de moi.

Angélique se retira, et bientôt après on vint annoncer à

Carrier qu'un homme se disant patron d'une barque hollandaise demandait à lui parler.

— Enfin! s'écria Carrier en se levant avec une joie sauvage.

Immédiatement entra un homme d'une taille colossale; son visage aplati avait un air d'idiotisme et presque d'imbécillité.

— Eh bien! lui dit Carrier, est-ce prêt, Notron?

L'homme répondit par un signe de tête affirmatif.

— As-tu bien pris tes précautions?

— Oui, répondit Notron d'une voix caverneuse.

— Les soupapes sont pratiquées?

— J'ai fait l'ouvrage moi-même. Au signal qu'il vous plaira de me donner, le bateau coulera avec toutes ses marchandises.

Carrier ouvrit un secrétaire, y prit quelques rouleaux d'or, et reprit :

— Le prix de ton bâtiment a été payé; voici pour ton silence.

Il lui remit l'argent, que l'autre compta exactement. Il y avait cinquante louis. C'était le prix de plus de huit cents têtes; la république ne les estimait pas très-haut.

— Mais ce n'est pas tout, dit Carrier; il faut que tu me trouves d'autres navires, et que tu me les disposes de même.

Notron le regarda.

— Savez-vous, lui dit-il en baissant la voix, que vous pouvez loger huit cents personnes dans ma barque?

— C'est bien peu, dit Carrier. Mais, ajouta-t-il en riant, quand il y a place pour huit il y a place pour neuf, quand il y a place pour neuf il y a place pour dix, ils y mettront de la complaisance et se serreront un peu.

— Et quel jour faites-vous votre expédition? reprit Notron.

— Attends-moi ce soir vers minuit au plus tard, mais attends-moi.

Le patron se retira, et Carrier fut averti que les membres de la commune et ceux du tribunal révolutionnaire l'attendaient dans le même salon où quelques heures auparavant il avait reçu les misérables qu'il avait investis d'exorbitants pouvoirs.

Avant d'entrer, Carrier s'arrêta à la porte et entendit Lamberty qui disait insolemment :

— Les gens de la maison se sont trompés, le citoyen Carrier ne peut vous recevoir, il est malade.

— Il a cependant reçu, il y a peu de temps, une troupe d'hommes.

— Qui te l'a dit? fit Lamberty en s'adressant à celui qui qui avait pris la parole.

— Mais les gens même de la maison.

— Eh bien! que t'importe? Carrier reçoit qui il veut.

— Mais, reprit un autre, il est impossible d'administrer ainsi. Le citoyen représentant devient invisible; a-t-il peur de nous?

A ces mots Carrier entra violemment dans le salon.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria-t-il en promenant sur l'assemblée un regard farouche; qu'il parle, qu'il se montre, et, ajouta-t-il en frappant sur la poignée de son sabre, je lui apprendrai si j'ai peur.

Carrier, comme tous les scélérats, était un lâche, mais il savait au besoin, jouer l'audace au point d'intimider les plus résolus.

A son aspect le plus profond silence succéda aux murmures qui éclataient un moment avant. Il reprit tout aussitôt avec l'accent du plus profond mépris :

— Eh bien, vous vous taisez maintenant; c'est vous qui avez peur. Parlez donc, que me voulez-vous? Est-ce une trahison que vous venez me proposer, que vous n'osez parler?

— Citoyen représentant, répondit un des membres du comité, le tribunal révolutionnaire demande qu'on lui laisse quelque répit. Il désire porter plus d'ordre et de mesure dans ses jugements; à peine s'il a le temps de constater l'identité des coupables, et il a appris avec douleur que plusieurs individus avaient été condamnés sous des noms qui n'étaient pas les leurs.

— Les noms qu'ils avaient pris les ont-ils fait connaître pour de bons patriotes? reprit brutalement Carrier. Non, puisque vous les avez condamnés. Eh bien! les noms qu'ils vous cachaient vous les eussent montrés plus coupables encore. Frappez, frappez, vous dis-je, c'est votre devoir.

— Mais, citoyen, dit vivement un membre de la commune, sommes-nous donc des instruments aveugles?

— Aveugles et stupides, repartit Carrier; car vous n'êtes bons à rien, vous ne faites rien, mille complots se trament dans l'ombre, les prisons regorgent et menacent, il me faut d'autres bras pour agir.

— Est-ce donc dans l'intention de nous destituer que vous avez établi cette compagnie de Marat, dont vous nous avez fait signifier la création ?

— Non, messieurs les élus du peuple, non, dit Carrier en ricanant; c'est au contraire pour vous laisser dormir en paix dans vos places. Ils feront la besogne que vous ne savez pas faire, ils donneront les ordres que vous ne savez pas donner.

— Et, s'écria l'un des membres de la commune, il faudra leur obéir ?

— Ne m'obéissez-vous pas? s'écria Carrier. Sachez donc, tièdes patriotes! misérables modérés que vous êtes! sachez donc que chacun de ces hommes est un autre moi-même, et que vous lui obéirez comme à moi. Qui donc a parlé de désobéissance ici? Lamberty, Fouquet, ajouta-t-il, en se tournant vers ses deux lieutenants, où sont les traitres qui murmuraient quand je suis arrivé? quel est celui qui veut voir s'il vaut mieux être assis au banc des juges ou sur celui des accusés? Ah! je vous comprends! Quelques-unes de vos créatures se trouvent parmi les prisonniers, ce que vous appelez des parents, des amis, et vous demandez du répit, et vous éprouvez de la douleur des jugements que vous avez prononcés. Ah! c'est ainsi! eh bien! eh bien! ce sera votre tour. Les clubs me sollicitent; je résistais. Ils me demandent votre tête, je la leur promets... Ah! c'est ainsi que vous tenez compte de ma douceur et de mon humanité ?

Un ricanement échappa à l'un des membres de la commune à ce mot prononcé par Carrier.

— Ah! tu ris? misérable aristocrate! fit le féroce proconsul.

Et à l'instant même il frappa le malheureux d'un soufflet.

— C'est trop! s'écria l'insulté en prenant une position menaçante.

Carrier tira son sabre et reprit avec la rage d'une bête fauve aux abois :

— Et vous venez tous ici pour m'assassiner sans doute? A moi, Lamberty ! Fouquet! à moi les patriotes!

Une douzaine de sans-culottes qui servaient de gardes du corps à cet infâme parurent aussitôt le sabre et le pistolet au poing.

— Eh bien ! continua Carrier, est-là ce que vous voulez? à nous tous donc.

Et il s'avança le sabre levé contre les membres de la commune et du tribunal révolutionnaire, qui se reculèrent avec épouvante en s'écriant :

— Nous obéirons, citoyen Carrier.

— Allez donc, indignes patriotes, froids amis de la liberté, allez et tâchez de mériter le pardon que je vous accorde.

Tous se retirèrent alors sans qu'aucune voix osât protester contre cette exécrable tyrannie, sans qu'un sentiment d'honneur s'élevât contre de si sanglants outrages.

Encore une fois il faut à de pareils actes le témoignage de l'histoire, pour qu'on puisse y croire. Et cependant, alors même qu'on est obligé de les admettre comme certains, ils restent incompréhensibles. Si la commune et le tribunal révolutionnaire eussent obéi aux ordres de Carrier avec la passion et l'aveuglement d'hommes qui poursuivent avec la même fureur une même pensée, on comprendrait leur férocité. Mais ces hommes avaient horreur des excès dont ils étaient les instruments, ils s'arrêtaient malgré leur terreur dans la voie sanglante où on les poussait, ils comprenaient leurs crimes, et les prenaient en horreur. Alors ils croyaient se sentir le courage de ralentir cette terrible extermination dont ils étaient les agents; alors ils venaient frapper à coups redoublés à la porte de Carrier pour lui faire entendre la vérité; ils y venaient décidés à mourir; mais une fois en sa présence ils hésitaient, ils tremblaient; les fureurs tragiques du tigre les glaçaient d'effroi. Et cependant quel était leur suprême danger ? La mort. La mort, ils l'avaient prévue, ce n'était donc pas de cela qu'ils avaient peur.

De quoi donc avaient-ils peur? d'un homme; oui, d'un homme, et surtout d'un mot.

Voilà ce qui semble inexplicable, et voilà cependant ce qui est vrai : la terreur régnait... la terreur! quelque chose de bas, de rampant, de glacé qui asservissait tous les cœurs, dégradait tous les courages, brisait toutes les volontés.

L'effroi que peut inspirer un monstre comme Carrier est indicible : c'est le serpent vénéneux dont l'œil sanglant enlève au malheureux, qui le découvre près de lui, la force de fuir et de se défendre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce fût là le sentiment de quelques-uns et de quelques instants; toute la population nantaise frémissait au nom de Carrier, ce dieu sanglant de la terreur.

Ce nom, on n'osait le prononcer dans le secret des familles; il semblait que les murs allaient s'écrouler et s'abattre sur la tête de ceux qui eussent parlé du proconsul. Quinze ans après le passage sanglant de Carrier à Nantes, et lorsqu'il avait été puni de ses forfaits, ce souvenir était encore si puissant dans l'esprit de ceux qui avaient survécu à cette effroyable tempête, que si un homme fût entré dans un salon en criant : VOICI CARRIER! tout le monde eût pâli, et les femmes et les timides se fussent levés pour s'enfuir.

II

Cependant les membres de la commune et du comité révolutionnaire s'étaient retirés, et Carrier était resté seul avec ses lieutenants Fouquet et Lamberty.

—Ah! s'écria-t-il, ils hésitent, eh bien! ils marcheront, ou ils seront emportés par le torrent révolutionnaire que j'ai enfin mis à mes ordres.

— La felouque de patron est-elle prête? dit Fouquet.

— Oui, répondit Carrier en s'asseyant devant une table où il écrivit quelques mots. Mais aussitôt il se leva, déchira

le papier, jeta les morceaux au feu et les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entièrement brûlé.

Lamberty et Fouquet se regardèrent. Carrier, en effet, s'était oublié. Jamais il n'avait voulu donner un écrit, jamais il n'avait voulu laisser entre les mains de personne la trace d'un de ses forfaits.

On a osé dire que Carrier fut un de ces féroces aveugles qui croyaient servir de bonne foi les projets de la Convention. Ce n'était pas vrai : Carrier avait la conscience de ses crimes ; il savait aussi bien que personne qu'il dépassait les plus farouches intentions de l'assemblée souveraine, et la meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'était le soin minutieux qu'il mettait à faire disparaître toutes traces de ses ordres sanguinaires.

— Fouquet, dit-il, lorsque le dernier morceau de papier fut consumé, tu iras à la prison du château, et tu diras que l'on délivre mille à douze cents prisonniers.

— Quel prétexte donnerai-je ?

— Tu diras au commandant que je viens d'ordonner leur translation à Paimbeuf pour prévenir un trop grand encombrement.

— Le navire est donc prêt ? dit encore Fouquet.

Carrier le regarda d'un air familier et caressant.

— As-tu envie de l'essayer ? lui dit-il.

Fouquet pâlit.

— Où est-il ? reprit Lamberty.

— En face du vieil hôpital.

— Qui conduira les prisonniers ?

— Eh parbleu ! la garde nationale, les volontaires : le reste nous regarde. Où sont vos hommes ?

— Au café de la Comédie, repartit Lamberty.

— Qu'ils soient tous ici à une heure du matin ; je veux les installer moi-même dans la plus agréable de leurs fonctions. A propos, j'ai oublié de nommer un chef à ma compagnie de Marat. Y as-tu pensé, Fouquet ?

— J'ai fait espérer ce grade à un nommé Gabriel Chevelin, qui a envoyé son père et sa mère à la guillotine parce que c'étaient des aristocrates.

— Je le nomme, fit Carrier. Ah ! Lamberty, tu te laisses battre par Fouquet.

— Tu te trompes, citoyen représentant, dit Lamberty d'un air de vanité, car c'est moi qui l'ai désigné à Fouquet.

— A la bonne heure! à la bonne heure! dit Carrier, je vois que vous me comprenez tous les deux. Et maintenant, hâtez-vous, nous soupons à dix heures.

— Nous y serons, reprirent les deux lieutenants, et ils s'éloignèrent.

Un moment après Angélique parut.

— Seule? lui dit Carrier...

— Le grand salon est plein, répondit gracieusement Angélique; jamais je n'ai trouvé tant d'empressement; va, Carrier, va! tu triomphes, tu es véritablement le représentant d'un grand peuple.

— Tu me flattes, Angélique, dit Carrier en s'asseyant amoureusement près d'elle; est-ce que tu me trompes?

Angélique le regarda avec attention, et après un moment de silence, elle lui dit :

— Est-ce que tu me soupçonnes?

A son tour Carrier l'examina et lui dit :

— Et si je te soupçonnais?

— Si tu me soupçonnais. Carrier, je ne serais déjà plus ici; tu m'aurais déjà envoyée au tribunal révolutionnaire. Tu n'attendrais pas pour cela d'être sûr que je te trompe.

— Tu me crois donc bien méchant?

— Non... mais je t'aime assez, moi, pour comprendre toutes les vengeances, repartit amoureusement Angélique. Oh! si tu me trompais, toi, Carrier, je te tuerais... ou je te dénoncerais!

Le tigre sourit avec vanité.

Ces deux amants, qui se promettaient la mort, étaient dignes l'un de l'autre. Bientôt ils passèrent dans le salon. Une agitation singulière y régnait.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? dit Carrier en se mettant le dos à la cheminée.

— Quoi, dit l'un des assistants, n'as-tu pas appris que les royalistes ont été écrasés aujourd'hui même à Savenay?

— A-t-on fait des prisonniers? dit Carrier.

— On a fusillé jusqu'à la nuit.

— Ah! dit Carrier avec amertume, Bourbotte et Priur sont jaloux de moi.

— Cependant on dit que Marceau et Kléber ont promis leur pardon à quelques milliers d'hommes qui ont mis bas les armes.

— De quoi se mêlent-ils? s'écria Carrier avec fureur; qu'ils se battent, c'est leur affaire. Ah! Bourbotte se laisse intimider.

— Les prisonniers sont dirigés sur Nantes, répondit quelqu'un.

— Vraiment! s'écria Carrier avec joie; voilà une bonne nouvelle. Ah! on les envoie à Nantes! les logements seront faits. C'est bien... c'est bien, ajouta-t-il en se frottant les mains; la soirée commence bien, j'espère qu'elle finira de même.

Alors Carrier se mit à papillonner.

C'était une société étrange et dont nous n'avons aucune idée, que celle d'un pareil salon. Ce n'étaient pas seulement des courtisanes éhontées qui se trouvaient là, il y avait aussi quelques femmes appartenant à d'honorables familles et qui n'avaient pas oublié toute retenue; mais elles venaient s'associer aux joies de Carrier sous l'impulsion du même sentiment qui avait fait accepter aux membres de la commune les menaces et les outrages de ce misérable.

Avant d'entrer dans cette maison, on avait versé bien des larmes. En effet, Angélique, en arrivant au théâtre, avait promené un regard impérieux sur toute la salle, et, dans un instant, elle avait choisi ses favorisés et ses victimes. Quelques furieux avaient été appelés dans sa loge par un sourire gracieux; ils étaient accourus avec empressement et avaient accepté l'invitation comme une faveur; d'autres avaient été avertis par un regard si menaçant, qu'Angélique s'étonnait de ce qu'ils n'étaient pas encore venus déposer leurs repects aux pieds de la souveraine de Nantes. Il avait fallu céder, et, à leur tour, ils avaient reçu des invitations pour eux et leurs femmes.

Celles-ci, comme de coutume, s'etaient d'abord révoltées contre la faiblesse de leurs maris. Ce n'étaient pas seulement l'horreur qu'inspiraient à tout le monde les crimes de Carrier qui les poussait à vouloir refuser, c'était encore l'impu-

reté des orgies auxquelles il fallait assister ; mais après le premier mouvement de révolte on avait dû réfléchir un refus ; c'était la mort, la mort pour soi, pour ses enfants si on en avait, pour sa mère, pour son père s'ils vivaient encore. Alors on cédait, on se rendait dans le salon de Carrier, et l'on effaçait la trace de ses larmes; car cet homme avait plus d'une fois dit au sérieux ce mot devenu plus tard si bouffon dans une illustre parade : « Le premier qui ne s'amuse pas, je lui fais couper la tête. »

Carrier, heureux d'une victoire qui lui promettait de nouvelles victimes, s'était approché d'une femme qu'il ne connaissait pas. Cette femme était d'une éclatante beauté, et Carrier l'avait remarquée tout d'abord.

— En vérité, citoyenne, je suis charmé que tu sois des nôtres, lui dit-il galamment. Qui es-tu, dis-moi, pour que je sache à qui je dois tant de reconnaissance?

— Je m'appelle Louise, lui répondit gracieusement cette femme.

— Est-ce là ton seul nom?

— J'ai oublié l'autre.

— Comment cela? tu ne sais pas le nom de ton père?

— Le nom de mon père était celui d'un aristocrate, je ne veux plus le savoir.

— Ah! voilà qui est d'une brave et bonne patriote, la belle; mais n'as-tu pas une famille, des frères, des sœurs que tu veuilles protéger?

— Je suis orpheline.

— Et tu n'es pas mariée?

Cette femme regarda Carrier d'un air de coquetterie :

— J'attends un mari qui me plaise.

— Ou un amant.

— Le nom n'y fait rien.

Pendant que Carrier causait ainsi dans un coin, Angélique l'observait d'un air soupçonneux.

— Lamberty, dit-elle en appelant près d'elle ce lieutenant de Carrier, quelle est cette femme qui est là au coin de la cheminée?

— Je ne la connais pas.

— Qui l'a amenée?

— Je vais le savoir, dit le lieutenant, et il se promena dans les groupes.

— Allons, citoyen Carrier, disait cette femme, ne me parlez pas de si près ; voilà la belle Angelique qui tourne de notre côté des regards menaçants.

— Laisse-la s'irriter, repartit Carrier, si elle veut faire la jalouse d'une manière gênante, je saurai la faire taire.

— Toi, allons donc ! tu n'oserais pas? Tu es déjà tout embarrassé de l'audace que tu as eue de m'approcher ; je parie que tu n'oserais rester avec moi jusqu'au souper.

— C'est ce que tu verras.

— Me mettras-tu à table à côté de toi?

— Certainement.

— Et si je te demande un moment d'entretien particulier, me l'accorderas-tu ?

— A l'instant, dit Carrier.

— Plus tard, repartit Louise, je ne veux pas la faire mourir de jalousie.

Cependant Lamberty s'était approché de la plupart des invités et les avait questionnés sur la belle inconnue. Personne ne savait qui elle était, personne ne l'avait amenée.

Lamberty alla porter cette réponse à Angélique, qui se leva et alla droit à l'étrangère.

— Dis-moi, je te prie, citoyenne, lui dit-elle, quel est celui de ces messieurs qui est ton amant, ton frère ou ton père, pour que je puisse lui faire mon compliment ?

— Je n'ai ni frère, ni mari, ni père, ni amant dans ce salon, repartit Louise, je suis venue seule.

— Et sur quelle invitation es-tu venue ?

— Sur l'invitation du citoyen Carrier, répondit cette femme avec une rare résolution.

— Ah ! vraiment ! tu ne m'avais pas annoncé cette aimable visite, citoyen Carrier, dit Angélique la pâleur sur le front.

— Tu vois, dit Carrier, qu'elle s'annonce très-bien d'elle-même.

Cette réponse fut accompagnée d'un regard si menaçant qu'Angélique se retira.

Mais aussitôt elle prit Lamberty à part.

— Il faut que cette femme ne sorte pas vivante de cet hôtel, lui dit-elle.

— Mais... dit Lamberty en hésitant, si Carrier la protège.

— Tu as raison, dit Angélique; n'en parlons plus.

Puis elle reprit tout haut :

— L'heure se passe et le souper n'arrive pas. Je m'en vais le presser.

Elle quitta aussitôt le salon, mais au lieu de s'occuper du festin, elle courut dans sa chambre, ouvrit une cassette cachée au fond d'un secrétaire à secret, y prit de l'or, des diamants, quelques papiers, les mit dans ses poches et choisit dans sa garde-robe un manteau dont elle s'enveloppa. Mais presque ausitôt elle entendit un bruit de pas, et la porte de sa chambre s'ouvrit. Elle jeta son manteau.

— Que fais-tu là? lui dit Carrier.

— J'étais venue ajouter quelques bijoux à ma parure, répondit Angélique. Ah! Carrier, je ne suis plus assez belle.

— Je ne veux pas de scènes de jalousie, entends-tu; je suis venu pour t'en prévenir... Allons, rentre au salon, et prends garde à la façon dont tu te conduiras. Du reste, je te préviens que les portes de l'hôtel sont fermées.

— Elles le sont tous les jours.

— Oui, pour ceux qui entrent; mais, ce soir, elles le sont pour ceux qui veulent sortir.

— Ah? dit Angélique en riant, tu croyais donc que je voulais partir? tu te trompes, Carrier. Ne sais-tu pas ce que je t'ai dit : Si tu m'es jamais infidèle, je te tuerai.

— C'est bon, dit Carrier; en attendant, je t'avertis que le souper nous attends.

— Je te suis, dit Angélique.

Et profitant d'un moment où Carrier gagnait la porte, elle s'empara d'un couteau et le cacha dans l'une des ses poches.

Tous deux rentrèrent au salon. L'empressement de tous les invités autour de la nouvelle venue dut prouver à Angélique que chacun pensait que son règne était près de finir. Elle supporta le coup de bonne grâce et invita gaîment les convives à passer dans la salle à manger.

Il se trouva là heureusement pour Angélique un homme qui fut assez intrépide ou assez peu clairvoyant, pour lui donner le bras; sans cela elle fût restée seule. Quant à Carrier, il offrit triomphalement la main à sa nouvelle adorée en lui disant :

— Sais-tu que tu as été admirable de sang-froid, en répondant à Angélique que c'était moi qui t'avais invitée à souper?

— N'inspires-tu pas le désir de te connaître, à tous ceux qui ont un cœur véritablement républicain, à tous ceux qui admirent et qui aiment le courage uni à la force?

Carrier était ivre de sa nouvelle conquête. Angélique, de son côté, voulant affecter l'indifférence et la sécurité, redoubla de gaîté et de joyeuses provocations envers ses convives. Depuis une heure, les vins circulaient avec profusion, les paroles les plus licencieuses et les plus féroces à la fois couraient d'un bout de la table à l'autre. Carrier, poussé hors des limites de toute raison, tenait à la belle Louise des propos que celle-ci accueillait en riant, mais en même temps de façon à faire croire au terrible proconsul qu'il avait trouvé une âme encore plus capable que celle d'Angélique de comprendre ses féroces passions.

Cependant celle-ci avait profité du désordre du souper pour en accélérer le service; Carrier ne s'occupait que de sa voisine et semblait oublier tous ses autres convives. Angélique, qu'une cruelle impatience semblait agiter, finit par se lever et s'écria d'une voix éclatante :

— Au succès de la fête que Carrier nous a promise pour cette nuit.

— Une fête! reprit celui-ci, troublé dans l'entretien qu'il poursuivait avec ardeur, tu as raison en effet! J'ai promis une fête à mon impératrice, et c'est à toi que je la dédie, ajouta-t-il tout bas en se penchant vers Louise.

— Et où doit se passer cette fête? reprit celle-ci.

— Sur la Loire, ma belle! c'est une fête aux flambeaux!

Louise se détourna d'un air dépité, et Carrier lui dit d'un ton sombre :

— Cela te déplaît-il? citoyenne.

— Je supposais, reprit celle-ci froidement, que tu préférais rester avec moi.

— Allons, frères et amis, s'écria Carrier en se levant de table, l'heure est venue. Les barques sont prêtes, n'est-ce pas Lamberty?

Celui-ci répondit affirmativement.

— Eh bien, partez! j'irai vous rejoindre bientôt. N'oubliez pas que j'espère vous retrouver tous, ajouta-t-il avec un de ces regards menaçants qui promettaient la mort à celui qui osait désobéir à ses ordres.

Puis pendant que tout le monde se levait, il s'approcha de Fouquet et lui dit tout bas :

— Dès qu'Angélique sera sortie de l'hôtel, tu l'arrêteras et tu la conduiras au dépôt des prisonniers.

III

Angélique observait Carrier, et au regard qu'il jeta de son côté, à la surprise qui parut sur le visage de Fouquet, elle jugea que quelque ordre sinistre venait d'être donné contre elle. Elle quitta le salon avec les autres convives, mais avant que Fouquet eût pu l'atteindre, elle gagna rapidement l'intérieur des appartements, et de chambre en chambre elle revint jusqu'à la porte du salon où Carrier et Louise étaient rentrés seuls.

Angélique tenait à la main le couteau qu'elle avait caché dans la poche de sa robe. Certaine d'être vouée à la mort, elle ne voulait pas mourir sans vengeance.

La porte qui conduisait du petit boudoir où elle avait pénétré au salon où se trouvaient Louise et Carrier était légèrement entr'ouverte.

Au moment où ils se dirigeaient du salon vers le boudoir, Angélique se retira pour les laisser passer et frapper à son aise. Louise et Carrier entrèrent. Louise était du côté d'Anglique, de façon qu'il était difficile à celle-ci d'atteindre Carrier. Cependant Louise résistait.

— Pourquoi tant de façons? dit Carrier à Louise, n'es-tu pas venue ici pour être à moi?

La jeune fille se recula, et, profitant de l'obscurité pour tirer de sa poche un poignard qu'elle y avait caché, elle le leva sur Carrier en s'écriant :

— Je suis venue pour délivrer Nantes d'un monstre tel que toi!

Mais au moment où Louise allait frapper, son bras fut arrêté par la main d'Angélique. Louise se débattit, mais presque aussitôt elle tomba frappée du couteau destiné à Carrier.

Pendant que celui-ci, tremblant et épouvanté, se reculait lâchement dans un coin de ce boudoir, Angélique s'approchait de lui et lui disait avec colère :

— Voilà donc celle que tu me préfères et pour qui tu as voulu me faire guillotiner!

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! répondit Carrier, lâche et tremblant qu'il était.

— Oh! tu peux le faire, maintenant que je t'ai sauvé! dit Angélique; tu n'as qu'à appeler Fouquet, je sais qu'il m'attend en bas.

— Tais-toi! tais-toi! dit Carrier d'une voix rauque et altérée! je sais qu'il n'y a que toi qui m'aimes. Oh! s'écria-t-il en sortant du boudoir et en allant s'emparer d'un flambeau, j'allais donc être assassiné! assassiné! assassiné! répéta-t-il plusieurs fois avec plus de terreur peut-être qu'il n'en avait jamais inspiré aux autres. Mais quelle est donc cette femme? s'écria-t-il avec rage et en retournant près de l'héroïque victime qui respirait encore. Ah! elle n'est pas morte... elle n'est pas morte, ajouta-t-il en tirant son sabre et en la poussant du pied.

— Ne l'achève pas! s'écria tout à coup Angélique; et peut-être apprendras-tu qui a tramé ce complot.

— Tu as raison, dit Carrier en souriant cruellement. Ah! c'est ainsi que messieurs de la commune veillent à la sûreté des représentants du peuple; cela leur coûtera cher. Mais appelle quelqu'un pour qu'on prenne soin de cette femme; je l'interrogerai moi-même. Appelle Fouquet.

Angélique fit dire à Fouquet de monter. Celui-ci parut bientôt, et Carrier, qui se promenait le sabre à la main au-

tour du corps immobile et sanglant de Louise, se mit à crier dès que Fouquet parut :

— Tiens, regarde, on a voulu m'assassiner, et sans ma bonne Angélique, que j'aime bien, tu le sais, toi ! sans elle j'étais tué, massacré, poignardé... poignardé ! répéta-t-il avec horreur. Oh ! les buveurs de sang ! les buveurs de sang ! ils veulent donc me tuer !

— Tu prendras soin de cette femme, dit Angélique à Fouquet, nous découvrirons qui elle est, et son crime servira à découvrir bien des coupables.

Fouquet était resté immobile et silencieux pendant qu'Angélique et Carrier avaient parlé.

— Je ne suis pas de cet avis, dit-il alors : il ne faut pas apprendre aux Nantais qu'il ne suffit que d'un cœur résolu et d'un coup de couteau pour débarrasser les ennemis de la république d'un homme comme toi.

A ces paroles, Carrier s'arrêta plus épouvanté, plus tremblant qu'il ne l'avait été jusque-là.

— Il a raison, reprit-il d'une voix sourde, il a raison ! Non, non ! il ne faut parler de ceci à personne. Mais qu'allons-nous faire de ce cadavre ?

— Il me semble, dit Fouquet, que nous allons à une fête où il est facile de le faire disparaître.

— C'est bien, c'est bien ! dit Carrier. Qu'on monte ma chaise à porteurs, et nous y placerons cette femme. Tu la descendras avec Lamberty jusqu'à la porte de l'hôtel. Là, tes hommes la prendront et la porteront jusqu'à la Fosse, et une fois là nous la conduirons jusqu'à la gabare de Notron.

Fouquet descendit pour exécuter les ordres de Carrier, et ce fut à ce moment seulement que celui-ci pensa à demander à Angélique comment elle s'était trouvée à la porte du boudoir.

— Oh ! dit celle-ci avec une amertume admirablement jouée, j'avais deviné cette femme, et j'ai eu un moment la pensée de la laisser accomplir son crime pour me venger de ton infidélité. Mais je me croyais plus forte que je ne le suis, reprit-elle en sanglotant, et quand j'ai pensé que tu allais mourir, je suis revenue pour te sauver.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti ? lui dit Carrier.

— Est-ce que tu m'aurais cru? Car tu ne m'aimes plus, reprit Angélique, tu ne m'aimes plus...

Carrier se mit à genoux devant elle, protesta de son amour, implora sa grâce et finit par l'obtenir. Mais Angélique savait que Carrier avait voulu l'envoyer à l'échafaud, et celui-ci venait d'apprendre qu'Angélique ne craignait pas de donner un coup de couteau à ceux dont elle voulait la mort, et que sa main n'avait pas tremblé pour frapper Louise. La haine et la terreur veillaient près d'eux.

— Va, lui dit Angélique, et n'oublie pas qu'on t'attend sur le bord de la Loire.

— Tu vas venir, lui dit Carrier; je veux que tu sois la reine de la fête. Ah! ils veulent m'assassiner, reprit-il avec fureur; eh bien! eh bien! nous verrons. Je veux que cette ville n'ose plus élever la voix; je veux qu'on m'aborde en tremblant et à genoux; je veux qu'ils se mettent à plat ventre lorsque je passerai dans la rue; je leur cracherai au visage, je leur marcherai sur le corps! Viens, viens, Angélique, tu vas voir passer la justice de Carrier.

Ils sortirent ensemble, pendant que quelques hommes de la compagnie de Marat emportaient dans une chaise à porteurs exactement fermée la victime que Lamberty et Fouquet y avaient déposée. Une vingtaine de coupe-jarrets marchaient en avant et en arrière de Carrier et de sa maîtresse.

Lorsqu'on a vu de nos jours des hommes murmurer hautement, parce que quelques gardes du corps ou quelques gendarmes écartent les passants de la marche rapide d'une voiture royale, on peut se demander ce qu'était devenu le peuple français lorsqu'il subissait les insultes sanglantes des promenades de Carrier. En effet, les sicaires qui l'accompagnaient lui faisaient comme à un roi la route facile, et c'était l'insulte à la bouche, le sabre à la main, c'était en frappant indistinctement hommes, femmes, vieillards, enfants, qu'ils écartaient les citoyens du passage de Carrier. Lorsque ceux-ci ne pouvaient fuir assez vite, ou qu'ils ne trouvaient pas de rues latérales pour échapper à la fureur de ces cannibales, on les sabrait le long des murs, et le plus souvent les malheureux tombaient en criant : Vive Carrier! vive la république! espérant ainsi détourner le coup qui les

menaçait. Mais il fallait du sang à ces hommes dont Carrier faisait ses gardes du corps; et tel était le degré de férocité et d'abrutissement où ils étaient arrivés, qu'ils disaient naïvement n'avoir rien fait, lorsqu'une journée se passait sans qu'ils eussent commis quelque assassinat.

Carrier gagna ainsi la Fosse et la parcourut dans presque toute sa longueur. Ils atteignirent quelques groupes de prisonniers escortés de gardes nationaux, et que de légers canots conduisaient du rivage au navire de Notron, qui était à quelque distance du bord.

— Nous arrivons à temps, dit Carrier à Angélique. Allons, Lamberty, ajouta-t-il tout bas, va leur porter cette malheureuse; tu leur diras qu'elle est malade.

Quelques hommes de la compagnie de Marat prirent Louise et la déposèrent dans un canot. D'après les ordres de Lamberty ils ramèrent vivement vers le navire de Notron.

Celui-ci était sur le bord de son bateau, du côté où on embarquait les prisonniers.

— En voilà assez, s'écriait-il, en voilà assez; il n'y a plus de place, le navire va couler.

Mais les malheureux prisonniers qu'on amenait, croyant être sauvés en quittant une ville où régnait Carrier et où les exécutions se succédaient si rapidement, se précipitèrent en foule sur le navire. Tous ceux qui étaient dans le canot où se trouvait Louise, purent y arriver, mais celle-ci était encore évanouie, et les satellites de Carrier se préparaient à la monter sur la gabare lorsque Notron repoussa vivement la barque où ils étaient en disant :

— En voilà assez.

Le corps de Louise retomba au fond du canot, et les hommes qui le montaient regagnèrent le bord en disant : « Ce sera pour demain. »

— Je crois, dit l'un d'eux, que c'est bien inutile, car il me semble que celle-là est morte.

Pendant ce temps, Carrier avait retrouvé ses compagnons de débauche, et ils étaient montés tous dans des batelets dont ils s'étaient emparés. La fête allait commencer.

Les gendarmes et les gardes nationaux, les troupes qui avaient accompagné les prisonniers avaient reçu l'ordre de

regagner leur caserne. A l'exception du bâtiment de Notron, sur lequel étaient entassées plus de huit cents personnes, et qui avait levé l'ancre au commandement de Carrier; à l'exception des coupe-jarrets qui lui servaient de gardes du corps, et de quelques hommes de la compagnie de Marat, personne ne veillait sur la Loire. Pas un feu n'était allumé dans les quelques navires qui étaient amarrés le long des quais. La Fosse était déserte; c'est qu'on avait vu passer des soldats et des prisonniers, et que personne n'eût osé sortir de sa maison à pareille heure et pour faire de telles rencontres; aucune lumière même ne brillait à aucune fenêtre. En effet, il pouvait déplaire à Carrier que quelqu'un veillât si tard; la fenêtre pouvait être signalée, la maison reconnue, et ceux qui l'habitaient punis d'avoir déplu au proconsul ! et le proconsul n'avait qu'un châtiment pour toutes les fautes... c'était la mort !

Déjà le navire de Notron descendait lentement le cours de l'eau. Lamberty avait appelé à lui les hommes de la compagnie de Marat pour suivre la marche de la gabare le long du rivage; ceux qui avaient conduit le canot où était Louise avaient été des premiers à accourir, et ils avaient laissé au fond de la barque la malheureuse qu'ils croyaient morte.

Cependent les prisonniers sentaient la joie poindre à mesure qu'ils s'éloignaient de cette ville où régnait l'extermination. Ils s'imaginaient que partout où on pouvait les conduire ils seraient moins exposés que dans la ville de Nantes. Toutefois ils s'étonnaient en voyant autour de leur navire fourmiller cette foule de canots d'où s'élevaient des cris joyeux et des rires étouffés. Ils supposèrent cependant que c'étaient des soldats qui les suivaient pour s'opposer à toute tentative d'évasion, et tel était le désordre de cette époque, qu'ils ne furent point surpris d'entendre des voix de femmes parler au milieu du sombre murmure qui les accompagnait.

Mais un nouvel étonnement, une cruelle inquiétude, arrêtèrent bientôt la joyeuse espérance des prisonniers lorsqu'ils virent tout à coup Notron et les matelots, qui devaient diriger le navire, remonter de la cale et descendre rapidement dans une petite chaloupe amarrée à la suite de la gabare.

— Veut-on, dirent-ils entre eux, nous abandonner ainsi

au courant de la Loire jusqu'à ce que nous allions nous perdre dans l'Océan ?

— Fasse Dieu que cela soit, s'écria un jeune homme, le navire est bon, facile à gouverner, et je me charge avec quelques hommes de le mener dans un endroit où Carrier ni aucun des siens ne pourra nous atteindre.

Cependant l'amarre avait été coupée, et la chaloupe de Notron s'éloignait du navire et manœuvrait pour rejoindre les canots où étaient Carrier, ses amis et ses sicaires. En passant ils heurtèrent une barque qui filait seule au cours de l'eau ; un des matelots voulut l'arrêter.

— Laisse-la se perdre, lui dit Notron, moins il y en aura, plus on nous les paiera cher.

Et la barque continua à aller en dérive pendant que le navire poursuivait sa marche qui se ralentissait à chaque instant.

— La gabare n'obéit plus au gouvernail, s'écria tout à coup une voix du haut du pont.

Puis on entendit un horrible tumulte de cris et de malédictions.

A ce tumulte répondit un cri sinistre parti de l'un des batelets qui accompagnaient le navire.

— Allumez les torches ! dit la voix rauque de Carrier.

A l'instant tous les canots s'illuminèrent, et l'on put voir dans toute son horreur l'effroyable spectacle de ce qui se passait sur le navire de Notron.

Déjà la lourde machine était aux trois quarts enfoncée dans l'eau ; tous les malheureux prisonniers, réunis sur le pont, levaient les bras au ciel en poussant d'effroyables cris ; les uns grimpaient sur les cordages, d'autres s'accrochaient aux mâts, d'autres gravissaient les échelles de corde. Le navire coulait toujours lentement, mais également. Enfin l'eau arriva au ras du pont ; ce fut alors un tumulte encore plus horrible : des imprécations, des cris, des gémissements auxquels se mêlaient des voix exaltées entonnant solennellement l'hymne des morts, enfin quelques-uns de ces malheureux, qui défendaient leur vie jusqu'à la dernière extrémité, se précipitèrent à la nage. Ce fut alors que commença une horrible chasse.

Les canots illuminés de torches couraient vers les endroits

où on voyait s'agiter les têtes de ceux qui tentaient leur salut; à l'approche de ces barques, ils élevaient les mains pour implorer du secours ; on leur répondait en les frappant à coups redoublés et on les replongeait dans l'abîme d'où ils avaient espéré se tirer.

L'un de ces malheureux parvint à s'attacher d'une main à la barque où était Carrier, Carrier abattit cette main d'un coup de sabre, la main tomba dans la barque, le corps disparut sous l'eau.

Mais déjà c'en était fait, le navire de Notron était complétement enfoncé ; on ne voyait plus que le haut du corps de tous ces condamnés entassés encore sur le pont; et comme si l'espoir du salut ne pouvait quitter l'homme qu'à son dernier souffle, des mères élevaient leurs enfants au-dessus de leur tête pour prolonger leur existence de quelques secondes. Mais on n'entendait plus ni cris ni gémissements : une voix sublime composée de mille voix adressait cet holocauste au Seigneur : les chants de mort du chrétien, oubliés depuis si longtemps, éclatèrent tout à coup et couvrirent de leurs saintes harmonies les hurlements des bourreaux. .

Enfin l'eau dépassa toutes ces mains tendues vers le ciel, étouffa toutes ces voix qui priaient, et bientôt on ne vit plus rien sur la surface unie de la Loire, que quelques corps qui surnagèrent d'abord et que les sicaires de Carrier s'empressèrent d'enfoncer dans l'abîme.

— Eh bien ! es-tu content, Carrier ? lui dit Angélique.

— Comme ça... répondit Carrier brusquement ; c'est joli, mais ça fait trop de bruit et ça coûte trop cher ! Je chercherai autre chose.

Aussi, plus tard, ce ne fut pas toujours en coulant des navires que Carrier exécuta ses épouvantables proscriptions. Il essaya de précipiter par des trappes ouvertes ceux qu'il avait condamnés *à boire à la grande tasse*, selon son expression, et il arriva que ni l'un ni l'autre de ces moyens ne répondant à son impatience, il fit massacrer sur un de ces navires qui coulait trop lentement, plus de huit cents prisonniers.

La première de ces horribles noyades venait d'être exécutée, Carrier assembla autour de lui les amis qu'il avait

invités à cette fête, et il leur dit en les congédiant dédaigneusement :

— Voilà un accident bien grave et que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir. Si on en parle demain dans la ville de Nantes, je suppose que tous ceux qui en ont été témoins reconnaîtront que le hasard seul a été juste cette fois.

Chacun s'éloigna après avoir félicité Carrier, et le lendemain les autorités demandaient encore si l'on n'avait pas reçu des nouvelles du navire expédié à Paimbeuf. Ce ne fut que le surlendemain que la commune apprit que ce navire, trop chargé, avait malheureusement sombré en pleine rivière.

Cependant la barque repoussée par Notron et abandonnée au courant par les soldats de la compagnie de Marat, continuait à descendre paisiblement la Loire.

IV

A la même heure, et à quelques lieues de là, un homme portant une femme sur ses épaules entrait dans une petite cabane perdue au milieu des hautes broussailles et des marais qui bordent la Loire aux environs de Donges. Cet homme était suivi d'un jeune paysan auquel il avait remis ses armes, qui consistaient en deux paires de pistolets, un fusil de chasse et un long sabre. Ils pénétrèrent dans la cabane et posèrent la pauvre femme évanouie sur un lit de paille, et après avoir battu le briquet ils allumèrent du feu. La femme qui venait d'être ainsi portée dans cette cabane à travers plus de deux lieues de marécage était la marquise de Perbruck. L'homme qui avait porté ce fardeau était le chef au masque rouge qui s'était jeté si vaillamment dans le combat de Savenay. Le jeune paysan qui l'accompagnait

pour y chercher leurs enfants tués. Croyez-vous donc que notre œuvre soit finie, Marguerite, et que nous ne pourrons plus combattre les républicains?

— Silence, reprit celle-ci, il me semble que cette pauvre femme se plaint.

— Tâchez de lui faire boire un peu de vin, dit Saturnin en en versant dans un verre et en s'approchant du lit.

Il prit la chandelle pour éclairer Marguerite, et pour la première fois il se trouva en face de la pauvre femme qu'il avait sauvée. A son aspect, il poussa un cri et se prit à trembler.

— Elle! murmura-t-il d'une voix effarée; ce n'est pas possible!

Il rapprocha la lumière du visage de la malade pour mieux la considérer; il écarta ses cheveux blancs qui pendaient en longues mèches sur son visage, et répéta d'une voix haletante :

— C'est elle! c'est elle!

— Mais qui donc? s'écria Marguerite qu'étonnait le trouble de Saturnin.

— La marquise de Perbruck, ma...

Il s'arrêta et tomba à genoux au pied du lit, pendant que Marguerite se reculait avec épouvante en disant :

— La marquise de Perbruck! la mère de Césaire!

Madame de Perbruck ouvrit les yeux, et après avoir regardé avec étonnement l'endroit où elle se trouvait, elle dit d'une voix faible et mourante :

— Ne m'a-t-on pas appelée?

Saturnin releva la tête et lui dit doucement :

— N'êtes vous pas la marquise de Perbruck, madame?

A cette voix et à l'aspect du visage de Saturnin, la marquise se recula au fond du lit sur lequel elle était couchée.

— Et vous! et vous? s'écria-t-elle.

— On m'appelle Saturnin Fichet, répondit le jeune homme d'une voix douce et émue.

— Oh! c'est lui, dit la marquise en lui tendant les bras.

Mais presque aussitôt elle s'arrêta en voyant Marguerite, et elle dit à Saturnin :

— Quel est ce jeune homme?

— Ce n'est point un jeune homme, madame, dit Saturnin,

c'est la femme qui a suivi fidèlement le comte Césaire de Perbruck, votre fils, jusqu'à l'heure de la mort.

— Oh! reprit la marquise, comme si elle répondait à une pensée qui la tourmentait depuis longtemps, c'est donc lui qui est mort?

— C'est, continua Saturnin sans paraître avoir entendu la marquise, c'est une femme qui a plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer, madame la marquise, et qui cependant a eu plus de courage que de douleur. C'est une pauvre fille à qui aucun outrage n'a manqué, et qui a eu cependant plus de dévouement qu'on n'a eu d'indifférence et d'injure pour elle. Votre fils, à qui elle doit son malheur, lui doit d'avoir une tombe; et moi, à qui aucune affection ne reste désormais dans ce monde, je lui dois d'avoir un ami.

Cette femme s'appelle Marguerite Marchand, n'est-ce pas? dit la marquise de Perbruck.

— Vous savez mon nom! s'écria celle-ci avec désespoir.

— Je sais tout, répliqua la marquise en se soulevant péniblement. Approchez-vous, ma fille, et ne craignez pas de rougir devant moi.

— Vous savez tout, madame, lui dit Marguerite, vous savez qui je suis, et vous ne me repoussez pas?

— O ma fille! ma fille! reprit la marquise avec des larmes amères, à quoi servirait donc le malheur s'il n'apprenait pas à être juste?

La marquise se tourna vers Saturnin, qu'elle regardait avec une ardeur incroyable. Cette attention parut embarrasser le jeune homme, et il reprit aussitôt:

— Mais qui donc vous a appris tous ces étranges secrets que nous croyions à tout jamais ensevelis entre elle et moi?

— Je les ai appris d'une femme qui ne fut ni moins dévouée ni moins malheureuse que vous, peut-être! A l'époque où vous poursuiviez ici les projets de révolte formés par la Rouarie, je rentrais en France; mais, moins heureuse que beaucoup de celles qui ont pu se mêler à cette révolte héroïque, j'étais arrêtée à Paris, à l'instant même où l'infâme Morillon y amenait triomphalement Thérèse Moëllien, Fontevieux et les autres, qui, vous le savez, ont péri avec elle sur l'échafaud. On ne me connaissait, dans la prison où j'étais, que sous le nom de madame Bertrand; mais je ne

craignais pas de me dévoiler à mademoiselle de Moëllien, je savais que mon mari, mon fils Césaire, et vous aussi, Saturnin, vous étiez dans ce pays, et j'espérais que mademoiselle de Moëllien pourrait me donner de vos nouvelles à tous.

Le voix de la marquise était tremblante.

— Vous avez daigné penser à moi, madame la marquise? dit Saturnin, aux yeux duquel vinrent quelques larmes.

— Oui, lui répondit-elle, à vous... à vous peut-être plus qu'à un autre, ajouta-t-elle à voix basse.

— Puis elle continua :

— Ce fut alors que mademoiselle de Moëllien pensa qu'il n'était pas défendu de confier à une mère le secret qui lui avait été révélé par vous, Marguerite. J'ai appris votre désespoir, votre courage, votre dévouement; j'ai appris la cause de la disparition du comte, la résignation et la noble manière dont il voulait effacer la marque d'infamie que lui avait infligée la vengeance de votre père; j'ai appris, Saturnin, quel hasard vous a forcé à prendre son nom et de quelle façon vous l'avez porté. Mais, ajouta la marquise, comment se fait-il que vous ayez été sauvée, Marguerite? car vous avez été faite prisonnière, m'a dit la Guyomarais, et les républicains ne pardonnent point à leurs prisonniers. Quelle main a pu vous arracher à la prison?

— La main qui m'a sauvée, c'est celle de Saturnin, dit Marguerite; mais ce n'est pas à la prison, c'est à l'échafaud qu'il m'a arrachée.

— Et, dit la marquise en regardant attentivement l'un et l'autre de ces deux jeunes gens, vous l'aimez à présent, Saturnin?

— Oui, madame, reprit Marguerite en baissant les yeux, c'est mon frère.

— C'est ma sœur, madame, dit Saturnin d'une voix grave; mais, ajouta-t-il avec tristesse, les récits de mademoiselle de Moëllien n'ont pu vous apprendre comment j'ai échappé à la ferme de Blain à une tentative d'assassinat ordonnée contre moi par un homme qui ne me devait peut-être que de la reconnaissance.

— Le nom de cet homme? reprit la marquise.

— Il est mort, madame, et je ne veux flétrir la mémoire de personne.

La marquise leva les yeux au ciel.

— Que Dieu lui pardonne! dit-elle avec amertume. Continuez, reprit-elle d'une voix presque éteinte, mademoiselle de Moëllien n'a pas pu tout m'apprendre, m'avez vous dit. Continuez.

— Non, madame, reprit Saturnin tristement, elle n'a pas pu vous dire que, demeuré seul après la mort de mon père, de M. Fichet, veux-je dire, reprit Saturnin en se détournant; ne sachant que devenir au milieu des troubles sanglants qui s'agitaient autour de moi, j'avais résolu de cacher mon existence dans les soins d'un humble ménage, dans la position d'un ouvrier. La femme qui m'avait aimé pour le peu que je valais allait être unie à moi : c'est le jour même où je croyais avoir trouvé le bonheur qu'elle a été assassinée sous mes yeux. Ce fut ce jour-là même que, par un de ces hasards qui ne se rencontrent qu'à des époques comme celle-ci, je pus sauver Marguerite. Nous avions fui tous deux, et tous deux nous ne savions encore s'il valait mieux vivre ou mourir, lorsque la voix d'un des gentilshommes à qui j'avais du être présenté comme le comte de Perbruck m'appela sous ce nom, disait-il, à la vengeance de mon père mort. J'acceptai cette mission et le nom qui pouvait m'aider à la remplir. Je me mêlai aux premières insurrections, mais bientôt...

— Bientôt, dit la marquise avec anxiété...

Saturnin baissa les yeux et s'arrêta.

— Que voulez-vous que je vous dise? reprit Saturnin d'un ton sombre; un scrupule bien concevable me détermina à quitter ce nom, qui ne m'appartient pas, et que beaucoup s'obstinaient cependant à me garder. Je me retirai avec Marguerite dans cette demeure isolée; quelques paysans de cette contrée, qui avaient remarqué mon adresse à la chasse, me proposèrent d'être leur chef. J'avais tous les ressentiments dans le cœur, madame; j'avais à venger plus d'une mort : j'acceptai. Mais ne voulant pas que ma singulière ressemblance avec le comte de Perbruck me mit encore dans une position que je ne voulais plus accepter, je me décidai à ne combattre que le visage couvert de ce mas-

que. Voilà toute mon histoire, madame, voilà toute celle de Marguerite. Aujourd'hui j'y ai ajouté, sans m'en douter, un événement bien heureux, car je vous ai sauvé, madame, et j'en suis fier, j'en suis...

Des larmes arrêtèrent la voix de Saturnin, qui paraissait cruellement souffrir. La marquise de Perbruck lui tendit la main et lui dit doucement :

— Je vous ai écouté, Saturnin, et je crois que vous ne m'avez pas tout dit. Est-ce bien seulement par un scrupule venu de vous-même que vous avez quitté le nom de comte de Perbruck, ce nom auquel vous dites n'avoir aucun droit ?

— A supposer que j'aie eu d'autres raisons, madame, répondit Saturnin d'un ton glacé, ce scrupule était plus que suffisant. J'ai pu, dans un moment d'irréflexion, accepter ce nom, afin de pouvoir rendre des services plus efficaces à la cause que j'avais embrassée ; mais du moment que j'ai été averti que cela pouvait être considéré comme une usurpation, il était de mon honneur d'abandonner ce nom.

— Et par qui avez-vous été si sévèrement averti ? dit la marquise.

— Par un hômme à qui son caractère sacré donnait le droit de m'éclairer.

— C'est l'abbé Bernier, n'est-ce pas ?

— D'où le savez-vous, madame ?

— J'en étais sûre, fit la marquise ; mais, dites-moi, Saturnin, l'abbé Bernier ne vous a-t-il pas fait d'autres confidences ?

Saturnin regarda la marquise avec une expression pleine de tristesse, il parut prêt à parler, mais presque aussitôt il secoua doucement la tête et répondit :

— S'il m'a fait d'autres confidences, je les ai oubliées.

— Que voulez-vous dire?

— Oh ! pardonnez-moi, reprit-il avec une sorte de désespoir ; depuis ce temps, j'ai beaucoup souffert : les privations, la misère, de nombreuses blessures, que sais-je?... j'ai tant souffert, ma mémoire s'est affaiblie... j'ai oublié... j'ai...

— L'abbé Bernier est incapable d'une calomnie, Saturnin,

dit la marquise d'un ton solennel; mais l'abbé Bernier a pu être trompé.

— A votre tour, que voulez-vous dire, madame ? s'écria Saturnin avec un accent animé.

— J'ai appris aujourd'hui même que l'abbé Bernier avait assisté aux derniers moments de M. de Perbruck.

— Eh bien ?

— Il a pu y assister comme prêtre, mais il a pu y assister aussi comme confident. Eh bien, vous qui n'avez échappé que par miracle à un assassinat ordonné contre vous par le marquis de Perbruck, ne pensez-vous pas que les confidences que mon mari a pu faire à l'abbé Bernier n'ont pas tous les caractères de la vérité?

— Serait-ce possible? s'écria Saturnin avec éclat. Oh! madame, si...

Un doute cruel sans doute arrêta encore une fois l'élan de son cœur : il baissa encore les yeux, et il reprit après un profond soupir :

— Oh! madame, il m'a appris un nom qui ne peut pas avoir été calomnié.

— Qui vous l'a dit? s'écria vivement la marquise.

— Ah! madame, reprit tristement Saturnin, le jugement a été public comme les actions. Et depuis ne s'est-il pas chargé de justifier lui-même des juges que personne n'a cependant osé blâmer ?

La marquise sourit amèrement, et se tournant vers Marguerite, elle lui dit :

— Ma fille, vous avez vu flétrir de la marque des scélérats un homme que vous aimiez et qui s'est condamné lui-même à la solitude : croyez-vous qu'il n'y ait pas des juges qui puissent faire ce qu'a a fait un bourreau?

— Je crois à tous les malheurs, madame, dit Marguerite, mais je pense que je suis de trop ici ; je pense que mon frère oserait tout vous dire si je n'étais pas là : permettez-moi de me retirer.

— Ne sait-elle rien de ce secret, Saturnin? dit madame de Perbruck.

— Oh! madame, oubliez-vous qu'il n'est pas seulement le mien, et qu'il touche à une personne que je veux... que je dois respecter ?

— Eh bien, dit la marquise, je veux le lui apprendre, moi. Ecoutez-moi, Marguerite... écoutez-moi, Saturnin... puis, quand j'aurai fini... vous ferez justice.

Marguerite se rapprocha du lit de la marquise, tandis que Saturnin, les yeux baissés, le visage altéré, se tenait debout au pied du lit :

La marquise commença ainsi sa confidence :

V

« J'avais à peine quinze ans, dit la marquise de Perbruck à Marguerite et à Saturnin, lorsqu'on présenta dans la maison de mon père un officier de marine que je désignerai sous le nom de Maurice. Jeune encore, il avait acquis une certaine célébrité. C'était un de ces esprits ardents, audacieux, qui pensent qu'à chaque époque il faut de nouvelles idées, de nouveaux efforts. Aussi raillait-il impitoyablement les formes routinières des anciens officiers qui étaient ses supérieurs.

On le haïssait parce qu'on le craignait; mais cette haine n'avait jamais trouvé l'occasion de se satisfaire, parce qu'une bravoure à toute épreuve, une conduite militaire irréprochable, et, plus encore que tout cela, le succès de toutes ses entreprises l'avaient mis à l'abri d'une accusation ouverte.

Cependant la calomnie ne l'épargnait pas. Le succès, qui le suivait partout, lui avait donné au jeu des chances si extraordinaires qu'on osa dire, un soir, dans le salon de mon père, qu'il aidait au hasard.

Maurice ignorait ces propos, qui avaient été tenus devant moi. Un jour qu'il vint dans le salon de mon père, une partie considérable était engagée. Maurice n'y prenait point part, il causait avec moi, il avait peut-être deviné que je ne par-

tageais ni la haine ni les préventions dont il était l'objet. Cependant, et à mon insu, on avait tenté de faire, ce soir-là même, une épreuve décisive.

— Ne jouez-vous point ce soir? lui dit un des jeunes officiers de Brest renommé par ses duels et son humeur querelleuse. Cet officier était, grâce à son rang et à son immense fortune, le supérieur de Maurice, bien qu'il n'eût qu'un médiocre mérite.

— Si vous n'avez pas besoin de moi, je vous prie de m'en dispenser, répondit Maurice.

— La partie languit, il n'y a que vous capable de la ranimer, lui dit quelqu'un.

Il me salua en m'exprimant le regret de me quitter.

— Ils m'envient mon bonheur, me dit-il tout bas, et ils m'y arrachent. Je ne peux leur en vouloir : si un autre était près de vous, je ferais comme eux.

— J'étais si troublée de l'invitation qu'on venait de faire à Maurice, que je ne compris pas ce qu'il venait de me dire, et que malgré moi je le suivis jusqu'à la table de jeu à laquelle il alla se placer. On jouait la bassette. Il prit les cartes, les mêla avec une rapidité et une adresse qui attacha tous les yeux sur ses mains : il jeta quelques pièces d'or sur la table, il perdit le premier coup, le second; il perdit beaucoup.

— Il paraît que l'instant de votre chance n'est pas venu? lui dit le jeune homme qui l'avait provoqué à jour.

Maurice avait la frivole vanité de son bonheur, et, confiant dans le hasard qui l'avait servi en mille circonstances, il répliqua en riant :

— Vous vous trompez, voilà mon tour qui arrive; et si vous le voulez, je vous joue, sur le coup que je tiens dans mes mains, non-seulement les deux cents louis que je viens de perdre, mais deux cents autres encore.

— Soit, dit le jeune homme; on ne peut payer trop cher une leçon.

Maurice tira les cartes et gagna.

Un murmure désapprobateur suivi d'un froid silence succéda à ce coup. Le jeune homme qui avait perdu sourit amèrement; mais par respect pour la maison de mon père, il se contint.

— Voulez-vous doubler le coup? dit-il à Maurice.

— Non, je perdrais, j'en suis sûr, repartit celui-ci, et vous ne voudriez pas que je vous rendisse votre argent comme si je vous le donnais.

— Ma foi, dit le jeune homme, vous pourriez bien me le rendre comme vous l'avez gagné.

Maurice le regarda, il regarda tous ceux qui entouraient la table ; il devint pâle et un éclair jaillit de ses yeux. Cependant il posa froidement les cartes à côté de lui, puis se tournant gracieusement vers moi :

— Mademoiselle, me dit-il, seriez-vous assez bonne pour me faire apporter des cartes neuves ?

J'en pris et je les lui remis d'une main tremblante.

— Soyez assez bonne pour déchirer l'enveloppe, me dit Maurice.

Je lui obéis, sans me rendre compte de ce qu'il me demandait.

— Veuillez mêler les cartes, reprit-il.

Je le fis encore.

Maurice appela un enfant qui se trouvait dans le salon.

— Veux-tu couper ce jeu ? lui dit-il.

L'enfant le coupa.

Alors Maurice se leva et dit au jeune homme :

— Monsieur, vous avez deux cent mille livres de rente et j'en ai dix : je vous offre de jouer dix mille louis sur ce coup. C'est toute ma fortune et ce n'est pas le dixième de la vôtre.

— Je ne ferai pas une pareille folie, dit le jeune homme.

— Quelqu'un ici accepte-t-il la partie ? reprit Maurice en mesurant du regard tous ceux qui assistaient à cette scène. Il faut bien que je m'adresse à un autre joueur que monsieur, puisqu'il a peur.

— Eh bien ! j'accepte, dit le jeune homme.

— Si j'avais une plus grande fortune, dit Maurice, je la jouerais, car je suis sûr de gagner, je vous en préviens.

— Tirez donc les cartes.

— Non, monsieur, dit Maurice avec dédain, ce sera mademoiselle qui aura cette bonté. Approchez, ajouta-t-il en se tournant vers moi, j'ai foi en vous.

Je tremblais et je n'y voyais plus ; tous les yeux étaient fixés sur moi.

— Ne craignez rien, me dit Maurice, monsieur est riche.

Je tirai les cartes sans savoir ce que je faisais.

Maurice gagna.

Tout le monde se regarda avec stupéfaction. Le jeune homme grinça des dents.

— Voulez-vous doubler le coup? lui dit Maurice.

— Oui, répondit-il d'une voix étouffée.

Je tirai encore les cartes.

Maurice gagna encore.

— Je double encore, dit le jeune homme.

— Soit, répondit Maurice.

Je tirai les cartes.

Maurice gagna.

— Encore! s'écria le jeune homme exaspéré.

— Non, lui dit Maurice, je perdrais, et cette fois ce ne serait plus seulement votre argent, mais ma fortune que je vous donnerais.

— A votre tour vous avez peur! lui dit le jeune homme.

— J'ai peur de la misère, je l'avoue, répondit froidement Maurice; mais, si vous le voulez, je retire mes dix mille louis d'enjeu et je vous joue les soixante-dix-mille que vous me devez.

— Non, monsieur, tout ou rien.

— En ce cas, rien, dit Maurice d'une voix impassible.

— Acceptez! disait-on de tous côtés à celui qui venait de perdre en quelques minutes près du quart d'une immense fortune.

— Il n'est plus temps, dit Maurice. Veuillez approcher, mademoiselle, reprit-il en se tournant vers moi, et voulez-vous tirer encore les cartes? Je joue dix louis.

Quelqu'un les tint; je tirai les cartes, Maurice perdit.

Alors il me remercia en me saluant.

Je m'éloignai; mais je ne quittai pas la table des yeux.

Maurice y prit les cartes qu'il y avait déposées lorsqu'il m'avait appelée, et avec lesquelles il avait joué d'abord.

— Il faut, dit-il au jeune homme, que nous réglions nos affaires. Vous plait-il d'accepter le bon que je vais tirer sur vous?

— A votre aise, monsieur, dit le jeune homme.

Maurice prit une des cartes, y écrivit quelques mots au crayon, et le passa au perdant.

Celui-ci le prit et haussa les épaules, puis il lut tout haut :

« Bon pour soixante-dix mille louis que M. de P... paiera aux hôpitaux de cette ville. »

On se récria.

— Pardon, dit Maurice, qui avait pris une seconde carte, ce n'est pas tout... Voici encore un engagement auquel j'espère que monsieur voudra bien faire honneur.

Le jeune homme prit la carte que lui passa Maurice; un mouvement de colère le fit tressaillir; mais il se contint aussitôt, déchira la carte et répondit dédaigneusement :

— Et si je n'accepte pas?

— Je m'y attendais, dit Maurice froidement; il prit une autre carte, y écrivit encore quelques mots et la passa comme une cocarde dans la ganse de son chapeau.

— Messieurs, dit-il, je garderai ceci jusqu'à ce que monsieur vienne me le demander.

Il mit son chapeau sous son bras..... et parut vouloir se retirer.

— Que signifie cela? dit quelqu'un.

— Demandez-le à ces cartes, repartit Maurice en désignant celles qu'il avait ramassées; il doit y avoir quelque chose d'écrit quelque part, car monsieur les regardait avec trop d'attention lorsqu'elles étaient dans mes mains pour ne pas espérer y découvrir quelque chose.

— En effet, dit le jeune homme, j'espérais y découvrir le secret de votre bonheur.

— Et vous avez vu qu'il n'était pas là... n'est-ce pas, monsieur? fit Maurice toujours impassible. A moins que vous ne soupçonniez mademoiselle comme vous m'avez soupçonné.

Le jeune officier était plus pâle encore que Maurice.

— Que voulez-vous, reprit-il d'une voix altérée, je suis têtu en diable, et l'épreuve que vous venez de faire ne m'a pas convaincu. Je paierai les soixante-dix mille louis que vous avez gagnés sur la main de mademoiselle, mais je refuse de payer les deux cents louis que vous avez gagnés avec ces premières cartes.

— Monsieur! s'écria mon père, en s'adressant à ce jeune homme, c'est une insulte que je ne souffrirai pas.

— Et dont je rendrais raison à tout le monde, excepté à

monsieur! reprit le jeune homme avec une rage indicible.

— En ce cas, dit Maurice en mettant le reste de ses cartes dans sa poche, je n'ai plus qu'à me retirer.

Tout le monde, comme vous devez bien le penser, fut très-surpris du brusque dénoûment d'une scène qui menaçait de devenir sanglante.

Je ne dormis point de la nuit, et je fus poursuivie de rêves terribles. Le lendemain, on parlait de cela dans toute la ville. Durant plus de huit jours, Maurice ne parut à aucune réunion. On croyait qu'il avait quitté la ville.

Pendant ce temps, il avait envoyé sa démission au ministre de la marine, qui l'avait acceptée. Déjà les hôpitaux avaient reçu la somme énorme que leur avait donnée Maurice. Le dimanche suivant, j'étais sur le cours avec mon père; une singulière rumeur se fit tout à coup entendre. C'est le comte... c'est Maurice, veux-je dire, répétait-on de tous côtés. Bientôt je le vis s'approcher. Il n'y avait rien d'étrange dans sa tenue, si ce n'est qu'au lieu de cocarde il portait une carte à son chapeau. On pouvait voir qu'il y avait quelques mots écrits sur cette carte. Maurice saluait gracieusement en s'inclinant à droite et à gauche, mais il ne tirait point son chapeau; on le regardait avec curiosité, avec crainte, mais personne ne s'approchait assez de lui pour pouvoir lire ce qui était écrit sur cette carte. Il nous aperçut et nous salua. Mon père, indigné de la façon dont il avait accepté l'insulte qu'on lui avait faite, se détourna.

Maurice vint alors à nous.

— Pardon, dit-il à mon père. C'est peut-être parce que je ne vous ai pas ôté mon chapeau que vous vous détournez. Je ne veux point vous paraitre incivil, et je crois devoir vous prévenir que j'ai fait vœu de ne quitter ce chapeau que lorsque j'aurais payé la dette que j'ai contractée chez vous.

Un enfant était près de nous.

— Eh! s'écria-t-il, il y a quelque chose d'écrit sur votre chapeau.

— Sais-tu lire, mon petit ami? lui dit Maurice.

— Oui...

— Eh bien, ajouta-t-il en le prenant dans ses bras, tu peux lire tout haut.

L'enfant chercha à épeler lettre à lettre les mots suivants :

« Bon pour une paire de soufflets que je donnerai à M. de P... (c'était le nom du jeune officier) quand il viendra me les demander. »

Comme vous devez le penser, ceci courut rapidement, et tous ceux qui se trouvaient à la promenade en furent bientôt informés.

Il y avait comédie ce jour-là... J'y allai avec mon père.

Maurice était dans une loge fort apparente. On savait ce qui s'était passé le matin à la promenade... on chuchotait, on se regardait, on s'étonnait surtout de ne pas voir M. de P..., que Maurice insultait si publiquement... Enfin la toile se leva, quelques soldats placés sans doute à dessein dans le parterre, criaient :

— A bas le chapeau !

Maurice ne bougea pas ; les cris continuèrent, et ce fut bientôt un tumulte terrible. Maurice restait toujours immobile. Tout à coup M. de P... parut de l'autre côté de la salle.

Maurice s'inclina, et lui montrant du doigt la carte attachée à son chapeau :

— Venez-vous réclamer votre paiement ? lui dit-il tout haut.

— Arrêtez cet officier, dit M. de P... en le montrant à quelques soldats qui se présentèrent dans la loge.

— Mes bons amis, leur dit Maurice, ne vous mêlez point de ceci. Si vous vous permettez d'arrêter un gentilhomme comme moi... je vous ferai pendre.

— Pardon, mon officier, lui dit un des soldats, mais il nous faut obéir.

— Vous me donnez un nom qui ne m'appartient plus, mes amis, répliqua Maurice, je ne suis plus votre officier. Je ne suis plus rien... plus rien, entendez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à M. de P..., je ne suis plus rien qu'un homme qui garde son chapeau sur la tête.

— A bas le chapeau ! cria-t-on de tous côtés.

— Pardon, messieurs, dit Maurice en se penchant vers le parterre, vous devriez vous adresser à M. de P... S'il veut venir m'en prier, je suis prêt à ôter ce chapeau qui vous offusque.

Les cris redoublèrent. Maurice s'adressa à un jeune homme du parterre :

— Eh ! monsieur, vous qui me regardez si fixement, avez-

vous de bons yeux? Eh bien! veuillez lire tout haut ce qu'il y a d'écrit sur cette carte, et vous penserez comme moi que je ne puis ôter ce chapeau que sur l'invitation personnelle de M. de P...

Celui à qui Maurice avait parlé, et qui était un jeune homme fort décidé, crut y voir une provocation, il monta dans la loge.

— Lisez, monsieur, lui dit Maurice en lui montrant la carte, lisez...

Le jeune homme lut d'abord tout bas, puis il réclama le silence :

— M. Maurice a raison, dit-il, et il fait bien de garder son chapeau. Voici ce qu'il y a d'écrit. Et il répéta d'une voix éclatante la terrible phrase :

« Bon pour une paire de soufflets que je donnerai à M. de P... quand il viendra les réclamer. »

— Maintenant, dit Maurice, veuillez permettre à la comédie de continuer.

Bientôt après, deux officiers de marine parurent dans la loge de Maurice; ils venaient lui offrir une rencontre de la part de M. de P...

— Non, leur répondit-il. J'ai du bonheur aux cartes, je veux que M. de P... vienne me demander celle dont j'ai fait une cocarde.

— Mais, monsieur, c'est un combat que vous voulez?

— C'est autre chose, dit Maurice. Il faut que j'apprenne à M. de P... ce que je sais faire de mes mains; je veux qu'il le voie de près.

On porta cette réponse à M. de P..., qui répondit :

— Je paie, mais je ne me bats pas avec un fripon.

Maurice demeurait dans un hôtel situé sur la principale place de la ville. Le lendemain la foule était arrêtée devant une immense pancarte sur laquelle il y avait écrit en caractères énormes :

« M. de P... ne paie pas et ne se bat pas. »

Nouvelles rumeurs, nouveaux cris. Enfin le gouverneur crut devoir se mêler de l'affaire; il assembla chez lui plus de vingt officiers; mon père y fut appelé. Maurice s'y présenta le chapeau à la main.

M. de P... se mit à ricaner.

— Que signifie, dit le gouverneur à Maurice, ce placard insolent?

— Il signifie ce qu'il dit.

— Monsieur, dit M. de P..., j'ai quittance des soixante-dix mille louis payés par moi.

— Pour ceux-là, il fallait bien payer, dit Maurice, à moins d'accuser mademoiselle de C... d'avoir les mains aussi adroites que moi. Quant aux deux cents louis que vous avez perdus contre moi, j'ai le droit de dire que vous ne payez pas, vous le savez, et j'ai le droit de dire aussi que vous ne vous battez pas.

— Ceux-là, dit M. de P..., m'ont été volés.

Maurice salua et remit son chapeau; la carte y était toujours.

— Ah! s'écria M. de P..., emporté par la colère, c'en est trop. Il s'avança sur Maurice et fit un geste pour prendre la carte. Maurice resta immobile et la laissa détacher du chapeau.

— Exigez-vous le paiement? dit-il froidement.

— Je veux votre sang...

— Jamais je ne me battrai sans avoir payé mes dettes, repartit Maurice. Je vous dois deux soufflets, les voulez-vous?

— Monsieur, lui dit M. de P..., vous êtes fou.

— Alors rendez-moi ma carte.

M. de P... la déchira et la foula aux pieds.

— J'en ai d'autres, lui dit Maurice, et il tira de sa poche le jeu de cartes dont il s'était servi à la maison, y prit une autre carte et la remit à son chapeau.

— Messieurs, dit le gouverneur, finissons-en... C'est une affaire trop scandaleuse pour ne pas la faire cesser.

— Cela regarde monsieur, dit Maurice... Il me doit deux cents louis, je lui dois deux soufflets... payons-nous réciproquement et nous verrons après.

— Tenez, monsieur! dit M. de P... en jetant une bourse.

— Prenez garde qu'en me payant, vous reconnaissez que vous acquittez une créance loyale, fit Maurice.

— Eh bien! comme il vous plaira, dit M. de P...

Maurice prit l'argent, et le compta.

— A demain! dit-il à M. de P...

Le lendemain ils se battirent... Les témoins de ce duel à mort croyaient qu'il se passerait comme toutes ces sortes de rencontres. Mais après quelques coups portés, Maurice, par un mouvement rapide, fit sauter l'épée de M. de P...., et s'approchant de lui, il lui donna les deux soufflets qu'il lui avait promis.

— Maintenant que nous sommes quittes, lui dit-il en se remettant en garde, nous allons jouer un nouveau jeu.

M. de P... attaqua Maurice, en furieux... celui-ci le désarma encore.

— Avez-vous fait votre testament? lui dit-il.

M. de P...., exaspéré, recommença le combat, et six fois de suite il fut désarmé par son adversaire.

Les témoins voulurent faire cesser cette lutte où M. de P... s'était épuisé.

— Vous avez raison, leur dit Maurice, je conseille à monsieur de prendre un peu de repos. Quant à moi, je vais faire un tour de promenade, nous recommencerons quand il voudra.

— A demain ! lui dit M. de P.

— A demain ! dit Maurice. Il prit son chapeau et y plaça encore une carte.

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit un des témoins.

— Cela veut dire ce qui est écrit, dit Maurice.

La carte portait :

« Bon pour une première leçon d'escrime que je donnerai à M. de P... »

— Que vous dirai-je, ajouta la marquise de Perbruck, il était resté dix cartes de ce jeu qu'avait emporté Maurice. Une avait été employée au bon de 70,000 louis, une autre, celle que M. de P. avait dédaigneusement rejetée et où Maurice avait demandé à M. de P. de reconnaître qu'il avait loyalement perdu; une troisième lui avait servi de cocarde; celle-ci était la quatrième, il les épuisa ainsi jusqu'à neuf. Sur l'une d'elles il écrivit :

« Bon pour une égratignure que je ferai sur la joue droite de M. P... »

Il mit sur une autre :

« Bon pour un trou que je ferai à l'oreille de M. de P. »

Enfin vint la dernière, sur laquelle il écrivit :

« Bon pour un coup d'épée dans le cœur que je donnerai à M. de P. »

Cependant des ordres avaient été donnés d'arrêter les deux adversaires. Maurice l'apprit et quitta la ville.

Il n'y avait plus moyen de dire que ce fût lâcheté. D'ailleurs, il avait écrit à M. de P... qu'il partait pour l'Angleterre. M. de P. n'osa l'y suivre.

VI

« Je vous ai longuement raconté cette histoire, continua la marquise en s'adressant à Saturnin et à Marguerite, qui l'écoutaient avec une singulière surprise, pour vous faire comprendre le caractère implacable de l'homme qu'on à cherché à flétrir comme un infâme.

Quelques affaires appelèrent mon père en Angleterre. Il m'emmena et nous revîmes Maurice.

Mon père essaya de le calmer au sujet de M. de P.

— Cet homme, lui dit Maurice, a perdu ma vie...., la sienne m'appartient.

Ce fut durant notre séjour à Londres, que j'appris à connaître Maurice, à l'admirer, à le plaindre, à l'aimer. Il m'aimait aussi; il me le dit et me parla de mariage; mon père, qui était veuf, et dont j'étais le seul enfant, n'eût jamais consenti à se séparer de moi ni à me laisser en Angleterre. Je le dis à Maurice, contre lequel existait en France une lettre de cachet.

— Eh bien! me répondit-il, je rentrerai en France... Je chargerai votre père de négocier mon retour près du roi. Quant à l'affaire des cartes, je l'oublierai;.... et lorsque j'aurai ma grâce... je m'adresserai à M. votre père, si vous le permettez.

Tout fut convenu, Maurice fit sa soumission aux ordres de

la cour; il fut rétabli dans son grade et obtint la permission de rentrer en France, au retour d'une expédition aux Indes dont il fut chargé.

Je lui promis de l'attendre.

Vaine promesse, mes enfants. Pendant mon séjour en Angleterre, je n'avais pas remarqué la tristesse de mon père. Mais à peine étions-nous rentrés en France, qu'il m'apprit qu'il était ruiné, déshonoré, si je n'acceptais les propositions de M. de Perbruck, car il est temps que vous sachiez le nom de l'adversaire de Maurice.

— Je l'avais deviné, dit Saturnin. Mais ce Maurice, reprit-il d'un ton plein d'anxiété, quel était son véritable nom?

— Ne l'avez-vous pas deviné aussi? dit la marquise. Du reste, je n'ai pas besoin de vous apprendre que je dus sacrifier mon amour et mes serments au salut de l'honneur de mon père. J'épousai M. de Perbruek. Ce fatal mariage se fit en peu de temps. Un an s'était écoulé, et j'avais déjà donné le jour à un fils (c'était Césaire), lorsque le comte de X... car il est temps aussi de le nommer, revint en France et arriva à Brest, où j'étais.

— Le comte de X..., dit Marguerite en frémissant, pendant que Saturnin baissait la tête.

— Mon mari était à Paris, reprit madame de Perbruek, et mon père, à qui j'avais confié mon secret, me conduisit immédiatement près de mon mari sans vouloir me dire la raison de ce départ précipité. J'ignorais en effet l'arrivée du comte de X... J'étais depuis quatre mois à Paris et j'avais donné à mon mari l'espérance d'avoir un nouvel héritier, lorsqu'un soir, à l'Opéra, j'aperçois le comte qui me regardait fixement. Il était pâle, défait et semblait sortir d'une longue maladie; il n'y avait point de colère dans ses yeux.

J'étais éperdue, je tremblais, je prévoyais d'affreuses catastrophes. Au sortir de l'Opera où j'étais seule, le comte s'approcha de moi et me dit d'une voix altérée :

— Je sais tout, et je vous excuse... Je vous plains... Dans quelques jours, j'aurai quitté la France.

Le lendemain, une longue lettre m'expliquait ce peu de paroles. Le comte avait appris en Angleterre la ruine de mon père et avait compris mon dévoûment. Je cédai aux prières d'un amour si résigné, et je permis au comte de ve-

nir me faire ses adieux secrètement. Je le reçus une fois... plusieurs... mais, sur mon âme, jamais entretiens ne furent plus innocents. Nous pleurions ensemble.

Mon mari était à Versailles, et j'oubliais le peu de distance qui me séparait de lui. Je ne pensais pas qu'il dût être informé du retour du comte. Il l'était cependant, et depuis quinze jours tous les pas de Maurice étaient espionnés. Un soir (Maurice devait partir le lendemain, et je devais le voir pour la dernière fois), un soir, dis-je, nous étions ensemble depuis quelques instants, lorsque tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre, et mon mari paraît armé de pistolets.

Maurice s'apprêta à mourir; moi, je restai anéantie.

— De tous les malheurs, celui que je redoute le plus, dit M. de Perbruck, c'est celui d'être ridicule. Je ne vous tuerai pas ici... Nous ne nous battrons pas pour notre ancienne querelle... nous ne nous battrons pas non plus pour votre présence chez moi à cette heure. Il me faut autre chose.

— Qu'exigez-vous? lui dit Maurice.

— Donnez-moi votre parole d'honneur que, quoi qu'il arrive, vous ne révélerez jamais la rencontre de cette nuit; et il vous sera facile de trouver un prétexte pour recommencer un combat où vous êtes sûr d'être vainqueur.

— Je vous la donne, et j'atteste aussi que madame de Perbruck...

— Épargnez-moi vos serments, dit le marquis en l'interrompant; ceci sera une affaire entre madame et moi. Seulement je lui jure que son honneur ne recevra aucune atteinte de ma vengeance.

C'était me promettre une vie de supplices, je l'acceptai à ce prix.

— Monsieur, reprit le marquis, ce portefeuille renferme une lettre où sont écrites mes intentions au sujet de cette rencontre; promettez-moi aussi sur votre honneur de ne l'ouvrir que demain.

Le marquis connaissait trop bien celui auquel il avait à faire. Maurice promit et reçut le portefeuille.

— Et maintenant, ajouta mon mari, deux de mes gens prétendent vous avoir vu entrer dans la maison. Je leur ai dit qu'ils se trompaient, il ne faut pas qu'ils vous entendent ou vous voient sortir; suivez-moi.

Je craignais quelque guet-apens et je balbutiai quelques paroles.

— Venez et ne craignez rien, madame, me dit amèrement mon mari.

Je les suivis tous deux dans le cabinet du marquis.

— Vous allez descendre par cette fenêtre, dit M. de Perbruck à Maurice; elle est peu élevée et ouvre sur la rue.

— Oh! m'écriai-je; il y a des assasins en bas.

— C'est ce que je vais savoir, dit Maurice en s'élançant.

Il descendit et je l'entendis s'éloigner.

— Maintenant, rentrez dans votre appartement, madame, reprit M. de Perbruck; je vous ferai connaître mes intentions.

J'étais innocente, mais les apparences m'accusaient, et la conduite de M. de Perbruck était si extraordinaire, que je me perdais à chercher à la comprendre. Cependant tout le reste de la nuit j'entendis un grand bruit dans l'hôtel : on allait, on venait. Je soupçonnai des préparatifs de départ. Je sonnai fort tard. Ma chambrière entra; elle était tout effarée.

— Que s'est-il donc passé? lui dis-je.

— Bien des choses, madame; mais M. le marquis a défendu de vous éveiller, quoique tout l'hôtel fût sens dessus dessous.

— Mais que s'est-il donc passé? lui dis-je encore.

— Eh bien! madame, des voleurs se sont introduits dans l'hôtel et M. le marquis a été volé.

Je ne compris rien à ce conte.

— Volé! m'écriai-je. Où? comment? par qui?

— Voici ce que j'en sais, me répondit cette femme. Ce matin, M. le lieutenant général de police a été averti et a reçu la dénonciation de M. le comte. Il paraît qu'il est venu lui-même. Germain, qui était près du cabinet, a entendu M. le marquis dire à M. le lieutenant :

— « Si ce n'avait été qu'un vol accompli par quelque laquais, je ne vous aurais pas fait appeler; mais ceci dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus inouï. Au moment où j'entrais ici, la bougie était allumée. Je l'ai positivement reconnu... Ma pensée première a été plus cruelle... j'ai cru... mais j'en demanderais pardon à la marquise, si elle appre-

nait mes soupçons... Que vous dirais-je ? il a profité de mon étonnement et s'est enfui par cette fenêtre où se trouvait cette échelle de corde. C'est pendant que je réfléchissais à l'outrage que je croyais avoir reçu, que j'ai vu mon secrétaire brisé. »

Ma chambrière parlait encore que je ne l'écoutais plus. Je comprenais tout enfin... je me levai et je courus chez M. de Perbruck. Je l'accablai de reproches : il me répondit froidement :

— S'il est innocent, il se justifiera... il dira ce qu'il venait faire dans cet hôtel.

Ainsi M. de Perbruck l'avait placé entre son déshonneur et le mien.

La marquise s'arrêta épuisée par la douleur de ces souvenirs.

— Est-ce vrai, mon Dieu ? s'écria Saturnin; le comte était-il dont innocent, et a-t-il accepté si courageusement l'infamie pour vous sauver ?

— Oui, reprit la marquise ; mais mon mari ne borna pas sa vengeance à cette indigne accusation. Le portefeuille remis à Maurice fut trouvé chez lui : il renfermait d'énormes valeurs appartenant à M. de Perbruck : ce fut une preuve accablante contre le comte. Il ne nia rien. Il dédaigna de se défendre. Maintenant, vous qui ne pouviez entendre prononcer son nom sans frémir, le maudirez-vous encore parce qu'il fut dégradé de sa noblesse et jeté dans les prisons où pourrissent les plus abjects malfaiteurs ?

— O mon pauvre père ! s'écria Saturnin.

— Mais ce n'était pas ton père, dit la marquise.

— Quoi !

— Ne t'ai-je pas dit qu'avant de retrouver le comte j'avais donné à M. de Perbruck l'espérance d'avoir un nouvel héritier.

— Eh bien ?

— Eh bien, le marquis, s'écria madame de Perbruck, condamna cet enfant qui était le sien pour assurer sa vengeance contre moi.

— Comment cela ? fit Saturnin, haletant d'espérance et d'anxiété.

— Oui, reprit la marquise, il me fallut accoucher en se-

cret, il me fallut remettre cet enfant à Fichet comme le fruit de l'adultère; et le pauvre homme et sa femme, en l'élevant comme leur fils, crurent toujours cacher la faute de leur maîtresse. Le marquis m'a forcée à cette abominable action en me menaçant d'un procès scandaleux.

— Vous justifierez peut-être votre amant, me disait-il, mais vous vous perdrez; car cet enfant fût-il à moi, je le renie.

Et comme il avait dans les mains les preuves de mon accouchement clandestin, comme il était toujours le maître de prouver que cet enfant n'appartenait point à Fichet, il m'a fallu attendre, il m'a fallu souffrir jusqu'au jour où la mort du marquis m'a enfin permis de venir chercher en France mon pauvre enfant abandonné, qui m'a sauvé la vie, en retour de l'oubli et de la misère où je l'ai laissé.

Saturnin tomba aux pieds de sa mère, qui le prit dans ses bras, et qui, tout entière au souvenir de ses douleurs passées et de ses ressentiments, ajouta :

— Et ton père a été si barbare pour moi, qu'après m'avoir torturé toute sa vie, il m'a laissé après lui la calomnie qui devait me perdre aux yeux de mes amis et peut-être à tes yeux, mon fils !

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria Saturnin, pendant trop longtemps j'ai appris de ceux qui m'ont élevé à vous respecter, pour que les paroles d'un prêtre égaré aient ôté ce sentiment de mon cœur. Averti par l'abbé Bernier de ce que j'étais, ou plutôt ce qu'il croyait que j'étais, si un sentiment de désespoir m'a dominé depuis cette époque, c'est que je pensais à l'homme qu'on me disait être mon père.

— Et que tu croyais avoir mérité le châtiment honteux dont on l'a flétri, dit la marquise.

— Ah! devait-il donc se venger par tant de crimes! dit Marguerite.

— Ma fille! ma fille! reprit madame de Perbruck, ne le blâmez pas si légèrement; n'oubliez pas qu'il a supporté, pendant plus de vingt ans, l'infamie, la prison, le mépris. Si du moins, à l'époque de son malheur il eût trouvé un cœur généreux pour le défendre, un ami pour protester de son innocence, ne fût-ce que par un doute, peut-être eût-il gardé cette justice, que n'ont pas toujours les heureux. Mais il

avait humilié trop de vanités ignorantes, par la hauteur de ses idées ; il avait froissé, par trop de succès, des orgueils impuissants, pour que personne voulût le défendre. On accueillit sa condamnation avec joie, on se fit une gloire de l'avoir haï, on se vanta de l'avoir méprisé ; on s'attribua le mérite d'avoir prédit ou prévu sa chute. On ajouta tout ce qu'on put d'odieuses calomnies à son malheur..... Tout le mal que notre caste lui a fait, il le lui a rendu : c'était justice, mon fils ! Mais de même qu'il n'a pas oublié les haines puissantes qui l'ont frappé, il s'est souvenu des affections qui n'ont pu le protéger, mais qui ont pleuré sur lui. Ce fut lui qui m'arracha aux prisons de Paris et qui protégea ma fuite en Angleterre ; c'est encore lui qui m'est venu en aide, lorsqu'à peine débarquée, il y a un mois de cela, j'ai été arrêtée de nouveau dans le Morbihan. Savez-vous ce qu'il m'a dit alors ?

— Tant que vous aurez l'espoir de découvrir cet enfant abandonné par vous, je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvé ou que vous soyez assurée qu'il n'est plus. Alors, lui et vous, ou vous seule, si ce malheureux est mort, je vous sauverai.

Voilà ce que m'a dit le comte de X... à moi, qui pouvais le justifier et qui n'ai pas osé ; à moi, qui ai préféré mon honneur au sien.

— Que Dieu lui pardonne de s'être si cruellement vengé, dit Saturnin, puisque je lui dois de vous avoir retrouvée.

Cela lui a coûté la vie, dit la marquise.

Alors elle raconta à Saturnin la scène qui s'était passée à Savenay avant le combat. A son tour, Saturnin apprit à la marquise comment il s'était mêlé aux premiers combats des royalistes sous le nom de comte de Perbruck, comme un jour l'abbé Bernier le fit appeler, lui dit avoir reçu les confidences de M. de Perbruck, confidences qui représentaient la marquise et le comte de X... comme coupables ; comment alors il se retira, lui, Saturnin, dans ces marais impraticables où il avait si miraculeusement retrouvé sa mère.

Toute la nuit se passa dans ces récits mutuels ; Marguerite avait pris sa place dans ces tristes confidences, car le malheur est un niveau qui courbe les têtes les plus orgueilleuses, et la marquise de Perbruck acceptait les soins de la

fille du bourreau de Nantes, comme elle eût accepté ceux de l'un de ses enfants. A son tour il lui fallut raconter à madame de Perbruck son amour pour Césaire, son dévoûment et ses malheurs, et la marquise l'écoutait avec un intérêt douloureux, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à l'extérieur : on appelait Saturnin.

VII

Le jour commençait à paraître ; le ciel, chargé de nuages, était d'un gris sombre ; une pluie fine et abondante enveloppait tous les objets lointains, d'un brouillard qui permettait à peine de distinguer leur forme.

Saturnin trouva sur le rivage quelques paysans rassemblés qui écoutaient le récit d'un pêcheur.

— Venez, venez apprendre ce qui se passe, cria-t-on à Saturnin dès qu'on l'aperçut.

— Qu'est-ce donc? fit Saturnin en s'adressant au nouveau venu... et quels contes faites-vous à ces pauvres gens pour les épouvanter ?

— Quel est celui-là ? dit brusquement le pêcheur.

— C'est le chef rouge, lui répondit-on.

C'était le nom que les paysans eux-mêmes avaient donné à Saturnin. Le pêcheur ôta son bonnet et salua Saturnin d'un air de crainte et de défiance.

— Non, monsieur, non, dit-il d'une voix presque éteinte, ce n'est pas un conte que je fais à ces braves gens, vous le verrez bientôt peut-être. Ecoutez. Ce matin je suis parti d'Indret pour descendre la Loire jusqu'à Paimbœuf, où m'appelait mon pauvre commerce ; j'ai voulu faire en sorte que ma journée ne fût pas tout à fait perdue, et, lorsque je fus en pleine rivière, j'ai jeté mon filet à l'eau ; j'ai senti bientôt qu'il s'alourdissait, ma barque ne marchait plus ; je

l'ai relevé, et... savez-vous ce que j'ai ramené ? Un cadavre !... un cadavre de femme !

— Quelque bateau aura péri dans cet endroit sans doute, dit Saturnin.

— Ce serait donc pendant la nuit, car la pauvre noyée n'était pas encore changée.

— Je comprends que cela vous ait fait une impression fâcheuse, reprit Saturnin, mais ce n'est pas une chose si extraordinaire.

— Oui, pour un, et ce n'est pas la première fois que j'en trouve; aussi je l'ai gardé dans mon bateau pour le faire mettre en terre chrétienne, et, à tout risque, j'ai jeté encore mon filet; ça na pas été long; mais cette fois c'est deux cadavres que j'ai ramenés.

— Encore? dit Saturnin.

— Et à un demi-quart de lieue du premier endroit.

— C'est étrange, fit Saturnin avec une émotion qu'il ne put dissimuler; mais enfin cela peut s'expliquer... par un naufrage.

— Par un naufrage ! s'écria le pêcheur, dont les dents claquaient et dont l'œil était égaré; est-ce qu'on se lie les mains avec des cordes au moment d'un naufrage ! et voilà pourtant comment étaient les deux autres que j'ai ramenés au troisième coup de filet.

— Deux encore? dit Saturnin.

— Oui, et encore après un autre, et puis un autre, et puis... Ah! s'écria le pêcheur en tombant assis, qu'est-ce qu'il s'est donc passé, que la rivière est comme ça pavée de cadavres ?

— Ce sont des soldats poursuivis par des républicains qui auront voulu passer la Loire, reprit Saturnin, que l'épouvante gagnait malgré lui.

— Non, reprit le pêcheur avec une sorte de délire, ce ne sont pas des soldats : ce sont des femmes, des enfants, des vieux! voilà ce que c'est. J'en ai récolté dix-sept, et je les ai apportés là pour qu'on les enterre.

Saturnin alla vers le bateau, mais avant de l'avoir atteint il s'arrêta tout à coup et désigna aux paysans qui l'accompagnaient un point presque inaperçu dans la brume qui couvrait la Loire.

— Voyez, dit-il, là-bas, là-bas ,une barque qui va en dérive ; quelqu'un est dedans ! Alerte ! un bateau ! Il faut sauver ces malheureux !

En un instant Saturnin fut embarqué. Madame de Perbruck et Marguerite étaient venues aussi sur le rivage, et suivaient la marche du bateau de Saturnin qui gagnait le large à force de rames. Il était penché sur les avirons ainsi que les deux mariniers qui l'avaient accompagné. Tout à coup il sent sa rame s'embarrasser, comme s'il eût rencontré un fourré de ces longues herbes qui s'entrelacent si subitement autour de tout corps qui veut passer ; il soulève sa rame pour la dégager et fait sortir un pan de robe de l'eau. Il saisit ce pan de robe, l'attire, et voit à son tour le corps d'une pauvre femme portant son enfant dans ses bras. La mort avait fixé sur les traits de la malheureuse l'expression qu'elle avait sans doute lorsqu'elle avait été engloutie dans les flots. Les mains, croisées avec force sur le corps de son enfant, avaient l'attitude de la prière, et sa bouche convulsivement entr'ouverte semblait crier grâce.

Elle échappa à la main tremblante de Saturnin.

— Oh ! murmura-t-il, quel affreux désastre a pu fournir tant de victimes au fleuve !

Mais ce fut bientôt un plus horrible spectacle lorsqu'il approcha de la partie de la Loire où le courant plus actif entraînait la barque qu'il voulait atteindre. A chaque mouvement que les rames imprimaient à l'eau, on voyait surgir çà et là des pieds, une tête, des mains ; d'autres fois, lorsque la proue du canot heurtait un obstacle à l'instant dépassé, ils voyaient tout à coup se lever à la proue quelque cadavre que le mouvement d'ascension qu'il avait repris après avoir passé sous le canot ramenait alors à la surface. Il y flottait un moment, puis disparaissait entre deux eaux.

D'abord Saturnin essaya de compter les corps qui semaient la rivière, mais il fut obligé de cesser, la mémoire lui manquait, et l'horreur qu'il éprouvait le dominait à ce point qu'il continuait à ramer vers la barque abandonnée, sans se souvenir pourquoi il venait de quitter le rivage.

Il fut arraché à cette espèce de vertige par un cri qui retentit non loin de lui ; il se retourna et vit une femme qui l'appelait de la barque qui allait en dérive.

Elle était vêtue avec élégance et comme au sortir d'une fête ; mais sa robe était ensanglantée et souillée de boue. Une couronne de fleurs pendait et ruisselait de pluie sur le front pâle de l'infortunée, et ses mains, bleues de froid, s'appuyaient sur une blessure encore saignante.

A l'aspect de cette femme, Saturnin crut voir devant lui le fantôme d'une jeune fille qu'il avait rencontrée autrefois, belle, riante, parée. Mais dans le trouble qu'il éprouvait, il ne put donner un nom à ce vague souvenir. Il fit passer la malheureuse sur son canot et reprit le chemin du rivage. Ce retour fut aussi effroyable que l'avait été la première allée ; à chaque instant la rame soulevait des cadavres et les faisait apparaître à la surface.

Saturnin s'était dépouillé de la large veste de paysan qu'il portait et l'avait jetée sur les épaules de la blessée qu'il venait d'arracher au danger d'aller se perdre soit dans l'Océan, soit sur les bords de la Loire, presque partout composés de ce côté de grèves fangeuses où s'engloutit en quelques minutes tout imprudent qui ose y poser le pied. Elle ne prononçait pas une parole, et son regard fixe et égaré ne quittait pas la surface des flots, et à chaque fois qu'elle montrait un de ces corps que la Loire entraînait par centaines, elle tressaillait et murmurait tout bas des paroles inintelligibles.

Bientôt la barque aborda, mais, à sa grande surprise, Saturnin trouva le rivage désert. Marguerite et madame de Perbruck seules s'y trouvaient. Ce fut un heureux hasard sans doute, car à peine la marquise eut-elle vu la jeune fille, que Saturnin déposa sur le rivage, qu'elle courut à elle en s'écriant :

— Louise ! Louise !

— Ah ! dit Saturnin, dont ce nom fixa les souvenirs, mademoiselle de Paradèze !

La jeune fille les regarda les uns après les autres, mais sa pensée, déjà ébranlée par les douleurs qu'elle avait supportées, ne put soutenir le choc de cette rencontre, et elle s'évanouit en murmurant ces mots :

— Ah ! toujours des morts !

Saturnin emporta mademoiselle de Paradèze dans sa cabane, la déposa sur le lit qui avait déjà reçu madame de Perbruck, et la confia aux soins de Marguerite. Ainsi, dans

ces temps de désolation, se succédaient sans cesse les uns aux autres, les blessés, les malades, les pauvres, les proscrits, dans les maisons dont les habitants avaient le courage d'ouvrir leurs portes à l'hospitalité.

Cependant Marguerite avait dit à Saturnin la raison qui avait dispersé les paysans un moment avant assemblés sur le rivage.

Quelques soldats, disait-on, avaient paru à l'entrée du bois qui bordait, du côté des terres, le petit village de Donches. A cette terrible nouvelle, tous les habitants s'étaient dispersés; les uns avaient gagné les marais inaccessibles dont ils connaissaient les moindres détours; les autres s'étaient réfugiés dans leurs maisons, où chacun s'était empressé de cacher ses armes.

— Cache-toi, Saturnin! dit la marquise à son fils lorsqu'il eut déposé Louise dans sa demeure.

— Voulez-vous ou pouvez-vous me suivre? dit Saturnin.

— La force ne me manquerait peut-être pas, repartit madame de Perbruck; mais que ferions-nous de l'infortunée Louise?

— Eh bien, ma mère, dit Saturnin, demeurons. Ne trouvez-vous pas que la vie ne vaut pas les soins désespérés qu'il faut prendre pour la défendre?

— D'où te vient aujourd'hui ce découragement, dit madame de Perbruck, aujourd'hui que tu m'as retrouvée?

— Pardonnez-moi, ma mère; pardonnez-moi, dit Saturnin, mais je ne puis vous expliquer ce que j'ai éprouvé il y a quelques instants en traversant tous ces cadavres flottants. A les voir ainsi se montrer et disparaître successivement, il me semblait qu'ils me disaient que là, dans l'abime où ils roulaient, était le repos. Hélas! ce spectacle est si affreux que je vous ai presque oubliée!

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Louise de Paradèze avait repris ses sens, grâce aux soins de Marguerite; elle la regardait cependant avec effroi et fermait les yeux de temps en temps, comme pour fuir une horrible vision.

— Ah! murmura-t-elle tout bas, suis-je donc folle!...

— Non, lui dit Marguerite, vous n'êtes point folle; vous êtes en sûreté, près d'amis qui vous ont arrachée à la mort.

— Qui êtes-vous donc? lui dit Louise, car Marguerite,

celle que j'ai connue au couvent, la malheureuse qui a été trompée par le comte de Perbruck, est morte... elle a été condamnée... elle a été exécutée...

— Non, mademoiselle, non, je vis, le malheur m'a réservée à plus de souffrances que je ne croyais pouvoir en supporter.

— Mais, lui dit Louise de Paradèze en montrant Saturnin, c'est celui que vous avez cru être le comte de Perbruck, c'est Saturnin.

Celui-ci se rapprocha avec sa mère du lit où se trouvait mademoiselle de Paradèze, et après avoir répondu à ses questions, ils l'interrogèrent à son tour, ils lui demandèrent ce qu'elle était devenue et comment elle se trouvait ainsi blessée et abandonnée sur une barque. Nos lecteurs ont sans doute reconnu dans Louise de Paradèze l'héroïque jeune fille qui avait tenté de délivrer Nantes du monstre qui l'ensanglantait. A son tour elle leur fit le récit des infortunes qui avaient précédé cette terrible résolution.

VIII

Le jour de l'insurrection générale, dit-elle (le 10 mars 1793), j'étais à Saint-Florent avec mon père, M. de Perbruck et la Châtaigneraie. La Châtaigneraie m'a dit comment vous l'avez secouru, Marguerite, reprit mademoiselle de Paradèze en s'interrompant, lorsque vous le rencontrâtes avec l'infortuné Césaire après leur sublime dévoûment au château de la Rouarie. Il m'a dit aussi ce que vous avez montré de courage et de dévoûment, monsieur Saturnin. Je sais ce que vous valez l'un et l'autre.

Après ces paroles, Louise reprit son récit :

Le soir même de ce jour, les paysans, placés sous les

ordres de ces messieurs, s'étaient emparés de Jallois, défendu par une compagnie de républicains, commandés par un homme dont la funeste réputation a dû parvenir jusqu'à vous. La nuit était venue, et les trois chefs s'étaient retirés avec moi dans une petite maison, située à l'extrémité du bourg. J'étais couchée dans une chambre attenante à celle où mon père était resté avec MM. de la Châtaigneraie et le marquis de Perbruck. Au milieu de la nuit, je fus éveillée par un bruit terrible ; je me lève à la hâte, et je cours vers la chambre où j'avais laissé ces messieurs. Ils étaient debout, armés, et s'apprêtaient à défendre leur vie ; car le bruit que j'avais entendu venait d'efforts que faisaient les assaillants inconnus pour enfoncer les portes et les fenêtres de cette chambre ; elles cédèrent bientôt, et presqu'au même instant un homme, le sabre et le pistolet au poing, s'élança dans la chambre en s'écriant :

— Bas les armes !

C'était un vieillard dont les cheveux blancs eussent inspiré le respect si la féroce expression de son visage n'eût fait voir que c'était un de ces effroyables énergumènes qui se repaissent du sang des royalistes.

Cependant, au lieu de frapper, il répéta le cri : Bas les armes ! Mais mon père pour toute réponse lui envoya un coup de pistolet. La balle n'atteignit point celui à qu'elle était adressée, mais elle alla tuer un des soldats placés derrière lui ; et avant que cet homme eût eu le temps d'arrêter les républicains, ils tirèrent sur nous, et mon père tomba frappé d'une balle dans la tête. A cette vue je m'élançai sur les soldats en poussant un cri, mais la Châtaigneraie se précipita devant moi.

— Bas les armes ! lui cria le vieillard, ce n'est pas à vous que j'en veux.

— Vous êtes ici pour la cause de la république, et moi, répliqua la Châtaigneraie, pour celle du roi. A vous donc !

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il dirigea un coup terrible contre cet homme. Mais à l'instant même un jeune homme se précipite sur la Châtaigneraie et le renverse d'un coup de sabre. Je tombe à genoux près de lui et les soldats allaient s'élancer contre moi, quand ce

jeune homme, me couvrant de son corps, les arrêta, en s'écriant :

— Soldats! nous ne faisons pas la guerre aux femmes.

Cependant M. de Perbruck était resté seul. Ses armes, jetées à ses pieds, montraient qu'il ne voulait pas tenter un inutile combat.

Alors cet étrange vieillard s'avança vers lui, et, le frappant du plat de son épée, il lui dit :

— Je ne t'aurais pas reconnu à ton visage, que je n'ai pas vu depuis plus de vingt-cinq ans, que j'aurais été assuré que j'avais devant moi le marquis de Perbruck, en le voyant demander grâce près de ses compagnons qui se sont bravement fait tuer.

— On se bat avec des ennemis qui vous attaquent à nombre égal ; on cherche à échapper à des assassins qui sont vingt contre un homme.

— Nous sommes vingt en effet, dit cet étranger, mais vous êtes plus de deux cents insurgés qui occupez ce village. Les entends-tu qui s'éveillent? et certes ils vont avoir la partie belle. Mais avant qu'elle ne s'engage entre eux et nous, veux-tu en jouer une où la chance sera égale et qu'il est temps de finir après plus de vingt-cinq ans d'attente ?

— Qui êtes-vous donc? s'écria le marquis de Perbruck en se reculant et en ramassant ses armes.

Pardonnez-moi, madame, dit Louise en s'interrompant et en s'adressant à madame de Perbruck; pardonnez-moi de raconter devant vous une scène où votre nom fut invoqué d'un côté comme un nom sacré et de l'autre comme un nom déshonoré.

— Parlez! parlez! reprit vivement la marquise. Je devine enfin quel peut être le nom de celui qui a poursuivi le marquis avec tant d'acharnement.

— Eh bien! reprit Louise, à la questin de M. de Perbruck, cet homme se recula, et plaçant à son chapeau une carte en guise de cocarde, il s'écria :

— Si vingt-cinq ans de désespoir et de colère impuissante passés au fond d'une prison ont assez altéré mes traits pour que tu ne reconnaisses pas celui que tu as perdu... voici un signe que tu ne peux avoir oublié, c'est

la dixième carte du jeu où j'ai signé l'engagement de te tuer.

— Ah ! c'est toi, comte de X... ! s'écria M. de Perbruck avec une fureur inouïe, toi !...

Et il lui tira un coup de pistolet qui blessa le comte sans le renverser. Les soldats voulurent frapper M. de Perbruck, mais le comte les arrêta.

— Ceci me regarde, dit-il : c'est une dette personnelle qu'il faut que j'acquitte. C'est celle dont tu as voué la vie aux larmes, ajouta-t-il en s'adressant au marquis, c'est ton épouse si infortunée qu'il faut que je venge !

— Eh bien ! s'écria le marquis, la misérable...

Louise s'arrêta.

— Parlez ! parlez ! s'écria la marquise.

— Eh bien ! reprit mademoiselle de Paradèze, votre époux, madame, s'écria : La misérable qui l'a pleuré vivant le pleurera mort !

— Je lui ai déjà rendu la liberté en l'arrachant à la prison où sa tendresse maternelle l'avait jetée, dit le comte de X..., je veux lui rendre une liberté plus précieuse en la débarrassant d'un monstre tel que toi !

— C'est juste, repartit le marquis, l'épouse...

Louise s'arrêta encore.

— Parlez donc, reprit vivement la marquise en voyant Louise hésiter encore.

— L'épouse adultère, reprit Louise en continuant son récit, mettra le comble à son infamie en épousant le voleur flétri par un jugement solennel.

En parlant ainsi ils s'attaquèrent avec fureur, et tel était leur désir mutuel de se frapper, que déjà l'un et l'autre étaient blessés sans qu'ils parussent s'en être aperçus. Tout à coup un nouveau bruit se fait entendre au dehors ; des cris de Vive le roi ! annoncent aux républicains que les royalistes, surpris dans la nuit, viennent à leur tour les surprendre.

— Maintenez-les, Julien, s'écria le comte de X... en parlant au jeune homme qui m'avait sauvée.

Et le duel continua à l'intérieur pendant que les républicains défendent la maison contre les royalistes. Cependant nous entendions les cris plus rapprochés de nos amis, et

M. de Perbruck, tout en se défendant avec fureur, criait sans cesse :

— A moi ! à moi !

Celui que l'on avait appelé Julien parut aussitôt en disant :

— Nous sommes entourés...

— A moi, reprit avec plus de force le marquis de Perbruck.

— A toi donc, fit le comte de X... en lui adressant un coup d'épée qui renversa le marquis à ses pieds.

Madame de Perbruck, qui avait écouté ce récit avec une anxiété haletante, poussa un profond soupir et murmura tout bas :

— C'était justice.

Quelques soldats républicains rentrèrent aussitôt en s'écriant :

— Nous sommes perdus.

Le comte de X... s'élança vers moi, m'enleva brusquement et me jetant devant lui, il me plaça en face des fusils des royalistes en leur criant : Tuez d'abord la fille de votre chef.

Un homme que je reconnus pour l'abbé Bernier arrêta les assaillants.

— Courage, ma fille ! me cria-t-il ; ne craignez ni la prison ni le martyre, car nous irons bientôt vous délivrer.

Les républicains profitèrent de ce temps d'arrêt pour quitter la maison par une porte opposée à celle par laquelle les royalistes l'attaquaient. J'en sortis la dernière, toujours entraînée par le comte de X..., qui se faisait un bouclier de mon corps, et j'y vis entrer l'abbé Bernier, qui courut à M. de Perbruck.

Je fus conduite comme prisonnière à Machecoul. Les républicains de cette ville, plus exaltés encore que les soldats me menaçaient, et sans l'assistance de ce Julien, qui dix fois se mit entre eux et moi, j'aurais été massacrée par ces furieux. Cet homme m'inspirait une horreur profonde : il était parmi ceux qui avaient tué mon père, c'est lui qui avait frappé la Châtaigneraie. Je ne lui cachais pas mes sentiments, et cependant jamais une parole de colère ni une

menace ne répondit aux reproches injurieux que je lui avais faits.

Le comte de X... nous avait quittés depuis quelques jours. Cependant avant son départ je l'avais entendu dire à Julien :

— Puisque cette jeune fille te plait, décide-là à te suivre à Paris. Il faut qu'elle passe pour ta femme ou ta maîtresse; sans cela son nom, s'il est découvert, sera pour elle un arrêt de mort.

Jugez quel dut être mon effroi lorsque, après avoir entendu ces paroles, j'appris que le soir même je devais partir pour Nantes sous l'escorte de quelques républicains commandés par Julien. Cependant les égards de ce jeune homme envers moi me rassuraient un peu.

Il s'était procuré une voiture et y était monté près de moi. Quelques cavaliers marchaient en avant et en arrière.

Mademoiselle, me dit-il, excusez-moi d'être si brusque et si pressant dans la proposition que j'ai à vous faire. Le comité révolutionnaire de Nantes a appris votre arrestation et a exigé que vous fussiez transférée dans cette ville. Ne vous y trompez point, une condamnation inévitable vous y attend.

— Moi, lui dis-je, pourquoi ?..... pour avoir suivi mon père?

— Votre obéissance aux ordres de votre père, que vous considérez comme une vertu, vous sera comptée comme un crime. Vous vous direz innocente, et peut-être au fond de leur âme quelques-uns de vos juges le penseront-ils... mais ils ne vous épargneront pas pour cela. Moi-même, ajouta-t-il avec une sombre expression, si, au lieu de vous avoir rencontrée au milieu du combat... je vous avais trouvée sur le banc des accusés... je vous condamnerais; votre tête est nécessaire au salut de la patrie.

— Ma tête !... la tête d'une femme !... m'écriai-je avec indignation.

— Les hommes qui veulent faire triompher la liberté, me répondit-il froidement, ne sont pas tenus d'avoir de la générosité et de la pitié; ils ne le peuvent pas, ils ne le doivent pas. Lorsque les misérables chefs qui ont tenté cette insurrection sauront que ce n'est pas seulement leur existence qu'ils jettent à ce terrible enjeu, mais encore celle de leurs femmes ou de leurs filles, ils deviendront moins

empressés à lever l'étendard de la révolte. Votre mort sera un avertissement que l'on voudra bien leur donner.

— Eh bien, soit! m'écriai-je, révoltée de l'atroce sang-froid de ce jeune homme, car c'est à peine s'il avait dix-huit ans et jamais vous n'avez vu figure plus douce et plus délicate; de longs cils bruns voilent ses yeux d'un bleu céleste, et une longue chevelure blonde encadre ce visage d'enfant. Eh bien, soit! m'écriai-je, ma mort apprendra aux royalistes comment leurs filles savent mourir, et il se trouvera peut-être au pied de mon échafaud quelqu'un qui ira leur redire que j'ai crié sous le couteau de la guillotine : Aux armes pour Dieu et pour le roi!

Julien garda un moment le silence.

— C'est parce que je sais que vous agirez ainsi, reprit-il, c'est parce que je sais que vous rendrez inutiles, par vos provocations insensées, toutes les recommandations que je pourrai faire à votre sujet aux autorités de Nantes, que je me suis résolu à vous sauver avant que vous-même vous ne rendiez votre salut impossible.

J'étais seule, abandonnée à moi-même, je n'avais plus d'espérance en ce monde depuis que mon père et la Châtaigneraie étaient morts. Cependant, si je me sentais le courage de braver une mort certaine, je n'avais pas celui d'y aller lorsque je pouvais la fuir... Je ne répondis pas.

— Ecoutez, reprit Julien d'une voix tremblante, je n'ai que deux moyens de vous sauver : le premier, c'est de déclarer, dès que nous serons arrivés à Nantes, que vous abjurez le parti de votre père, que vous détestez la révolte à laquelle il s'est associé, et que pour preuves de ces sentiments vous avez accepté l'amour... et la main d'un véritable patriote... la mienne...

— A ce prix, m'écriai-je, j'aime mieux la mort!

Julien eut un moment de pâleur convulsive qui m'épouvanta. Mais il garda le silence et nous continuâmes notre route. J'étais fière de ma réponse, et si Julien m'eût encore fait la proposition que j'avais repoussée, ma réponse eût été la même; cependant j'éprouvais une horrible anxiété. Hélas! depuis ce temps j'ai tant vu mourir que j'ai appris que c'était là une chose facile... mais alors nous n'étions pas habitués à l'échafaud, et cette image se présentait sans cesse à

mon esprit et me glaçait d'effroi. Cependant le silence de Julien ne me laissait aucun doute sur ses intentions; il avait pourtant dit qu'il avait un autre moyen de me sauver ; je n'espérais plus... mais j'attendais qu'il me parlât.

Nous arrivâmes en face d'une petite maison, où il fit arrêter la voiture.

— Faites ouvrir, dit-il aux cavaliers qui nous servaient d'escorte, et tâchez qu'on nous donne de quoi nous rafraîchir.

Les cavaliers entrèrent. Pendant ce temps, Julien semblait cruellement agité. La maison s'ouvrit.

— Mettez vos chevaux à l'écurie, dit-il à ses cavaliers, je vais vous rejoindre avec mademoiselle.

Dès que nous fûmes seuls, il se tourna vers moi.

— Ecoutez, me dit-il, je vais descendre de la voiture, je vais en laisser la portière ouverte... Lorsque je serai à la porte de la maison, descendez du côté de la route, je ne vous verrai pas. Gagnez rapidement le bouquet de bois qui est en face... le reste me regarde.

— Oh ! m'écriai-je, touchée jusqu'aux larmes de cette fière générosité, comment vous payer jamais de cette noble action !

— Probablement, me répondit-il d'un ton amer, la république s'en chargera. Dans tous les cas, ne vous en inquiétez pas.

IX

Madame de Perbruck, Saturnin et Marguerite poussèrent un profond soupir, comme s'ils avaient assisté à la scène que mademoiselle de Paradèze venait de raconter. Elle reprit son récit en ces termes :

« A ces mots, Julien s'éloigna brusquement. Je fis ce

qu'il m'avait dit, et j'avais déjà atteint le bois, lorsque j'entendis tout à coup un coup de feu. Je m'arrêtai épouvantée, et de derrière un buisson où je m'étais blottie, je vis tout à coup accourir les soldats qui sortaient de la maison.

Je les entendis s'informer de ce qui s'était passé.

— J'étais descendu un moment de la voiture, répondit Julien, et j'y avais laissé mes armes; j'allais remonter, lorsque tout à coup j'ai vu la prisonnière près de moi : j'ai voulu m'élancer vers elle, mais elle s'était armée de mes pistolets et m'a atteint de ce coup qui m'a renversé.

En parlant ainsi, il montrait une blessure qu'il venait de se faire, et il désignait aux soldats une route opposée à celle par où j'avais fui. Ils s'y élancèrent, tandis que je restais immobile à la place où je m'étais cachée.

Bientôt les soldats revinrent d'une poursuite inutile.

— Nous avons rencontré des paysans de ce côté, dirent-ils brutalement à Julien, mais ils n'ont vu passer personne. La peur vous a troublé la vue, mon petit.

— Non, non, il s'est battu près de moi, dit un autre, et ce n'est pas la peur qui l'a empêché de voir... c'est l'amour. Il y a trahison.

— Oui, dirent quelques autres cavaliers, il a déjà sauvé l'aristocrate à Machecoul : il l'a fait échapper ici... il faut le fusiller.

— Vous savez qui je suis, dit Julien.

— Un blanc-bec à qui on soumet de vieilles moustaches, repartirent les soldats.

— Je suis le fils d'un représentant du peuple.

— Ça ne t'empêchera pas d'aller à la guillotine, lui répondit-on.

— C'est le secrétaire de Robespierre, ajouta un plus timoré.

— Eh bien! le tribunal révolutionnaire en décidera! emmenons-le.

Je vis garotter et emmener prisonnier celui qui venait de me sauver, et je compris alors le sens des paroles qu'il m'avait répondues, lorsqu'il m'avait dit : que probablement la république se chargerait de le récompenser de sa générosité.

— Et qu'est-il devenu? fit vivement Saturnin, que ce trait d'humanité avait vivement intéressé.

Probablement le crédit de son père et celui de son infâme protecteur l'a sauvé de la fureur des républicains de Nantes... car il vit, et je l'ai revu.

— Où cela? dit madame de Perbruck.

— Dans les prisons de Nantes, et pour lui devoir une seconde fois la liberté, repartit Louise.

On se rapprocha du lit où était couchée mademoiselle de Paradèze, pour mieux écouter. A ce moment une main poussa doucement la porte de la maison : un jeune homme armé parut sur le seuil, mais il s'arrêta et resta immobile à écouter, pendant que Louise continuait.

Il est inutile que je vous dise la vie errante que j'ai menée depuis cette époque. Je fus rencontrée dans ma fuite par une troupe de paysans commandés par Stofflet. Je les suivis quelque temps. Enfin je trouvai dans l'armée de Bonchamp madame de la Châtaigneraie, la tante de celui que j'avais perdu. Je me plaçai sous sa protection. Je demeurai avec elle, je la suivis partout où elle allait, soignant les blessés, préparant les cartouches, faisant pour notre sainte cause tout ce qu'il est permis à des femmes de faire. J'étais chez madame de Lescure le jour où elle chargeait elle-même d'une main tremblante les armes de son mari, comme si elle avait prévu qu'elles lui seraient inutiles pour éviter la mort qui devait l'atteindre. Hélas! ce fut après le combat fatal où il périt que je fus laissée pour morte par un parti républicain qui avait massacré une foule de femmes et d'enfants réfugiés dans une grange, tandis que le noble Bonchamp étendait sa main mourante entre les armes royalistes et les républicains prisonniers, et les couvrait de son sublime pardon.

Le lendemain, pendant qu'on débarrassait les morts de la grange où j'étais restée, on s'aperçut que je vivais encore, et on me jeta sur une charrette où étaient entassés des femmes, des prêtres, des enfants, qu'on menait prisonniers à Nantes. Ma jeunesse, les soins de mes compagnons d'infortune, qui s'oubliaient pour me secourir, me rappelèrent à la vie, et en arrivant à Nantes je fus jetée dans la prison établie au château. Il n'y avait point de place pour nous, du moins

nous le pensions ainsi, en nous voyant trente entassés dans une salle où il y avait à peine cinq ou six lits. Hélas! nous ignorions jusqu'où pouvait aller la cruauté dégradante de nos bourreaux. Pendant quatre mois que j'ai habité cette prison, j'ai vu s'accroître jour à jour le nombre des prisonniers. Là où l'espace nous semblait étroit pour vingt, nous avons habité trente, puis quarante, puis cinquante, puis cent.

— Ce n'est pas possible, dit madame de Perbruck.

— Cent, ai-je dit, reprit Louise, ce n'est pas assez. A ce nombre, encore pouvait-on se coucher côte à côte sur la paille répandue autour de ces salles immondes. Mais bientôt il n'y eut plus de place par terre pour tout le monde. On s'arrangea : la tête des uns reposait sur le corps des autres. Tous les matins on nous jetait à chacun une livre de pain noir et un peu d'eau, à peine assez pour boire, et chaque jour de nouveaux prisonniers venaient presser de leur nombre les prisonniers déjà si misérablement entassés. Cependant le tribunal révolutionnaire se hâtait de tout son pouvoir: chaque jour, cent cinquante, deux cents de nos malheureux compagnons marchaient à la mort! Mais la hache et la fusillade allaient moins vite que les arrestations. Enfin ce ne fut plus qu'un cloaque infect d'où personne ne jetait plus dehors aucun immondice.

Ah! madame, reprit Louise avec un horrible dégoût, c'est une affreuse chose que de penser à quelle dégradation l'homme peut descendre; c'est une bien misérable créature pour que l'amour de la vie lui fasse supporter de pareilles horreurs! Un cercle d'hommes qui se formait autour de l'endroit où les mères cachaient leurs filles nous empêchaient le plus souvent de voir les misérables qu'on mêlait aux proscrits; mais ils ne pouvaient arrêter leurs infâmes chants. Alors nous nous mettions à genoux et, nous essayions de couvrir ces voix atroces sous l'harmonie de quelque saint cantique, jusqu'à ce que la lassitude nous forçât au silence : et alors il nous fallait entendre.]

Mais l'impudeur n'appartenait pas toujours à ces honteux compagnons de notre prison. Plus d'un brave soldat de la Vendée, plus d'un noble gentilhomme a été jeté au milieu de nous sans vêtement, et cela est arrivé si son-

vent, qu'à la fin il ne restait plus à chacun de nous que le choix de voir ce honteux spectacle ou de le donner soi-même en se dépouillant du dernier lambeau qui lui restait. Ainsi, tout s'oubliait : la pudeur... la...

Louise s'arrêta suffoquée par ces odieux souvenirs. La marquise dit en lui donnant un baiser sur le front, comme pour y replacer la couronne d'innocence flétrie par ces infamies :

— Les vierges que les païens exposaient nues aux tigres du cirque étaient voilées de leur martyre; vous avez été comme elles, ma fille.

— Enfin, reprit Louise avec effort, les geôliers eux-mêmes, épouvantés de venir chercher les victimes dans les fanges pestilentielles de ce cloaque, firent promettre la liberté à quarante prisonniers s'ils osaient entreprendre de nettoyer cette sentine impure. Les malheureux l'ont fait... et lorsque nous trouvions qu'ils avaient chèrement acheté leur vie, on leur tenait la parole qu'on leur avait donnée, en les faisant fusiller dans la cour même du château. C'était là la liberté qu'on leur avait jurée!

— Cela ne se peut pas! s'écria Saturnin.

— C'était Carrier qui avait promis cette grâce, dit Louise; en connaît-il d'autre que la mort?

— Et vous avez vécu là quatre mois? dit la marquise de Perbruck.

— Oui, moi comme tant d'autres, habituée au luxe d'une maison somptueuse... plus que cela, accoutumée aux soins d'une scrupuleuse propreté... moi qui aurais préféré monter à l'échafaud que d'entrer dans cette prison, si j'en avais prévu les horreurs, et qui, vaincue comme tant d'autres, en ai accepté peu à peu les plus honteux dégoûts. L'infamie soufferte la veille rendait moins pesante l'infamie du lendemain; d'ailleurs je ne vivais pas pour vivre seulement, je vivais pour une vengeance. Chaque jour les nouveaux arrivés nous apportaient des nouvelles du dehors. En entendant raconter les massacres ordonnés par les chefs des républicains, je rêvais que si ma liberté m'était rendue, ma main, la main d'une femme, punirait le plus cruel de tous ces bourreaux. J'hésitais entre eux, mais Carrier était arrivé à Nantes, et je n'hésitai plus. Carrier,

l'homme qui envoyait à l'échafaud quiconque était en son pouvoir, sans le connaître, sans qu'il eût besoin de prétexte; Carrier, qui faisait fusiller ceux qui résistaient et ceux qui demandaient grâce; Carrier, qui arrachait aux prisons les malheureuses dont on lui vantait la beauté, et qui les prenait innocentes au geôlier et les renvoyait déshonorées au bourreau; Carrier, ce crime vivant, ce tigre à face d'homme dont le nom efface tous les noms infâmes qu'on lui donne; c'est lui que je voulais frapper. Ce fut cette pensée, ce fut cette espérance qui me fit supporter les supplices et les hontes de la prison, et cependant cette espérance, cette pensée ne m'eût servi qu'à me faire vivre jusqu'à l'échafaud, lorsque avant-hier un homme parut tout à coup dans notre prison. Il venait, disait-on, voir si Carrier remplissait dignement la mission dont il était chargé. Que d'espoir suscita la venue de cet homme ! car, je vous l'ai déjà dit, jamais figure plus douce, plus angélique ne cacha une âme plus durement trempée dans le sang. Il s'avançait impassible et calme au milieu de tous ces désespoirs, sans pitié pour les malheureux, sans colère pour les persécuteurs. Lorsqu'il passa près de moi :

— Julien! m'écriai-je malgré moi en le voyant.

Il chercha un moment à me reconnaître sous les haillons dont j'étais à peine vêtue.

— Louise de Paradèze! s'écria-t-il; vous dans ce misérable état, vous la fille d'un riche gentilhomme!

— Moi et mille autres qui valent autant que moi, lui dis-je; les femmes, les enfants de la plus haute noblesse.

— Femmes et enfants d'aristocrates, s'écria-t-il avec fureur, qui souffletiez le peuple et qui lui crachiez au visage lorsqu'il vous criait du fond de sa misère : « Je souffre, j'ai faim, j'ai froid, je pourris dans ma fange ! » à votre tour souffrez du froid, de la faim et pourrissez dans ces prisons !

Tout le monde se détourna, moi seule avais le droit de croire que tant de cruauté ne lui était pas naturelle.

— Ah ! Julien, lui dis-je, vous n'étiez pas ainsi quand vous m'avez sauvée.

— Et je suis encore ce que j'étais alors, toujours prêt à vous sauver, me dit-il tout bas.

Je vous l'atteste, et d'ailleurs ce qui me reste à vous dire vous prouvera que si j'ai accepté ce n'était point pour sauver ma vie, mais pour accomplir le dessein que j'avais depuis longtemps formé. Et cependant en me voyant suivre Julien j'ai entendu autour de moi des voix qui osaient m'accuser d'aller acheter ma liberté d'un prix infâme. J'ai laissé parler. J'espérais que mon sang ou celui d'un autre me justifierait. J'ai suivi Julien, il a obtenu de mes geôliers de me faire changer de prison, et lorsque nous avons été sortis, il m'a encore laissé fuir après m'avoir donné une bourse d'or, et cette fois encore au péril de sa tête. J'avais enfin ma liberté! s'écria tout à coup Louise avec exaltation.

A ce moment, celui qui était resté immobile et muet sur le seuil de la porte éleva tout à coup la voix.

Et vous l'aviez acceptée en me jurant de quitter la France... Qu'avez-vous fait, au lieu de cela?

Saturnin, madame de Perbruck, Marguerite, s'étaient retournés, et avant que Louise n'eût prononcé le nom de ce jeune homme, tous l'avaient reconnu. En effet, c'était presque un enfant, sans barbe, d'un visage doux, calme, encadré de longs cheveux blonds aux boucles soyeuses.

— Julien! s'écria mademoiselle de Paradèze.

— Moi, qui ai peut-être droit de demander ce que vous avez fait de la liberté que je vous ai donnée.

— Ce que j'ai fait de cette liberté, reprit Louise avec enthousiasme, ce que j'ai fait de l'or que vous m'avez donné! Je m'en suis servie pour me dépouiller de mes haillons, pour me parer d'habits somptueux afin de pénétrer plus aisément jusqu'au monstre qui se cache dans la peur que lui renvoient ses crimes. J'ai veillé toute la journée à sa porte; je savais l'heure de ses orgies, et quand cette heure est enfin venue, je me suis audacieusement mêlée à ses convives, j'ai agacé les passions du tigre, je me suis assise à côté de lui à la table; j'ai assez égaré sa raison pour qu'il pût croire à je ne sais quel amour impossible; il a voulu rester seul avec moi. Je le tenais, et il était déjà sous le couteau que j'avais caché dans ma robe de fête, lorsqu'une main funeste me l'a arraché.

— Ah! malheureuse, qu'as-tu fait? s'écria Julien.

— Ce que je ferais encore si j'étais libre; ce qui eût été une action pour laquelle la France m'eût bénie si j'avais réussi; ce qui eût sauvé des milliers de victimes dont les cadavres m'ont accompagnée depuis Nantes jusqu'ici.

— Quoi! fit Saturnin, tous ces cadavres flottant autour de vous?

— Apprenez donc ce qui s'est passé, ce que j'ai vu, ce que j'ai eu le courage de voir; car tombée sous le poignard de la maîtresse de Carrier, j'ai recouvré mes sens au moment où on allait me jeter au supplice.

Elle leur raconta alors l'épouvantable scène de la nuit précédente, et finit en disant :

— Voilà ce que j'ai vu, voilà les fêtes dont Carrier parlait à ses convives dans l'orgie à laquelle j'assistais, et Dieu n'a pas permis que je tue ce monstre! Dieu n'a pas mis dans la pensée d'un autre, que d'une femme sans force, le généreux dessein de délivrer Nantes de ce montre! Cependant tous les hommes ne sont pas morts; il y en a d'échappés au champ de bataille, il en a qui se cachent dans de misérables cabanes et qui cependant auraient le courage de mourir.

— Oh! je vous comprends! s'écria violemment Saturnin. Malheur à Carrier!

La porte se ferma brusquement et Julien entra tout à fait dans la cabane.

— Taisez-vous, malheureux! je ne suis pas seul dans ce village.

— Appelez à votre aide si vous voulez, s'écria Saturnin, et vous apprendrez ce que vous coûtera une dénonciation!

Julien regarda Saturnin sans s'émouvoir.

— Vous êtes fou, monsieur, reprit-il d'un ton froid. Depuis une demi-heure que je suis à votre porte et que j'écoute votre conversation, vous seriez déjà entre les mains de gens qui ne vous eussent pas pardonné la plus innocente de vos paroles si je ne les avais éloignés.

— Que voulez-vous donc faire de nous, monsieur lui dit Louise.

Julien réfléchit pendant quelques minutes.

— Ecoutez, lui dit-il; je n'ai rien entendu, je n'ai rien vu; je suis entré dans une cabane où l'on m'a laissé asseoir à côté du feu pour me réchauffer et me reposer un moment;

j'ai trouvé une jeune fille malade, une mère et un fils occupés à la soigner avec un de leurs jeunes parents, voilà ce que je puis répondre à l'un des représentants du peuple qui accompagne l'armée de Marceau, et qui a suivi la colonne chargée d'explorer ces campagnes et d'empêcher les royalistes battus à la bataille de Savenay de traverser la Loire. Ce représentant du peuple, établi à l'ancien presbytère, s'appelle Bourbotte. Il n'a pas des idées aussi exagérées peut-être que Carrier, mais il se montrerait aussi implacable que lui s'il soupçonnait quelles sont les personnes que cache cette chaumière. Il ne ferait pas exécuter sans jugement les prisonniers dont il pourrait s'emparer ici, mais il n'y a pas un tribunal qui ne prononçât leur condamnation s'il parvenait à les lui livrer.

— Nous sommes donc perdus! fit madame de Perbruck.

— Ce danger ne peut pas être de longue durée, reprit Julien; les généraux républicains et les représentants du peuple, qui suivaient l'armée, sont attendus à Nantes où une fête se prépare. Dans quelques jours, ces campagnes seront libres; dans quelques jours, il vous sera facile de quitter tout à fait la France; je vous demande à tous votre parole d'être partis dans huit jours.

Dans la position désespérée où se trouvaient tous les personnages présents, cette proposition était de la part de Julien un grand acte de clémence et même de générosité. Ils firent tous la promesse qui leur avait été demandée.

— Et maintenant, dit Julien, je ne vous demande pour toute reconnaissance que le droit d'entretenir en particulier mademoiselle de Paradèze.

Saturnin, madame de Perbruck et Marguerite se préparent à sortir; Julien tira d'un portefeuille de petites cartes imprimées, qu'il remit à chacun d'eux en leur disant:

— Si, pendant que vous allez être hors de cette maison, vous êtes rencontrés par des soldats et conduits devant le représentant du peuple, il vous suffira de montrer ces cartes; elles seront pour tout le monde une preuve que vous avez été interrogés par moi, et que je n'ai rien trouvé de suspect chez vous ni dans vos réponses.

Saturnin, la marquise et Marguerite sortirent; Julien et Louise restèrent seuls.

— Je vous remercie de votre humanité, dit Louise à Julien, je vous remercie de ce que vous venez de faire pour mes amis.

— Pour eux? répliqua Julien, détrompez-vous, c'est pour vous seule que je l'ai fait, Louise; si vous n'aviez pas été dans cette cabane, la marquise de Perbruck, ce jeune homme, la femme qui l'accompagne déguisée sous des habits de paysan, eussent été arrêtés par mes ordres, et alors même que je n'eusse pas appris tout ce que je sais maintenant, vous ne pouvez douter du sort qui les attendait. Mais vous les appelez vos amis, ils vous ont recueillie, et je les sauverai. Cette fois pourtant, je mettrai une condition à leur salut et au vôtre.

— Si c'est celle que vous m'avez proposée déjà une fois, répondit mademoiselle de Paradèze avec embarras, je refuse. Vous n'avez qu'à les rappeler, et j'ai assez de foi dans leur courage pour être convaincue qu'ils ne me demanderont pas ce sacrifice pour assurer mon existence et la leur.

— Je vous suis donc bien odieux? dit Julien avec un mouvement de colère, contenu cependant sous les formes calmes et polies qu'il affectait vis-à-vis de mademoiselle de Paradèze.

— Vous, monsieur? dit Louise, non... non... et je n'ai pas le droit de vous haïr; la prisonnière que vous avez rendue deux fois à la liberté et dont vous voulez encore sauver la vie ne peut avoir pour vous que de la reconnaissance, mais mademoiselle de Paradèze ne peut pas accepter l'amour d'un homme qui se fait gloire de la cruauté avec laquelle il poursuit le parti auquel elle appartient : si vous aviez une sœur, monsieur, qu'elle fût entre les mains des royalistes et que, pour sauver ses jours et ceux de quelques amis, elle consentît à devenir la maîtresse ou même la femme de l'un de vos ennemis les plus acharnés, vous la maudiriez et vous la mépriseriez!... Vous feriez plus, vous la condamneriez.

— Je la tuerais, repartit Julien d'un ton sombre.

— Eh bien! moi, reprit Louise, je n'ai ni père ni frère pour me punir de ma lâcheté, mais à défaut de l'un et de l'autre, cette main, qui a été impuissante pour délivrer la Bretagne d'un monstre, ne le serait pas, je vous le jure, pour me délivrer, moi, de la honte d'un pareil crime.

Julien garda le silence et se promena pendant quelque

temps d'un air profondément agité; Louise le suivait des yeux avec une anxiété curieuse, car malgré la fierté de sa réponse Louise était assurée que Julien la sauverait. Elle épiait seulement le moyen par lequel il sortirait de la position critique où il s'était placé.

Julien s'arrêta et jeta autour de lui un regard soupçonneux, puis il reprit à voix basse :

— Ne trouveriez-vous aucune excuse dans votre cœur pour celui qui accomplirait ce que vous avez vainement tenté?

— Quoi ! s'écria Louise en se penchant vers Julien, vous assassineriez Carrier?

— L'assassiner, repartit froidement le jeune homme, non, le poignard est l'arme des vaincus et des proscrits, et un homme comme Carrier ne mérite pas que sa mort coûte l'honneur ni la tête de personne. Mais si je renverse Carrier, si je le chasse de Nantes, si je lui fais expier sur l'échafaud les crimes dont il souille la sainte cause de la république, et si je reviens ensuite à vous en vous disant : Voilà ce que je j'ai fait pour vous, Louise, pour vous seule, entendez-vous! que me répondrez-vous?

Louise, à son tour, garda le silence, pendant que Julien épiait dans l'expression agitée de sa physionomie la résolution qu'elle allait prendre.

Tout à coup elle lui tendit la main et lui dit d'une voix câline et fière :

— Faites cela, Julien, et vous serez content de moi.

— Eh bien! donc, lui dit-il, je me fie à votre promesse. Partez, quittez la France, je ne veux rien devoir qu'à votre libre volonté, et si, lorsque j'aurai accompli le grand acte qui doit délivrer la Bretagne, vous ne revenez pas pour tenir la parole que j'accepte, j'aurai été trompé, voilà tout; mais alors ne vous étonnez pas, Louise, si l'homme à qui vous aurez menti devient peut-être plus cruel que celui dont vous lui demandez aujourd'hui la tête.

— Sa tête! dit Louise, effrayée de l'expression farouche de Julien, je n'ai point dit...

— Sa tête ou la mienne, répondit violemment le jeune homme : à l'époque où nous vivons, on ne tombe que sur l'échafaud.

Ils en étaient là, lorsqu'un grand bruit vint les interrompre tout à coup.

Mais avant de continuer notre récit, il faut que nous apprenions à nos lecteurs la cause de ce tumulte.

Nous avons laissé madame de Perbruck, Saturnin et Marguerite sortant de la cabane. A quelques pas de la porte ils avaient rencontré quelques soldats républicains, auxquels ils avaient montré les cartes qui leur avaient été remises par Julien. C'était une sauvegarde complète ; ils se croyaient donc sauvés, lorsque lorsque tout à coup ils virent passer un homme à cheval, portant une ceinture rouge et un plumet rouge : c'était un des soldats de l'horrible compagnie de Marat, créée la veille par Carrier. Il demanda où se trouvaient les représentants du peuple et apprit de quelques paysans qu'ils avaient établi leur siége dans l'ancien presbitère. Il s'y rendit en toute hâte ; les paysans le suivirent en tremblant, de façon que la maison du presbytère fut bientôt entourée d'une foule nombreuse à laquelle s'étaient mêlés Saturnin avec Marguerite et madame de Perbruck.

Peu de temps après on entendit dans l'intérieur de la maison les vociférations les plus violentes, et bientôt quelques soldats demeurés près du représentant Bourbotte, sortirent en toute hâte pour aller porter des ordres à ceux qui s'étaient dispersés dans les environs. Chacun se demandait avec étonnement quelle pouvait être la cause de ce mouvement extraordinaire, lorsqu'on entendit battre la générale, et presque au même instant le maire parut accompagné du représentant du peuple Bourbotte et de l'homme à la ceinture et au plumet rouge. Il lut un arrêté par lequel il était ordonné à tous les habitants de la commune de se trouver dans une heure sur la place publique du village. Cet arrêté portait en outre que tout habitant surpris, soit dans sa demeure, soit dans les champs, après le délai expiré pour la réunion, serait considéré comme rebelle et traité comme tel, c'est-à-dire fusillé. Immédiatement la plupart des paysans se dispersèrent pour aller chercher, l'un sa femme, l'autre ses enfants, tous leur famille et leurs amis.

Saturnin, épouvanté de cette mesure extraordinaire, resta des derniers pour savoir quel pouvait en être le motif, et ayant entendu Bourbotte qui disait au maire :

— Où est donc Julien ? lui serait-il arrivé quelque malheur ?

Saturnin s'avança et répondit :

— Je viens de le voir entrer dans une maison dont il interroge les habitants.

— Puisque tu sais où il est, lui dit Bourbotte, va donc le chercher et dis-lui qu'il s'agit de bien autre chose que de découvrir les fuyards de la bataille de Savenay ; dis-lui que Carrier vient de me faire avertir qu'un monstre qui a osé menacer la vie d'un représentant du peuple s'est échappé et doit être dans cette commune.

C'est ainsi que ces hommes parlaient des malheureuses victimes que le désespoir poussait à lever le poignard contre ceux qui les envoyaient par milliers à la mort.

Saturnin, épouvanté du danger qui menaçait Louise, se hâta de courir vers la cabane où il l'avait laissée avec Julien. Mais il y avait été devancé par Marguerite, qui s'était éloignée aux premières paroles du maire.

Elle expliquait à Julien ce qui venait de se passer.

— Oh ! s'écria celui-ci, comment la sauver à présent ?

— Citoyen, lui dit Marguerite avec enthousiasme, j'étais présente à l'arrestation d'Angélique Desilles lorsqu'elle se laissa arrêter pour sauver sa sœur Louise. De pareils exemples ne sont pas inutiles pour ceux qui savent les comprendre.

— Mais, reprit mademoiselle de Paradèze, Angélique a payé ce dévoûment de sa tête. Je ne veux pas.

— Oh ! s'écria Marguerite avec colère et désespoir, personne ne voudra donc de ma vie en ce monde !... Ne comprenez-vous donc pas que là où vous périrez, je serai sauvée, moi. Je suis trop malheureuse pour mourir.

— D'ailleurs, dit Julien, l'important c'est de vous soustraire d'abord à cette arrestation, Louise. Cette jeune fille sera protégée par son innocence même.

— Qu'importe ? dit Marguerite.

Elle ramassa les habits dont on avait dépouillé mademoiselle de Paradèze et disparut en disant à Julien :

— Laissez-moi dire, et vous prononcerez ensuite.

Julien hésitait encore à s'éloigner, lorsqu'il vit arriver Bourbotte et le soldat de la compagnie de Marat. Il se hâta d'aller à leur rencontre et les interrogea. Voici ce qu'il apprit.

Le lendemain de la première noyade, Carrier qui se repentait de n'avoir pas présidé lui-même à l'engloutissement de la femme par qui il s'était vu menacer, Carrier disons-nous, savait que la malheureuse avait été laissée au fond d'une barque qui avait disparu. Aussitôt il avait envoyé sur les deux rives de la Loire. Deux heures après, il apprenait qu'on avait vu fuir au cours de l'eau une femme vêtue de blanc. A cette nouvelle, Carrier était entré dans un accès de fureur qui ressemblait à des attaques d'épilepsie. L'écume lui venait à la bouche, il se tordait de rage avec d'horribles malédictions. Dans ces moments, il regrettait de ne pas être un géant doué d'une force surhumaine pour pouvoir se précipiter, armé d'une hache, au milieu d'une foule pour s'y gorger de sang et de carnage.

Ce fut alors qu'il donna ses ordres à ses exécrables agents : c'était une fortune pour celui qui lui ramènerait le coupable... c'était la mort pour ceux dont les recherches seraient inutiles.

Celui qui le premier avait découvert l'apparition de cette barque abandonnée était remonté à cheval et avait couru à toute bride sur la rive gauche de la Loire. Partout on avait confirmé l'apparition de cette barque. Enfin, à une maison située en face de Douches, on lui dit qu'une barque partie de ce village était venue au secours de l'embarcation abandonnée. Il avait fallu que cet homme remontât à plus d'une demi-lieue pour pouvoir trouver un bateau capable de faire passer la rivière à lui et à son cheval, mais enfin il était arrivé à Douches, bien certain que la fugitive devait être dans le village, ou que du moins ceux qui l'avaient recueillie s'y trouvaient et pouvaient dire ce qu'elle était devenue.

Voilà ce que Julien apprit pendant que Marguerite revêtait les habits ensanglantés de mademoiselle de Paradèze, et que celle-ci prenait les habits d'homme de Marguerite.

Bientôt les paysans arrivèrent successivement sur la place publique. Le représentant du peuple Bourbotte, Julien, le soldat de la compagnie de Marat, le maire et quelques autres personnes, étaient placés sur une espèce d'estrade en pierre où se trouvaient les mesures métriques décrétées par la convention nationale, et que les administrateurs de certains districts avaient fait placer d'autorité sur la place de quelques

villages. De là ils pouvaient dominer la foule qui se rassemblait peu à peu autour de cette estrade. Julien pouvait à peine dissimuler son inquiétude; il espérait ne pas voir paraître les personnes auxquelles il avait promis sa protection, et déjà ses regards, perdus au loin, les avaient vainement cherchées, lorsqu'en les ramenant sur ceux qui entouraient cette espèce de tribune, il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant parmi les plus voisins madame de Perbruck, placée entre Saturnin et Louise habillée en paysan.

Quand l'heure du délai fixée par les représentants du peuple fut expirée, celui-ci éleva la voix et annonça à tous les habitants que la république avait été instruite (ceci était du style de l'époque) qu'une barque flottant sur la Loire et portant une femme vêtue de blanc, avait été abordée par une autre barque, partie de Donches, et ramenée dans ce village ainsi que la personne qu'elle portait.

— Citoyens de Donches, ajouta le représentant, vous êtes invités à dénoncer celui qui a commis cette action, si vous ne voulez voir tomber sur vous la colère et les rigueurs de la loi. Cinq cents francs son promis à celui qui dénoncera ceux qui ont recélé cette femme.

De longs murmures circulaient dans la foule et il n'était pas douteux que Saturnin ne fût désigné par un grand nombre d'habitants comme l'auteur de ce prétendu crime, et cela, plus encore peut-être par la crainte du châtiment que pour obtenir la récompense promise, lorsque celui-ci prévint toutes les voix prêtes à l'accuser en s'avançant au pied de la tribune et en disant hardiment :

— Citoyen représentant, il n'y a pas besoin de menace ni de récompense pour connaître celui qui a recueilli, ce matin même, une barque abandonnée, c'est moi.

— Quoi! s'écria Bourbotte, c'est toi qui as osé...

— Comment, dit Saturnin, je vois au milieu de la rivière une barque à la dérive avec quelqu'un qui semblait appeler au secours, je me jette dans un bateau, je rattrape la barque, je la ramène, vous en auriez fait autant à ma place.

Bourbotte, qui, comme Carrier, voyait un crime dans tout ce qui ressemblait à un acte de générosité, fut sur le point d'injurier Saturnin; mais Julien l'arrêta en lui disant tout bas :

— Cet homme ne se doute pas de l'importance de la capture qu'il a faite, et il serait peut-être imprudent de l'en avertir.

Alors il interrogea lui-même Saturnin et lui dit :

— Et cette femme-là, qu'en as-tu fait ?

— Elle était blessée, malade, reprit Saturnin, elle est restée à la maison : Pardieu, dit-il en regardant Julien, c'est celle que vous avez interrogée vous-même, citoyen.

— Malheur à toi si elle s'est échappée ! s'écria Bourbotte ; courez à la maison de cet homme et fouillez-la de tous côtés avec soin. En attendant, emparez-vous de cet homme.

Saturnin fut placé entre deux soldats pendant que d'autres couraient vers sa demeure.

Bientôt après on vit apparaître Marguerite portant sur sa tête la couronne de fleurs qui avait orné le front de Louise. Elle avait revêtu aussi sa robe souillée de boue et tachée de sang, et elle s'avançait entre quatre soldats, la tête basse, mais d'un pas résolu.

Julien était dans un horrible état d'inquiétude; de temps en temps il regardait madame de Perbruck, qui voulait vainement entraîner Louise. Julien ne pouvait prévoir quelle serait l'issue de cette scène.

Dès que Marguerite fut arrivée au pied de la tribune, Bourbotte lui adressant brutalement la parole, lui demanda qui elle était.

— D'après ce que m'ont dit les soldats, je suis celle que tu cherches.

Quoique Marguerite fût connue dans le village, personne n'avait soupçonné que ce pût être une femme, et personne ne la soupçonna sous les nouveaux vêtements qu'elle venait de prendre.

— Mais sais-tu, repartit Bourbotte avec fureur, quelle est celle que je viens chercher ?

— C'est celle, dit Marguerite en élevant la voix, qui a assisté hier à l'infâme orgie de Carrier, qui l'a voulu tuer, et qui, condamnée par lui à mourir, a échappé par miracle au supplice que ce monstre a fait subir à plus de douze cents prisonniers, en les faisant noyer dans la Loire, sans qu'un seul d'eux eût été jugé.

Un frissonnement d'horreur parcourut la foule des paysans, et Bourbotte repartit :

— Tu mens, misérable !

— Tais-toi, lui dit tout bas Julien ; elle dit vrai.

Bourbotte le regarda avec stupéfaction.

— Déjà plus de cinquante cadavres ont été recueillis sur les rives de la Loire, reprit Julien ; fais arrêter cette malheureuse, qu'elle ne prolonge pas une scène qui pourrait peut-être exaspérer les esprits.

Et sans attendre le consentement de Bourbotte, il s'écria :

— Faites entrer cette femme dans cette maison, et qu'on repousse toute cette populace.

Et lui-même s'élançant au bas de la tribune, il gourmanda les soldats qui retenaient Saturnin ; il leur dit :

— Allons, laissez cet homme, qui n'est pour rien dans toute cette affaire, et chassez tout ce monde.

Et aussitôt marchant vivement vers madame de Perbruck et Louise qui voulaient élever la voix, il leur dit avec une brutalité affectée :

— Allons, la vieille, et vous, mon garçon, allez-vous-en ; vous n'avez pas besoin d'écouter aux portes ce qui va se dire.

Puis il ajouta tout bas en s'adressant à mademoiselle de Paradèze :

— Par grâce, Louise, fuyez et partez ; je la sauverai, je vous jure !

— C'est ce que je saurai, dit Louise. Où la conduisez-vous ?

— A Nantes.

— A Nantes, reprit mademoiselle de Paradèze ; j'y serai demain.

— Vous ! s'écria Julien.

— Moi, répliqua Louise. Je veux être prête à prendre sa place sur l'échafaud, si elle doit y monter.

XI

Le lendemain, Carrier, dont la vie était une suite de fureurs qui, chaque jour plus insensées, semblaient ne devoir se satisfaire que par la destruction entière de ce qui l'entourait, Carrier, disons-nous, était avec Angélique et ses deux aides-bourreaux, Fouquet et Lamberty. Au silence tremblant qu'ils gardaient, on pouvait juger du degré de rage où leur maître était arrivé. Il s'était assis la tête entre les mains, les coudes appuyés sur une table. Ses doigts crispés frémissaient, et il semblait vouloir s'arracher les cheveux; ses pieds battaient la terre avec fureur, des cris rauques et sourds s'échappaient de sa poitrine. C'est quelquefois ainsi que se montrent les colères exaltées et obstinées des enfants mutins, quand nulle raison ne peut se faire entendre à ces jeunes têtes insensées. Mais les transports de l'enfance excitent la pitié par leur impuissance. La colère de Carrier répandait autour de lui une terreur glacée : cet homme suait la mort.

Tout à coup il se leva et s'écria :

— Eh bien! oui, je le ferai... oui. Ah! ils veulent donner des fêtes patriotiques à ces généraux vainqueurs!.. Des généraux!... qu'est-ce que cela? des manœuvres, des ânes qu'on devrait envoyer à la guillotine quand ils ont fini leur besogne. Et les représentants du peuple sont invités à assister à cette fête! C'est pour les humilier, c'est pour mettre la souveraineté nationale au-dessous de la puissance du sabre. C'est une trahison, une infâme trahison! La commune m'en répondra sur la tête de tous ses membres. D'ailleurs, ils ont combattu sans ordres. Westermann, Kléber, Marceau, n'ont attendu ni Bourbotte, ni Prieur. Ils ont méprisé les représentants du peuple; ce sont des traitres. Je les dénoncerai à

la Convention... je les ferai arrêter... on les fusillera. Oui, je le veux !

— Carrier, dit Angélique en s'armant de courage, il faut que tu ailles à cette fête, ton collègue Francastel y va.

— Francastel est un lâche, et Bourbotte aussi ; ils baisent les bottes de ces épauletiers... Je n'irai pas... Je veux que mon absence les épouvante... D'ailleurs, ajouta-t-il avec un regard sanglant, il y a des assassins partout.

— Prends garde, Carrier, on dira que tu as peur.

Carrier se tourna vers Angélique.

— Qu'as-tu dit ? fit-il en marchant sur elle le poing levé, tu as dit que j'avais peur ?

— Non, dit Angélique tremblante, je disais que des brigands...

— Tu as dit que j'avais peur ! s'écria Carrier en s'élançant vers elle, tandis que la malheureuse mettait la table entre elle et cette bête fauve.

— Ah ! tu te sauves ? fit Carrier en prenant un pistolet.

Peut-être allait-il punir sa détestable concubine de lui avoir dit un mot de vérité, lorsqu'un coup violent frappé à la porte de l'hôtel l'arrêta tout à coup.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il avec effroi. Que me veut-on ? qu'y a-t-il ? Je ne veux voir personne, personne, entendez-vous !... On frappe encore ?... Va donc, Lamberty ; va, Fouquet... Voyez ce que c'est. Je n'y suis pas, qu'on n'entre pas. Ah ! reprit-il tout à coup en voyant Angélique qui s'apprêtait à sortir, reste, Angélique, ne me laisse pas seul. Reste, je t'en prie... reste...

Il tomba haletant, épuisé, sur un fauteuil, le corps agité d'un horrible tremblement.

Telle était l'existence de ce misérable qui faisait payer à ses victimes la terreur que lui inspiraient ses propres crimes ; d'autant plus ardent à frapper que ses craintes s'accroissaient avec le nombre de ceux qu'il envoyait à la mort, il espérait éteindre les vengeances par la terreur, ne calculant pas que chaque coup qu'il frappait enfantait une haine de plus. Il était là la lèvre pendante, l'œil fixe... lorsque Lamberty rentra tout à coup en disant d'un ton joyeux :

— On vient d'arrêter la misérable qui a voulu vous assassiner.

— Qui parle d'assassiner? dit Carrier, pendant qu'on introduisait Marguerite accompagnée de Julien.

— La voilà! la voilà! dit Lamberty, en arrachant à Marguerite le voile qui cachait son visage.

— Quelle est cette femme? dit Angélique en regardant Marguerite.

— Celle qui a voulu attenter à tes jours, dit le soldat de la compagnie de Marat, qui avait amené l'arrestation.

— Mais ce n'est pas elle, reprit Lamberty en l'examinant à son tour.

Cependant Carrier restait immobile, et cherchait à se remettre de la terreur qu'il avait éprouvée. Lorsqu'il fût bien assuré qu'il n'avait rien à craindre de ceux qui l'entouraient, il sembla tout à coup reprendre ses fureurs. Il promena un regard ardent sur ceux qui avaient amené Marguerite, et s'écria :

— Quel est le scélérat qui m'a amené cette malheureuse? quel est le traître qui a laissé échapper la vraie coupable?

Le soldat de la compagnie de Marat, tremblant de voir tomber sur lui la colère du féroce proconsul, recula en disant :

— C'est le citoyen ici présent qui a procédé à l'arrestation de cette femme.

— Qui es-tu? fit Carrier d'un ton de menace et en s'adressant à Julien.

Celui-ci resta calme et froid comme toujours, et lui répondit :

— J'étais avec le citoyon Bourbotte, lequel a ordonné l'arrestation de cette fille, et c'est lui qui m'a chargé de te la livrer.

— Le citoyen Bourbotte est un imbécile! s'écria Carrier toujours furieux, et toi tu es un traître. Vous avez voulu laisser s'échapper l'infâme qui a osé lever le couteau sur un représentant du peuple : je dénoncerai Bourbotte à la Convention nationale, et quant à toi, tu vas aller en prison avec cette misérable. Vous me paierez de votre tête, toi ton crime pour avoir laissé échapper celle que tu devais

arrêter, et elle sa maladresse pour s'être laissé arrêter à sa place.

— Fais attention, citoyen Carrier, que ce n'est pas un crime prévu par la loi que de se tromper sur un coupable, ni d'être arrêté à la place d'un autre, dit dédaigneusement Julien.

Carrier parut consulter du regard tous ceux qui étaient près de lui. Il se demandait quel était l'homme qui osait répondre lorsqu'il avait prononcé un arrêt.

— Qu'on l'envoie sur l'heure au tribunal révolutionnaire! s'écria-t-il, et que cette fille l'y accompagne.

— Je suis prêt à m'y rendre, repartit Julien en souriant. Je ne veux que des juges, et cette jeune fille va me suivre.

— Qu'on les emmène, qu'on les emmème ! dit Carrier, et qu'ils soient exécutés à la sortie du tribunal.

Julien et Marguerite, escortés par quelques hommes de la compagnie de Marat, furent immédiatement éloignés, et Carrier demeura seul avec Angélique et ses confidents.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, iras-tu à la fête?

— Non, répondit-il brusquement. Qu'on aille me chercher Notron, il doit y avoir d'autres bateaux de prêts.

Pendant ce temps on emmenait Julien et Marguerite. Ils eurent à traverser un grand concours de monde ; car toute la population nantaise se portait du côté par où devait entrer l'armée républicaine, amenant avec elle plus de quatre mille prisonniers. Toutes les croisées étaient pavoisées de drapeaux tricolores. Les membres des divers clubs populaires marchaient par troupe, portant d'immenses pancartes au bout de longues perches. Toutes avaient des inscriptions menaçantes. Ce n'était plus, comme autrefois, des vœux pour la France ou pour la liberté, ce n'étaient plus ces mots : Vive la nation ! ou vive la république! c'étaient des vœux comme ceux-ci :

MORT AUX ARISTOCRATES !

A LA GUILLOTINE, LES BLANCS!

EXTERMINATION AUX ROYALISTES !

Sur l'une d'elles on avait peint un sans-culotte tenant dans ses mains la tête d'un prêtre et celle d'un gentil-

homme, et les faisant s'embrasser. Au-dessous étaient écrits ces mots :

BAISER DE PAIX.

Cependant de grands cris annoncèrent bientôt l'arrivée du cortége ; les soldats qui conduisaient Julien et Marguerite, curieux de le voir passer, avaient fait ranger leurs prisonniers sur le perron d'une maison. Ils attendaient ainsi l'arrivée des troupes républicaines. En avant d'elles défilèrent d'abord les clubistes avec leurs enseignes, puis une troupe de femmes portant pour étendard une vieille culotte ; elles marchaient en ordre, tricotant et chantant le *Ca ira*. Des cris forcenés partaient de tous côtés. Bientôt, au milieu de ces cris, on distingua une musique militaire qui précédait le premier bataillon ; c'étaient les musiciens de tous les régiments qui jouaient la *Carmagnole*, et à la tête desquels caracolait sur un grand cheval blanc un homme qui avait plutôt l'air d'un saltimbanque que d'un représentant du peuple. C'était Prieur, mélomane forcené, dont la seule occupation était de diriger la musique de l'armée républicaine, prétendant que c'était là le véritable moyen d'exciter le courage et le patriotisme.

Après ce corps de musiciens s'avançait un escadron de hussards, et après cet escadron de hussards une première troupe de prisonniers. C'étaient des femmes, des enfants, des vieillards, presque tous épuisés de fatigue et de faim, se traînant péniblement entre deux lignes de grenadiers du régiment d'Aunis ; puis un autre bataillon de ce même régiment, puis encore d'autres prisonniers ; ainsi de suite pendant un long espace de terrain.

Les Nantais avaient trop longtemps redouté les armées royalistes pour éprouver le moindre sentiment de pitié pour leurs ennemis vaincus. Ils se souvenaient du siége de Nantes, ils se souvenaient de ce jour de la Saint-Pierre où La Rochejaquelein, d'Elbée, Bonchamp, avaient pénétré jusque dans leurs murs, et ils accueillaient avec joie la preuve de l'anéantissement des armées vendéennes. De toutes parts l'outrage, les menaces pleuvaient sur les infortunés prisonniers, si bien qu'au milieu de toutes ces vociférations il se trouvait à peine quelques acclamations pour les vainqueurs.

Cependant lorsque Marceau et Kléber parurent accompagnés par Bourbotte et Francastel, ils furent salués par un long cri de Vive la république!

Julien, qui se trouvait au sommet du perron sur lequel on les avait fait s'arrêter, salua Bourbotte et l'appela d'un geste impératif. Celui-ci poussa son cheval près de lui :

— Pourquoi, lui dit-il, n'es-tu pas venu partager le triomphe des succès des patriotes?

— Pourquoi? dit Julien, parce qu'il a plu au citoyen Carrier de me faire arrêter, car il paraît que nous nous sommes trompés en faisant arrêter nous-mêmes cette malheureuse fille.

— Ah! fit Bourbotte, ce n'est pas assez de ne pas être venu au cortége, ce n'est pas assez de nous avoir témoigné son mépris par son absence, Carrier veut faire arrêter les agents du comité du salut public; suis-moi et nous lui apprendrons à ne pas faire le despote.

— Non, dit Julien, ces hommes sont chargés de me conduire au tribunal révolutionnaire, je veux y paraître, je veux savoir par moi-même comment on juge dans ce pays-ci.

— Va donc, dit Bourbotte en s'éloignant.

— Allons, vous autres, dit Julien aux soldats de la compagnie de Marat, vous vous êtes assez amusés comme cela, faites votre devoir, ou c'est moi qui vous ferai passer devant le tribunal.

Julien et Marguerite reprirent leur route et arrivèrent bientôt dans l'hôtel où Carrier avait institué son terrible tribunal.

Ce jour-là, par extraordinaire, l'enceinte réservée au public n'avait que de rares spectateurs. Trois hommes seulement étaient assis sur le siége des juges. Un misérable à figure hideuse remplissait le rôle d'accusateur public. Comme à l'ordinaire, le banc de la défense était vide. Au milieu de ce qu'on aurait pu appeler le prétoire de ce tribunal de mort, se trouvait le directeur de la prison avec la troupe des accusés promis ce jour-là aux bourreaux. L'accusateur public faisait l'appel des noms, et Julien remarqua que le plus souvent le directeur répondait, en l'absence de l'appelé :

— Transféré à Paimbœuf par ordre du citoyen Carrier.

C'étaient ceux qui avaient été jetés sur le navire de Notron et qui avaient péri la veille.

Quant à ceux qui étaient présents, le geôlier les désignait ; on les faisait approcher du tribunal, on leur demandait leur nom, et le président leur disait immédiatement après :

— Où as-tu été arrêté ?

Malheur à ceux qui étaient désignés sur le registre de la geôle comme ayant été faits prisonniers dans les campagnes, soit comme combattant, soit comme ayant donné asile à des royalistes ! On n'écoutait ni leurs dénégations ni leurs plaintes.

— Condamné à mort, disait le président d'une voix monotone.

On les poussait dans une salle attenant au tribunal ; puis, quand la salle était à peu près pleine, on les remettait à la garde révolutionnaire, composée des plus féroces sans-culottes de la ville, et ceux-ci les distribuaient aux exécuteurs, soit pour la guillotine, soit pour la fusillade. La séance avançait, et les juges impatients, et qui devaient assister au banquet offert aux généraux, se hâtaient ; c'est à peine s'ils demandaient les noms des accusés.

Cependant le président aperçut Julien et Marguerite, qu'il était facile de distinguer, attendu qu'ils étaient accompagnés de plusieurs des hideux satellites de la compagnie de Marat.

— Ah ! dit-il à l'un de ses collègues, voici quelques prisonniers qui nous sont sans doute particulièrement recommandés par Carrier, il faut les expédier tout de suite, et Carrier nous pardonnera de ne pas lui avoir donné aujourd'hui son nombre ordinaire.

Le président fit signe aux soldats d'amener Julien devant lui et lui demanda son nom.

— Je m'appelle Julien, répondit celui-ci, et je suis commissaire général du comité de salut public, pour voir par mes propres yeux comment les représentants du peuple accomplissent leur mission dans les départements, et comment la loi y est respectée.

Cette réponse fit pâlir les juges sur leur siége.

— Comment se fait-il, dit cependant le président, que tu aies été arrêté ?

— Parce que Carrier écoute plus sa colère que sa raison, répondit sèchement Julien, et qu'il aura peut-être lieu de s'en repentir bientôt, comme tous ceux qui auront obéi trop servilement à ses ordres despotiques.

Les juges, embarrassés de voir un homme qui osait se défendre et qui osait surtout les menacer, ne voulaient ni condamner un commissaire du comité du salut public, ni absoudre un homme dénoncé par Carrier, s'adressèrent à Marguerite.

— Qui es-tu ? dit brutalement le président.

Julien se hâta de répondre pour elle.

— C'est une pauvre fille que le représentant du peuple Bourbotte et moi nous avons fait arrêter par erreur. Elle n'est point coupable du crime qu'on lui impute, et c'est à vous à bien peser dans votre prudence si vous devez la condamner.

C'était la première fois, depuis bien des mois, que ces juges, pour qui la mort était le mot qui servait de solution à tous leurs embarras, hésitèrent un moment, et peut-être allaient-ils prononcer la mise en liberté de Marguerite en même temps que celle de Julien, lorsque Lamberty entra tout haletant d'une course précipitée. Il apportait l'ordre de mise en liberté de Julien, avec des excuses de Carrier; mais en même temps il maintenait l'arrestation de la fille arrêtée à Donches, avec ordre de la déposer dans la prison particulière où l'on enfermait ceux qu'on ménageait durant quelques jours, dans l'espoir d'en obtenir des aveux qui procureraient de nouvelles arrestations.

C'était Bourbotte qui avait amené cette intervention.

Après sa rencontre avec Julien, il avait quitté le cortége, pour se rendre en toute hâte chez Carrier. Malgré les défenses de celui-ci, il avait pénétré jusqu'à lui.

— Malheureux, dit-il en entrant, sais-tu ce que tu viens de faire ? sais-tu qui tu viens de faire arrêter ?

— Un misérable qui m'a amené de ta part je ne sais quelle malheureuse qui n'est pas celle que j'avais demandée.

— Comment, s'écria Bourbotte, ce n'est pas la femme qui a voulu t'assassiner? mais elle s'en est vantée devant moi !

— Devant toi ! lui dit Carrier.

— Oui, repartit Bourbotte, devant moi, devant Julien, devant cinq personnes.

— Oh ! dit Carrier en serrant les poings, il est donc partout ce Julien, il a donc été rejoindre l'armée républicaine, et sans doute il est revenu à Nantes avec vous autres ?

— Tu le sais pardieu bien, toi, dit Bourbotte, puisque tu viens de le faire arrêter.

— Lui ! s'écria Carrier avec épouvante.

— Puis il reprit avec colère :

— Eh bien ! tant mieux, j'en serai débarrassé. Il parle dans les clubs et contrôle tout ce que je fais ; il se plaint que les prisons sont mal tenues, il ne s'en plaindra pas longtemps, car je viens de l'envoyer au tribunal révolutionnaire qui l'aura bientôt expédié.

— Lui, Julien, dit Bourbotte, le commissaire du comité du salut public, le protégé, l'enfant chéri de Robespierre, qui me l'a confié en me disant que je lui en répondais sur ma tête ? Si tu as envie d'y passer, à ton aise ; quant à moi, je vais le réclamer.

— Un moment, un moment, fit Carrier tremblant, c'est mon affaire. Allez, dépêchez-vous, courez au tribunal, dit-il à Lamberty et à Fouquet, dites que je me suis trompé, qu'ils ne sont pas coupables, qu'on les relâche tous deux.

— Allons, allons, dit Bourbotte, la colère t'a fait faire une sottise, et la peur va te faire faire une maladresse ; je t'ai dit que cette fille s'est vantée devant nous tous d'être celle qui avait assisté au souper, ici, chez toi.

— Je te dis que ce n'est pas elle, répéta Carrier.

— Non, reprit Angélique, qui assistait à cette scène, mais je me rappelle à présent qu'elle portait une robe semblable à celle de cette mégère, qu'elle avait une couronne de fleurs comme elle.

— En ce cas, reprit Bourbotte, c'est quelque fille qui se sera dévouée pour l'autre.

— Et vous vous y êtes laissé tromper ! Toi et ton Julien, reprit Carrier furieux, vous me laissez sans défense, sans appui, dans une ville pavée d'assassins !

— Allons, allons, dit Bourbotte, ne fais pas tant de bruit ; tout autre que moi s'y serait trompé, car elle nous a dit des

choses qui se sont passées sur la Loire. Prends garde d'aller trop vite, Carrier, reprit Bourbotte.

— Toi, tu me dis cela! dit Carrier, toi qui m'as écrit, il n'y a pas quinze jours : « Il faut que la foudre dévore les coupables, et que le canon remplace la guillotine. »

Ce fut alors que Bourbotte fit cette réponse célèbre où s'alliait la cruauté à la niaiserie :

— J'ai parlé du feu et non pas de l'eau ; c'est bien différent! Du reste, reprit-il, c'est ton affaire ; la mienne c'est de t'empêcher d'accomplir une extravagance qui pourrait nous coûter cher à tous deux : envoie au tribunal révolutionnaire, et fais mettre Julien en liberté.

Carrier ne répondit pas.

— Eh bien, ajouta Bourbotte en voyant Carrier indécis, pourquoi n'écris-tu pas ?

— C'est inutile, répondit Carrier, ils connaissent Lamberty.

Aussitôt il lui donna un ordre verbal de réclamer Julien et ajouta :

— Quant à la fille qui a été arrêtée, vous la ferez mettre dans ma prison, je veux l'interroger moi-même.

Lamberty partit, et Bourbotte dit à Carrier :

— J'espère que tu ne manqueras pas au dîner comme au cortége.

— Je suis malade, repartit brusquement Carrier, et je n'ai pas envie d'orner le triomphe de ces traîneurs de sabre ; laisse-les faire, ils nous auront bientôt mis le pied sur la tête.

— Allons! allons! dit Bourbotte, je te laisse à ton humeur noire. Quant aux généraux, ne t'inquiète pas de ce qu'ils peuvent devenir ; dès demain, ils repartent pour la frontière du Nord, et s'ils ne mènent pas les Prussiens aussi lestement que les blancs, leur compte sera bientôt fait,

Comme nous l'avons dit, Julien se trouva libre, grâce à cette intervention de Bourbotte. Cependant avant de quitter Marguerite, il lui dit :

— Soyez tranquille, je veillerai sur vous.

Julien croyait pouvoir tenir cette promesse, mais des ordres venus de Paris devaient l'en empêcher, du moins pour quelque temps.

Nous ne voulons point décrire le banquet patriotique qui fut offert en cette occasion aux généraux républicains. Il nous reste assez de ces sauvages discours où les orateurs de ces fêtes furieuses invoquaient d'une même voix le salut de la patrie et l'extermination de ses plus illustres enfants.

Laissons la ville de Nantes se livrer à ces joies féroces, laissons la populace parcourir les rues en chantant ses menaces perpétuelles, laissons-la saluer dans ses chants d'ivresse la sainte guillotine, comme faisaient les anciens de l'autel de la liberté. Pénétrons dans une petite maison obscure et de pauvre apparence.

XII

Cette maison était située à l'extrémité de la Fosse, au delà de l'hôpital, et tout près des immenses chantiers de construction et des longues corderies qui se trouvaient alors à l'extrémité du port de Nantes. Cette maison était composée de trois étages qui s'ouvraient chacun par deux fenêtres qui regardaient la rivière. Le rez-de-chaussée était occupé par une espèce de boutique et par l'étroite allée de la maison; les chambres qui se trouvaient dans les étages supérieurs se louaient en garni par le propriétaire de l'établissement.

C'était un vieillard à la tête chauve, au corps voûté et d'une excessive maigreur. Ceux qui l'avaient connu un an avant cette époque et qui l'eussent rencontré au moment dont nous parlons, auraient eu de la peine à le reconnaître, tant il avait vieilli dans l'espace d'une année. Cet homme était un des acteurs de cette histoire, c'était Mathurin Fichet.

Il venait de fermer son cabaret, et après avoir soigneusement examiné dans le comptoir, sous les tables et dans les moindres recoins du rez-de-chaussée, il monta jusqu'au

troisième étage de sa maison et entra dans une petite chambre où se trouvaient trois personnes. Ces trois personnes étaient madame de Perbruck, Saturnin et mademoiselle de Paradèze.

— Eh bien! monsieur, dit Saturnin lorsqu'il entra, êtes-vous seul et pouvez-vous enfin nous donner de quoi manger?

Au lieu de répondre, Fichet éteignit la lumière qui veillait sur la table de cette misérable chambre, et reprit à voix basse :

— Avez-vous envie de me faire guillotiner? Les soldats de la compagnie de Marat n'ont qu'à passer par hasard par la Fosse, qu'ils voient une lumière allumée dans mon cabaret à une heure comme celle-ci, et il peut leur prendre fantaisie d'entrer et de monter jusqu'ici. Alors, Dieu sait ce qu'il arriverait s'ils apprenaient que j'ai logé quelqu'un sans faire ma déclaration au commissaire exécutif de mon quartier.

Dans le langage du malheureux Fichet, le mot *exécutif* était devenu l'épithète obligée du titre de tout fonctionnaire.

— Eteignez ce feu! éteignez ce feu! reprit-il avec vivacité; avec ça que la cheminée est en face de la croisée, ça jette toujours une lueur sur les vitres, et quand on est couché on n'a pas besoin de feu.

— Mais, reprit Saturnin, comment voulez-vous que ces dames puissent manger dans l'obscurité profonde où nous sommes?

— Ah! dit Mathurin, on n'a pas besoin de voir clair pour mordre dans un morceau de pain.

Il posa alors sur la table le pain, que les mains affamées des malheureux proscrits cherchèrent dans l'ombre.

C'étaient les restes que les ouvriers du port avaient laissés sur les tables et que Mathurin avait ramassés soigneusement pour en faire la nourriture de ceux auxquels il se vantait de donner l'hospitalité.

Depuis longtemps madame de Perbruck et Louise avaient désappris dans les prisons cette délicatesse de la vie qui jadis leur eût fait repousser avec dégoût ces restes impurs.

Elles mangèrent silencieusement le pain que leur remit Mathurin. Elles étaient assises au coin de l'âtre, sur un misérable escabeau de bois, pressées l'une contre l'autre et cher-

chant à réchauffer leurs membres glacés par l'air de la nuit, qui pénétrait à travers les huis mal joints de la porte et de la fenêtre.

Mathurin, pendant ce temps, emmena Saturnin dans un coin de la chambre et lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Ah ça, combien de temps comptez-vous rester ici? Je ne peux pas vous garder plus longtemps, je vous en préviens : mon cabaret est fréquenté par des gens qui ont l'habitude d'y agir avec liberté, et qui, en montant et en descendant, pourraient s'apercevoir qu'il y a des locataires dont la mine peut ne pas leur convenir. C'est qu'il ne faut pas plaisanter avec le citoyen Lamberty.

Louise, qui avait entendu prononcer plusieurs fois ce nom dans l'orgie à laquelle elle avait assisté, le répéta avec épouvante, et Saturnin demanda quel était cet homme.

C'est l'aide de camp de Carrier, répondit Fichet, et, malgré les certificats de civisme que vous m'avez montrés, il serait homme à me faire arrêter, et vous aussi, s'il lui prenait fantaisie de venir souper dans la chambre où vous êtes.

— Quoi ! dit Louise d'une voix tremblante, cet homme vient quelquefois dans cette maison?

— Souvent répondit le vieux Fichet, car il ne s'amuse pas à son aise au souper du citoyen Carrier, et il aime aussi quelquefois à faire le maître et à venir se régaler ici avec ses camarades et ses bonnes amies, de joyeuses filles, allez.

— Si ce misérable se présente, s'écria vivement Saturnin, je te défends de le recevoir tant que ces dames seront ici.

— Eh bien ! eh bien ! dit Fichet, qu'est-ce qu'il y a? est-ce que tu es fou, mon garçon? Refuser la porte à Lamberty ! Ne sais-tu pas qu'il saccagerait la maison, et qu'il la brûlerait plutôt que de ne pas entrer. Oh ! j'aurais bien mieux fait de te fermer la porte au nez lorsque tu es venu ce matin y frapper avant la pointe de jour. Toutes les fois que tu es entré chez moi, ç'a été pour me porter malheur ; c'est une bien grande sottise que de se montrer humain.

— Allons, monsieur Fichet, lui dit dédaigneusement Saturnin, vous savez pourquoi vous m'avez ouvert la porte ; vous savez bien que j'ai en main la preuve que vous êtes un accapareur, et que si je vous dénonçais, on pourrait trouver dans votre honnête maison des traces de votre ancien com-

merce et y découvrir plus de pièces de six livres que d'assignats.

— Veux-tu te taire ! veux-tu te taire, malheureux ! s'écria le vieux Mathurin : il suffirait d'un propos comme celui-là pour nous faire tous exterminer.

— Eh bien, reprit Saturnin, si vous ne voulez pas que je le tienne tout haut, tâchez de me traiter plus humainement. Vous devez avoir ici d'autres provisions que du pain. Allez nous chercher quelque chose, et surtout montez-nous de la lumière.

— Autre chose, dit Mathurin, tant que vous voudrez, mais pas de lumière, pas de lumière.

— Cet homme a peut-être raison, dit madame de Perbruck; qui sait ce qui se passe de ce côté de la ville, et qui sait si une lumière n'attirerait pas les regards ?

A l'instant où elle prononçait ces paroles, un coup sec et précis fut frappé à la porte du cabaret.

— Miséricorde du ciel ! dit Fichet, ce sont eux ; fermez la porte et ne bougez pas, ne remuez pas ; la maison résonne comme un tambour, et s'ils entendaient quelqu'un, ils voudraient le voir. Faites les morts, si vous ne voulez pas que nous y passions tous.

En disant ces paroles, Fichet se hâta de descendre, et demanda à travers la porte qui est-ce qui venait frapper à pareille heure de la nuit, pendant que tout bon citoyen se livrait au repos.

— Ouvre, répondit une voix brusque, et ne fais pas de bruit ; il est inutile d'éveiller les voisins.

Les proscrits entendirent tirer deux gros verrous, et Saturnin profita du bruit qui se faisait dans le bas de la maison pour entr'ouvrir la fenêtre et tâcher de voir quelles étaient les personnes qui allaient entrer. Malgré l'obscurité de la nuit, il put voir une troupe d'hommes armés, et supposa un moment qu'ils avaient été dénoncés, et qu'on venait pour les arrêter. Louise s'était glissée près de Saturnin et regardait aussi par la fenêtre. Bientôt la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit, et elle entendit une voix rauque dire :

— Ah çà ! vous autres, ne quittez pas la maison de vue ; il y a assez de monde pour faire l'ouvrage. Je vous appellerai quand tout sera fini.

— C'est Carrier, murmura Louise, qui reconnut cette voix.

Saturnin ne put s'empêcher de frissonner, mais il n'abandonna pas tout espoir de salut en voyant entrer Carrier suivi d'un seul homme.

Malgré la défense de Fichet, il traversa la petite chambre qu'il occupait, et alla jusqu'au sommet de l'escalier, pour surveiller la marche de Carrier et celle de l'homme qui était entré avec lui. Saturnin avait tiré de sa poche une paire de pistolets, et, se fiant à sa force peu commune, il s'était décidé à s'emparer de Carrier et à s'en faire un otage contre les entreprises des soldats qui l'accompagnaient. Dans tous les cas il comptait bien, s'il ne pouvait par ce moyen sauver sa mère et mademoiselle de Paradèze, sacrifier le représentant du peuple à sa vengeance. C'est alors qu'il entendit le vieux Mathurin dire avec empressement, en arrêtant les nouveaux venus au rez-de-chaussée :

— Citoyen Lamberty, si tu viens souper avec ton camarade, reste ici, le poêle est encore chaud, et il sera bientôt rallumé, tandis qu'il fait un froid du diable dans les chambres d'en haut.

— Nous ne venons pas pour souper, répondit Lamberty, et nous voulons monter dans les chambres d'en haut.

— Permettez, dit Fichet, que j'allume de la lumière.

— Nous ne voulons pas de lumière, dit Carrier.

Saturnin entendit monter. L'escalier de bois résonnait sous le pas rapide de Lamberty, tandis que Carrier le gravissait en tâtonnant.

— Ne vas pas si vite, Lamberty, dit-il tout à coup, il fait une nuit affreuse.

Lamberty redescendit quelques marches, et Carrier lui dit tout bas :

— Es-tu bien sûr qu'il n'y a personne dans cette maison?

— Non, il n'y a personne, répondit Lamberty. J'ai trop souvent averti ce vieux gueux de cabaretier que s'il se permettait de recevoir quelqu'un passé minuit, il aurait affaire à moi, pour qu'il s'avise d'y loger un chat sans ma permission.

— Où sommes-nous ? repartit Carrier.

— Nous sommes au premier, dit Lamberty.

— Montons plus haut, fit Carrier.

— La chambre du second est glacée ! cria Fichet du bas de l'escalier.

— Te tairas-tu? répondit Lamberty, on ne te demande pas ton avis.

A ce moment, Saturnin arma ses pistolets.

— Hum ! s'écria Carrier, j'ai entendu quelque chose ?

— C'est l'escalier qui craque, répondit Lamberty.

Saturnin entendit les dents de Carrier claquer.

— Où sommes-nous? reprit le misérable d'une voix tremblante.

— Au second, dit Lamberty.

— C'est bien, c'est bien, repartit Carrier, arrêtons-nous!

— Nous serons mieux, là haut, dit Lamberty, on domine mieux la rivière.

— Non! en voilà assez, fit Carrier d'une voix défaillante, entrons là dedans.

Lamberty ouvrit la porte de la chambre, placée au-dessous de celle où étaient les trois proscrits; Carrier entra et la referma derrière lui. Pendant ce temps, Lamberty ouvrait la fenêtre du second, et Louise qui était restée à la croisée du troisième, put l'entendre dire à Carrier :

— Tu as raison, on n'est pas mal ici, nous verrons parfaitement l'opération; d'autant mieux que voilà la lune qui commence à se lever.

— Il n'y a pas de lune aujourd'hui, dit Carrier; j'ai consulté le calendrier; je ne veux pas courir risque d'être vu.

Puis il reprit :

— Ah çà ! qu'est-ce que nous allons faire, en attendant l'heure ?

— Souper, si tu veux, dit Lamberty; si ça te convient, le père Fichet est homme à aller éveiller quelques voisines, qui nous tiendront joyeuse compagnie.

— Non ! non ! non ! dit Carrier brusquement, si Angélique s'en doutait, elle me ferait quelque scène; et puis, vois-tu, l'histoire d'avant-hier ne me donne pas envie de lui faire des infidélités.

— Ah çà ! reprit Lamberty, qu'est-ce que vous allez donc faire de cette fille qu'on a arrêtée à la place de l'autre?

— C'est ce que tu vas voir, dit Carrier; je n'ai pas voulu la faire venir chez moi, parce qu'on l'aurait su; je n'ai pas

voulu aller l'interroger à la geôle, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas trop se permettre en public ; mais je veux que le tonnerre m'écrase, si je ne la fais pas parler, si je ne lui arrache pas le nom de celle dont elle a pris la place. Ce Bourbotte est un imbécile ; et quant à ce Julien, oh ! que je le trouve en faute ! que je puisse seulement prouver qu'il a relâché un prisonnier sans jugement, ou protégé un royaliste, et je le ferai danser de la bonne façon ! va ! tout le crédit de Robespierre ne lui servira de rien.

Lamberty et Carrier causaient ainsi à la fenêtre, pendant que Louise et Saturnin, placés au-dessus d'eux, les écoutaient avec horreur. Dix fois, il vint à la pensée de Saturnin de descendre dans cette chambre, d'attaquer Carrier et son confident et d'accomplir l'acte d'héroïsme qu'avait tenté vainement mademoiselle de Paradèze, mais les hommes chargés de veiller à la sûreté de leur maître, passaient et repassaient sans cesse devant la porte de la maison, le moindre bruit les eût appelés en foule, et dans ce cas, ce n'était pas seulement sa vie que Saturnin eût jouée, c'était celle de sa mère et celle de Louise aussi.

Madame de Perbruck et mademoiselle de Paradèze éprouvaient peut-être le même désir que Saturnin, mais aucun d'eux n'osait prononcer une parole, et ils demeuraient dans la plus horrible attente, lorsqu'un nouveau bruit se fit entendre au dehors. Saturnin se pencha pour examiner ce qui allait se passer, et vit une nouvelle troupe qui s'arrêta de même devant la maison et de laquelle se détachèrent deux personnes qui pénétrèrent aussi dans l'intérieur.

— La voilà, dit Carrier tout bas à Lamberty, Fouquet a été exact.

En effet, c'était l'autre aide de camp de Carrier.

A peine fut-il entré dans la maison, que Lamberty cria du haut de l'escalier :

— Par ici, Fouquet; monte au second. Et quant à toi, vieux scélérat de cabaretier ! couche-toi sur ton poële ; tâche de ne rien voir et de ne rien entendre, si tu ne veux pas être raccourci !

Au même instant la voix de Fouquet se fit entendre.

— Allons, allons, dit-il brutalement, la belle, montez plus vite que ça.

C'était donc une femme que l'on amenait dans cette maison, et d'après les quelques mots échappés à Carrier, Saturnin et Louise eurent la même pensée : ils ne doutèrent pas que ce ne fût Marguerite qui venait d'être amenée.

Ils l'entendirent monter jusqu'au second étage.

— Comment, dit Fouquet en arrivant sur le palier, vous êtes dans l'obscurité!

— Je ne veux pas que ceux qui vont venir, reprit Carrier, voient une lumière dans cette maison; mes braves de la compagnie de Marat pourraient s'en étonner; ils voudraient la faire éteindre; il y aurait du tapage, et pour le calmer il faudrait peut-être leur dire que c'est moi qui suis ici, et c'est ce que je ne veux pas qu'on sache. Déjà Bourbotte se met à faire du sentiment, et Julien serait capable d'écrire des phrases philanthropiques au comité de salut public, s'il savait que je préside moi-même à l'exécution de mes ordres.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les trois hommes et la femme inconnue qui les accompagnait entrèrent dans la chambre.

— Ah çà, dit Carrier, maintenant que tu es ici, misérable! tu vas me dire pourquoi tu as pris ces habits et pourquoi tu as dit à Bourbotte que tu étais celle qui a voulu m'assassiner.

Les moindres paroles prononcées à l'étage inférieur s'entendaient dans cette maison vide, et ceux qui se trouvaient à l'étage supérieur ne pouvaient plus douter que ce ne fût Marguerite que l'on venait de conduire dans cette maison.

Un profond soupir s'échappa à la fois de leur poitrine, et leur apprit ce qu'ils n'osaient se dire. Leurs mains se cherchèrent et se serrèrent d'une étreinte sympathique. Cependant ils écoutèrent en vain, ils n'entendirent aucune réponse.

— Ah çà ! dit Carrier, est-ce que c'est une muette que tu m'as amenée là ?

— Ah ! c'est vrai, s'écria Fouquet; j'oubliais... ce n'est pas sa faute ; et si elle n'a pas déjà poussé des hurlements par-dessus les toits, c'est que j'y ai mis bon ordre. Ne s'avisait-elle pas de pousser des cris et de haranguer les passants pendant que je l'amenais ici ? Elle criait à tue-tête : A bas Carrier ! à bas le tyran ! On se mettait aux fenêtres, on s'amassait.

— Et le peuple indigné ne l'a pas lacérée ? dit Carrier.

Fouquet ne répondit pas à cette question ; il se garda bien de dire que parmi ceux qu'il avait rencontrés, il s'en était trouvé qui avaient répété le cri : A bas Carrier! seulement il ajouta :

— Alors, pour faire cesser tout ce tapage, je lui ai fait mettre un petit bâillon.

— Bien, bien, dit Carrier avec un rire cruel, ça étouffera ses cris, si elle trouve que la façon dont nous allons l'interroger est trop pressante. Allons, tiens, Fouquet, passe-lui une corde autour des poignets : nous avons là un petit bout de bâton pour faire le moulinet. Commence à la serrer un peu.

— Voilà qui est fait, dit Fouquet.

— Et maintenant, reprit Carrier, misérable fille, me dirastu quelle est la femme dont tu as pris la place?

— Mais, reprit Lamberty, si tu veux qu'elle réponde, il faut lui ôter son bâillon.

— Ah! dit Carrier avec humeur, c'est vrai... c'est fâcheux !

Le fou furieux s'indignait de ne pouvoir à la fois étouffer les plaintes de sa victime, et cependant la forcer à parler.

— Du reste, ajouta-t-il, il n'y a pas grand danger à lui ôter son bâillon ; la maison est déserte, il n'y a personne pour entendre ses cris.

Un assez long silence suivit ces paroles de Carrier.

Saturnin, la marquise et mademoiselle de Paradèze ne respiraient plus ; Saturnin sentit Louise faire un mouvement, il comprit qu'emportée par l'indignation qu'elle éprouvait, elle allait se dénoncer elle-même, il la retint : cela suffit pour éveiller l'attention de Carrier.

— On a remué dans la maison ! s'écria-t-il.

— Eh bien ! dit Fouquet, c'est moi qui ne puis dénouer ce damné bâillon.

— Non, dit Carrier, c'est au-dessus de notre tête. Il y a quelqu'un.

A ce moment, Fouquet était parvenu à détacher le bâillon, et à peine avait-il cessé de parler, que la voix de Marguerite se fit entendre.

— Oui, dit-elle avec un accent résolu, il y a quelqu'un !

Partout où se commet un crime, il y a quelqu'un ! Dieu met toujours quelque vengeur caché à côté de la victime. Oui, l'on entend et on redira que l'infâme Carrier a fait subir la torture à une pauvre fille pour lui arracher une dénonciation.

— Bah ! bah ! dit Fouquet, cette maison est sonore comme une barique vide. Il n'y a que le vieux cabaretier qui dort en bas, ou qui fait tout ce qu'il peut pour dormir.

— C'est encore trop, reprit Carrier il faut le renvoyer de sa maison. Appelle-le, et qu'il nous envoie quatre de mes hommes pour visiter exactement cette maison.

Lamberty appela Mathurin, qui se hâta de répondre et auquel il transmit les ordres de Carrier.

A peine celui-ci se mettait-il en mesure d'exécuter ce qui venait de lui être demandé, qu'un bruit assez violent se fit entendre à la porte de la rue.

XIII

Le vieux Fichet refusait l'entrée à un nouvel arrivant.

— Et qui donc, s'écria violemment une voix que Louise reconnut pour être celle de Julien, qui donc m'empêchera de rentrer, dans ma maison ?

— Va-t'en, répondit brutalement un des hommes postés à la porte en repoussant Julien.

— Prenez garde ! s'écria Julien. Je sais qu'il y a dans les rues de Nantes des troupes de bandits qui se permettent d'insulter les meilleurs citoyens ; mais si vous avez l'oreille fine, mes drôles, vous avez dû entendre s'arrêter ici près une troupe de chevaux : c'est une compagnie de hussards. Eloignez-vous, ou je vous fais sabrer comme des chiens enragés.

— Sais-tu que nous sommes des soldats de la compagnie de Marat ! répondit celui à qui s'adressait Julien.

— Et pourquoi vous a-t-on institués ?

— Pour faire exécuter la loi.

— Et où est la loi qui vous autorise à m'empêcher de rentrer chez moi ?

— Nous avons reçu l'ordre de ne laisser entrer personne dans cette maison.

— De qui avez-vous reçu cet ordre ?

— Du représentant du peuple Carrier, répondit avec emphase celui qu'interrogeait Julien.

— En ce cas, montrez-le-moi, dit Julien. Personne, ajouta-t-il en élevant la voix, ne peut donner un pareil ordre sans l'écrire et sans en prendre la responsabilité. Montrez-moi cet ordre, ou je vous fais moi-même arrêter provisoirement.

— Arrêter les soldats de la compagnie de Marat !... dit le soldat avec fureur.

— Hussards ! cria Julien.

Quelques cavaliers accoururent au grand trot.

— Il doit se tramer un crime dans cette maison, reprit Julien. C'est peut-être un complot royaliste...

— En avant !

— Citoyen Carrier ! citoyen Carrier ! s'écria d'en bas celui qui gardait la porte, faut-il tirer sur ces rebelles ?

— Comment, dit Julien, il est là, et tu ne me le dis pas. Eh ! cabaretier, éclaire-moi, que je puisse me rendre près de lui.

Le malheureux Mathurin ne savait s'il devait obéir, et se garda bien de répondre.

Pendant ce temps Carrier trépignait de rage, en murmurant :

— L'enragé ! le chien ! je le déchirerais, je le pilerais sous mes pieds.

Mathurin était monté, et avait demandé tout bas s'il fallait éclairer.

Mais avant que Carrier n'eût répondu, la voix de Julien s'écria :

— Hé ! citoyen Saturnin, éclaire-moi. Est-ce que tu dors, toi aussi ?...

Saturnin, sans savoir quelle pouvait être l'intention de Julien, se hâta de rallumer la chandelle éteinte par Fichet,

et parut au haut de l'escalier comme un homme réveillé en sursaut.

— Il y avait du monde là-haut, dit Carrier. Ah ! misérable cabaretier !

— Eh ! parbleu oui, c'est toi, dit Julien en entrant dans la chambre du second. Ah çà, citoyen Carrier, est-ce que tu m'en veux ?... ce matin tu m'envoies au tribunal révolutionnaire, ce soir tu me prends ma chambre...

— Est-ce que tu loges ici ?

Julien se retourna vers Mathurin, et lui dit :

— Ne suis-je pas venu ce matin ici te louer deux chambres : celle-ci et celle de là-haut ?

— C'est vrai, mais vous m'avez dit que peut-être vous ne rentreriez pas.

— Cela t'autorise-t-il à disposer d'une chambre que j'ai payée ?..

— Tu te loges dans de singulières maisons, dit Carrier d'un ton brutal.

— Les vrais patriotes, répondit Julien d'un ton de menace, n'ont pas des palais pour demeures. Robespierre loge dans la mansarde d'un menuisier, et le comité de salut public n'aime pas que les commissaires vivent d'autres choses que de leurs appointements ; il n'aime ni les pillards ni les voleurs, ni ceux qui s'enivrent dans les salons dorés.

Ceci était trop bien à l'adresse de Carrier pour qu'il ne vît pas une menace ; il frémissait de rage, mais il se tut.

— D'ailleurs, reprit Julien, je puis bien loger dans une maison où tu viens passer la nuit... en joyeuse compagnie à ce que je vois.

Aussitôt il approcha la lumière de la figure de Marguerite.

— Mais je ne me trompe pas, reprit-il, cette jolie fille est celle que Bourbotte et moi avons arrêtée à Donches.

— Eh bien ! après, dit Carrier furieux, qu'y trouves-tu à redire ?

— Regardez, citoyen, dit Marguerite en montrant ses bras liés et fortement serrés par la corde.

— Ah ! fit Julien en regardant Carrier.

— Eh bien ! après, dit Carrier qui grinçait des dents, cette fille a pris la place de celle qui a voulu m'assassiner. J'ai voulu l'interroger.

— Ici? dit Julien.

— Que t'importe?

— A moi, rien, dit Julien, va, continue. J'ai une seconde chambre là-haut et j'y vais monter. Tu peux disposer de celle-ci.

— C'est inutile, dit Carrier, je ne veux déranger personne.

— A propos, dit Julien en s'adressant à Marguerite, je dois te prévenir, misérable, que les représentants du peuple réunis, désirant témoigner à Carrier l'intérêt qu'ils prennent à sa conservation, ont voulu que l'infâme qui a osé porter la main sur lui, et celle qui lui a probablement servi de complice fussent transférées à Paris, afin d'y être jugées, et pour que leur condamnation serve d'exemple aux monstres qui seraient tentés de vous imiter. Je viens d'écrire au comité de salut public, et je lui annonce ton arrivée prochaine.

Carrier ne savait trop comment prendre cette mesure, ce pouvait être une ruse pour lui arracher sa victime, Julien ajouta en se tournant vers Carrier :

— C'est un hommage que tes collègues, sur ma proposition, ont voulu rendre à ton patriotisme.

Était-ce une raillerie? Carrier ne put le deviner sur le visage froid et impassible de Julien, et il répondit :

— Eh bien, je la remettrai demain, si elle vit encore, à celui qui est chargé de sa translation.

— C'est à moi qu'on l'a confiée, dit Julien, j'étais allé la chercher à la prison pendant que Prieur et Bourbotte se rendaient chez toi, où ils croyaient te trouver, car tu as fait dire que tu étais malade pour ne pas assister au banquet patriotique donné par la commune; je vois qu'il n'en est rien.

— Ah! c'est toi qui es chargé de cette mission, dit Carrier qui promenait autour de lui un regard farouche.

— J'en ai l'ordre sur moi, dit froidement Julien, et comme je comptais trouver cette fille dans la prison, j'avais pris une escorte qui est encore en bas... Capitaine Delbenne, cria Julien en se mettant à la fenêtre, gardez toutes les issues de la maison! ma prisonnière est ici, songez que j'en réponds sur ma tête.

— Sur la tête, n'est-ce pas? dit Carrier avec un sourire féroce.

— Comme toi sur la tienne des actes que tu ordonnes? lui répondit Julien. Songez, capitaine, ajouta-t-il, que je pars dans deux heures et que vous m'escorterez jusqu'à Ancenis.

Quoique Carrier ne supposât pas que Julien eût le désir ni l'espoir de faire évader la prisonnière, il ne pouvait s'en séparer : il la couvait d'un œil sanglant, en regrettant qu'une autre volonté que la sienne fît tomber cette tête; cependant sa farouche vanité se félicitait de penser que la Convention voulait faire juger à Paris une femme qui avait été la complice d'un crime dirigé contre sa personne, il se tourna vers Delbenne qui était monté à la voix de Julien.

— Tu entends, citoyen capitaine, lui dit-il, il en répond sur sa tête, et tu en répondras aussi sur la tienne.

Delbenne regarda Marguerite et pâlit.

— Quoi, dit-il, c'est cette fille? Oh! reprit-il avec un triste gémissement, elle a eu cependant la tête assez près du couteau pour ne pas avoir envie de recommencer.

— Tu la connais? dit Carrier avec une curiosité sauvage.

Delbenne hésita, puis, après un moment de silence, il repartit :

— Non, je me suis trompé, c'est une autre.

Carrier regarda longtemps Julien et Delbenne. Un orage furieux grondait au fond de ce silence. Chacun en attendait l'explosion avec anxiété, lorsque tout à coup Carrier parut prêter l'oreille à un bruit lointain, il tressaillit et s'écria vivement en s'adressant à Lamberty et à Fouquet ?

— Allons, suivez-moi, vous autres.

Carrier s'éloignait, et déjà les acteurs de cette scène se croyaient débarrassés de la présence de ce monstre, lorsqu'on entendit plus distinctement le bruit qu'avait paru écouter Carrier. Un hussard accourait au galop.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Delbenne.

— Capitaine, dit le soldat, on vient d'embarquer au haut

de la Fosse plusieurs centaines de prisonniers, le bateau est parti et descend la rivière.

— Qu'est-ce cela? dit Julien en pâlissant de colère et d'indignation.

— Ce que c'est, dit Carrier, à qui l'effroi qu'il éprouvait rendit cette énergie qui anime les plus lâches dans les moments désespérés, ne t'es-tu pas plaint que les prisons étaient encombrées? Eh bien, ce sont des prisonniers qu'on transfère à Paimbeuf.

— Es-tu sûr qu'ils y arriveront? lui dit Julien en le regardant en face.

— Je ne réponds ni du vent ni de l'eau, dit Carrier avec colère; et, après tout, la Convention est informée, ajouta-t-il en regardant à son tour Julien avec audace.

— C'est juste, répondit celui-ci froidement.

Carrier donna un ordre à Lamberty. Celui-ci s'éloigna aussitôt, gagna un batelet et aborda le navire.

Julien avait tremblé à son tour devant l'audace de Carrier. Julien s'était dévoué à la mission d'abbattre cette tyrannie de cannibale qui désolait la Bretagne; mais il sentait qu'il ne pouvait y arriver que lentement et par des moyens détournés; l'appel de Carrier à la Convention l'avait épouvanté. En effet, la terrible assemblée n'avait-elle pas déjà cité honorablement les lettres où Carrier lui annonçait insolemment les fusillades qu'il avait ordonnées, et l'assemblée ne pouvait-elle pas approuver de même les noyades?

Bientôt on entendit approcher le navire. Le bruit de ces mille voix qui allaient bientôt s'éteindre avec un accent presque joyeux. Le navire arriva à la même place où la veille s'était englouti le bateau de Notron; mais cette fois il passa lentement et majestueusement.

Carrier s'était approché de la fenêtre avec Julien, qui tremblait et frémissait d'indignation de son impuissance.

— Ma foi, dit Carrier, s'il leur arrive malheur, ce ne sera pas ma faute, n'est-ce pas? Adieu, et bon voyage.

Aussitôt il fit un signe à ses sicaires et quitta la maison.

Julien, et Delbenne avec lui, restèrent longtemps à la fenêtre, écoutant le bruit du navire et de ces mille voix qui s'éloignaient rapidement. Au-dessus d'eux, Saturnin,

madame de Perbruck et Louise suivaient avec une égale anxiété ce bruissement qui se perdait peu à peu dans le silence. Bientôt on n'entendit plus rien, et il sembla à tous ceux qui écoutaient que le salut des victimes était assuré. Chacun se sentit soulagé d'un poids énorme.

Tout à coup, une clameur immense et lointaine, un grand cri formé de mille cris, traversa les airs et sembla s'y balancer; il grandissait déchirant et prolongé; enfin il éclata en un long hurlement; puis tout rentra dans un silence profond. La justice de Carrier était faite!

— Capitaine, s'écria Julien avec violence, vous entendez! Nous allons partir dans une heure! Hâtez-vous! Faites rassembler vos hommes!

A peine Delbenne avait-il quitté Julien que Saturnin et Louise étaient près de lui.

— Vous partez! lui dit Saturnin.

— A l'instant, répondit Julien avec calme. Il faut que je voie le comité de salut public; il faut que je parle. On n'écrit pas ces choses-là, on les raconte, on les fait toucher du doigt. On ne croirait pas une lettre : il faut que je parte.

— Et vous emmenez cette malheureuse Marguerite? dit Louise. Ce n'est pas pour en faire une victime, au moins?

— C'est pour en faire un témoin, un accusateur.

— En ce cas, dit Louise, emmenez-moi donc, moi, et je parlerai? Julien, vous avez engagé votre tête dans cette lutte, vous ne pouvez refuser d'y engager la mienne.

Julien lui prit la main: Louise ne la retira pas, mais une soudaine rougeur colora son visage, et l'enthousiasme qui l'avait animée un moment parut se glacer. Julien laissa tomber sa main.

— Vous me suivrez à Paris, lui dit-il tristement; ce n'est que là que je vous croirai en sûreté.

— Je ne puis voyager seule avec vous, dit Louise en baissant les yeux.

— La marquise de Perbruck vous suivra...

— Et mon fils? s'écria imprudemment celle-ci.

— Le comte de Perbruck! dit Julien les yeux étincelants, le comte de Perbruck! répéta-t-il en s'adressant à Louise; celui qui a été votre fiancé, mademoiselle.

— Le comte de Perbruck qui a été mon fiancé est mort, monsieur, répartit Louise. Celui-ci...

— Celui-ci, dit madame de Perbruck, est mon fils ; mais il n'a pas de nom.

Julien s'inclina et répondit d'une voix triste :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous ai forcée à un aveu que je ne veux pas avoir entendu. Vous voyagerez avec moi comme ma tante, et vous, Louise, comme la fille de madame... Quant à vous, monsieur Saturnin, ajouta Julien, si vous m'en croyez, vous accepterez une position secondaire pour éviter des questions qui pourraient devenir embarrassantes pour moi-même. Il faudra que vous passiez pour le domestique de ces dames.

— Je serai trop heureux de les servir en quelque qualité que ce soit, dit Saturnin.

— En ce cas, préparons-nous à partir, fit Julien ; j'ai fait mettre en réquisition des chevaux de poste. Madame et mamoiselle voyageront dans une voiture : nous irons à cheval jusqu'à ce que nous puissions trouver de meilleurs moyens de transport.

Une heure après ils étaient tous en route pour Paris.

XIV

Six mois s'étaient passés depuis le départ de Julien. Carrier, que la présence de ce jeune homme avait fait hésiter un moment dans la route sanglante qu'il suivait, s'était abandonné avec plus d'emportement que jamais à l'ivresse de ses fureurs. Presque toutes les semaines de ces longs mois avaient été marquées par les effroyables hécatombes offertes à la Loire. Carrier avait tenu parole, il avait osé annoncer ces terribles exécutions au comité de salut public. Celui-ci en avait averti la Convention, et l'assemblée, poussée par la

Montagne, sans s'expliquer toutefois sur les moyens infâmes employés par Carrier, avait honorablement cité sa conduite énergique et son ardent patriotisme.

Encouragé par cette approbation, rien n'avait plus retenu Carrier. « Quel torrent révolutionnaire que la Loire! s'écria-t-il dans ses lettres. Il semble de moitié dans la justice du peuple et engloutit joyeusement ses ennemis. » Le monstre calomniait le fleuve, car, au lieu de faire disparaître les milliers de cadavres qu'on lui confiait, il les repoussait sur ses rives et les montrait à la colère de Dieu et des hommes.

C'était quelque chose d'inconcevable et de fabuleusement monstrueux.

L'eau du fleuve était infectée; il fut défendu par la commune d'en boire. Les deux rives de la Loire étaient des foyers de fièvres pestilentielles qui menaçaient d'envahir la ville.

D'un autre côté, les soldats de la compagnie de Marat, mieux accoutumés à leurs fonctions, aiguisés au crime par les ordres féroces de leur maître, parcouraient Nantes, insultant, arrêtant, maltraitant quiconque s'opposait à leurs violences. Tout ce qui était au-dessus de la dernière classe du peuple tremblait à la pensée de rencontrer ces exécrables satellites de Carrier; on n'osait plus sortir. Les magistrats eux-mêmes, les membres de la commune, avaient tout à fait courbé la tête. Un seul murmure d'opposition avait osé se faire entendre. Le tribunal révolutionnaire avait osé dire au proconsul, par l'organe de son président, que puisqu'il envoyait les prisonniers à la mort sans jugement, le tribunal était moralement destitué. A cela Carrier avait répondu :

— Ah! tu veux juger... Eh bien! juge... et si les prisons ne sont pas vides dans deux heures, je te fais fusiller.

Le tribunal avait continué à condamner, et Carrier avait continué à faire précipiter les prisonniers dans la Loire. Dès que la nuit était venue, on allait les chercher par centaines; on les poussait par troupeaux comme des bêtes de somme; on les entassait sur le navire fatal, et ils mouraient sans qu'une voix s'élevât pour réclamer contre ce forfait permanent.

Telle était la terreur qui pesait alors sur Nantes, que les prisonniers eux-mêmes acceptaient la proscription sans ten-

ter de s'y soustraire. Qu'un seul eût osé donner le signal de la résistance pendant qu'on les conduisait au supplice, qu'il eût lutté avec les quelques satellites qui les escortaient, que cette foule eût seulement essayé de fuir, et la plupart s'échappaient, et ces horribles exécutions s'arrêtaient, car elles n'eussent plus trouvé de complices; mais tout semblait mort dans le cœur des victimes, ainsi que dans le cœur de ceux qui étaient restés libres. Jamais ville envahie par une armée de barbares marchant le meurtre ou l'incendie à la main; jamais cité dévastée par un de ces terribles fléaux contre lesquels rien ne peut lutter, ni jeunesse ni courage; jamais contrée vouée à la peste, à la famine, au massacre, ne fut plus obéissante, plus morne, plus *terrorifiée* que ne l'était Nantes à cette époque.

Oh! ce sont là de terribles leçons dont il ne faut pas détourner les regards du peuple pour l'endormir dans la fausse sécurité qui lui donnent des espérances généreuses.

En effet, trop souvent fatigué de son repos, le peuple se plaît à l'idée des révolutions. Les rapides fortunes, les actions héroïques, les grandes renommées qui surgissent de ces temps funèbres l'exaltent et l'éblouissent. Il ne voit que ces rares exceptions dans le passé, il ne rêve qu'elles dans l'avenir; alors, emporté par ces images éclatantes, il s'agite, il murmure, il brûle du désir de s'élancer à son tour dans cette carrière aventureuse où il croit n'engager que son sang sur les champs de bataille, ou sa tête dans les luttes politiques, en échange de la gloire ou du pouvoir. Erreur... erreur funeste! Une fois lancé dans cette voie, le peuple croit qu'il ne dépassera pas le but, parce qu'il y marche d'abord d'un pas modéré; mais bientôt viennent les obstacles qui l'irritent, les luttes qui l'exaspèrent; alors il passe de la hardiesse à la témérité, de la colère à la fureur, de la rigueur à la cruauté, et une fois emporté hors des bornes de la justice, il trouve dans son sein des monstres pour recommencer en son nom les crimes qu'il vouait jadis à l'anathème de l'humanité: les mêmes proscriptions renaissent et les mêmes lâchetés leur tendent humblement la tête; car dans ces pages déshonorantes de l'histoire, si l'exécration est pour les bourreaux, le mépris doit être pour ceux qui les supportent si longtemps.

Ainsi régnait Carrier, et, pareil à la Messaline de Juvenal, lassé mais non rassasié de sang, il demandait pourquoi l'homme ne tenait pas dans sa main les fléaux de la nature avec lesquels la colère de Dieu écrase en un jour des cités tout entières et les fait disparaître du monde.

Une pensée était cependant venue à Carrier, il l'avait rêvée et amoureusement caressée, mais il n'avait pas encore osé accoupler cette pensée avec le droit de l'exécuter. Malgré lui, le tigre sentait que, s'il mettait en présence le rêve de son âme et la possibilité de l'accomplir, il en résulterait quelque chose d'effroyable et de monstrueux.

Enfermé dans son hôtel, et ne vivant plus qu'avec les misérables qui s'agenouillaient devant lui et qui léchaient sur ses pieds le sang dont il était inondé, Carrier était arrivé à ce délire de la bête brute quand elle a subi la fatale morsure de la rage. Il se levait pour tuer, il passait sa journée à tuer, il s'enivrait en parlant de tuer. Non, jamais rien de plus effroyable n'a vécu que cet homme.

Enfin, ceux qui l'entouraient vivaient eux-mêmes dans une sorte de vertige qui les épouvantait tout féroces, tout sanguinaires qu'ils fussent. L'haleine leur manquait pour suivre ce furieux dans sa course insensée à travers le sang et les cadavres. Ils eussent voulu l'arrêter, ou plutôt s'arrêter eux-mêmes; mais il les emportait avec lui, excitant, renouvelant sans cesse leurs rages épuisées et demandant toujours du sang! du sang! du sang!

Un matin, Carrrier à peine éveillé du sommeil brûlant qui suivait ses nuits d'orgie, fut averti que Fouquet et Lamberty attendaient ses ordres pour les exécutions du jour. Il demanda Angélique; elle était dans son appartement.

— Nous allons déjeuner près d'elle, dit-il au domestique qui lui avait fait cette réponse, et surtout qu'on ne vienne point nous troubler.

Il passa chez Angélique, qu'il trouva levée, quoique la journée fût peu avancée. Elle était assise par terre au coin de l'âtre d'une petite cheminée en porcelaine peinte; elle pleurait à chaudes larmes.

— Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? dit Carrier; qu'as-tu donc, que t'a-t-on fait? qui donc a pu t'offenser?

— Personne, dit Angélique.

— Ah ! tu n'oses le nommer! dit Carrier ! et tu sais cependant comment il expiera le crime de t'avoir déplu.

— Ce n'est personne, te dis-je.

— Mais alors qu'as-tu donc ?

— Je ne sais, lui dit Angélique.

Elle n'osait pas lui dire qu'elle en était arrivée à ce point qu'elle n'osait plus vivre.

En effet, la présence de Carrier lui glaçait l'âme et lui faisait éprouver un supplice incroyable ! Elle ne le voyait plus qu'à travers une espèce de voile rouge ; il ne lui apparaissait plus qu'à travers une vapeur sanglante, elle doutait presque de l'existence de cet homme ; elle se demandait s'il était vrai qu'un être pareil fût là, devant elle. La raison lui manquait, elle se sentait devenir folle. La voix de Carrier n'était plus sa voix ; le ton rauque de ses paroles frappait l'oreille d'Angélique comme les coups pressés du couteau sur le billot. Lorsque le monstre la touchait, il lui semblait que sa main était prête à se dissoudre en un large ruisseau d'eau sanglante où elle se sentait noyée et suffoquée. La malheureuse, obsédée de la pensée des crimes de Carrier, vivait dans une sorte de rêve éveillé, horrible, funeste, sanglant.

Le monde lui revenait lorsqu'elle était seule, et alors le supplice changeait.

Ce n'était plus ce vague et indicible vertige qui lui faisait douter de tout et d'elle-même, c'était alors le souvenir précis, le remords lucide qui comptait les victimes et qui lui montrait les épouvantables actions de Carrier dans leur nudité. Alors elle se cachait dans les angles obscurs de son appartement, elle se tordait avec des sanglots étouffés, elle se couchait à terre pour pleurer la face sur le tapis de sa chambre, afin que le bruit de ses larmes n'arrivât pas jusqu'à Carrier.

Ce jour-là, comptant sur l'heure qu'il donnait d'ordinaire à ses deux aides, elle avait été surprise dans ses larmes. La malheureuse, poussée au dernier degré de désespoir, avait voulu prier. Mais au moment où le mot : « Mon Dieu ! » était sorti de sa bouche, elle était tombée presque renversée sur le sol ; comme si ce nom sacré l'eût foudroyée, par cela seul qu'il passait sur ses lèvres impures. Alors elle s'était reprise à pleurer.

Cependant elle tremblait devant Carrier qui la pressait de

questions pour savoir la cause de ses larmes, et elle lui répondit encore :

— Je ne sais... je souffre...

— Tu t'ennuies? lui dit Carrier.

— Oh! non, certes non.

— Je ne t'en veux pas, Angélique... moi aussi je m'ennuie! Toujours la même chose, et pour avancer si peu... J'en ai assez...

— Quoi! dit Angélique avec un mouvement d'espérance, tu voudrais cesser tes exécutions?

— Tiens! les voilà tous deux, Lamberty et Fouquet; je ne leur ai rien demandé pour aujourd'hui.

— Oui, dit Lamberty, qui prit la disposition étrange où se trouvait Carrier pour un mouvement de bonne humeur, Carrier nous a donné congé aujourd'hui.

— Et peut-être demain aussi? dit Angélique.

— Et demain aussi, dit Carrier, et tous les jours, jusqu'à ce que tout soit prêt. Profitez-en, mes braves, pour vous reposer et reprendre des forces, car ce jour-là ajouta-t-il avec un rire infernal, ce sera une œuvre terrible, grande, solennelle; j'écraserai, je pulvériserai, je balaierai cette exécrable population; je ferai *du Dieu*.

Angélique et les deux satellites restèrent muets; ils n'osèrent pas le regarder. Angélique fut prête à se briser la tête sur le marbre pour ne pas entendre. Carrier s'assit au coin de la cheminée, y jeta une bûche, puis une autre, et se mit à souffler le feu; bientôt la flamme jaillit. Quand, à force de l'animer, la cheminée brûlante se mit à gronder, il prit au hasard un mouchoir qui se trouvait sur la cheminée et le jeta au feu; le mouchoir fut à l'instant consumé. Il trouva une petite boite sous sa main et la lança de même dans le feu, elle brûla en pétillant. Carrier se mit à rire et continua en jetant au feu tout ce qu'il trouvait sous sa main. Une cage était près de lui enfermant des oiseaux précieux, il s'empara des oiseaux et les jeta dans la cheminée : il entendit les faibles cris de ces frêles créatures et les vit se tordre dans le feu, et il se mit à rire plus fort. Angélique le considérait avec une stupéfaction haletante.

— Mais que veux-tu donc, Carrier? lui dit-elle.

— Un incendie! répondit-il avec une sorte de rugissement

horrible, un vaste incendie qui dévore et efface de la terre cette ville exécrable ! qui fasse se tordre dans les flammes sa population impure !

— Non ! s'écria Angélique en se précipitant vers Carrier avec un cri d'angoisse.

— Et pourquoi ? dit Carrier en la regardant d'un œil irrité.

— C'est... c'est, dit Angélique tremblante, que j'aurais peur.

— Ne t'occupe point de cela, ma fille ; j'ai mon plan... Les portes de la ville seront gardées à l'extérieur... je placerai une batterie à chacune d'elles, et ceux qui voudront sortir trouveront à qui parler.

Personne n'osa répondre. Carrier se retouna vers Lamberty.

— N'est-ce pas que c'est un bon plan ? lui dit-il.

— Il sera peut-être difficile à exécuter, dit Lamberty d'une voix tremblante.

— Je sais, dit Carrier, qu'il est bien plus facile d'envoyer un traître au tribunal révolutionnaire et de le faire expédier sur la place du Bouffay ou de l'embarquer pour Paimbeuf. Je n'aurais qu'un mot à dire et tu en feras l'essai.

— Rien n'est plus facile dit Fouquet, qui avait partagé l'effroi et l'hésitation de Lamberty, mais qui voulut se faire un mérite de son empressement aux dépens de son compagnon.

— Tu trouves ? lui dit Carrier en souriant. A la bonne heure... Eh bien ! il faut que cela soit exécuté demain.

— Demain... dit Fouquet en hésitant à son tour, d'ici à demain ?

— C'est parce que je savais que le citoyen Carrier veut que les pensées soient exécutées aussitôt que conçues que je disais que c'est difficile ; mais s'il voulait nous donner huit jours ?... reprit Lamberty.

— Ni un jour ni huit jours, dit Angélique en se levant tout à coup ce n'est pas possible. Non, tu ne feras pas cela, Carrier, c'est abominable, c'est affreux !...

— Ah çà, est-ce que tu deviens folle ? s'écria Carrier.

— Non, dit Angélique exaspérée ; assez de sang comme ça !... Je n'en suis plus, moi ; je ne dors plus, je vis au milieu d'une odeur de cadavres ! Assez... assez... assez !...

Carrier se leva, alla fermer la porte du boudoir où ils se trouvaient.

— Qu'allons-nous faire de cette folle? dit-il à ses deux acolytes.

— Le tribunal révolutionnaire est en permanence, dit l'un.

— Et tu feras bien encore une petite expédition nocturne? reprit l'autre.

— Ah! s'écria Angélique avec effroi, pas comme ça!... tuez-moi tout de suite ici; mais pas de guillotine, pas de noyade!

Pendant qu'Angélique parlait ainsi, Carrier tournait tout autour du boudoir comme un fou, ou plutôt comme Néron lorsqu'il se faisait enfermer dans une cage de fer où il se traînait à quatre pattes, imitant les rugissements, les impatiences, les colères des bêtes féroces du cirque, s'exaltant dans cette affreuse folie, jusqu'à ce que furieux il fit un signe pour qu'on ouvrît la porte de cette cage d'où il s'élançait pour mordre, pour déchirer de ses ongles, des esclaves nus attachés autour de la salle impériale, où il jouait au tigre.

Carrier, ivre aussi de colère, s'arrêta tout à coup devant Angélique, et se mit à hurler :

— Tuez-la... déchirez-la!...

Et il s'élançait sur elle, les doigts crispés, en grinçant des dents, et prêt à renouveler sur sa maîtresse les bestiales fureurs de Néron. Elle était tombée sur le parquet, et il allait la fouler aux pieds, lorsqu'un bruit violent retentit à la porte de l'hôtel...

Carrier s'arrêta. Un de ses sicaires entra l'œil en feu, l'écume à la bouche .

— Citoyen Carrier, la commune a l'insolence de vouloir forcer ta porte... Les municipaux ont repoussé la sentinelle placée en bas; ils montent...

— Ah! s'écria Carrier avec un sourd rugissement, tant mieux... ils auraient fait les bégueules... ils auraient pleurniché... tant mieux...

Aussitôt il s'élança vers le salon où étaient déjà arrivés les membres de la commune.

— Trahison! trahison! cria-t-il entrant; on attaque les

représentants du peuple à main armée... A moi les vrais sans-culottes !...

Les farouches gardes du corps de Carrier parurent en armes aux portes du salon.

— Que venez-vous faire ici? reprit-il lorsqu'il se crut en sûreté.

— Citoyen Carrier, dit l'un des membres de la commune, nous venons nous plaindre de ce que tu disposes des prisonniers sans ordre d'extradition.

— Ah! dit Carrier, traîtres vendus aux aristocrates! vous voulez les sauver, je le sais. Vous voulez rallumer la guerre civile que j'ai éteinte... vous voulez livrer Nantes aux royalistes et aux Anglais... vous ne leur livrerez qu'un monceau de cendres! Ah! je connais vos crimes et vos trahisons... vous avez arrêté les vivres pour faire mourir le peuple de faim... vous avez donné des licences aux ennemis de la république, pour communiquer avec les navires anglais... vous avez donné avis aux royalistes des mouvements de nos armées... vous avez toujours été d'avis de pactiser avec les rebelles... Je vous accuse de tous ces crimes!... Allons! allons! qu'on les arrête; qu'on les emmène. Je confie le salut de la patrie à l'énergie des vrais patriotes... que la vengeance de la république les frappe avec la rapidité de la foudre. Menez-les au tribunal révolutionnaire!

A ce discours de Carrier, prononcé d'une voix sauvage, et avec des gestes désordonnés, les membres de la commune se reculèrent en tremblant. A ce moment, un jeune homme sortit de leurs rangs, pendant que les sans-culottes de Carrier s'avançaient pour s'emparer des prisonniers qu'on venait de leur livrer.

C'était Julien. Il marcha droit à Carrier, qui se recula à son tour comme pour prendre du champ et s'élancer sur lui.

— Il n'y a plus de tribunal révolutionnaire, s'écria-t-il d'une voix forte.

— Tu dis ?... fit Carrier en grinçant les dents.

— Les membres du tribunal révolutionnaire sont tous arrêtés, dit-il avec autorité, et toi-même, Carrier, tu n'es plus rien ici. Voici l'ordre du comité de salut public qui te rappelle à Paris. La compagnie de Marat est dissoute. Sortez,

sortez, dit-il aux membres de la commune, vous n'avez plus rien à faire ici.

Tout le monde s'éloigna, et Carrier, qui était resté immobile, muet, anéanti, tomba sur un fauteuil, et, prenant sa tête dans ses mains, il se mit à pleurer avec des sanglots et des cris.

Julien, qui était resté le dernier, le considéra un moment. Il était entré avec le dessein de faire entendre à Carrier des paroles sévères, il s'attendait à de la résistance, à des emportements frénétiques; mais en voyant cette lâcheté si basse, cette lâcheté dont l'excès ne pouvait être comparé qu'à l'excès des violences du misérable, Julien se détourna avec dégoût, et s'éloigna à son tour.

Cependant, après un assez long temps Carrier se calma et regarda autour de lui, et reconnaissant qu'il était seul, qu'il était libre, il se releva en disant :

— Il faudra qu'ils m'arrachent du sein de la Convention.

Aussitôt il appela :

— Lamberty ! Fouquet !

Personne ne répondit. Il appela d'une voix plus haute, et ce fut encore en vain.

Il quitta le salon, passa dans les autres parties de l'appartement; partout le même silence, la même solitude. Il descendit dans les offices, dans les cuisines; tout était désert; les apprêts du déjeuner étaient sur les fourneaux et avaient été abandonnés sans que le cuisinier se fût occupé d'autre chose que de jeter dans un coin le tablier et le couteau qui ne lui appartenaient pas. Dans la cour, un cheval était attaché à l'anneau de fer qui pendait à la porte de l'écurie; l'étrille et la brosse étaient à côté de lui sur le pavé. Chacun avait quitté cette maison à l'instant où il avait appris la disgrâce de Carrier, comme si elle eût dû tomber et écraser ceux qui y demeureraient une minute de plus. Les terreurs de Carrier le reprirent en se trouvant ainsi seul dans ce vaste hôtel.

A travers la porte qui ouvrait sur la rue, il crut entendre le bruit des murmures du peuple et remonta rapidement pour se cacher dans le plus secret de ses appartements :

c'était le boudoir où il avait laissé Angélique évanouie. Il la retrouva gisante sur le parquet. A sa vue, un éclair de féroce colère reparut dans les yeux de Carrier. Il porta la main à son sabre qui ne le quittait jamais, mais il s'arrêta en murmurant :

— On dirait que je l'ai assassinée...

A cette heure, cet homme, qui envoyait la veille les victimes par milliers à la mort, avait peur d'un crime de plus. Il tourna quelque temps autour de sa maîtresse, et il était tellement troublé, qu'il tira les sonnettes pour appeler à son aide, et se donna de nouveau la certitude de son abandon. Il retomba dans son accablement et se prit à pleurer.

Pendant qu'il était ainsi, la tête cachée sur les coussins d'un siége, Angélique reprit peu à peu connaissance et se souleva doucement ; elle regarda un moment autour d'elle, et voyant Carrier assis à quelques pas, elle tressaillit, et rampant sur les mains elle chercha à gagner la porte du boudoir. Carrier, averti par le bruit qu'elle fit, se redressa tout à coup en s'écriant d'une voix épouvantée :

— Qui est là ?

Angélique, saisie d'une terreur non moins grande, se releva pour s'enfuir plus rapidement ; mais pendant qu'elle faisait ce mouvement, Carrier s'était précipité vers elle et était tombé à ses genoux ; il s'attachait aux plis de sa robe et lui disait d'une voix larmoyante :

— Angélique, Angélique... ne me quitte pas ; par pitié, ne me quitte pas, toi aussi...

La malheureuse le regardait avec des yeux interdits ; elle ne pouvait traduire ces prières que par un de ces retours insensés où l'amour furieux passe des plus féroces menaces aux plus humbles supplications.

— Oh ! lui dit-elle trop heureuse d'avoir échappé au danger qui l'avait menacée, tu ne m'aimes plus !

— Moi... dit Carrier, moi... je t'aime... je t'ai toujours aimée... tu le sais bien... quelquefois, c'est vrai... je suis brusque, emporté... mais tu le sais, toi... tu peux le dire... je ne suis pas méchant...

— Ainsi, lui dit Angélique qui ne revenait pas de sa surprise, tu ne feras pas exécuter ce projet d'incendie ?

— Est-ce que tu as pu croire à ça? dit Carrier; c'était une plaisanterie; je voulais rire; ne parle pas de ça, mes ennemis m'en accuseraient comme si je l'avais fait.

— Tes ennemis, dit Angélique; as-tu quelque chose à craindre, toi, Carrier, le maître de cette ville?...

— Angélique, dit Carrier, Angélique, répéta-t-il avec une angoisse inexprimable, les lâches de la Convention m'ont destitué!

— Toi! fit Angélique.

Et elle murmura tout bas :

— Il y a donc une justice.

— Et toi aussi, dit Carrier, tu me blâmes; toi pour qui j'ai fait verser tant de sang, car cela te plaisait. Tu n'étais contente que lorsque Lamberty et Fouquet venaient te rapporter le compte des victimes de la journée.

— Oh! misérable! fit Angélique avec horreur et mépris, t'ai-je jamais demandé une seule tête?

— M'as-tu demandé une seule grâce? lui dit Carrier en se relevant. C'était pourtant ton métier à toi. Les femmes doivent avoir de la pitié. Dieu les a placées à côté des hommes chargés d'exécuter les terribles décrets de la politique pour adoucir quelquefois la rigueur de leur devoir, pour leur mériter, à côté des malédictions de tous, des voix qui plaideront pour eux le jour où leur parti leur demandera compte de leur dévouement. Mais, toi, tu ne m'as rien dit; tu m'as poussé, tu m'as laissé aller dans ce chemin sanglant. Tu n'as eu ni cœur ni pitié pour personne, tu n'es qu'un monstre!

Ce serait trop horrible chose que de vouloir répéter ici les reproches sanglants que ces deux misérables se jetèrent à la face l'un de l'autre. Après avoir épuisé toutes les injures qu'ils méritaient si bien, la peur les réunit dans le soin de leur sûreté commune.

Toute la journée se passa sans que ni l'un ni l'autre osât quitter l'hôtel; ce ne fut qu'à la nuit qu'Angélique se hasarda à sortir et à aller demander à la commune une voiture et des chevaux pour Carrier.

Ils lui furent immédiatement envoyés avec une escorte, qui le conduisit jusqu'aux portes de Nantes. Mais Angélique n'accompagna pas la voiture.

Avant de quitter l'hôtel de Carrier, elle s'était munie de

tous les bijoux, de tout l'or qu'il lui avait prodigués, et elle disparut sans qu'on sût ce qu'elle était devenue, jusqu'au jour où quelques habitants de Nantes la reconnurent, quelques années après, à la croisée de cette maison isolée où l'a vue l'auteur de cet écrit.

Heureusement pour Carrier, le bruit de sa disgrâce n'avait pas franchi les murs de la ville, et n'avait pénétré dans les campagnes que d'une manière douteuse. Sans cela il n'eût certes pas traversé paisiblement le pays qu'il avait laissé presque désert. Des vengeurs se fussent précipités à sa rencontre, et l'eussent impitoyablement massacré. Il avait si bien prévu le danger, qu'il avait fait demander à la commune un passe-port sous un autre nom que le sien. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Angers, où l'accueil que lui fit le club montagnard de cette ville, lui rendit un peu d'audace.

Cependant Julien était parti de Nantes, immédiatement après Carrier; il s'était refusé à l'ovation que lui offraient les mêmes hommes qui le plus souvent avaient exécuté les ordres du farouche proconsul.

Mais il nous faut dire ce qu'étaient devenus, pendant ces six mois écoulés, Saturnin, madame de Perbruck et Louise de Paradèze.

XV

Sur le boulevard Beaumarchais, au coin de la rue du Pas-de-la-Mule, il y avait en ce temps-là une petite maison basse dans laquelle on entrait par une étroite allée. Au premier de cette maison était située une chambre donnant sur le boulevard par deux croisées : c'était là que demeuraient Louise de Paradèze et madame de Perbruck. Au pied de cette maison, au-dessous de ces croisées, assis sur ses crochets, se tenait constamment un grand et beau

jeune homme, qui faisait le métier de commissionnaire. C'était Saturnin.

Les deux femmes s'occupaient d'ouvrages à l'aiguille et des soins du ménage. Quant à lui, il rapportait chaque soir le prix des courses qu'il avait faites dans la journée, et ces petits bénéfices réunis suffisaient à l'existence de ces trois personnes. Madame de Perbruck et Louise n'avaient qu'un lit. Quand à Saturnin, il couchait dans un petit cabinet attenant à la chambre de sa mère, et qui n'était séparé de celle-ci que par une légère cloison.

Depuis quelque temps le secret de la naissance de Saturnin avait été confié à mademoiselle de Paradèze, et cette révélation n'avait pas été sans influence sur la manière dont elle avait considéré, depuis cette époque, le fils déshérité du marquis de Perbruck.

Depuis longtemps elle avait appris à ne pas douter de son courage et de sa présence d'esprit. La Châtaigneraie lui avait raconté de quel appui Saturnin avait été à la Rouarie, comment il avait secouru Césaire et l'avait sauvé lui-même. A son tour, Saturnin, durant les longues soirées qu'il passait avec Louise, lui avait raconté la part qu'il avait prise aux divers combats de l'armée royaliste. Mademoiselle de Paradèze avait passé sa jeunesse au milieu d'hommes trop braves, pour ne pas comprendre combien il y avait de modestie dans la manière dont Saturnin parlait de lui-même.

Depuis un mois que Julien les avait cachées dans cette maison, Louise avait appris à connaître Saturnin, sous ces rapports intimes qui détruisent quelquefois le charme qui entoure certains hommes qu'on ne voit qu'en public, mais qui, d'autres fois, font naître des sentiments d'estime, de bienveillance et d'affection, qu'on ne les eût pas supposés capables d'inspirer.

Bien souvent Saturnin, alarmé du danger que pouvaient courir madame de Perbruck et Louise, leur avait proposé de s'enfuir et s'était engagé à leur en donner les moyens; il demandait à rester seul à Paris pour pouvoir veiller sur Marguerite, qui avait été enfermée à l'Abbaye. Mais madame de Perbruck ne voulait pas se séparer de son fils, et mademoiselle de Paradèze refusait positivement de quitter la France.

— Ma vie ne m'appartient pas, disait-elle ; je la dois à celle qui s'est dévouée pour moi.

Saturnin avait mille raisons pour prouver à mademoiselle de Paradèze que si Marguerite pouvait être sauvée elle le serait sans son secours, et que si elle était condamnée, Louise se sacrifierait sans la sauver. Mais Louise repoussait ces insinuations avec indignation.

Il était rare que Saturnin sortît le soir, à moins qu'il ne trouvât quelque commission à faire qui le retînt après le jour tombé. Peut-être, eût-il pu améliorer sa position et celle de sa mère, s'il eût voulu accepter la proposition qui lui avait été faite par un marchand du voisinage d'entrer chez lui comme garçon de magasin. Mais Saturnin, qui se mettait volontiers au service de tout passant, ne pouvait se résoudre à accepter une place qui le rapprochait de la domesticité. D'ailleurs, on lui avait demandé s'il savait lire et écrire, et par prudence, il avait nié avoir ces pauvres talents. Une belle écriture pouvait faire trop aisément soupçonner un homme de quelque valeur caché sous les habits d'un commissionnaire. Cependant, un jour il lui arriva une aventure qui lui apprit combien il est difficile, à l'individu le plus obscur, d'échapper longtemps aux souvenirs qu'il a laissés après lui.

Il faut dire aussi que ce n'était plus le garçon léger et aventureux que nos lecteurs ont connu, au commencement de cet ouvrage ; il était le plus souvent triste et ne parlait guère que lorsqu'on l'interrogeait.

Cette préoccupation eût pu s'expliquer par le malheur du temps, mais sa mère ni Louise ne pouvaient croire que ce fût là le sujet de sa tristesse. Car lorsque la conversation tombait sur les affaires du jour, il en parlait en homme résolu, prévoyant et assuré que cette crise qui bouleversait la nation cesserait bientôt par sa violence même. Il prédisait à sa mère et à Louise des jours meilleurs, où elles reprendraient leur rang et leur fortune. Mais, par une étrange retenue, jamais il ne se mêlait aux espérances qu'il leur donnait ; elles s'en apercevaient, mais ni l'une ni l'autre ne semblait oser l'y appeler. Chacune d'elles, en effet, se demandait à part soi quelle place il pourrait y occuper, et ni l'une ni l'autre ne la trouvait ou n'osait le dire.

Saturnin restait donc le plus souvent seul dans sa tristesse. Bien souvent il regrettait de ne pouvoir aller visiter Marguerite ; il eût osé lui parler à elle, mais Julien lui avait expressément défendu de le tenter.

— Ce serait, lui avait-il dit, appeler sur vous les yeux de la police. On s'enquerrait du temps et du lieu où vous avez pu connaître cette infortunée. Ce serait assez pour qu'on vous arrêtât, et probablement avec vous, votre mère et mademoiselle de Paradèze.

Il avait donc fallu que Saturnin gardât le secret qui le rendait si triste.

Un matin qu'il était soucieusement assis au coin de sa rue attendant quelque pratique, une jeune femme élégamment vêtue vint vivement près de lui, et lui remettant une lettre avec une pièce d'argent, lui dit :

— Allez porter cette lettre à son adresse ; dans une heure je viendrai chercher la réponse ici même.

Saturnin monta sur ses crochets, et frappant légèrement au carreau de la chambre du premier, il dit à sa mère et à Louise qui travaillaient près de la fenêtre :

— Je serai ici dans une heure.

Puis il regarda la lettre et tressaillit en lisant l'adresse.

— Pardon... citoyenne, dit-il, je ne peux pas aller porter cette lettre ; ma mère vient de me faire signe qu'elle est malade et qu'elle a besoin de moi.

La dame qui avait remis la lettre à Saturnin, et qui jusque là ne l'avait pas regardé, se met à l'examiner.

— Je suis bien fâché, dit Saturnin, mais choisissez un autre commissionnaire.

La jeune dame ne l'écoutait pas et l'examinait toujours.

— Mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-elle tout à coup, c'est vous, Saturnin.

Celui-ci à son tour regarda mieux celle qui lui avait parlé ainsi et reconnut une assez belle fille nommée la Colette, qui était une danseuse au théâtre d'Audinot. Elle avait vu le beau temps et la jeunesse galante de Saturnin lorsqu'il était le roi des coulisses des théâtres du boulevard.

— Taisez-vous, Colette, lui dit Saturnin.

— Ah ! mon Dieu ! fit celle-ci... c'est donc à ça que vous en êtes réduit, mon pauvre garçon... Ah ! dame, vous alliez un peu vite ; on a beau être le fils de l'intendant d'un grand seigneur... ça ne peut pas aller toujours. Le papa n'était peut-être pas habitué à prendre pour deux... et puis la révolution a dû diablement couper les vivres aux intendants de grande maison.

— Ce n'est pas comme vous l'entendez que la révolution m'a fait du mal... J'ai été emprisonné.

— C'est vrai... c'est vrai, dit la danseuse, je me rappelle à présent... oui, avec...

Elle s'arrêta et reprit :

— Mais comment se fait-il que vous me parliez de votre mère ? On m'a dit dans le temps qu'elle était morte à l'Abbaye, et que vous aviez été relâché précisément à cause de cela.

— C'est un bruit que j'ai fait courir, dit Saturnin, pour la mettre à l'abri d'une nouvelle arrestation, et maintenant que je suis obligé de me cacher et de la cacher aussi, j'espère que vous ne direz à personne que vous m'avez rencontré, et que ma mère existe.

— Moi, trahir des amis ! fit la danseuse, le malheur vous rend injuste, Saturnin ! Autrefois, vous eussiez eu plus de confiance en moi ; mais pour vous prouver que je suis restée votre amie, quoique vous m'ayez traitée bien cavalièrement dans le temps de vôtre grandeur, j'ai des amis qui ont de l'influence, et si vous voulez que je parle pour vous...

— Non, dit vivement Saturnin, je vous remercie, je ne veux de vous ; je n'attends de vous qu'un service, c'est de ne dire à personne que vous m'avez rencontré.

— Tiens, dit tout à coup la danseuse, comme cette jolie fille m'examine de la fenêtre au-dessus : la vieille, c'est votre mère, et la jeune... elle est fièrement jolie ; ce n'est pas votre sœur, je sais que vous n'en avez pas... c'est donc votre...

— Silence, lui dit Saturnin, elle pourrait vous entendre.

— Je suis discrète, je suis discrète, reprit la danseuse ; mais vous ne voulez donc pas porter ma lettre ? Ah ! je comprends, dit-elle en se ravisant, tout à coup, vous savez que

celui à qui elle est adressée est un des plus ardents orateurs du club des Jacobins, qu'il a de l'influence à la commune de Paris, et je comprends que dans votre position vous ne vous souciez pas de vous trouver face à face avec lui.

— Comment, lui dit Saturnin, ce Guillaume Poiré a de l'importance ?

— Est-ce que vous le connaissez, par hasard ?

— Non, repartit brusquement Saturnin, mais j'ai entendu parler de lui par les journaux.

— Par les journaux ?... répéta la danseuse d'un air soupçonneux ; ça me paraît extraordinaire, car on ne le désigne jamais que sous le nom de Cincinnatus, qu'il a pris depuis son démêlé avec un nommé Laligant Morillon.

— Morillon ! reprit Saturnin, où diable connaissez-vous tout ce monde-là ?

— D'où vient que vous ne le connaissez pas ? reprit la Colette. Morillon était toujours fourré dans les coulisses de notre théâtre... Mais au fait, j'y pense, c'est à l'époque où vous étiez en prison. Ah ! ah ! c'était un bon vivant : il a mangé en moins de six mois plus de cent mille francs qu'il avait gagnés à découvrir une certaine conspiration dans le Dauphiné, mais comme ça ne pouvait pas durer, il se mit à la recherche d'une autre dès qu'il fut sans le sou. Il alla du côté de la Bretagne, un drôle de pays, je vous en réponds. Il paraît qu'il a fait là une très-bonne affaire, car il revint à Paris les poches pleines d'argent. Il y en eut, je crois, sept ou huit de guillotinés à cette époque-là. Il nous a raconté tout cela, mais, ma foi, je ne m'en souviens plus beaucoup.

Saturnin écoutait avec une surprise profonde cette fille de théâtre lui racontant d'une voix si indifférente les tristes conséquences d'événements auxquels il avait pris lui-même une si grande part.

Cependant la danseuse continua :

— Il était revenu plus fier que jamais, et les soupers, les parties de plaisirs avaient recommencé de plus belle, lorsqu'il fut arrêté un beau matin, sur la dénonciation de ce Guillaume Poiré, qu'il avait fait arrêter lui-même, et qu'il avait voulu doucement envoyer dans l'autre monde. Il paraît que Morillon, qui s'était vanté d'avoir découvert la conspiration bretonne, n'y avait rien fait du tout, et que c'était

Guillaume Poiré qui lui avait tout livré. Morillon fut mis en jugement, et l'autre fut appelé de Nantes pour venir déposer contre lui. Je ne peux pas vous dire comment cela se passa, toujours est-il que Morillon a été condamné et que Guillaume Poiré est maintenant au pinacle. C'est un ami intime de Saint-Just, et, comme je vous le disais tout à l'heure, si vous avez besoin d'un protecteur, je me charge de lui.

— Je vous remercie, dit Saturnin, que cette rencontre avait cruellement alarmé. Je me trouve bien comme je suis, et pourvu que personne ne vienne me tracasser, je ne demande pas d'autre métier pour gagner ma vie.

— Vous n'y ferez pas de grands bénéfices, répliqua la danseuse, si vous refusez les commissions parce que les opinions de ceux chez qui on vous envoie ne vous plaisent pas.

— Ce n'est pas cela, dit Saturnin avec impatience, qui m'a empêché d'aller chez le citoyen Guillaume Poiré ou Cincinnatus, comme il vous plaît de l'appeler, c'est qu'il se peut que cet homme m'interroge.

— Ah! mais, attendez donc, attendez donc, reprit la danseuse, et comme quelqu'un qui retrouve tout à coup dans sa mémoire des souvenirs oubliés, je commence à comprendre votre affaire; votre père, le vieux Fichet, était intendant du marquis de Perbruck, et le marquis de Perbruck, et son fils, je m'en souviens à présent, étaient de la conspiration bretonne. Le vieux Guillaume m'a raconté cela dix fois, et maintenant je parie que vous êtes fourré là dedans.

— Je vous jure... dit Saturnin.

— Ah! ne jurez pas, ne jurez pas, dit la Colette, vous comprenez bien que ça m'est tout à fait égal; seulement il y a une chose que je peux vous dire, parce que je l'ai bien souvent entendu répéter à Guillaume Poiré.

— Qu'est-ce donc? fit Saturnin, qui ne parlait que parce qu'il ne pouvait se débarrasser de la Colette.

— Dame, je ne sais, mais voici ce que m'a dit Guillaume Poiré :

« J'ai en ma possession un secret que la marquise de Perbruck me paierait de la moitié de sa fortune, si elle savait que je le possède. »

Saturnin, qui avait fait un mouvement pour s'éloigner, s'arrêta tout à coup.

— C'est étrange, dit-il, en jetant un regard sur la fenêtre, Guillaume a dit cela.

— Bien, fit la Colette avec impatience, voilà une demi-heure que je cause avec vous, et ma lettre n'est pas portée; et cependant il y a peut-être un grand danger qui le menace. Au revoir, mon garçon, soyez tranquille, je ne dirai rien à personne; et si vous avez besoin de moi, je demeure toujours où vous êtes venu souper quelquefois. Oh! ce n'est pas parce que vous avez une veste et un pantalon de velours, que j'oublie que nous avons été bons amis; seulement, quand vous viendrez, venez le soir; c'est l'heure du club. Alors je suis seule toutes les fois que je ne joue pas.

La danseuse s'éloigna laissant Saturnin fort alarmé d'avoir été ainsi découvert, et non moins intrigué du prétendu secret que déclarait posséder Guillaume Poiré, et qui intéressait si puissamment la marquise de Perbruck.

Cependant celle-ci, de même que Louise, avait été très-étonnée de cette longue conversation, et madame de Perbruck fit signe à son fils de monter près d'elle.

Saturnin n'hésita pas à leur faire part de tout ce qu'il venait d'apprendre. Il leur annonça qu'il comptait déménager immédiatement, et aller se cacher dans quelque quartier où il serait moins exposé à rencontrer des gens qui pussent le reconnaitre.

Ils délibéraient tous trois sur le parti qu'ils avaient à prendre, lorsque Julien entra soudainement. Son front rayonnait, et sa respiration était haletante et entrecoupée, tant il avait mis d'empressement à accourir.

— Louise, Louise, dit-il vitement en entrant, je vous ai promis que j'accomplirai pour vous l'œuvre que vous avez vainement tentée, cette promesse, je l'ai tenue. Voici, dit-il, en montrant une lettre qu'il tenait entre ses mains, voici la destitution de Carrier. Je pars dans une heure; je vais la lui porter moi-même. Dans quelques jours, je serai de retour. Vous voyez, Louise, j'ai tenu ma parole; n'oubliez pas la vôtre, n'oubliez pas que vous m'avez dit que je serais content de vous.

Mademoiselle de Paradèze baissa les yeux avec confusion, et Saturnin, malgré la noblesse de ses sentiments, ne put complétement réprimer un mouvement de colère contre celui

à qui il devait la vie. Cependant il fit taire cette révolte de son cœur et dit à Julien :

— Je dois vous apprendre qu'au moment où vous êtes arrivé nous étions en train de délibérer sur la nécessité où nous nous trouvons de changer de logement.

— Oui, dit Louise ; et comme, d'après ce que vient de nous apprendre M. Saturnin, il serait peut-être dangereux pour nous de laisser ici l'adresse de la maison dans laquelle nous iront chercher une retraite plus assurée, peut-être ne nous auriez-vous pas trouvés à votre retour, peut-être auriez-vous pu penser que j'aurais voulu échapper par la fuite à la reconnaissance que je vous ai promise.

— Non, Louise, non, dit Julien, je n'aurais pas supposé cela, mais j'aurais pu craindre que quelque malheur ne vous eût frappée en mon absence, et c'est dans cette prévision que je vous ai apporté le certificat de civisme que voici. D'ailleurs, quel est celui dont vous craignez la persécution ?

— C'est un Nantais qui s'appelle Guillaume Poiré, dit Saturnin. Il est du club des Jacobins et fort ami de Marat.

— On s'est amusé à vous faire peur d'une ombre, repartit Julien : je ne connais pas cet homme.

— Il porte aussi m'a-t-on dit, le nom de Cincinnatus.

— Ah ! dit Julien avec éclat, Cincinnatus ! En effet, je le connais : c'est le correspondant de Carrier ; cependant, ne vous alarmez pas à son sujet, et si par hasard il se permettait de vous tourmenter, contentez-vous seulement de lui apprendre que Carrier est destitué, et que tous ceux qui ont été ses agents auront à rendre compte de leur conduite au comité de salut public. D'ailleurs, le papier que je viens de vous remettre vous servira de sauvegarde jusqu'à mon retour. Adieu, et à bientôt, car il faut que je parte. Il faut que Carrier soit renversé avant qu'il soupçonne que son crédit est ébranlé.

Julien partit et laissa chacun des trois personnages de cette scène livré à des réflexions particulières.

Madame de Perbruck se demandait quel pouvait être le secret qui l'intéressait si gravement, et dont Guillaume Poiré était le maître. Quant à Louise, penchée sur son ouvrage, elle laissait couler silencieusement les larmes qui lui ve-

naient aux yeux. Saturnin, au lieu de redescendre à sa place accoutumée, semblait oublier qu'il avait, comme de coutume, à gagner le pain de la journée; il était resté assis à la place où il se trouvait : la nouvelle que venait de leur apporter Julien, et que six mois avant cette époque ils considéraient comme un rêve impossible, les avait laissés dans la plus profonde tristesse. Louise fut la première qui parut sortir de cette accablement; elle était accoutumée à voir Saturnin se renfermer dans un silence soucieux; mais ce jour-là il paraissait tout à fait désespéré; elle le contempla longtemps sans qu'il s'en aperçût, et voyant aussi des larmes venir aux yeux de Saturnin, elle murmura doucement :

— Ah ! c'en est trop!

Ces paroles échappées à Louise tirèrent Saturnin de sa triste méditation ; il se leva brusquement et s'apprêta à sortir.

— Où vas-tu ? lui dit vivement sa mère.

— Faire quelques commissions... si j'en trouve.

— Mais ne t'inquiètes-tu pas du secret que dit posséder ce misérable ?

— Ah ! pardon, ma mère, dit Fichet, j'oubliais qu'il vous intéresse.

— Moi ! dit madame de Perbruck. Oh ! si ce n'est que moi, peu importe. J'avais rêvé que cela pouvait peut-être t'intéresser aussi, toi.

— Moi, ma mère, moi, dit Saturnin, à quoi bon, que puis-je attendre ? Que puis-je espérer de la vie ? Si ce secret vous est aussi indifférent qu'à moi, je ne risquerai pas de troubler la sécurité dont nous jouissons pour chercher à l'obtenir de cet homme. Du reste, ajouta-t-il, réfléchissez, voyez ce que vous voulez faire et je serai tout prêt.

Après avoir ainsi parlé, Saturnin sortit et laissa sa mère avec Louise. Celle-ci ne parut pas avoir entendu et reprit son travail. Madame de Perbruck s'approcha d'elle.

XVI

— Louise, lui dit-elle, j'ai un service à vous demander.

— Un service, madame, dit Louise avec un doux reproche dans la voix, c'est là un mot que vous n'auriez pas dû prononcer entre nous. Que voulez-vous que je fasse? Dites-le-moi; n'êtes-vous pas sûre d'avance que tout ce que je puis faire vous appartient?

— Merci, Louise, lui dit la marquise. Je connais la noblesse de vos sentiments, mais ce que j'ai à vous demander est bien délicat; il y a des choses auxquelles il semble qu'il n'est pas possible de mêler une jeune fille. Mais le malheur a de rudes nécessités; il ne laisse pas le choix des amis à qui l'on peut s'adresser.

— Et puis, dit Louise tristement, il donne aux plus jeunes une expérience qui leur permet de tout comprendre.

— Eh bien! mon enfant, reprit madame de Perbruck, vous avez dû remarquer la tristesse de Saturnin.

— Sa tristesse... repartit Louise, qui ne put cacher son émotion; oui, sans doute. Il est triste, comme nous le sommes; l'époque funeste où nous vivons, la misère qui est notre partage, expliquent suffisamment cette tristesse.

— Non, mon enfant, elle a une autre cause. Ce n'est pas l'horreur de ces temps funestes, ce n'est pas notre pauvreté actuelle qui peuvent abattre un cœur aussi énergique que celui de Saturnin; ce n'est pas un malheur pareil qui fait dire à un homme ce qu'il vient de nous dire à l'instant même; ce n'est pas cela qui le réduit à ne plus rien entendre, à ne plus rien espérer de la vie; elle offre toujours à qui le veut les chances d'un meilleur avenir, à moins qu'il ne s'élève entre lui et cet avenir un de ces obstacles que nulle puissance humaine ne peut renverser.

— Vous avez peut-être raison, dit Louise en baissant les yeux, mais le cœur se console, croyez-moi, d'une espérance perdue. Hélas! qui d'entre nous n'a vu mourir quelqu'un de ceux en qui il avait mis son bonheur? Cependant nous vivons et nous parlons avec plus de calme d'un malheur qui, dans le principe, nous semblait inconsolable.

— C'est que de pareils malheurs se peuvent réparer; un amour perdu se remplace. Mais, ajouta la marquise en hésitant, quand rien ne peut nous arracher à la fatale position où le hasard nous a jetés, on se désespère.

— Que voulez-vous dire, madame? dit vivement Louise, qui s'était apparemment trompée sur le but des questions de la marquise, et qui la regarda avec stupéfaction.

— Il y a à peine deux mois, dit madame de Perbruck, que Saturnin se croyait le fils de gens d'une naissance obscure mais honorable; le nom qu'il avait porté jusque-là n'avait pas d'illustration, mais il était considéré pour la probité et l'honneur de ceux qui le lui avaient donné. Ce nom, Saturnin le croyait le sien, et vous devez vous rappeler avec quelle fierté il en revendiquait l'intacte pureté dans la rencontre qu'il eut à la Rouarie avec le comte de Perbruck; ce nom obscur, il pouvait espérer le rendre célèbre, et vous connaissez trop bien Saturnin pour ne pas être assurée qu'il l'eût fait dans quelque parti qu'il eût voulu combattre. Eh bien! ce nom, je lui ai appris qu'il n'était pas le sien, qu'il ne le devait qu'à la pitié de deux serviteurs dévoués, et à la place de ce nom que je lui ai ravi, je n'en ai pas d'autre à lui donner.

Louise paraissait soulagée d'une horrible inquiétude depuis que madame de Perbruck s'était plus clairement expliquée sur le motif qu'elle attribuait à la tristesse de Saturnin. Peut-être au fond de son âme avait-elle supposé une autre cause à cette mélancolie; mais sans être persuadée que madame de Perbruck eût deviné juste, Louise fut contente de n'avoir pas à s'expliquer sur ce qu'elle pensait des sentiments qui agitaient Saturnin.

— Vous avez peut être raison, dit-elle à la marquise; mais Saturnin est un homme d'un esprit trop élevé pour ne pas se mettre au-dessus d'un préjugé injuste, qui fait un crime de ce qui n'est qu'un malheur.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, Louise, dit la marquise ; considérez-vous comme un préjugé la noble fierté qui vous empêcherait de donner votre main à un homme sans nom?

Louise rougit et la marquise continua.

— Le respect de sa noblesse est une vertu qu'on avait trop oubliée en France, et nous voyons aujourd'hui les funestes résultats de cet oubli. Eh bien, ce sentiment que nous éprouvons, les gens de classe secondaire l'éprouvent aussi, la légitimité de leur naissance, c'est leur noblesse à eux... D'ailleurs la position de Saturnin est tout à fait extraordinaire.

— Mais, reprit Louise, ce nom de Fichet qu'il ne veut plus qu'on lui donne, ne peut-il pas le garder ? personne ne le lui contestera.

— Il suffit qu'il sache qu'il ne lui appartient pas pour qu'il se refuse à l'accepter.

— Que voulez-vous donc que je lui dise ? reprit mademoiselle de Paradèze ; quelle consolation peut-on offrir à un malheur pareil ?

— Je veux que vous sachiez d'abord de lui ce qu'il n'oserait jamais m'avouer ; une fois sûre de la vérité, je ferai ce que j'ai résolu.

— Et que prétendez-vous donc faire ?

— Vous me désapprouveriez peut-être, Louise, et ce serait inutile : je sais d'avance les raisons que vous me donneriez : elles sont justes, honorables, mais j'en suis là que je les écarte de mon esprit lorsqu'elles se présentent à moi d'elles-mêmes. Interrogez Saturnin, je vous en prie, donnez-moi la certitude de ce que je soupçonne, et j'accomplirai alors le sacrifice que je dois à mon malheureux fils.

— Je ferai ce que vous voudrez, madame, repartit Louise.

Mademoiselle de Paradèze était plus embarrassée qu'elle ne voulait le paraître de la mission qui lui avait été confiée. Quoiqu'elle trouvât juste que Saturnin souffrît de la position où il était, quelque chose lui disait que ce n'était pas là le principal motif de son découragement. Cependant elle se décida à en finir et se promit de choisir la première occasion qui se présenterait d'interroger Saturnin.

Cela était difficile dans les habitudes de la vie usuelle.

Une seule pièce les recevait tous les trois. Madame de Perbruck se chargea de trouver un prétexte pour laisser Saturnin seul avec Louise dès le soir même. Mais leur inquiétude fut grande lorsque la nuit étant venue Saturnin ne parut point ; la plus grande partie de la soirée se passa à l'attendre, et il était près de minuit lorsque Saturnin rentra. On s'informa à lui du motif qui l'avait retenu si longtemps hors de la maison.

— Une course fort longue, dit-il, un fardeau pénible à porter.

Quand Saturnin donnait un pareil prétexte à son absence, il en apportait toujours la justification. C'était le salaire de ce travail qu'il remettait immédiatement à sa mère. Ce soir-là il ne rapportait rien. Un regard significatif de madame de Perbruck avertit Louise de la nécessité d'une prompte explication. Mais l'heure était trop avancée pour que madame de Perbruck pût se retirer, et il fallut remettre l'explication au lendemain.

Ce jour-là Saturnin sortit avant que personne fût levé. Un mot laissé sur la table du cabinet où il couchait apprit à sa mère qu'il ne rentrerait pas de la journée et qu'il était presque inutile de l'attendre le soir. Il disait avoir trouvé une occupation extraordinaire et qui lui rapporterait d'assez bons profits pour dispenser madame de Perbruck du travail incessant auquel elle était forcée de se livrer. Le soir vint, la nuit se passa. Saturnin ne revint pas ; trois jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, le quatrième jour il arriva à l'heure du souper ; il était pâle et paraissait épuisé de fatigue.

Sa mère lui adressa quelques reproches sur son absence et sur les travaux excessifs auxquels il s'était livré.

— Qu'importe, ma mère, dit-il, pourvu que je puisse amasser d'ici à quelques jours de quoi vous mettre à l'abri de cette pauvreté qui n'est pas faite pour vous ?

— Est-ce que je m'en suis jamais plainte, Saturnin ?

— Non, reprit-il amèrement, mais elle m'est insupportable, elle m'humilie. Tenez, ajouta-t-il, voici déjà cinq cents francs que j'ai gagnés en ces trois jours ; cela vaut bien la peine de se fatiguer un peu.

Il y avait dans la façon dont répondait Saturnin une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

Madame de Perbruck se tut, mais à peine le souper fut-il fini qu'elle sortit pour aller porter un ouvrage de broderie au magasin pour lequel elles travaillaient elle et Louise. Saturnin voulut l'accompagner, elle s'y opposa formellement. Saturnin se prépara à sortir dès qu'elle se fut éloignée; il était plus sombre, plus soucieux que jamais.

— J'ai à vous parler, Saturnin, lui dit mademoiselle de Paradèze; ne voulez-vous pas rester?

— Vous avez à me parler, mademoiselle, et pourquoi? dit Saturnin avec une émotion étrange.

— Oui, dit Louise, j'ai à vous parler de la part de votre mère.

— Ah! dit Saturnin avec abattement, de la part de ma mère; c'est bien, je vous écoute.

Il s'assit comme un enfant obstiné et obéissant à la fois, qui sent au fond de son âme l'inutilité de ce qu'on va lui dire. Louise reprit alors d'une voix douce et calme :

— Votre mère a remarqué votre tristesse, votre amour de la solitude; elle s'en alarme et désire en savoir la cause.

— Si elle me l'avait demandée, peut-être la lui aurais-je dite.

— Elle a pu craindre, reprit Louise, d'aborder un pareil sujet; elle s'imagine que la position dans laquelle vous êtes...

— La pauvreté, dit Saturnin avec dédain, je la garderai comme un manteau tant qu'elle sera nécessaire pour nous cacher; le jour où elle me fatiguera, ou bien le jour où elle paraîtra trop lourde à porter à ma mère, je la chasserai vite. La misère n'est le partage que de la paresse ou de l'incapacité absolue; je ne la redoute pas.

— Vous m'avez mal comprise, Saturnin : en vous parlant de votre position, je n'ai pas entendu vous dire que vous étiez fatigué de la vie misérable que vous menez; je vous estime trop et votre mère pense trop bien de vous pour avoir eu cette pensée; j'entends, ou plutôt elle entend par votre position, le malheur qui fait... pardonnez-moi, mais je ne voudrais pas vous blesser.. le malheur par lequel vous

vous trouvez ne plus vouloir porter un nom que vous avez cru le vôtre, sans pouvoir prendre celui qui vous appartient. C'est de cette position que madame de Perbruck veut parler.

— Elle est donc bien humiliante, dit Saturnin avec étonnement, que ma mère suppose qu'elle est la cause de ma tristesse ?

— A Dieu ne plaise ! dit Louise, que je veuille vous dire rien de désobligeant ; mais votre mère a pu croire que vous en étiez blessé.

— Je n'y avais pas pensé, dit amèrement Saturnin, et vous venez de m'apprendre que c'est un chagrin de plus à ajouter à ceux que j'éprouve.

Louise garda le silence ; elle avait le cœur oppressé. La question qui devait naturellement suivre la réponse de Saturnin devait être pour lui demander quels étaient ces chagrins dont il parlait ; elle ne l'osa pas et reprit d'une voix altérée :

— Ainsi, je puis dire à votre mère que, jusqu'à ce jour du moins, vous n'avez pas souffert de la douleur qu'elle vous supposait ?

— Non, dit fièrement Saturnin, et peut-être un jour viendra-t-il où je puiserai quelque consolation dans cette idée, que je n'appartiens à personne.

— Que voulez-vous dire ? fit mademoiselle de Paradèze surprise.

— Que vous importe ? reprit tristement Saturnin ; seulement, je vous dois quelques explications, que je vous prie de redire à ma mère, ou que je lui donnerai moi-même si vous répugnez à me rendre ce service.

— Pourquoi doutez-vous de moi ?

— Je ne doute pas de vous, mademoiselle, mais je vous expose à entendre des choses qui vous seront peut-être difficiles à entendre.

— Je suppose que vous ne m'en direz pas, que ne puisse écouter une jeune fille de la part d'un jeune homme.

— Ce n'est pas cela ; mais peut-être déplairont-elles à mademoiselle de Paradèze, à l'héritière d'une noble famille.

— Vous oubliez où je suis, dit Louise; d'ailleurs, j'ai promis à votre mère une réponse.

— Eh bien! dit Saturnin d'un ton ferme, dites-lui donc que ma position ne m'a jamais préoccupé. J'ai aimé la bonne et sainte femme qui m'a élevé, pour sa vertu, son honneur, la tendresse dont elle a protégé mon enfance. J'aime et je respecte ma véritable mère pour sa vertu aussi et pour ce qu'elle a souffert; mais il m'importe peu, dans le fond de mon cœur, de m'appeler Fichet ou de me nommer Perbruck. Chacun, à mon sens, ne vaut que par lui-même. Le nom que le hasard m'a refusé m'eût peut-être rendu fier et vain si j'avais été élevé avec cette idée que la noblesse du sang est un mérite, mais je ne pense pas ainsi; et d'ailleurs, à supposer que j'eusse hérité du nom qui m'appartient, vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas de la gloire que j'avais à y ajouter, mais de la honte qu'il eût fallu en effacer. Si telle eût été ma tâche en ce monde, je l'eusse acceptée sans murmure : le dernier crime de mon père m'en a dispensé. J'accepte donc ma position telle qu'elle est. Que je m'appelle Perbruck, Fichet ou simplement Saturnin, il importe peu, car l'enfant perdu, sans nom, sans fortune, sans appui, s'est senti un moment assez d'énergie pour se faire un nom, une fortune et devenir l'appui des autres.

— Eh! dit Louise émue et tremblante, cette énergie l'avez-vous donc perdue?

— Non, mademoiselle, mais je n'ai plus besoin de tout cela.

— Et pourquoi? dit Louise dont la poitrine haletante avait peine à contenir l'émotion qu'elle éprouvait.

— C'est que toute ambition a un but, mademoiselle, tout effort appelle une récompense.

— La gloire, la considération, ne sont-elles pas d'assez hautes récompenses?

— Non, elles sont le terme du succès, mais elles n'en sont pas la couronne, du moins pour moi, tel que je suis aujourd'hui.

Louise le regarda, elle ne le comprenait plus.

— Tel que vous êtes aujourd'hui, avez-vous dit?

— Un jour viendra peut-être, reprit Saturnin amèrement,

où devenu égoïste comme la plupart des hommes, ou méchant comme beaucoup d'entre eux, je retrouverai en moi ce désir de parvenir, pour ma satisfaction personnelle seule, ou peut-être aussi pour en faire aux autres un sujet d'envie, mais je n'en suis pas encore là. J'avais rêvé, voyez ma folie, qu'un jour je pourrais dire à quelqu'un : Nous nous sommes rencontrés tous deux pauvres, proscrits, persécutés. Cependant dans ce malheur même une large distance nous séparait : j'étais un malheureux sans nom, vous étiez l'héritière tombée d'une illustre famille. Alors je me suis dit : Je commencerai par elle ; moi, malheureux, je la replacerai au rang qui lui appartient, et une fois qu'elle sera là, bien plus loin encore de moi qu'elle n'était avant, je ne lui dirai qu'un mot : Attendez ! Et alors cette distance qui nous sépare je l'aurais comblée en quelques années par la renommée, par la fortune, par le rang que j'aurais acquis, et je serais venu lui demander ce qui est la véritable récompense de toute ambition..., une affection qui vous tend la main et qui vous dit merci !

Louise se détourna, de grosses larmes coulaient de ses yeux, sa main tremblait. Saturnin attendit. Mais Louise ne répondit pas. Il se leva doucement et lui dit :

— Cet espoir, je ne l'ai eu que quelques jours ; j'ai vu bien vite qu'il m'était défendu. Je l'ai chassé de mon cœur ; pardonnez-moi de vous l'avoir dit. D'ailleurs, ajouta-t-il avec amertume, vous ne devez pas savoir à qui il s'adresse.

Aussitôt il quitta sa chambre et rentra dans le petit cabinet où il devait passer la nuit ; un moment après madame de Perbruck rentra à son tour et trouva Louise tout en larmes.

— Qu'y a-t-il, Louise, qu'y a-t-il ?

— Ah ! s'écria Louise en se jetant dans ses bras, je savais bien ce qu'il avait... il m'aime.

— Vous, Louise ? et cet amour vous offense peut-être ?

— Pourquoi m'offenserait-il ?

— Sa position misérable...

— Oh ! madame, dit Louise, qu'importe sa position ! Ce n'est pas cela qui m'a forcée à paraître ne pas le comprendre, à le renvoyer désespéré.

— Quoi ! vous n'avez pas eu un mot de consolation pour lui ?

— Et que pouvais-je lui dire ?

—Ah ! vous le haïssez donc bien ?

— Mon Dieu ! s'écria Louise, c'est donc ainsi que l'on traduit mon désespoir !

— Votre désespoir ! dit la marquise. Comment se fait-il que cet amour puisse vous causer tant de douleur ?

— C'est que je l'aime aussi, moi ! s'écria Louise en fondant en larmes.

— Tu l'aimes et tu le désespères !

— Est-ce que je suis libre, moi ? reprit Louise.

— Tu es orpheline, et ta volonté suffit pour que tu puisses disposer de ta main.

— Oubliez-vous ce que j'ai promis à Julien ?

— Julien, reprit madame de Perbruck ; mais ne pouvons-nous nous soustraire tous à la puissance de cet homme ?

— Et laisser périr la malheureuse qui s'est dévouée à ma place ! Non... non... Les tortures que cette malheureuse a déjà souffertes pour moi crient assez haut dans mon cœur. Je ne veux pas que son sang versé vienne me poursuivre au milieu du bonheur que j'aurais acheté à ce prix. Saturnin le refuserait, madame ; il me mépriserait de le lui offrir ainsi, je le mépriserais de l'accepter.

— Ainsi donc, reprit madame de Perbruck avec accablement, vous deviendrez l'épouse de ce Julien ?

Louise tressaillit ; puis après un moment de silence, elle répondit d'un ton sombre :

— Je ne sais pas, mais je ne mentirai pas à cet homme à qui nous devons tous la vie, de qui nous l'avons tous acceptée.

Le lendemain Saturnin sortit de très-bonne heure, rentra au milieu de la journée ; il était gai, fier, rayonnant. Louise le regarda avec étonnement et tristesse.

— Ma mère, et vous, mademoiselle, il faut que je vous raconte ce que j'ai fait ces jours derniers, car enfin je vous dois compte de ma conduite.

Louise regarda madame de Perbruck. Si, depuis la confidence qu'elle avait faite à la mère de Saturnin, celle-ci eût vu son fils, Louise eût pu croire qu'elle lui avait dit son

amour; mais madame de Perbruck était tout aussi étonnée que Louise du changement survenu dans l'humeur de Saturnin.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? reprit-il doucement. Croyez-vous que si j'ai le cœur joyeux, c'est parce qu'il m'est arrivé quelque chose qui m'est personnellement bon? non, c'est que je puis le partager avec vous, ma mère, avec vous, Louise.

— Avec moi?

— Oui, avec vous, reprit gravement Saturnin. Vous affirmer que c'est une certitude, je ne le puis; mais c'est une espérance, et je veux que vous la partagiez.

— Vous ne doutez pas, dit Louise, de la part que je prendrai à tout ce qui peut vous arriver d'heureux?

— Vous y avez votre part, vous aussi. Tenez, ajouta-t-il avec effusion, je ne sais si vous me comprendrez; mais moi, j'estime que c'est un grand bonheur que de se débarrasser, avec honneur cependant, de certaines obligations... difficiles à tenir. Quand on a de l'honneur, ajouta Saturnin dont la voix tremblait, on se sacrifie à ses promesses, et l'on a raison; mais s'il arrive que le hasard ou un ami vous en délivre.....

— Juste ciel! s'écria Louise, vous auriez...?

— J'ai... j'ai... dit Saturnin; permettez que je vous raconte ce que j'ai fait.

— Oh! ma mère, dit tout bas Louise à madame de Perbruck, il nous a entendues.

— Ecoutons-le, écoutez-le, dit madame de Perbruck.

XVII

Elles se placèrent devant Saturnin, qui les regardait avec bonheur.

Louise avait les yeux baissés, mais une joie secrète, une curieuse espérance, animaient ses traits.

— Je vous ai raconté, leur dit Saturnin, ma rencontre avec la Colette, cette danseuse du théâtre Audinot : c'est une bonne fille incapable de nous trahir par méchanceté, mais assez bavarde pour ne pas garder longtemps notre secret. J'ai voulu savoir ce qui en était, et je suis allé chez elle le jour même de notre rencontre. Je la demande : on dit qu'elle ne peut pas me recevoir ; je lui fais dire que c'est le commissionnaire à qui elle a remis une lettre le matin même, qui veut lui parler ; aussitôt on me fait entrer. J'avais bien fait d'aller la voir, car la première parole que j'entendis en entrant fut celle-ci, qu'elle adressait à un monsieur assis au coin de sa cheminée :

« — Précisément le voilà.

» — Ah ! ah ! dit celui-ci, c'est là M. Saturnin Fichet ? Très-bien, tres-bien ! »

Imaginez-vous un homme de trente ans tout au plus, mais pâle, maigre, flétri, courbé et presque chauve ; le désordre, je dirai presque la saleté de ses vêtements l'eût fait prendre pour quelque libertin de bas étage, si l'activité, l'intelligence de son regard et je ne sais quoi de hardi et d'impérieux dans son visage, ne l'eût révélé à l'instant comme un homme supérieur. Il se tourna vers moi et me dit brusquement :

— Etes-vous adroit ? êtes-vous discret ? et voulez-vous gagner beaucoup d'argent ?

Je répondis à ces questions en lui disant que je pouvais garantir ma discrétion, et que j'essayerais de lui prouver mon adresse, si toutefois il voulait l'employer à des choses honorables. Il se prit à rire, et repartit aussitôt :

— Je ne vous demande pas si vous êtes adroit comme le Scapin de Molière ou le Figaro de Beaumarchais ; je vous demande si vous êtes adroit de votre personne, capable de diriger un fourneau, de manier une chaudière, un alambic ou une cornue, etc., etc., etc.

— Je sais me servir de mes mains, lui dis-je, mais je dois vous déclarer ma parfaite ignorance des secrets de la chimie ; car je suppose, aux mots dont vous vous êtes servi, que vous comptez me faire travailler à des opérations chimiques.

— C'est précisément cela, dit-il; et ce qu'il me faut surtout, c'est que vous n'y compreniez rien.

— Cette fois, je puis vous répondre de moi.

— Eh bien ! mon garçon, me dit-il, voici l'affaire. La république française trouve des soldats tant qu'elle veut, on lui fabrique volontiers tous les fusils dont elle a besoin, mais elle est fort en peine d'équiper ses soldats ; il lui faut du cuir pour les fourniments, pour les souliers, pour les selles, pour les harnais, et il n'y en a plus en France ; on n'en fait pas en quarante-huit heures, car, d'après les procédés actuels, il faut près de deux ans pour rendre une peau de cheval ou de bœuf susceptible d'être employée. Ces procédés incomplets, moi, j'ai la prétention de les remplacer par un moyen qui ne durera pas plus de huit jours. Avec cela, je compte gagner des millions. Mais, avant d'y arriver, il faut que j'expérimente. Voilà quatre jours que je travaille sans pouvoir réussir à rien ; je suis seul, et quand mes expériences vont bien d'un côté, je ne puis les surveiller d'un autre. J'ai voulu me faire aider par un apprenti chimiste ; celui-là comprenait trop : mon secret eût été en sa possession au bout de huit jours, et je n'ai envie de le partager avec personne. J'ai pris alors un manouvrier ; celui-là ne comprenait pas du tout : il a failli me faire sauter avec le laboratoire. J'allais chercher quelqu'un, lorsque Colette m'a par hasard parlé de vous. Vous êtes arrivé, vous me convenez, cela vous va-t-il ?

Cette façon brusque de me parler ne me blessa nullement ; on voyait qu'elle était dans les habitudes de cet homme indépendamment de la personne à qui il s'adressait. D'ailleurs, rien n'était plus vraisemblable ni plus raisonnable que ce qu'il me disait. J'acceptai ses offres.

— Entendons-nous, me dit-il. D'après ce que m'a dit la Colette, vous êtes un homme, malgré votre ignorance, à deviner parfaitement la combinaison chimique que je prétends faire réussir ; mais, d'un autre côté, vous êtes dans une position à être discret : pour des raisons que je ne sais pas et que je ne veux pas savoir, vous êtes obligé de vous cacher ; c'est-à-dire que si on vous découvrait, vous courriez grand risque de payer de votre tête, comme tant d'autres, le malheur d'avoir déplu peut-être à quelque savetier de votre quartier

ou d'avoir eu des amis ou des protecteurs dans le parti royaliste. Or, mon garçon, soyez discret, et je fais votre fortune, je vous fais obtenir votre grâce et celle de ceux à qui vous vous intéressez : avisez-vous de parler, et je vous fais couper le cou. Vous m'avez compris; cela vous va-t-il comme cela ?

— J'étais bien triste, reprit Saturnin, le jour que cette singulière proposition me fut faite ; je l'acceptai sans y voir autre chose que l'espérance d'adoucir notre position, et de pouvoir peut-être venir en aide à Marguerite. Ces quelques jours d'absence que j'ai passés loin de vous ont été employés par moi à aider cet homme dans ses recherches; mais, le dirai-je ? son esprit entreprenant, son originalité, l'indifférence presque cynique avec laquelle il parle de tous les partis, même de celui qu'il sert, m'ont fait supposer qu'il n'y avait pas de danger à confier à cet homme quelque chose de notre position.

— Je vous sortirai de là, me dit-il, je vous sortirai de là ; vous en savez plus long que vous ne me le montrez, mais je me fie à vous par deux raisons puissantes. La première, c'est que vous n'avez aucun intérêt à me trahir : la seconde, c'est que, y trouveriez-vous quelque intérêt, vous n'êtes pas en état d'y penser.

— Pourquoi cela ? lui demandai-je.

— Parce que vous êtes amoureux, me répondit-il brusquement.

— Il t'a dit cela ! dit madame de Perbruck avec surprise pendant que mademoiselle de Paradèze baissait les yeux.

— Oui, ma mère, reprit Saturnin, et cependant, je vous le jure, je ne lui avais fait aucune confidence qui pût l'autoriser à me parler ainsi ; mais si vous saviez, ajouta Saturnin en souriant et en hésitant, combien cet homme est bizarre, vous ne vous étonneriez pas de cette parole. Comme moi-même je lui en témoignais ma surprise, il a ajouté :

— Quand on est jeune, vigoureux, intelligent et beau garçon, on n'a pas une mine de pendu comme la vôtre, même quand on court le risque d'avoir le cou coupé; et si on est triste, c'est qu'on est amoureux.

— Et il avait deviné juste, n'est-ce pas Saturnin ? dit madame de Perbruck.

— Oh ! ma mère, s'écria celui-ci, ne m'interrogez pas, c'est mon secret; que ceux qui l'ont deviné le gardent comme je veux garder, moi, celui que j'ai pu apprendre. Il y a des choses qui ne doivent se dire que le jour où elles peuvent s'avouer sans crainte pour le cœur qui les dit, comme pour le cœur qui les entend.

Louise tendit la main à Saturnin, et lui dit d'une voix douce :

— Continuez.

— Eh bien, reprit Saturnin, hier soir, par un bonheur dont je ne puis me rendre compte, j'ai deviné quel était l'obstacle qui avait déjà fait manquer vingt fois nos expériences au moment du succès; je l'ai signalé à celui que j'aidais dans ses recherches, et alors il m'a sauté au cou en me disant :

— Demande-moi tout ce que tu voudras et je te le donnerai.

Je savais quelle était votre pénurie. Je ne pensais alors qu'à cela, je lui ai demandé de l'argent. Il m'en a donné beaucoup plus que je ne l'espérais, beaucoup moins qu'il ne m'en doit, m'a-t-il dit, car il ne parlait pas moins que de m'associer à ses opérations. Hier soir, cette fortune inespérée, cet avenir qui s'ouvrait devant moi, m'attrista plus que je ne puis vous le dire. Quand le cœur souffre d'une douleur sincère, les faveurs de la richesse le blessent comme une cruelle raillerie. Que vous dirai-je ? c'est à peine si j'acceptai une faible partie des propositions qu'il me fit dans le premier transport de sa joie. Mais ce matin, ce n'était plus de même; je voulais être riche, je voulais être puissant; je voulais surtout qu'une seule personne ne payât pas la rançon de reconnaissance que nous devons à celui qui nous a sauvés.

— Eh bien ? dit Louise avec anxiété.

— Durant les longues journées, les longues nuits que nous avons passées avec cet homme, reprit Saturnin, vous devez penser que notre conversation a dû aborder bien des sujets divers. Il m'a vingt fois parlé de Robespierre, dont il

est très-connu, et qui s'intéresse vivement au succès de ses expériences.

Il m'a même parlé de presque tous les hommes célèbres et influents de notre époque, avec lesquels il est lié ; je l'interrogeai moi-même à leur sujet, afin de pouvoir mêler dans mes questions un nom qui nous intéresse tous. Un jour qu'il me parlait de Robespierre, je lui demandai quel était ce Julien, en qui son patron avait une si grande confiance.

— C'est un enfant, me répondit Leguin : c'est le nom de cet homme ; tête exaltée, qui, sous les empereurs romains, eût fait un martyr ; qui, s'il était né M. le marquis de Saint-Julien, serait probablement, à l'heure qu'il est, à la tête de quelque bande vendéenne, mais qui, né dans le peuple, rêve la liberté comme une déesse sanglante parce qu'il ne l'a pas vue autrement ; ça lui passera.

— Vous le croyez donc capable de générosité ?

— Qu'entendez-vous par là ? me dit-il.

— Eh bien ! lui dis-je, supposez qu'une jeune fille lui eût promis son amour en retour du salut d'un ami qu'il lui aurait promis ? pensez-vous qu'il lui pardonnerait s'il venait à découvrir que cette jeune fille a donné cet amour à un autre, et ne serait-il pas homme à se venger de ce qu'il pourrait appeler une trahison ?

Je tremblais en prononçant ces paroles, tandis que Leguin me regardait d'un regard scrutateur.

— Diable ! diable ! reprit-il, ceci change bien la question ; personne n'aime à être pris pour dupe, et Julien moins qu'un autre. Il a la tête près du bonnet ; tête de fer, qui devient rouge quand la passion l'échauffe, et qui, dans son premier mouvement de colère, serait assez folle pour vous envoyer tous à la Conciergerie ; et une fois là, Dieu seul pourrait vous en tirer.

— Mais, fit madame de Perbruck avec inquiétude, on lui avait donc dit que c'était Julien qui nous avait sauvés ?

— Non, ma mère, repartit Saturnin, mais cet homme semble doué d'un esprit de divination : je croyais l'avoir interrogé de la manière la plus indifférente du monde, et il savait déjà le secret de mon cœur et de mes craintes. Il réfléchit assez longtemps et finit par me dire :

— Laissez revenir Julien, et ne vous avisez pas de lui faire entrevoir ni vos craintes ni vos espérances. Laissez-moi agir: si l'affaire est arrangeable, je l'arrangerai; et si Julien n'est pas raisonnable, nous emploierons les grands moyens.

Voilà ce qu'il m'a dit ce matin, ma mère, voilà ce qu'il m'a dit, Louise; et si je suis si joyeux, c'est parce que j'espère que c'est une bonne nouvelle pour nous tous.

— Oh! Saturnin, Saturnin! dit Louise en lui prenant encore la main, je puis vous le dire à présent, je... Oh! non, reprit-elle, je n'ose pas, ce serait tenter peut-être le malheur; attendons le retour de Julien et le salut de Marguerite.

Ainsi, ils s'entendaient, ils se comprenaient, mais ni l'un ni l'autre ne voulait prononcer le mot d'amour, qui errait sur leurs lèvres, jusqu'à ce qu'ils fussent libres. La conversation continua, et ce fut dans ce long et doux entretien que se firent les plus beaux projets de vie obscure, retirée, heureuse. Ce fut aussi alors que Saturnin apprit à sa mère et à Louise que Guillaume Poiré avait été arrêté. Cette circonstance se rattachait d'une façon tout à fait singulière à l'incident qui avait fait connaître à Saturnin l'homme étrange qui lui promettait sa protection.

Cet homme (et il n'y a pas assez longtemps qu'il est mort pour qu'on ne nous pardonne pas de cacher son nom sous celui de Leguin), cet homme était en rapport avec Robespierre, qui était depuis longtemps le véritable dictateur de la France comme président du comité de salut public. Cet homme avait plusieurs fois été admis dans le comité, pour y proposer les moyens qu'il croyait avoir trouvés pour satisfaire promptement aux besoins de nos armées; il y avait avait rencontré Marat, et s'était lié avec lui. Ce n'est pas qu'il partageât en rien l'exaltation furieuse de ce misérable; mais Marat avait alors, grâce au club des jacobins, dont il était le premier meneur, une influence énorme sur les décisions du comité. Leguin allait donc voir Marat pour s'en faire un appui. Il avait trouvé chez lui Guillaume Poiré, qui servait d'intermédiaire aux montagnards furieux pour correspondre avec Carrier. C'était Marat, en effet, qui par ses vociférations et celles de ses amis de la Montagne avait obtenu de la Convention l'approbation des horribles missives du bourreau de

Nantes. Ce fut chez Marat que Guillaume Poiré apprit quelles étaient les espérances de notre inventeur. Il y vit autre chose que Robespierre et Marat lui-même ; il y vit une excellente affaire aussi bien qu'un immense service rendu à la république, et il avait insinué à Leguin que, s'il avait besoin d'argent pour poursuivre ses essais, il pourrait en mettre à sa disposition.

L'inventeur avait accepté, en se réservant de fixer la part qu'il donnerait à Guillaume dans l'exploitation de cette nouvelle industrie. Ils étaient dans ces termes le jour même où Saturnin fut rencontré par la Colette et refusa de porter la lettre dont celle-ci avait voulu le charger. Cette lettre était plus importante pour Guillaume que n'eût pu le croire Saturnin et la Colette elle-même, s'ils en avaient pu lire le contenu. Elle demandait un rendez-vous immédiat à Guillaume. Ce rendez-vous, auquel Poiré ne put se rendre, puisqu'il ne reçut pas la lettre, l'eût sans doute sauvé. En effet, le matin même de ce jour notre inventeur se trouvait chez Robespierre au moment où, à force de sollicitations, Julien avait enfin obtenu de son patron la révocation de Carrier. Robespierre s'y était longtemps opposé, en disant que cette mesure soulèverait des orages dans le club des jacobins.

A cela Julien avait répondu qu'il était temps de savoir si c'était la Convention ou le club des jacobins qui gouvernait. Alors il avait révélé à Robespierre que les membres les plus exaltés du club écrivaient sans cesse à Carrier de frapper sans relâche et sans pitié. « Nous forcerons bien la Convention à tout approuver, disaient-ils dans leurs lettres ; et si elle résiste, nous savons comment on renverse toutes les tyrannies et toutes les trahisons. » Julien apprit encore à Robespierre que l'agent de cette correspondance était Guillaume Poiré. Son arrestation était une conséquence de la révocation de Carrier. Robespierre y consentit.

Tout cela s'était passé devant Leguin ; mais il était si complétement et si constamment absorbé dans ses combinaisons chimiques, que c'est à peine si l'on prenait garde à sa présence. Il entendit tout cela, et, après avoir fait part à Robespierre des divers essais tentés par lui, il se retira. Il courut chez la Colette, pendant que, de son côté, Julien allait chez

mademoiselle de Paradèze lui annoncer, comme nous l'avons vu, la chute de Carrier. Quant à Leguin, il se garda bien de confier à un papier le secret qu'il venait d'apprendre; mais il en eût averti Guillaume Pôiré, si celui-ci eût reçu la lettre et fût venu au rendez-vous qui lui était donné.

Mais, comme on l'a vu, la lettre n'était point partie. La Colette l'avait rapportée à l'homme aux inventions, qui l'avait prise et jetée dans le feu en se disant, avec cet indifférence qu'il portait à toutes choses :

« Ma foi, j'aime autant qu'il en soit ainsi; il eût peut-être pris fantaisie à ce rustre-là d'aller faire du tapage aux Jacobins. Robespierre eût deviné d'où était parti l'avertissement, et je pouvais fort bien me trouver écrasé dans le conflit comme un maladroit pris entre deux cylindres. »

Saturnin racontait tous ces détails à sa mère et à Louise, et l'on comprend que cela dut ramener nécessairement la conversation sur les paroles de Guillaume, au sujet de l'important secret qu'il croyait posséder, et qui intéressait si vivement madame de Perbruck.

Chacun se perdait en conjectures sur ce que pouvait être ce secret, et l'on ne doutait pas qu'il ne concernât la fortune de M. de Perbruck. L'espoir de ressaisir une partie quelconque de la richesse qui lui avait été enlevée n'était pas de nature à pousser madame de Perbruck ni Saturnin à risquer la sécurité dont ils jouissaient. Il fut donc décidé qu'on ne donnerait aucune suite à cette révélation.

L'entretien dont nous venons de rapporter les principales circonstances avait lieu six jours après le départ de Julien pour Nantes, et aucun de ceux qui y prenaient part ne croyait le revoir de sitôt, lorsque tout à coup, et quand la nuit était déjà venue, ils entendirent monter rapidement l'escalier, et presque aussitôt Julien parut. Il arrivait couvert de boue, pâle, brisé, les vêtements en désordre; il avait fait à cheval le chemin qui sépare Nantes de Paris, suivant Carrier poste à poste pour s'assurer qu'il ne tenterait pas de se retirer dans une ville, dont il eût ameuté la populace. Mais le funèbre conventionnel ne se croyait en sûreté qu'à Paris au milieu du club des jacobins, et il avait voyagé aussi rapidement qu'il avait pu. Julien l'avait donc ramené jusqu'à la barrière sans que Carrier s'en doutât. Le premier soin de Julien devait

être d'aller rendre compte à Robespierre du résultat de sa mission; mais ce n'était Robespierre ni le comité de salut public qui tenaient dans leurs mains la récompense que Julien ambitionnait : c'était Louise, et il était accouru chez elle. Son entrée fit évanouir tous les rêves de bonheur auxquels venaient de se livrer les trois proscrits. L'aspect de Julien avait en effet quelque chose d'effrayant et de beau à la fois. Ses longs et blonds cheveux, chassés en arrière par la rapidité de la course, laissaient à découvert son front pâle et marbré de rouge; ses yeux, creusés par six journées de fatigue et d'insomnie, brûlaient d'un feu sombre et fiévreux. Un orgueil cruel, une joie fière, animaient son visage.

— Il est à Paris, s'écria-t-il en entrant, Nantes est délivré de son bourreau. Louise, j'ai tenu ma parole.

— Et vous venez réclamer la mienne? dit Louise tremblante.

— Pas encore, reprit Julien : je l'ai abattu, il faut que je l'achève. Je ne veux pas vous associer aux dangers que j'ai attirés sur moi : Carrier luttera, car il aura beaucoup de défenseurs. Ou bien il a agi selon l'esprit de la Convention, et malheur à ceux qui l'auront arrêté! ou bien il a abusé abominablement des pouvoirs dont on l'avait investi, et alors il faut qu'il porte la peine de ses crimes.

— Vous vous êtes assuré sans doute des appuis influents à la Convention? dit Saturnin, dont l'âme généreuse admirait le courage de celui qui lui disputait ses plus chères espérances.

— Ce n'est pas de ce côté que je veux triompher, dit Julien; la Convention, dominée par la Montagne, surtout par cet esprit de corps qui doit vouloir lui faire considérer comme inviolable chacun de ses membres, la Convention défendra Carrier tant qu'elle pourra; mais le pourra-t-elle contre les clameurs que je veux faire sortir du fond de cet abîme d'iniquités? c'est ce qui ne sera pas, je l'espère. Mais j'oublie que j'ai d'autres devoirs à remplir. A bientôt, Louise, à bientôt; vous n'avez pas en vain compté sur moi, et je ne compte pas en vain sur vous, n'est-ce pas?

— Vous n'avez pas oublié Marguerite? lui dit Louise.

— Son salut est dans ses mains, il ne dépend plus que d'elle.

Julien s'éloigna, et la tristesse resta après lui; malgré les promesses du nouveau patron de Saturnin, chacun sentait qu'il serait bien difficile de faire plier une volonté comme celle de Julien, et de détourner de son but une passion qui y courait à travers de si puissants obstacles et des dangers si menaçants.

XVIII

Quelques jours se passèrent ainsi; Saturnin allait toujours travailler avec le protecteur que le hasard lui avait donné. Grâce à l'adresse, à l'intelligence de Saturnin, cet homme avait enfin atteint le but tant désiré; il l'avait annoncé au comité de salut public, mais au lieu d'accepter la récompense nationale qui lui était offerte, il s'était modestement refusé à une ovation de paroles : il voulait attendre, disait-il, d'avoir mieux mérité de la patrie : ce moyen de mieux mériter de la république était de donner à son invention tous ses résultats, et pour cela il s'était engagé à fournir à l'administration tous les cuirs dont elle pouvait avoir besoin.

L'Etat, pressé qu'il était, les eût payés plus cher qu'autrefois, à la condition d'être approvisionné rapidement. Notre inventeur eut donc cause gagnée en les offrant au même prix, et en se contentant, disait-il, d'un bénéfice moindre que celui des autres fournisseurs.

Saturnin se trouvait chez Leguin le jour de cette importante nouvelle, et nous croyons devoir répéter à nos lecteurs leurs entretiens pour leur faire connaître l'homme bizarre qui a conquis une réputation considérable, non-seulement par ses talents, mais encore par ses immenses spéculations, sa fortune colossale et son originalité excessive.

Il rentra dans le modeste appartement où l'attendait Saturnin, en s'écriant :

— Le voilà! le voilà!

— Qui donc?

— Mon marché, dit-il en jetant quelques papiers sur la table; ma fortune est faite et la tienne aussi, car je compte sur toi. Nous allons monter une maison maintenant... il me faut un vaste local, il me faut des ouvriers, des commis; il me faut des machines... dans huit jours il faut que tout cela marche.

Il se jeta sur une chaise, ôta son habit crasseux, prit une plume, du papier, et se mit à faire des chiffres. Une ardeur étrange brûlait dans cet homme, ses yeux lançaient des rayons, ses nerfs s'étaient tendus, son visage avait une expression inspirée, et, selon le langage de Diderot, son front fumait.

— Ecoute-moi, reprit-il. Je leur ai fait la partie belle; ils ne peuvent pas se plaindre : je ne demande que quinze pour cent de bénéfice. Je t'en donne un ; j'en donne un demi à la Colette. C'est une bonne fille qui m'a compris et qui m'a prêté jusqu'à son dernier bijou pour faire nos essais. J'ai besoin encore d'un et demi pour trouver des capitaux et pour faire ordonnancer mes paiements. Il me reste donc douze pour cent... Je suis riche, je gagne trois millions cette année.

— Avec douze pour cent?

Le calculateur se mit à rire.

— Ah! toi aussi tu ne comprends pas! Je te croyais plus fort que le comité, à qui j'ai prouvé que je n'aurais guère que cinquante mille francs de bénéfice. Suis-moi bien. J'ai besoin de cinq cent mille francs pour commencer; je les trouverai. Je donnerai cinq cent mille francs de bénéfice avec un.

Saturnin le crut fou. L'homme aux inventions se tordit de rire sur sa chaise.

— C'est pourtant bien simple, dit-il; c'est bête comme deux et deux font quatre... mais aussi, c'est comme le nouveau monde; il fallait le trouver... Quoique, ajouta-t-il, il n'y ait pas de petit commerçant qui n'en fasse autant sans s'en douter. Comprends-moi bien : J'ai là cinq cent mille francs; j'achète avec cela pour un million de marchandises, sur lesquelles je paie trois cent mille comptant; mes frais de

fabrication en absorbent deux cent mille. Voici donc mon compte : un million d'achat, deux cent mille de main-d'œuvre, douze cent mille à douze pour cent de bénéfice, soit cent quarante mille francs... C'est juste l'opération que faisaient nos devanciers. Seulement, ils achetaient leurs marchandises à un an et dix-huit mois de date, de façon qu'ils les avaient complétement payées quand ils pouvaient les livrer au commerce, puisque leur opération durait près de deux ans. Ajoutons à cela qu'ils avaient dépensé, argent comptant, deux cent mille francs à les faire fabriquer; ajoutons encore les frais généraux de leurs établissements pour ces deux années, leur entretien, etc., etc. Les plus habiles faisaient rapporter à leurs capitaux de huit à neuf pour cent. Eh bien! comprends-tu, Saturnin? ce bénéfice, moi je l'obtiens avec un capital beaucoup moindre; et comme l'opération, au lieu de durer deux ans, dure de quinze à vingt jours, je renouvelle mes bénéfices de quinze à vingt fois par an. Maintenant, calcule qu'au lieu de borner ma fabrication à ce que pouvaient me procurer ces cinq cent mille francs, je la double au quatrième mois, j'opère sur deux millions d'achat, et dans un an j'aurai remboursé mon prêteur en doublant son capital, je t'ai fait gagner deux cent mille francs et ma fortune est commencée.

— C'est-à-dire qu'à ce compte votre fortune est faite.

— Ma fortune! dit l'homme à projets, est-ce qu'un homme est riche avec deux ou trois millions? Eh! mon Dieu, ne vis-tu pas avec deux femmes qui avaient le double de cela et qui sont aujourd'hui obligées de travailler pour manger? Cela ne leur fût pas arrivé si elles avaient eu des capitaux prudemment placés en Angleterre, en Autriche, en Espagne; que diable! toutes deux les nations ne se mettent pas à danser la carmagnole le même jour! Mais ces nobles n'ont jamais eu la moindre prévoyance.

— Pensez-vous que jamais prudence humaine pût prévoir la proscription, la spoliation poussées aux excès que nous voyons ?

L'inventeur regarda Saturnin d'un air ébahi.

— Comment! qui pouvait savoir? mais il y a dix ans que c'est une chose claire comme le jour. La maison s'en allait en ruine et il fallait que ce fût la noblesse qui l'abattît pour

la reconstruire, mais elle était trop malavisée, trop suffisante et trop ignorante pour le faire. Eh! mon Dieu, la leçon est terrible, ce me semble, et pourtant il n'y a pas six mois que des fous proclamaient Louis XVII dans la Vendée, et il y en a qui recommencent dans la Bretagne. Vous tous, car je sais que tu es de ce monde-là, vous vous imaginez encore que vous rétablirez l'ancien ordre de choses. Sache bien, pour ton avenir, que l'on peut tout faire en ce monde, excepté de recommencer le passé; s'il en était autrement, je ne vois pas pourquoi nous ne serions pas Romains, ou Egyptiens, ou Phéniciens, ou tout simplement sauvages comme nos ancêtres: mais attendu que si, dans tous les temps, il y a eu un nombre donné d'imbéciles ou de vieillards pour trouver que le passé était préférable au présent, il y a eu un nombre décuple de jeunes gens et d'esprits aventureux pour supposer que l'avenir vaudra mieux que tout ce qui a vécu, cela n'est jamais arrivé. Mais nous avons à nous occuper d'autre chose que de politique. Voyons, où en es-tu avec Julien?

Celui-ci raconta à son protecteur ce que Julien avait dit.

— C'est un enragé, il réussira, reprit Leguin, et nous aurons bien de la peine à le faire renoncer à sa maîtresse.

— Ce mot!... s'écria Saturnin.

— Oh! ne discutons pas sur les expressions, elle est tout ce que tu voudras; le fait qui domine tout ceci, c'est qu'il en veut... et il en veut à tout prix.

— Peut-être ne l'aime-t-il pas autant que vous le pensez.

— Un homme qui a fait presque une révolution politique pour obtenir une femme, et qui se la voit souffler! s'écria Leguin; mais si j'étais à sa place, je mettrais tout à feu et à sang... si toutefois je pensais jamais qu'une femme vaut la moitié de tout ce bruit-là; mais il y a des hommes faits comme ça... et Julien est du nombre.

— N'avez-vous donc plus d'espoir?

— Est-ce que je ne t'ai pas promis de te sauver, Saturnin? dit cet homme. J'écarterai Julien, et je réussirai, dussé-je le faire bouillir dans une des chaudières de ma future fabrique! je te l'ai promis, et je réussirai, dussé-je faire sauter la Montagne tout entière! Ah! ah! tu me regardes avec stupéfaction, tu te dis que je suis un fou... Laisse-moi faire, te dis-je... Ah! ils voulaient me donner une couronne de chêne!...

Nenni, nenni! Je veux de l'or; c'est la grande puissance, vois-tu, mon garçon, la force supérieure à toutes les autres... Royauté, république, oligarchie, tout cela ce sont des noms; le vrai pouvoir c'est l'or!

Tel était l'homme en qui reposaient toutes les espérances des héros de notre récit. Qu'on nous permette de montrer à nos lecteurs quels adversairres il avait à combattre et par quels moyens il devait agir contre eux.

Plus d'un mois s'était passé depuis le retour de Julien, et rien de ce qu'il avait promis n'était accompli. Quelle en était la raison? Peut-être la trouvera-t-on dans l'entretien suivant. Il faisait à peine jour, une lampe veillait sur une misérable table de bois de noyer, devant laquelle était assis un jeune secrétaire écrivant sous la dictée d'un homme au visage étroit, pincé, aux lèvres minces, au front fuyant; ses yeux petits et inquiets se cachaient sous la proéminence des sourcils. Il dictait d'un ton emphatique et d'une voix traînante et théâtrale. Enfin il arrive à cette phrase :

« Je suis fait pour combattre le crime et non pour le gou-
» verner; le temps n'est pas encore arrivé où les hommes de
» bien pourront servir impunément la patrie. »

Cet homme qui dictait, c'était Robespierre; celui qui écrivait, c'était Julien.

— En voilà assez, dit Robespierre en se jetant sur une chaise. Puis il ajouta :

— Qu'en penses-tu?

— Que la première partie de cette phrase est juste et que tu apprendras que la seconde partie de cette phrase ne l'est pas.

— Tu te trompes, Julien, ce discours que je viens d'écrire est mon testament de mort.

— Te laisserais-tu ainsi abattre, toi le véritable souverain de la France?

— Louis XVI aussi a été le véritable souverain de la France!

— D'où te vient ce découragement, lorsque le peuple est pour toi?

— Ah! dit Robespierre en se levant, quelle faute nous avons faite en censurant Lebon et en rappelant Carrier! C'est toi qui l'as voulu!

— Penses-tu à ce qu'il faisait ?

— Et que faisions-nous à Paris ? Que faisait Fouquier lorsqu'il dressait l'échafaud dans la salle même des audiences ?

— Mais le comité le lui a fait défendre.

— Le comité, oui, le comité, dit Robespierre avec impatience, mais non pas moi.

— Mais enfin, reprit Julien, songe à la différence. Dans cette capitale de six cent mille âmes, c'est à peine s'il tombe soixante têtes par jour, tandis qu'à Nantes, dans une ville de soixante mille habitants, on en massacrait jusqu'à cinq cents dans une journée !

— Mais c'était au centre de dix départements révoltés, c'étaient pour la plupart des rebelles. Ah ! nous avons reculé d'un pas : on nous repoussera jusqu'au pied de la guillotine !

— Mais tes amis ne te défendront-ils pas ?

— Je me défendrai, crois-moi, et par tous les moyens. J'attends Saint-Just, mon frère revient ; Couthon mourra avec moi ; Lebas est sûr ; Henriot, Dumas, me pressent d'en finir.

— Toute la Montagne t'appartient.

— C'est elle qui me menace. J'ai demandé à Barrère de me sacrifier Léonard Bourdon, Vadier, Tallien et ce Carnot qui se pare si insolemment du succès de nos armées : Barrère ne veut pas.

Julien se tut, et Robespierre s'écria dans un vif mouvement d'humeur :

— Ah ! sans cette bataille de Fleurus, sans ce succès, je n'en serais pas là ! Si nous avions été vaincus, il aurait bien fallu sauver la France, et alors on serait revenu à moi.

— Et alors, dit Julien, on aurait compris la nécessité de nouvelles rigueurs.

— A propos, sais-tu ce que le comité a décidé relativement aux membres du tribunal révolutionnaire de Nantes ?

— Mais, dit Julien en hésitant, il paraît que le procès va commencer sous peu de jours.

— Je ne le veux pas ! je ne le veux pas ! dit Robespierre. J'avais écrit à Billaut que je ne voulais pas qu'on donnât

aux ennemis de la république le spectacle de législateurs qui font condamner ceux qui ont exécuté leurs ordres. Ecris sur-le-champ à Cambon que je m'y oppose. Ne serait-ce pas les irriter davantage ?

— Mais les modérés ?

— Que m'importe ? ils veulent ma tête ! un grief de plus ne les rendra pas plus acharnés ou plus puissants, et cela me conserve Carrier. D'ailleurs, cela fera bon effet aux Jacobins.

Julien écrivit sans oser faire d'autres observations, mais lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Robespierre en lui disant :

— Que n'allez-vous en personne au comité pour y dicter votre volonté ? voilà plus de quarante jours que vous n'y avez paru.

— Je n'y rentrerai que le jour où le cabinet actuel aura cessé d'être, pour être remplacé par un autre où je ne trouve plus d'orgueilleux comme Billaut, d'insolents puritains comme Carnot et de fripons comme Cambon.

— Et quand comptez-vous les attaquer ?

— Quel est le quantième du mois ?

— C'est aujourd'hui le 5 thermidor.

— Saint-Just arrive le 8 : il a un rapport foudroyant contre Carnot ; mon frère sera ici demain... nous serons prêts le 8. Ecoute ; il faut que les jacobins soient nombreux ce jour-là... Qu'est donc devenu un certain Cincinnatus ? cet homme était chaud.

— Tu sais bien, dit Julien, qu'il a été arrêté à l'occasion du rappel de Carrier ; il était son correspondant.

— Il faut lui rendre la liberté... il le faut... les jacobins le reverront avec plaisir ; charge-toi de cela.

— Mais il faudrait un ordre écrit.

— Ah ! dit Robespierre en regardant attentivement Julien, déjà ! tu as déjà peur ?

— Moi ! dit Julien avec exaltation ; tu te trompes. Cet homme peut perdre quelqu'un à qui je m'intéresse, mais périsse celle que j'aime et toutes mes espérances plutôt que de laisser croire que je puis t'abandonner à l'heure du danger.

Robespierre tendit la main à Julien.

— Non, lui dit-il, tu es un enfant et je ne jouerai pas ton bonheur dans la partie que je vais engager. Il en est encore temps, sauve celle que tu aimes; peut-être dans trois jours ne pourrai-je plus la protéger, ni toi non plus.

Julien ne répondit pas encore cette fois, et Robespierre, après lui avoir donné quelques instructions, le quitta et se rendit à la Convention, où il était encore tout-puissant.

Le même jour, Julien reçut un petit billet de Leguin; l'invitation était fort pressante, et Julien s'y rendit en toute hâte.

Il trouva Saturnin qui s'occupait activement d'organiser l'exploitation de son protecteur.

— Pourquoi m'as-tu fait mander? dit Julien à Leguin.

— Le voici; écoute-moi et réponds-moi franchement. Quand est-ce donc que les membres du tribunal révolutionnaire de Nantes seront mis en accusation?

— Je ne sais, dit Julien froidement.

— En ce cas, nous pouvons causer?

— Bien volontiers.

— Ecoute-moi bien, Julien; je n'ai jamais rien demandé à personne, il faut que tu m'obtiennes aujourd'hui une grâce.

— Laquelle?

— Il faut que tu m'accordes la mise en liberté d'un homme qui est initié à l'affaire de Carrier?

— De qui donc?

— D'un certain Guillaume Poiré.

— Et pourquoi t'intéresses-tu à cet homme?

— Parce que lorsque je manquais d'argent pour faire les expériences nécessaires à ma grande entreprise, il m'en a prêté généreusement. Ceci était bien peu de chose en apparence, mais ça a été immense pour moi et la république, et je veux l'en récompenser. Si l'on ne fait pas le procès des Nantais maintenant, c'est qu'on ne le fera jamais, ou bien si on le fait, ce sera avec celui de beaucoup d'autres, et, ma foi, en ce cas, Dieu sait qui y passera! Veux-tu me faire obtenir la grâce de cet homme?

— Il y a deux heures, Robespierre m'en a parlé, et je l'ai décidé à le laisser en prison.

— Le protecteur de Saturnin se mordit les lèvres.

— Eh bien, dit-il, n'en parlons plus.

Julien, préoccupé de la résolution de Robespierre, reprit cependant après un moment de silence :

— Du reste, dans trois jours ce n'est peut-être plus ni à moi ni à Robespierre qu'il faudra t'adresser pour avoir sa grâce.

— Oh! fit l'homme à projets, c'est bien.

Cette conversation n'eut pas d'autre résultat.

Saturnin avait paru y rester complétement étranger ; cependant il l'avait suivie avec une cruelle anxiété. Les motifs qu'il avait pour cela étaient plus puissants qu'on ne peut se l'imaginer ; en effet, les voici.

XIX

La veille de ce jour, la Colette était allée à l'Abbaye voir une de ses camarades, qui avait été incarcérée pour avoir paru sur la scène avec un nœud de rubans blancs dans les cheveux. Arrivée dans la prison, la danseuse s'était souvenue que Guillaume Poiré s'y trouvait enfermé, et elle avait demandé à le voir. On n'avait pas pu le découvrir, ou plutôt personne n'avait voulu se donner la peine de l'avertir; mais à côté de la Colette se trouva une femme prisonnière aussi, et qu'on avait employée au service de la maison. Cette femme était Marguerite. Julien, en lui faisant accorder ces fonctions, l'avait mise à l'abri d'une condamnation immédiate; en effet, on sait de quelle façon les victimes étaient dénoncées à l'accusateur public : des hommes appelés moutons, et que personne ne connaissait, s'introduisaient dans les prisons, espionnaient ceux qui étaient enfermés, et, selon la passion ou le caprice qui les poussaient, ils faisaient une liste qu'ils envoyaient à l'accusateur public. Une fois désignées, les victimes étaient perdues; il n'y avait pour

ainsi dire ni accusation ni défense ; du moment qu'on paraissait devant le tribunal révolutionnaire, on était condamné.

Il résultait de cet état de choses que la moindre haine vous envoyait à la mort, comme la moindre protection pouvait vous sauver. Julien, toujours armé du nom puissant de Robespierre, avait dit au directeur de la prison que son patron entendait que la fille appelée Marguerite ne fût mise en accusation que sur son ordre. Il n'en avait pas fallu davantage pour que son nom n'eût point été porté sur une des listes faites par les agents de Fouquier.

Donc, Marguerite, ayant entendu nommer Guillaume Poiré, écouta la conversation de la Colette, et l'entendit bientôt dire à sa camarade :

— Dis donc, te souviens-tu de ce beau garçon si gai, si amusant, Saturnin Fichet ?... eh bien, je l'ai retrouvé au coin d'une rue faisant le métier de commissionnaire.

A ces mots, Marguerite s'était approchée de la Colette et lui avait demandé ce qu'était devenu Saturnin. La Colette, on l'a sans doute deviné, avait toutes les confidences de Leguin, lequel avait toutes celles de Saturnin.

Femme qui sait un secret d'amour et qui est interrogée par une autre femme, manquerait plutôt à sa nature que de ne pas dire sur-le-champ, non-seulement tout ce qu'elle sait, mais encore tout ce qu'elle suppose.

Marguerite apprit donc de la Colette la nouvelle position de Saturnin et son amour pour une personne qui demeurait avec sa mère. A cette révélation, Marguerite tressaillit et demanda pourquoi Saturnin n'épouserait pas cette jeune personne, puisqu'il l'aimait et qu'elle l'aimait aussi sans doute. La Colette lui répondit que la jeune fille avait promis d'épouser Julien, et qu'elle ne pouvait pas lui manquer de parole, attendu que le secrétaire de Robespierre tenait dans ses mains la vie d'une jeune fille qui l'avait sauvée en se dénonçant à sa place. Elle ajouta que cette demoiselle aimait mieux renoncer à son amour, épouser Julien et même mourir s'il le fallait que de laisser condamner la prisonnière.

Marguerite avait écouté ces confidences la pâleur sur le

front; la Colette, la voyant essuyer quelques larmes, lui dit alors :

— Eh bien ! qu'est-ce que cela vous fait, cette histoire ?...

— Je ne puis vous l'apprendre, repartit Marguerite, mais dites à Saturnin de la part de la prisonnière de Donches qu'il n'a plus rien à craindre ni de Julien, ni de personne au monde, mais qu'il faut qu'il vole Guillaume Poiré ; il y va de son bonheur.

La Colette n'avait eu rien de plus pressé que de raconter cette conversation à son *dévoué*, comme elle appelait le citoyen Leguin; celui-ci en avait fait part à Saturnin, et ni l'un ni l'autre ne doutèrent que cela n'eût rapport au secret important qui, selon le dire de Guillaume Poiré, regardait madame de Perbruck. Saturnin voulait à toute force aller voir Guillaume; son nouvel ami s'y opposa.

— Où iras-tu demander un permis sans dire pourquoi tu veux voir Guillaume ? Diras-tu que c'est pour des affaires de famille ? on ne doit point avoir d'affaires de famille avec un suspect par le temps qui court. Moi j'ai tout au contraire une raison bien simple; je dois de l'argent à ce Guillaume, et encore ferai-je mieux de dire que c'est lui qui m'en doit : on ne comprendrait pas qu'un homme qui n'y est pas forcé allât rendre de l'argent à un prisonnier qui peut être exécuté dans quelques jours. Je verrai ce Guillaume Poiré, et je saurai ce qu'il veut nous vendre.

— Nous vendre ! dit Saturnin.

— Si tu connais quelque peu Guillaume Poiré, tu dois savoir qu'il ne possède rien qu'il ne soit prêt à échanger contre de l'argent, excepté peut-être sa tête. Comme elle est un tant soit peu entre nos mains, nous tâcherons qu'il l'estime à la valeur de son secret, sinon nous le paierons en d'autre monnaie.

Le lendemain de ce jour, le protecteur de Saturnin se rendit à l'Abbaye avec un permis qu'il avait demandé au maire Fleuriot.

Leguin savait comment il fallait traiter avec l'ex-jardinier.

— Je suis venu te voir, dit-il à Guillaume Poiré pour régler

nos comptes, car je te dois de l'argent, et je ne me soucie pas d'avoir affaire avec des héritiers.

Cette façon d'entrer en matièro fit pâlir Guillaume Poiré.

— Ah ! dit-il d'une voix tremblante, tu penses donc que mon affaire sera bientôt faite ?... L'infâme conspiration qui se trame dans les prisons est donc sûre du succès ?

— Ah ! dit l'inventeur d'un ton indifférent, il y a donc une conspiration ?

— Oui, oui, il y a ici des aristocrates qui commencent à lever le nez. C'est une femme appelée la Cabarrus qui leur donne toutes ces espérances ; elle est en correspondance avec Tallien, j'en suis sûr. Va, va, je sais le secret, et j'en avertirai Robespierre. Je ne suis pas encore mort.

Leguin écouta cette révélation avec la plus profonde indifférence.

— Ça ne nous empêchera pas de régler nos affaires, lui dit-il. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il y a deux chances contre une pour que tu sois expédié, et je veux me mettre en règle.

— Comment ! deux chances contre une ?... fit Poiré en pâlissant de nouveau.

— Tu sais que je ne me mêle pas d'affaires politiques, mais dans mon petit jugement voici ce qui va arriver : il faut que la lutte se décide entre Robespierre, Saint-Just, les jacobins, Billaud-Varennes, Tallien, Barras et les autres. Si Robespierre est battu, Carrier, toi et les autres vous y passerez ; voilà une chance contre toi.

— Sans doute, répliqua Poiré ; mais si Robespierre triomphe ?

— Tu as une chance pour toi, c'est juste ; mais il est possible que l'on s'arrange, que l'on se réconcilie ; or, si cela a lieu, cela se fera comme toujours, en faisant payer aux petits les sottises des grands. Peut-être les comités abandonneront-ils à Robespierre Barras et Maillard, et Robespierre abandonnera au comité Carrier et toute sa sequelle.

Guillaume devint vert. Leguin continua.

— Ça te fait deux chances d'y passer, sans compter que si Robespierre triomphe, il est bien capable de faire pour

son compte ce qu'il ne veut pas se laisser imposer par les autres, ce qui te ferait une troisième chance d'être guillotiné; mais ce n'est qu'une supposition, et je ne veux pas te ravir toute espérance; voyons, comptons.

— Mais, reprit Poiré tremblant, que ferais-tu à ma place?

— Ma foi, je tâcherais de sortir d'ici pendant que les cartes sont brouillées et que la partie n'est pas engagée.

— Mais le moyen?

— Tu as, à ce qu'il paraît, attrapé le secret d'une conspiration; vends-le pour ta liberté.

— Eh bien, soit, dit Guillaume.

— Mais, reprit Leguin, ce serait peut-être encore un mauvais moyen; on se servirait de toi, et tu serais bien plus sûr encore d'y passer si on ne réussissait pas; car si ceux que tu dénoncerais avaient le dessus, ils ne te manqueraient pas, et ce serait justice.

— C'est égal, dit Poiré, je verrai... j'essaierai.

— Dans ces sortes d'affaires-là, le meilleur, vois-tu, c'est de se rapetisser, de se réduire à rien, de se faire mettre à la porte comme un prisonnier inutile. Est-ce que tu n'as pas d'amis?

— Des amis? dit Poiré; est-ce qu'on a des amis?

— Ah! tu as raison, fit Leguin en riant, j'ai dit une bêtise; mais quelquefois on peut intéresser quelqu'un de puissant, parce qu'on peut lui rendre un service ou qu'on possède un secret qui peut le compromettre.

— Eh bien! j'écrirai à Barras que je sais ses menées, et Barras...

— Barras te dira que tu as menti; te sauver serait un aveu qu'il ne fera pas: c'est prendre le plus court chemin pour aller à la guillotine. Mais comment, toi, qui as vécu à Nantes où il s'est passé tant de choses, où il y a eu tant de nobles compromis, tu ne sais rien qui intéresse l'un d'eux?

— Et quand je saurais quelque chose, dit Guillaume en observant Leguin, est-ce que la protection des nobles est bonne à quelque chose?

— Que tu es bête! dit notre homme; est-ce qu'ils n'ont pas des sœurs, des femmes, des parentes? et crois-tu que

les représentants soient tous des Catons? Je ne puis pas tout te dire, mais enfin on essaie.

Guillaume comprit enfin ce dont on voulait lui parler.

— Connais-tu, dit-il à Leguin, alors une certaine marquise de Perbruck ?

— Perbruck ? oui, je crois que je connais quelque chose comme ça.

— Crois-tu qu'elle soit puissante ?

— Si elle est jeune, il y a chance; si elle est vieille... n'y compte pas.

— Elle est vieille.

— A-t-elle une fille?

— Non, mais un fils dont elle ne soupçonne peut-être pas l'existence.

— Eh bien! ce fils-là peut être puissant, lui ; mais je ne connais pas de jeune Perbruck; il me semble qu'il a péri à l'affaire du château de la Rouarie.

— C'est un autre, fit Guillaume en baissant la voix, et je sais par une prisonnière de l'Abbaye qu'il vit et qu'il est à Paris.

— Alors on peut le retrouver; il s'appelle aussi Perbruck?

— Non, on l'appelait autrefois Saturnin Fichet.

— Saturnin Fichet... je connais ça... c'était un petit jeune homme qui fréquentait, avant la révolution, les coulisses des théâtres des boulevards.

— Précisément.

— La Colette m'en a parlé, elle l'a retrouvé, je crois; et il parait qu'il est en passe d'arriver; il est... mais je m'en informerai mieux.

— Ah! bien, dit Guillaume en souriant, il faut le retrouver.

— Mais quel avantage pourrais-tu procurer à ce garçon pour qu'il s'intéressât à toi, dit Leguin, ou qu'il poussât ses amis à s'y intéresser? car je me rappelle maintenant que la Colette m'a dit qu'il avait des amis.

Guillaume Poiré regarda son interlocuteur et lui dit tout à coup :

— Tu viens de sa part.

— Tu es un imbécile, repartit froidement Leguin; mais comme je n'ai pas le temps de te le prouver, fais comme si je venais de sa part. Que peux-tu pour ce jeune homme?

Allons, parle, dépêche-toi! J'ai autre chose à faire, et je te préviens qu'une fois nos comptes réglés, je ne remets plus les pieds dans cette maison, à moins que je ne puisse t'être bon à quelque chose, ce qui ne me paraît pas probable, si tu gardes si précieusement les secrets qui pourraient te sauver.

— Ecoute donc, lui dit Guillaume Poiré, et tâche de voir si tu ne peux pas tirer parti de ce que je vais te confier. Après tout, le secret n'est pas d'une grande importance; ce qui est essentiel, c'est d'en avoir les preuves, et la preuve, je ne la donnerai qu'à bon escient.

— Je t'écoute, dit Leguin.

— Il faut te dire, reprit Poiré, que lorsque je fus appelé à Paris pour témoigner contre Morillon, qui m'avait fait arrêter illégalement, un certain Mathurin Fichet, qui habite Nantes, me chargea de savoir à Paris si son frère, qui venait de mourir en émigration, n'avait pas laissé en France quelque valeur ou quelque titre de propriété chez le notaire qui était chargé de ses affaires. Il me donna à cet effet une lettre pour ledit notaire, chez lequel je me rendis. Celui-ci me remit un compte d'intérêts, quelque argent que je fis passer à Fichet, et un tas de paperasses que je me réservai d'examiner plus tard. C'étaient les comptes de la gestion de la fortune de M. de Perbruck, au milieu desquels je rencontrai par hasard un paquet dont la suscription m'étonna étrangement; il était cacheté et portait ces mots :

« Pour madame la marquise de Perbruck, soit après ma mort, soit après celle de son mari, si par hasard je ne pouvais revenir en France. »

— Diable! fit l'interlocuteur de Poiré : et tu supposes que dans ce paquet il y a un secret qui intéresse grandement la marquise?

— Oui, répondit Poiré, la marquise et surtout son fils Saturnin Fichet.

— Comment, Saturnin Fichet? dit Leguin en jouant le plus grand étonnement; Saturnin Fichet est le fils de la marquise de Perbruck?

— Parfaitement, dit Poiré, ce paquet contenait une déclaration dont je ne me rappelle pas précisément les termes, mais qui est à peu près ainsi conçue :

« Sur le point de quitter la France et ne sachant si l'avenir me permettra de dire la vérité, je déclare que M. le marquis de Perbruck, mon maître, m'introduisit une nuit dans l'appartement de madame la marquise, qui venait d'accoucher d'un enfant du sexe masculin, ma femme s'y trouvait déjà : alors il nous répéta ce qu'il nous avait dit, c'est qu'il entendait ne pas reconnaître cet enfant comme son héritier légitime, mais qu'il consentait à le laisser vivre, à condition qu'il passerait pour mon fils et celui de ma femme. La marquise protesta contre la déclaration de son mari ; et quoique j'ignore la raison qui a pu dicter à M. le marquis la conduite qu'il a tenue, je puis et je dois certifier devant Dieu que ma femme et moi nous restâmes convaincus de l'innocence de la marquise. M. de Perbruck lui-même l'avoua dans le cours de la discussion qui eut lieu, mais il menaça tant de fois madame la marquise de Perbruck de la déshonorer publiquement si elle ne sacrifiait pas la position de son enfant, que la pauvre femme consentit à ce qu'il passât pour notre fils. L'enfant nous fut remis et fut baptisé à Saint-Germain, sous le nom de Saturnin Fichet. Le marquis était présent au baptême et à la déclaration que je dus faire, de façon que l'acte de baptême est parfaitement régulier. Cependant quelques jours après je remis au prêtre, qui avait fait le baptême et écrit l'acte de naissance, un paquet cacheté où se trouve une déclaration en tout semblable à la présente. Cette déclaration est signée de moi et de ma femme, ainsi que celle-ci. Nous les avons faites dans l'intention de rendre un jour à l'enfant proscrit le nom et le rang qui lui appartiennent, et pour aider sa mère dans les preuves qu'elle pourrait vouloir faire de la légitimité de l'enfant. Si je n'ai pas plus tôt révélé ce secret, et si je ne le révèle pas encore, c'est que je suis bien convaincu que si M. le marquis de Perbruck savait que son fils ou sa femme sont à même de réclamer contre cette suppression d'état, il n'est aucun moyen qu'il n'employât pour faire disparaître ces pièces et au besoin l'enfant qu'elles concernent. »

Guillaume Poiré avait si facilement débité le texte de la déclaration, que son interlocuteur comprit qu'il l'avait apprise par cœur.

— Diable! diable! dit Leguin après un moment de réflexion,

voilà qui est grave et formel, et s'il n'y a pas matière à une reconnaissance immédiate et à une prompte restitution d'état, il y a au moins matière à un bon procès. Seulement, ajouta-t-il négligemment, par le temps qui court, il n'y a pas grand avantage à prouver qu'on est le fils d'un marquis rebelle, et il est bien possible que Saturnin, s'il en a le pouvoir, refuse de se remuer pour obtenir de toi des papiers dont il ne voudrait pas se servir; ce n'est pas là une grande chance de salut.

— Tu crois? dit Poiré, qu'alarma l'indifférence de Leguin.

— Mais, reprit l'inventeur, il y a encore des gens assez fous pour tenir à ces choses-là, peut-être Saturnin Fichet est-il du nombre; dans tous les cas, la Colette s'en informera, et je te ferai savoir la réponse. Combien demandes-tu de ces papiers?

— J'en veux, dit Poiré, cent mille écus, outre ma liberté.

— Allons, allons, dit tranquillement Leguin, faisons nos comptes.

— Mais, dit Guillaume en l'interrompant, s'il ne peut me donner cent mille écus, je me contenterai de la moitié.

— Et où diable veux-tu qu'il les prenne? les biens de son père doivent être confisqués. Quand je t'ai dit qu'il était en passe de faire son chemin, cela voulait dire qu'il ne mourait pas absolument de faim; il me semble que s'il te procurait la liberté, ce serait assez te payer un secret qui, vu la position des choses, lui rapportera probablement des dangers et pas le sou.

Guillaume Poiré voulut faire encore quelques objections. mais celui à qui il avait affaire l'alarma si bien sur le péril de sa position, que Guillaume Poiré consentit à remettre la déclaration en question le jour même où il serait rendu à la liberté.

Or, cette explication avait eu lieu la veille du jour où Robespierre avait dicté à Julien ce fameux discours que, dans un juste pressentiment, il avait appelé son testament de mort. Comme on l'a vu, Leguin s'était hâté d'appeler Julien et de lui demander l'ordre de mise en liberté de Guillaume Poiré. On a vu aussi que la démarche faite auprès de Julien fut tout à fait infructueuse.

Après sa sortie, Saturnin se montra désespéré de ce

premier échec, car il avait fait part à sa mère de l'existence de cette pièce importante, et madame de Perbruck, que tourmentait sans cesse le remords d'avoir perdu la position de son fils, madame de Perbruck, disons-nous, avait accepté cette espérance avec un enthousiasme tel que Saturnin tremblait à la pensée de la douleur qu'elle éprouverait s'il fallait qu'elle y renonçât. Il était tombé dans un morne silence, lorsque tout à coup l'homme aux inventions se leva et s'écria avec une véhémence que Saturnin ne lui avait jamais vue :

— Allons, allons, il faut employer les grands moyens; il faut que les uns ou les autres y sautent. Laisse-moi faire et songe à être en permanence à mes ordres. Nous allons faire un peu de révolution à notre tour, et tu verras comment je m'y entends. Seulement il y a une chose bien convenue, c'est que si tu n'es pas ici, tu seras chez toi; tâche, pendant ces jours-ci, de ne te laisser voir nulle part; il ne se passera pas beaucoup de temps avant que tu ne sois obligé de te montrer.

Saturnin alla porter ces nouvelles à sa mère et à Louise. Lorsqu'il approcha de la modeste chambre où elles habitaient encore, malgré le changement survenu dans leur fortune, il entendit parler à haute voix.

C'était Julien qui s'exprimait avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Saturnin entra rapidement dans la chambre, craignant que le secrétaire de Robespierre ne se fût laissé aller à manquer de respect à sa mère ou à Louise.

— Qu'y a-t-il et qu'avez-vous tous ? dit-il en voyant sa mère et Louise en larmes.

— Il y a, dit Julien, qu'il faut que ces dames quittent absolument Paris. Ce n'est point un ordre que je leur donne, c'est un avis que je viens leur porter.

— Mais, dit Saturnin sévèrement, je m'étonne qu'un pareil avis, s'il a été donné amicalement et convenablement, ait pu faire pleurer ma mère et mademoiselle de Paradèze.

— C'est que vous ne savez pas, dit Louise, ce que monsieur Julien vient nous annoncer.

— Qu'est-ce donc? dit Saturnin.

— C'est que dans quelques jours peut-être je ne pourrai

plus rien pour vous, dit Julien. Je puis vous confier ce danger, car il peut vous atteindre sans que vous puissiez avoir la moindre influence sur ce qui arrivera. Dans trois jours Robespierre doit attaquer à la Convention les membres des comités qui s'opposent à sa marche. Il triomphera ou succombera dans cette lutte. S'il succombe, je périrai avec lui. Je ne vous demande alors que de vous souvenir que j'ai voulu vous sauver. Mais le fâcheux de votre position, c'est qu'il suffira peut-être qu'on sache mes intentions à votre égard pour que les ennemis puissants de Robespierre vous persécutent aussi; si celui auquel je me suis voué est trahi par ses amis, votre perte est certaine. D'un autre côté, il ne pourra remporter la victoire que par l'appui des jacobins, qui sont en partie sous la main de Carrier, et alors Robespierre ne pourra plus rien leur refuser. Carrier voudra la tête de tous ceux qui ont osé lui résister; sa première victime sera celle qui a voulu lui faire partager le sort de Marat, et, à son défaut, il prendra celle qui s'est si généreusement présentée à sa place.

— C'est ce que je ne permettrai pas, dit Louise.

— Eh bien, reprit Julien, vous périrez sans la sauver!

— Je ferai mon devoir, dit mademoiselle de Paradèze.

— Moi-même, dit Julien, je succomberai peut-être, je ne me le dissimule pas, car s'il faut que Robespierre me sacrifie pour rallier autour de lui ceux qui peuvent seuls le sauver, j'irai au-devant du sacrifice. Je ne dois pas oublier que c'est en écrivant aux comités et en les fatiguant de mes demandes pour la destitution de Carrier, que j'ai amené le dissentiment de Robespierre et de ses collègues. Parce qu'il a cédé une fois à mes instances, ses ennemis ont prétendu qu'il cédait sans cesse à des demandes pareilles, et il a été pour ainsi dire exilé des affaires; ainsi, d'un côté il est abandonné par ses collègues, de l'autre il est froidement accueilli par les jacobins, qui lui reprochent sa faiblesse. Je périrai donc, qu'il triomphe ou qu'il soit vaincu. Et dans tous les cas le danger est égal pour vous; partez donc, partez!

— Non! dit Louise, non! si Marguerite doit expier sa générosité, j'expierai, moi, le crime dont on m'accuse.

— Voilà pourquoi pleurait votre mère, dit Julien, lorsque

vous êtes entré, et mademoiselle de Paradèze pleurait parce que nous-mêmes étions tombés à ses pieds pour la supplier de céder à nos prières ; joignez-y les vôtres, Saturnin.

— Ils ont raison, reprit celui-ci.

— Ah ! dit Louise en le regardant, vous ne pouvez pas me donner ce conseil, vous ?... Vous n'accepteriez pas pour votre sœur une pareille lâcheté !...

Ils étaient tous dans cette position désolée, lorsqu'ils entendirent tout à coup une voix criarde qui demandait M. Saturnin.

XX

— C'est la Colette, dit Saturnin en ouvrant la porte.

La danseuse parut aussitôt.

— Ah ! miséricorde ! s'écria-t-elle ; quelle course ! quelle course !

— Qu'y a-t-il ? dit Saturnin.

La Colette regarda Julien et dit :

— Peut-on parler devant monsieur ?

— Sans doute, dit Saturnin ; c'est un ami.

— Eh bien ! dit-elle, je sors de l'Abbaye ; j'y ai trouvé la balayeuse du greffe.

— Marguerite ! s'écria Julien.

— Oui ; elle avait l'air de n'en pouvoir plus, j'ai cru qu'elle allait passer ; je me suis approchée d'elle, elle m'a reconnue et m'a dit : « Tenez, voilà une lettre que vous remettrez le plus tôt possible à la demoiselle qui habite avec Saturnin. » Elle n'avait pas fini de me dire ça, qu'elle s'est trouvée mal et qu'on a été obligé de l'emporter.

Ce fut un mouvement d'étonnement et de douleur pour toutes les personnes présentes.

— Avant que vous n'ouvriez cette lettre, s'écria Julien,

n'oubliez pas ce que je vous ai dit, mademoiselle; je n'ai pu tenir le serment que je vous avais fait, je ne puis plus vous répondre du salut de Marguerite ; je vous rends donc votre parole ; je ne veux pas qu'un accident ou une maladie, en disposant de la vie de Marguerite, me dispense de la promesse que je vous avais faite. Maintenant vous pouvez lire.

Mademoiselle de Paradèze ouvrit la lettre et la lut rapidement. Une effrayante pâleur se répandit sur son visage; elle poussa un faible cri et tomba évanouie... La lettre lui échappa des mains ; Saturnin, madame de Perbruck et la Colette se précipitèrent pour lui donner des soins.

Pendant ce temps, Julien, épouvanté de l'effet qu'avait produit cette lettre, la ramassa et la lut à son tour ; ce qu'elle contenait était sans doute bien terrible, car Julien pâlit aussi, un tressaillement nerveux lui fit froisser le papier avec rage dans ses mains tremblantes, et un éclair de colère dilata un moment ses yeux bleus qui se teignirent de sang. Cependant mademoiselle de Paradèze reprit ses sens; ses mains crispées semblaient vouloir ressaisir la lettre qu'elle venait de laisser échapper. Enfin elle ouvrit les yeux et la vit aux mains de Julien.

— La lettre ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, la lettre !

Julien la déplia et répondit d'une voix presque éteinte :

— Nous serons deux à vous pardonner, elle dans sa prison, moi sur mon échafaud !

— Mais qu'est-ce donc ? dit madame de Perbruck.

Elle prit la lettre et la lut à haute voix. La voici :

« Mademoiselle, j'ai appris au fond de ma prison que Sa-
» turnin, ou plutôt le marquis de Perbruck, car ce titre lui
» appartient, je le sais; j'ai appris, dis-je, que Saturnin vous
» aimait, et que vous l'aimiez aussi. J'ai appris encore que le
» seul obstacle qui s'opposait à votre fuite et à votre bon-
» heur... c'était moi !... Vous ne voulez pas abandonner la
» malheureuse qui a pris votre place, et vous restez pour
» tenir votre parole envers celui qui vous a promis de me
» sauver... Eh bien, cette parole, je vous en dégage; il ne
» me sauvera pas, personne au monde ne me sauvera...
» Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte... vous
» n'aurez plus à craindre pour moi ; vous pouvez fuir et vous
» soustraire à un engagement désormais sans but... Ne me

» remerciez pas de ce sacrifice de ma vie, ne le considérez » pas comme un acte de dévouement sublime; c'est moi que » je sers dans cette circonstance... c'est moi qui me délivre » du plus affreux des tourments, de l'humiliation d'un amour » dédaigné... Saturnin vous aime et j'aimais Saturnin; vous » voyez bien qu'il faut que je meure... Je vous pardonne. »

— Et je vous pardonne aussi, dit Julien, quoique je n'eusse pas mérité cette trahison de vous.

— Une trahison! s'écria Louise en se levant fièrement; vous vous trompez, Julien! J'ai pu ne pas être maîtresse de commander au penchant de mon cœur, mais cette parole que je vous ai donnée, je l'aurais tenue si vous ne m'en eussiez pas dégagée; je suis prête à la tenir encore.

— Vous êtes heureux, monsieur de Perbruck, dit Julien... vous aurez une digne épouse... mais, croyez-moi, fuyez Paris... dites-moi seulement où je pourrai vous écrire une dernière fois, car vous aurez encore un souvenir de moi; et maintenant, adieu.

Il s'éloigna tout aussitôt; mais à peine eut-il quitté la maison, que Leguin entra sur la pointe des pieds et dit :

— Oui, il faut sortir d'ici, mais pas de Paris; il y a un quart d'heure que je suis là à votre porte, écoutant vos belles phrases et trépignant d'impatience, car on peut arriver à tout moment.

En parlant ainsi, notre homme jeta dans la chambre un paquet de vêtements.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Colette.

— Eh bien! ton costume de tricoteuse, celui avec lequel tu as dansé la carmagnole sur le maître-autel de Notre-Dame avec Beaupré de l'Opéra. Endossez-moi ça, la jeune fille, dit-il en s'adressant à Louise; et vous, la mère, ajoutez-moi ce tablier rouge, cette cocarde tricolore et ces rubans rouges à votre bonnet, et dépêchons-nous. Allons, allons, Colette, affistole-moi vite ces dames; je ne regarde pas, quoiqu'il y ait de quoi.

Aussitôt Leguin emmena Saturnin dans un coin pendant que les dames faisaient leurs toilettes, et continua en disant :

— Tu me demandes ce que ça veut dire; ça veut dire qu'il paraît que ce scélérat de Guillaume Poiré a surpris une cer-

taine lettre qui vous annonçait la mort... d'une certaine Marguerite.....

— Elle est donc morte ! s'écria Louise.

— Est-ce fini ? dit l'homme sans retourner. Pas encore; eh bien, je continue. J'arrive à l'Abbaye... J'avais voulu tenter un autre moyen, c'était tout simplement de graisser la patte au geôlier pour laisser échapper le Guillaume... J'ai trouvé ce drôle insolent et radieux. Comme je vous l'ai dit, il avait surpris Marguerite écrivant la lettre que vous venez de lire ; mais comme il voulait tout savoir, il n'a fait semblant de rien, il a laissé Marguerite remettre la lettre à la Colette, à qui il a fallu donner votre adresse. Ceci fait, le gredin n'a eu rien de plus pressé que de l'apprendre à Carrier. Il m'a conté ça en se frottant les mains et d'un air ravi. J'ai rengaîné mes écus, je l'ai laissé en prison et je suis accouru. Du reste, il n'était bruit dans la prison que de la mort de la jeune fille qui s'était empoisonnée.

— Ah ! la malheureuse ! fit Louise.

— Ah çà ! est-ce fait ? dit Leguin. Allons, la marquise, donnez-moi le bras, et vous, mademoiselle, donnez le bras à la Colette : je vas vous conduire en lieu de sûreté.

— Où donc ?

— Au cabaret, d'abord.

— Comment ? dit Saturnin.

— Il n'y a pas à barguigner, il faut y passer la journée : on n'arrête pas des femmes qui s'amusent. Colette vous tiendra compagnie et vous fera respecter. Dans tous les cas, ce n'est pas pour un propos leste qu'on peut entendre qu'il faut jouer son cou.

— Vous avez raison, dit Louise.

— Quant à toi, Saturnin, j'ai besoin de toi. Nous reviendrons prendre ces dames à sept heures ; nous les mènerons au spectacle... c'est encore un lieu d'asile. Nous les y laisserons, car nous avons fort à faire de notre côté. Ces dames attendront la Colette à la sortie du spectacle, quand elle aura fini son rôle ; et elle les ramènera chez elle. Tu entends, Colette ; vous nous attendrez toute la nuit.... il le faut.

Tandis qu'il parlait, la marquise et Louise achevaient leur toilette.

— Mais cette chambre ? dit la marquise.

— Fermez-la à clef, dit Leguin ; si les estafiers de Fouquier viennent, ils auront la peine d'enfoncer la porte. Mais n'emportez pas une bribe de la maison ; n'ayez pas l'air d'avoir voulu déménager : ceux qui viendront pour vous arrêter s'y tromperont, et ils sont capables de vous attendre ici toute la journée et toute la nuit dans l'espoir de vous voir revenir. Ce sera autant de gagné sur eux pour les dépister, et, par le temps qui court, les heures sont des siècles, car ça marche, ça marche !

Ils avaient déjà quitté la maison. Ils descendirent le boulevard, prirent un fiacre et arrivèrent à la porte d'un cabaret de la rue Saint-Honoré, où Leguin les fit descendre. Il paraît qu'il était connu dans la maison, car il dit au cabaretier :

— Voilà deux petites femmes avec qui, moi et mon camarade, comptons souper ce soir. Tâche de me les fourrer dans quelque coin où on ne les reluque pas trop. La vieille qui les accompagne a fait sortir la petite en cachette de chez sa mère, et je ne voudrais pas que quelqu'un pût la reconnaitre.

Grâce à cette recommandation, le cabarretier fit monter les femmes dans une chambre particulière, toutefois après avoir frappé familièrement sur l'épaule de notre homme et lui avoir dit :

— Ah ! libertin, libertin ! tu en as donc toujours de nouvelles !

Heureusement que la Colette n'entendit pas cette plaisanterie du cabaretier. Leguin s'excusa près de ces dames de la manière dont on les avait présentées, mais en revenant toujours à son grand argument, qu'il ne fallait pas risquer son cou pour quelques propos ou quelque fâcheuse position.

Une heure après, Saturnin et son ami étaient dans la rue Basse-du-Rempart, au coin de la rue Saint-Honoré. Là se trouvaient une douzaine d'hommes réunis. Saturnin frémit en les entendant nommer : C'étaient tous les membres de la Convention dont les noms se rattachaient aux actes les plus violents de la Convention : Tallien, Billaud-Varennes, Barras, Dubois-Crancé, Cambon, Barrère, Vadier.

L'arrivée de l'ami de Saturnin fut un événement.

— Eh bien! lui dit-on de tous côtés, pourquoi nous as-tu mandés ici ?

— Le tigre aiguise ses griffes, repartit celui-ci ; Robespierre doit vous accuser incessamment.

— Que veut-il ? dit Barrère de sa petite voix flûtée.

— Demander à la Convention un décret de mise en accusatio n contre vous.

— Il ne l'osera pas ! s'écria Vadier, vieillard tremblant et à mine de chacal qui avait épouvanté l'Ariège de ses persécutions.

— Il l'osera, dit le beau Dubois-Crancé, et vous vous laisserez condamner comme des lâches.

— Non, dit Tallien en se levant avec une sorte de fureur, c'est Robespierre qui sera condamné. Je le condamne !

— Il faut prendre garde aux jacobins, dit doucement Barrère.

— C'est de la canaille, repartit Billaud-Varennes avec mépris. Le jour où on enverra cent hommes avec des bâtons chasser tous ces criards, ils disparaîtront.

— Tuuh ! tuuh ! tuuh ! dit Leguin en sifflant, il ne s'agit pas de faire des phrases ; il faut agir et se tenir prêt pour le jour de l'attaque. Quand aura-t-elle lieu ? voilà la question.

— Le 8 thermidor, dit Saturnin ; je le sais.

— Quel est ce jeune homme ?

— Un homme sûr, dit l'ami de Saturnin. Je lui ai choisi son rôle, et il le remplira bien. Ainsi donc, Robespierre attaquera le 8 thermidor ?

— Il faut l'attaquer avant, dit Dubois-Crancé.

— Sur quoi ? pourquoi ? fit Leguin ; est-ce parce que depuis plus d'un mois il s'est retiré des comité ? mais s'il est coupable aujourd'hui, il l'était autant il y a quarante jours. Tous ses actes de despotisme sont antérieurs à cette époque. N'ayez pas l'air de vouloi accabler le tyran ; il vous attend, et c'est ce qui le rend furieux. Laissons-le venir ; mais ayez vos ripostes prêtes ; que chacun de vous accumule tout ce qu'il sait de particulier.

— Il est encore en correspondance avec Catherine, s'écria Cambon.

— Il a donné des certificats de civisme à des aristocrates, dit le vieux Vadier.

Saturnin, à qui Julien en avait procuré un, se sentit devenir froid.

— Il a maintenu Lavalette dans le commandement des gardes nationales du Pas-de-Calais, dit Dubois-Crancé.

— Il nous a pris nos attributions, s'écria Billaud-Varennes, il a envahi tous les pouvoirs; il a décidé, sans nous, les questions les plus importantes, il a envoyé son frère et Saint-Just aux armées pour y contrecarrer les opérations de Carnot; il a souhaité la défaite des armées de la république et il y a travaillé de tout son pouvoir, parce qu'il a peur de tout homme supérieur. C'est un ambitieux et un tyran. Ce n'est pas quelques misérables actes de sa vie qu'il faut attaquer; c'est la politique tortueuse, cruelle, ambitieuse qu'il suit pour réunir tous les pouvoirs dans une seule main. Il a fait un plus grand crime : il nous a fait tuer Danton!

On voulut se récrier.

— Et nous avons obéi, reprit Billaud-Varennes; et il veut nous faire tuer à notre tour, et on obéira si nous ne le tuons le premier.

— Très-bien! très-bien! dit Leguin; accumulez, chacun à votre guise, les gros et les petits péchés, les fautes vénielles et les crimes capitaux. Que tout cela pleuve sur lui comme grêle; mais il faut de la tactique... Comment comptez-vous accueillir son discours?

— Nous ne l'entendrons pas.

— Au contraire, dit notre homme, il faut l'écouter... l'écouter sans interruption... jusqu'au bout, et dans le plus morne silence.

— Mais, dit Barrère, les tribunes applaudiront, les jacobins y viendront tous.

— Et s'il n'y a plus de place, dit Leguin; si nous avons, sous les ordres de ce garçon que voilà, et qui ne craint rien, quatre ou cinq cents ouvriers déterminés qui n'agiront que sur un signe de lui, qui resteront muets comme des termes... tant qu'il le faudra... aurez-vous encore peur des tribunes? Laissez parler Robespierre tant qu'il voudra, laissez tomber dans un silence profond et stupéfiant cette faconde plate et verbeuse qui n'a d'autre valeur que les tempêtes qu'elle excite; qu'au lieu de vous irriter ou de vous faire bondir comme les vagues mobiles de la mer, elle vous trouve

immobiles et glacés comme des rochers, et vous verrez cette parole qui vous fait trembler se perdre en grondements inutiles. Le jour où vous laisserez parler Robespierre à son aise, il sera perdu ; il tombera de son piédestal, entraîné par le poids de sa nullité.

Cet avis fut adopté, puis il fut convenu que d'un côté les députés de la Montagne ennemis de Robespierre verraient ceux qu'on appelait les députés de la plaine, qui s'étaient toujours refusés aux mesures violentes.

— Et puis, s'écria encore l'homme aux inventions, il y a encore contre Robespierre ce mot éternellement répété autour de lui et à propos de tout : « C'est Robespierre qui le veut, c'est Robespierre qui l'a dit, c'est Robespierre qui l'a fait. » Eh bien, que ce mot avec lequel la populace a si longtemps célébré le pouvoir du tyran, soit celui sous lequel ce pouvoir s'écroule... Renvoyez-le au peuple avec la liste de tous les crimes qui ont ensanglanté ses dix-huit mois de terreur, et criez à tous : C'est Robespierre qui a dit, c'est Robespierre qui a voulu, c'est Robespierre qui a fait. »

— Et maintenant regardez bien mon homme, dit l'ami de Saturnin en le montrant aux conspirateurs, il sera aux tribunes. Un doigt sur les lèvres de Billaud-Varennes voudra dira silence, et les tribunes resteront muettes, jusqu'à ce qu'il mette son chapeau... alors ce sera un affreux tumulte. Quand Tallien posera sa main droite sur son cœur, ce sera des vivats pour les comités. Mais fais bien attention à ceci, quand Billaud jettera les deux mains jointes au-dessus de sa tête, alors commenceront les cris : A bas le tyran ! Alors ce sera votre affaire... Osez... Eh mon Dieu ! un tyran n'est pas plus difficile à faire tomber qu'une pièce de théâtre ; il s'agit d'un sifflet, voilà tout.

On se sépara, et Saturnin et son patron prirent ensemble le chemin de la fabrique qu'ils avaient établie dans le faubourg Saint-Antoine. Ils préparèrent durant le trajet la petite scène qu'ils comptaient jouer devant les ouvriers.

XXI

Ils arrivèrent dans un immense atelier où se trouvaient réunis près de deux cents ouvriers. D'abord chacun d'eux examina les travaux, et, selon ce dont ils étaient convenus, le patron parut fort mécontent de ce qui se passait, tandis que Saturnin soutenait que les ouvriers ne pouvaient en faire davantage; la discussion parut s'échauffer : enfin, le patron impatienté se mit à dire :

— Vous avez donc envie de me faire couper la tête? et c'est ce qui m'arrivera si je n'ai pas livré à temps ce qui m'est commandé.

— On ne coupe pas la tête à un homme parce qu'il ne peut pas faire l'impossible, fit Saturnin.

— Va dire ça à Robespierre, dit le patron; tu verras ce qu'il te répondra. Crois-tu qu'il tienne beaucoup plus à ma tête qu'à celle de Vergniaud, de Gensonné, de Danton, et de tous ceux qui ont contrarié ses volontés? Allons, travaillez, ou bien je vous renvoie, j'en prends d'autres, et vous irez demander de l'ouvrage à Robespierre.

— Eh bien! s'écria Saturnin, si Robespierre agit comme ça, il n'est pas raisonnable.

— C'est vrai, répondirent quelques ouvriers, il n'est pas raisonnable.

Dans l'état des esprits, avoir fait dire à quelques ouvriers que Robespierre n'était pas raisonnable était une chose immense.

— Vous tairez-vous? s'écria le patron; vous mériteriez tous d'être guillotinés pour avoir dit ce mot-là.

— Bah! dit Saturnin, on ne guillotine que les riches et les nobles; le jour où Robespierre voudra toucher au peuple, le peuple lui montrera qu'il est toujours le maître

— Je le sais bien, dit le patron, mais le peuple pourrait bien l'oublier, et c'est moi qui en serais puni. Allons, à l'ouvrage.

Et il sortit.

— Est-ce vrai, dirent quelques ouvriers à Saturnin, que Robespierre l'a menacé ?...

Saturnin répondit d'un ton mystérieux :

— C'est vrai. Il paraît qu'il a dit que les ouvriers du faubourg Antoine étaient des paresseux, de mauvais citoyens, et que ceux du faubourg Marcel étaient les seuls adroits et les seuls travailleurs.

— Eh bien! s'écria un énorme goujat d'une force herculéenne, si Robespierre a dit ça... tout Robespierre qu'il est, c'est bête, et je le lui dirai.

— Chut! chut! dit Saturnin, pas de mauvais propos ; il n'est pas commode avec sa figure de fouine.., Ah çà! dites donc, vous autres, apprenez-moi donc ça, car vous savez que je ne suis revenu à Paris que depuis peu de temps, est-ce vrai que Robespierre, le roi des sans-culottes, porte toujours la poudre, les culottes courtes, l'habit à boutons de métal, et qu'il méprise le pantalon, la carmagnole et le bonnet rouge?

— Je ne sais pas s'il les méprise, mais il ne les porte pas, répondit-on.

— C'est drôle, dit Saturnin, je ne l'ai jamais vu ; on m'avait dit ça, mais je ne voulais pas le croire. Ah çà, il est donc mis comme un aristocrate?

— A peu près.

Saturnin fit une grimace et ajouta :

— C'est drôle. Je trouve ça extraordinaire. Est-ce qu'il est fier?

— Mais dame! quand on est le maître.

— Est-ce que quelqu'un est le maître du peuple? s'écria Saturnin ; est-ce que notre costume n'est pas celui de l'égalité? Ce n'est pas vrai, Robespierre n'a pas gardé la poudre.

— Ah! dit quelqu'un, il ose tout, celui-là.

— Avec votre permission pourtant... C'est égal, la poudre et les culottes courtes, ça me déplait.

En insistant sur ce misérable détail de costume, Saturnin

suivait les avis de son protecteur. C'est en leur traduisant aux yeux, lui avait-il dit, l'insolent mépris que fait Robespierre de ceux qu'il emploie, que ces intelligences absurdes comprendront que cet homme veut faire le maître. Ils lui feront un plus grand crime de sa culotte de nankin et de ses bas de soie, que d'avoir fait tomber cent têtes innocentes. Qu'on le blâme pour un nœud de ruban, qu'on le discute pour son habit bleu, et de là on passera à sa politique : laisse-les faire, une fois qu'ils auront mis la main sur lui, ils ne le lâcheront pas qu'ils ne l'aient dévoré.

Cependant Saturnin en resta là, lui et son patron avaient réservé des coups plus décisifs pour les jours suivants. La journée finie, ils se rendirent au cabaret où les attendaient la Colette, Louise et madame de Perbruck.

Malgré les instances de la Colette, les deux dames n'avaient voulu rien prendre. Le cabaretier était de mauvaise humeur, Leguin devint furieux.

— Que diable ! s'écria-t-il quand il eut rejoint les dames, si vous faites des mines comme ça, on vous devinera bientôt pour des princesses déguisées.

Il commanda un repas splendide ; et pour prouver au vertueux et très-républicain cabaretier que lui et ses convives avaient la joie au cœur et ne s'inquiétaient nullement des malheurs du temps, il mangea et but pour ceux qui ne pouvaient en faire autant ; la Colette l'aida de son mieux, Saturnin fit des efforts, et il en résulta que l'hôte fut content. L'amphitryon paya sans marchander, et l'on s'apprêtait à s'embarquer pour le spectacle, lorsque le cabaretier arrêta Leguin.

— Citoyen, lui dit-il d'un ton de mauvaise humeur, il paraît, à ce qu'on m'a dit, que tu es bien avec Robespierre et les comités ?

— Je suis bien avec tous les bons patriotes.

— Eh bien ! dis-leur donc que c'est une indignité d'avoir ôté la guillotine de la place de la Révolution pour la porter à la barrière du Trône.

— Et pourquoi ça ?

— Sais-tu que je paie cette boutique et l'entresol quinze cents livres, et que je l'ai louée le double de ce que ça vaut

parce que les charrettes révolutionnaires passaient par ici ? On y venait faire des dîners fins et on y buvait à la santé de ceux qui avaient gagné à la grande loterie de la guillotine. Depuis que le comité a pris l'arrêté qui a exilé la guillotine au faubourg Saint-Antoine, je ne fais plus rien, ça me ruine. Ah çà, est-ce qu'ils rougissent de la guillotine, les membres des comités, qu'ils la renvoient dans un faubourg ? Sa place devrait être aux Tuileries... dans l'ex-salle du Trône !

— C'est possible, répondit notre imperturbable inventeur, mais les autres marchands de la rue Saint-Honoré se sont plaints de ce que ça nuisait à leur commerce, et tu sais bien que la plupart fermaient leur boutique.

— Ce sont des aristocrates, dit le cabaretier furieux ; on aurait dû les mettre en accusation.

— Pour avoir mis des volets à leurs carreaux ? Eh bien ! et la liberté ?

— La liberté, dit le cabaretier, n'est faite que pour les patriotes.

— Ne dis pas ça, repartit tout bas l'amphitryon ; on te prendrait pour un aristocrate.

— Moi ! reprit l'hôte stupéfait ; je suis un aristocrate ?

— Dame ! que disaient autrefois les nobles, c'est que la liberté n'était faite que pour eux. Tu dis la même chose, donc tu es un aristocrate. Prends-y garde, Robespierre ne les aime d'aucune façon ; qu'ils soient en escarpins ou en sabots, il les enverra tous à la grande coupeuse ; et si ça te plaît, le jour où tu iras, je me charge de faire passer les charrettes par ta rue.

Le cabaretier baissa la tête ; le nom d'aristocrate qu'on lui avait donné l'avait terrifié ; c'était là l'accusation terrible et vague avec laquelle on accablait ceux à qui l'on n'avait aucun fait précis à reprocher. Que de têtes sont tombées pour des propos plus innocents que l'aphorisme politique formulé par le cabaretier sans-culotte ?

De là les convives de Leguin allèrent au théâtre d'Audinot ; on y jouait ce soir-là une vieille pièce de Mercier, dont le sujet a été porté par Sedaine à l'Opéra-Comique, le *Déserteur*. La pièce de Mercier est pleine de cette boursouflure

pédante mais passionnée, que l'auteur a mise dans toutes ses œuvres. Depuis quelque temps la scène où Louise, la fiancée du déserteur, demandait et obtenait la grâce de son amant, avait été changée; et le représentant du peuple qui remplaçait le roi, refusait la grâce en disant que la nation ne connaissait d'autre amour que celui de la patrie.

Dans les premiers jours, ce changement avait été accueilli par des trépignements furieux; mais depuis lors, soit l'habitude de revoir trop souvent la même chose, soit que l'esprit public se fût déjà modifié, il n'y avait plus que quelques gredins de l'espèce du cabaretier de la rue Saint-Honoré qui applaudissaient à cette scène.

Au moment où elle arriva, le patron de Saturnin, qui avait remarqué quelques-uns de ses ouvriers dans la salle, poussa rudement le bras à Saturnin et à Louise en leur disant :

— Allons, soutenez-moi, commençons le branle.

Et tout aussitôt, sans les prévenir de ce qu'il voulait faire, il se met à crier :

— La scène de la grâce... la grâce !

Le parterre étonné se retourne; Saturnin fait signe aux ouvriers et s'écrie à son tour :

— Oui, la grâce, la grâce... en voilà assez! la grâce...

Les ouvriers répondent avec enthousiasme : La grâce!

Des furieux montent sur les banquettes en criant :

— Non, qu'on le fusille !

Alors, tout le monde s'en mêle, les uns demandent la fusillade, les autres la grâce. Ce fut un tumulte horrible, des menaces affreuses. Madame de Perbruck, tremblante, se serrait contre Saturnin qui insultait les plus furieux. Mais Louise, entraînée elle-même par ce mouvement, se lève à son tour en criant :

— La grâce... la grâce!...

L'aspect de cette belle fille, avec sa cocarde tricolore et son costume coquet, enflamme les modérés qui se mettent à hurler : Grâce, grâce!...

Un commissaire de police arrive, réclame le silence et ne l'obtient que pour entendre Saturnin lui crier d'une voix formidable :

— Le peuple souverain veut la grâce ; obéissez au peuple souverain.

A cette violente apostrophe, toute la salle éclata en cris :

— La grâce... la grâce!...

Le commissaire baissa la tête, les terroristes se taisent et la scène est jouée comme autrefois devant un public qui est resté debout sur les banquettes, qui applaudit avec fureur et qui trépigne avec tant d'enthousiasme que bientôt la salle est perdue dans une nuée de poussière.

Leguin en profite pour quitter sa place ; mais au lieu de sortir par la porte du boulevard, où des agents de police auraient pu l'attendre, le suivre et l'arrêter, il entraîne Saturnin, Louise et madame de Perbruck par les couloirs ; et, comme, en sa qualité d'habitué du théâtre de la Colette, il avait une clef du théâtre, il les fait passer sur la scène et les conduit tous les trois dans la loge de sa belle. Comme on était convenu, les deux dames passèrent la nuit chez l'actrice, et Saturnin retourna avec son patron à l'atelier, où était arrivée ce qu'on appelait l'escouade de nuit. En effet, un certain nombre d'ouvriers travaillaient depuis six heures du soir et un nombre égal continuait les travaux depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin. Ceux-ci étaient les plus turbulents, la plupart étaient les spectateurs assidus des exécutions qui se faisaient à la barrière du Trône. Ils étaient plus difficiles à entraîner que les autres, aussi le patron et Saturnin avaient-ils pour cela arrangé un autre moyen.

Le patron se mit à parcourir l'atelier avec les mêmes recommandations qu'il avait faites le matin et en recommençant à peu près la même scène qui avait eu déjà lieu. Les ouvriers écoutaient, mais ne paraissaient guère se soucier du danger qui pouvait menacer leur maître, lorsque celui-ci s'écrie avec fureur, en demandant pourquoi une douzaine d'ouvriers ne sont pas arrivés;... il menace de les chasser... il les appelle des brigands.

— Eh bien ! dit l'un des ouvriers, quand ils s'amuseraient un peu ?

— Ils ne s'amuseront pas longtemps où ils sont, dit Saturnin.

— Eh bien ! où sont-ils ?

— A la Conciergerie ?

— Arrêtés ! s'écria-t-on de tous côtés ; et pourquoi ?

— Parce que, hier matin, dans un cabaret de la barrière Charonne, ils ont bu à la santé des jacobins, avant de boire à celle de Robespierre.

— Bah ! dirent les ouvriers, ce n'est pas possible.

— C'est pourtant comme ça, dit Saturnin, attendu que Robespierre ne veut pas qu'il y ait autre chose que lui : ni comité, ni Convention, ni jacobins, ni peuple !

Il y eut un moment d'indécision ; le hasard détermina l'explosion : un homme à moitié ivre, qui sans doute ne savait ce qu'il disait, crie :

— A bas Robespierre !

Et tout l'atelier hurle : A bas Robespierre !

Bien plus, il fallut calmer ceux qu'un moment avant on craignait de ne pouvoir entraîner. Ils voulaient aller trouver Robespierre. Mais Saturnin leur apprit qu'il devait parler le lendemain et leur promit de les faire tous placer dans les tribunes.

Le patron et Saturnin, à peu près assurés de leur monde, endoctrinèrent peu à peu les ouvriers et finirent par leur persuader qu'il ne fallait pas juger Robespierre sans l'entendre ; qu'on le laisserait parler le lendemain, mais qu'on ferait taire les esclaves du despote.

Pendant ce temps, les jacobins, avertis par Robespierre, agissaient dans leur sens et par les mêmes moyens ; ils avaient recruté tout ce que les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine avaient de plus vil pour occuper les tribunes et faire une ovation à Robespierre. Mais ils eurent un tort énorme, ce fut de distribuer de l'argent ; et le matin du 8 thermidor, lorsque toute cette canaille gorgée de vin voulut aller s'installer dans les tribunes de la Convention, elle les trouva à peu près remplies par les ouvriers de Saturnin et toutes les femmes qu'ils avaient pu entraîner à leur suite. Saturnin était au milieu, en vue de tous les siens, et pouvant les faire agir d'un geste.

Le patron s'était retiré sur la plus haute banquette, pour pouvoir surveiller les mouvements, tous deux en ouvriers, le bonnet rouge en tête, sans veste, les bras retroussés et le visage déguisé par des teintes livides de vin.

Déjà la veille Robespierre avait commencé son attaque : une pétition avait été lue, et cette pétition était un éloge furieux de Robespierre et une accusation contre tous ceux qui s'opposaient à son despotisme. Cette pétition avait été écoutée en silence par ceux mêmes dont elle semblait réclamer la tête. Les jacobins en avaient triomphé et disaient dans leur séance du soir que les traîtres terrifiés avaient baissé la tête pour l'holocauste sacré.

C'était de ce style qu'on parlait des guillotinades.

Robespierre n'était pas content; mais pressé par Henriot, Fleuriot, Dumas, Boulanger, par son frère, qui était arrivé ce jour-là, il se décida à prononcer son fameux discours. Lorsqu'il parut à la tribune, où il ne se montrait presque plus, quelques mains l'applaudirent; mais une voix aigre s'écria tout à coup :

— Silence! laissez parler le roi des patriotes!

Ce mot de roi si bizarrement jeté dans cette assemblée surprit tout le monde, et un profond silence s'établit en effet. Robespierre, qui voyait devant lui tout ce peuple à bonnets rouges, supposa que c'étaient là ceux qui devaient le soutenir de leurs acclamations et commença sa harangue. Nous ne voulons pas relater ici ce long factum dont l'histoire elle-même n'accepterait pas l'ennuyeuse et détestable phraséologie. Nous dirons seulement que c'était là un acte d'accusation formel en même temps qu'une défense personnelle. Tous ceux dont Robespierre voulait la mort y étaient désignés clairement, mais aucun n'y était nommé. Il commença d'abord par annoncer qu'il allait étouffer le flambeau de la guerre civile par la seule force de la vérité : ceci passa sans transports, mais quelques mains applaudirent; on les fit taire; Robespierre, dont l'orgueil s'irritait devant le silence, reprend avec plus d'animation; il trace l'historique des événements qui ont agité la nation depuis quelque temps; il fait le récit de la marche de la Convention à travers les obstacles, les trahisons, les lâchetés de quelques-uns de ses membres, et donne à sa voix tout l'éclat qu'elle peut avoir en s'écriant :

« Qui donc dans ces jours de danger a sauvé la Convention? La Montagne, ou à son défaut... »

Les tribunes avaient promis de lancer la réplique : C'est

» Robespierre! c'est toi! » devait-on crier de tous côtés. Pas une voix ne s'élève, et l'orateur en est réduit à se répondre à lui-même : « C'est moi ! »

Ce mouvement sur lequel il avait compté, tourna au ridicule. Robespierre pâlit et continue d'une voix altérée; il bredouille, il hésite, il se répète et se hâte d'arriver à un passage, sur lequel il comptait encore; il se plaint de ce que la calomnie l'entoure, de ce qu'on lui reproche les rigueurs de la liberté, il pleure avec hypocrisie sur la terrible responsabilité qu'il a appelée sur lui; il déclare qu'il est l'esclave de la liberté, un martyr vivant de la république, sur lequel on rejette tout ce qu'elle a ordonné de terrible; il sanglotte, et dit qu'il n'est même plus un citoyen; que c'est un crime de le connaître; il se lamente, il chancelle.

Rien ne répond à cette comédie ; pas une voix ne lui jette une consolation, pas un cri ne lui vient dire qu'il n'a pas raison de se croire abandonné de tous. Sa parole tombe dans ce silence vide et sans écho. Alors, la colère s'empare de lui ; il arrive aux accusations, il les formule, il insulte les feuillants; il traite de fripons Cambon, Ramel et autres, il s'anime, et, emporté par sa rage, il va au delà de toute prudence; il rapetisse les victoires que viennent de remporter nos armées, il les calomnie ; rien ne lui réussit. Enfin, il veut tourner contre ses ennemis les armes avec lesquelles on l'attaque; il reproche aux comités leurs cruautés, il se pose en homme modéré, et enfin en victime dont le dévoûment à la liberté a été calomnié. Le silence le plus profond avait duré pendant ce long discours, des émissaires envoyés aux tribunes avaient stimulé le zèle de quelques jacobins qui avaient pu y pénétrer. Quelques cris s'élèvent, mais la même voix les domine et s'écrie :

— Mirabeau a dit que le silence du peuple était la leçon des rois; c'est la leçon de tous les tyrans, de quelque nom qu'ils s'appellent!

A ce mot foudroyant, Couthon bondit à sa place; le député Lecointe, prévoit le danger, et pour ne pas laisser aux partisans de Robespierre l'avantage d'une première décision, il propose l'impression du discours, et son envoi dans toutes les municipalités. Bourdon, de l'Oise, s'y oppose; enfin, Couthon s'élance à la tribune, la menace et la fureur à la

bouche; il ne veut pas de discussion, il veut, il exige de l'enthousiasme, il le commande; et telle est la terreur qu'inspire cet énergumène, que l'assemblée obéit et vote l'impression.

Les jacobins des tribunes, enhardis par cette faiblesse de l'assemblée, hurlent quelques cris de : A bas les feuillants! aussitôt étouffés, et un nouveau cri railleur et cruel se fait entendre :

— Robespierre est un dieu; à genoux devant lui!

Cette apostrophe ironique éveille les ennemis de Robespierre. Tout à coup l'orage éclate; chacun s'élance à la tribune, tous veulent parler. D'abord Vadier y paraît; mais Cambon s'y élance et le précipite de la tribune, et levant enfin l'étendard de l'attaque, au lieu de se défendre, il accuse Robespierre; le nom de tyran lui est jeté à la face. Billaud-Varennes lui succède, et enhardi par le trouble de Robespierre, qui n'avait répondu que quelques mots sans vigueur, il l'attaque plus vivement, l'appelle calomniateur; il le somme de nommer les députés qu'il n'a fait que désigner; il le presse, l'interroge, le défie. Robespierre, dont la féroce vanité ne s'était jamais imaginé qu'on pût lui parler le langage qu'il parlait aux autres, hésite et finit par dire qu'il a signalé des abus, mais qu'il n'accuse personne.

Si à ce moment il eût osé jeter insolemment à l'assemblée les noms de ceux qu'il voulait perdre, peut-être cette audace les eût-elle arrêtés; mais sa lâcheté le perdit. On le hue, on le presse, et Barrère, profitant du mouvement, demande qu'on rapporte la décision qui ordonnait l'impression du discours et fait accepter sa proposition.

Robespierre, pour la première fois publiquement vaincu, se retire le cœur gonflé de rage. Il se rend aux Jacobins; les portes en avaient été forcées et quelques hommes dévoués y avaient suivi Saturnin. Ils y venaient pour observer. On y savait la défaite de Robespierre et l'on voulait l'en dédommager. Julien occupait la tribune; il dénonçait avec fureur les ennemis de la république, et disait que la liberté venait de déserter la Convention pour se réfugier aux Jacobins sous la figure de Robespierre.

A ce moment, il paraît, on lui demande son discours; il

le relit au milieu des applaudissements les plus frénétiques. Saturnin, qui l'avait déjà entendu, ne pouvait comprendre que ce fussent là les mêmes paroles qui avaient laissé l'autre assemblée si morne et si glacée. A ce moment son patron se glisse jusqu'à lui.

— Hein! lui dit-il, que penses-tu qui fût arrivé si on leur avait laissé allumer l'autre assemblée comme celle-là?

Saturnin allait répondre lorsqu'il voit Julien près de lui; le jeune homme l'avait reconnu.

— Peut-on compter sur vous? dit-il.

— Sans doute, répond intrépidement Leguin.

— Les aristocrates, dit Julien, ont à ce qu'il paraît rempli les tribunes de la Convention de leurs séides?

— Ah bah! dit naïvement l'inventeur.

— Pouvez-vous nous répondre de quelques hommes?

— Certainement.

— Eh bien, voici une carte; vous pourrez entrer avant tout le monde par la porte du pavillon du bord de l'eau.

Le patron empoche la carte.

— Que voulez-vous faire? lui dit Saturnin.

— Eh bien, nous y ferons entrer les nôtres. Le tour est bien joué.

Julien, qui s'était éloigné un moment pour distribuer d'autres cartes, se rapprocha d'eux pour leur dire l'heure. Puis il se pencha vers Saturnin et lui dit:

— Où puis-je vous envoyer un paquet?

— Chez moi, répond Leguin; Saturnin part demain pour l'armée, il se fait soldat.

— Très-bien, dit Julien en s'éloignant.

— Pourquoi lui dites-vous cela? dit Saturnin.

— Parce qu'il a la chance que vous vous fassiez tuer, et que ça le maintiendra en bonne disposition pour votre belle.

Cependant les applaudissements avaient cessé, et Robespierre, voulant animer l'assemblée en sa faveur, répète les mots qu'il avait dits quelques jours avant à Julien:

« Ce discours que vous venez d'entendre, dit-il, est mon testament de mort. »

Alors on crie, on hurle, on jure, on menace. Couthon demande qu'on expulse de l'assemblée tous ceux qui ont

voté contre Robespierre, et il en donne tout haut la liste. On les injurie, on les précipite des tribunes. A ce moment Robespierre pouvait encore être sauvé. Un homme osa demander qu'on allât sur-le-champ arrêter les conspirateurs Tallien, Barras, Carnot, Cambon; et si Robespierre eût accepté ce parti violent, peut-être triomphait-il, peut-être renouvelait-il la destinée entière de Cromwell; mais Robespierre n'avait de courage que pour l'injure; il ne savait pas agir : il remit ce moyen extrême au lendemain. Robespierre voulait encore parler; il ne pouvait se persuader qu'il ne fût plus le maitre de cette assemblée, qu'il avait vue tant de fois trembler devant lui. Cependant on prévit le cas d'une nouvelle défaite : la commune et les jacobins devaient rester en permanence, et si Robespierre était battu, les magistrats devaient déclarer que le peuple rentrait dans sa souveraineté, et que la Convention était dissoute.

Henriot répondait de la force armée. La lutte n'était pas finie et menaçait de tourner au profit de Robespierre; il fallait donc une majorité imposante, écrasante, pour le renverser, et la veille les députés de la plaine, contenus par le regard de Boissy-d'Anglas, avaient assisté comme de simples spectateurs à la lutte engagée. Dubois-Crancé, qui avait été de la Constituante avec lui, se chargea d'aller le trouver. Repoussé trois fois par le calme et le dédain de son collègue, il trouve enfin une de ces phrases qui sont des victoires.

— Tu refuses, s'écrie-t-il en le quittant, eh bien! que tout le sang innocent que versera encore Robespierre tombe sur ta tête!

Cette malédiction émeut Boissy-d'Anglas, qui donne enfin sa parole.

Pendant que les chefs agissaient aux Jacobins, leurs partisans se remuaient ouvertement: le bulletin de la séance était répandu de tous côtés, commenté d'une façon fâcheuse pour Robespierre; il l'était le plus souvent contre la Convention.

En effet, les rues appartenaient à la commune. On avait déchaîné tout ce que la populace renferme de plus abject. Les sections se prononçaient tout haut pour Robespierre, en même temps Saturnin et Leguin ramassaient leurs par-

tisans et les disposaient à la séance du lendemain. Ce fut le patron qui alla prévenir le comité de l'envahissement projeté des tribunes. Grâce à lui, cent cinquante gardes nationaux furent conduits dans la nuit au palais des séances et mis de garde à la porte par où devaient passer les jacobins. L'huissier Bonnebaut, qui devait livrer cette porte, fut arrêté et enfermé dans une des caves du palais. Cependant Saint-Just était arrivé et s'était rendu au comité. Collot-d'Herbois, chassé quelques heures avant du club des jacobins, l'interpelle, l'insulte, lui dit qu'il vient pour dénoncer tout le monde; mais Saint-Just lui répond dédaigneusement qu'il fera son rapport à la Convention, et cependant, selon l'usage établi, il promet de le soumettre aux comités. La nuit entière se passe dans ces allées et venues. Tout s'agitait dans Paris, les prisons elles-mêmes frémissaient d'inquiétude, car on savait tout ce qui se passait à la Convention, on savait que la veille quelques hommes avaient voulu faire retourner la charrette qui conduisait le nombre accoutumé de victimes à la guillotine; Henriot était survenu et avait fait continuer la marche. Cette charrette emportait Roucher et André Chénier.

Paris resta éveillé durant cette nuit.

Le matin du 9 chacun était à son poste : Fleuriot à la commune, Henriot à cheval, suivi de ses aides de camp, parcourant les rues. Pendant ce temps, les jacobins s'étaient présentés avec leurs gens à la porte secrète qui devait leur être livrée. On la leur refuse, et on leur dit que la porte ordinaire va s'ouvrir. Ils y courent, mais elle était encombrée depuis le point du jour. On l'ouvre en effet, et, comme la veille, tous ceux que conduisent Saturnin et son patron pénètrent dans les tribunes, et c'est à grand'peine que quelques jacobins y peuvent trouver place. Le reste se retire et va peupler les tribunes de la commune, où elle apporte les nouvelles de ce premier échec.

Les députés arrivèrent bientôt en foule et alarmés; la plupart avaient traversé Paris et n'avaient pu deviner quelle était, à vrai dire, la situation de l'esprit public.

On était sans doute fatigué de la tyrannie de Robespierre et de la commune, mais la faiblesse de la Convention épouvantait les plus résolus; on doutait de l'énergie que la

séance de la veille semblait promettre, tandis que personne ne doutait des terribles représailles qu'exerceraient les jacobins contre ceux qui auraient appuyé les ennemis de Robespierre. D'ailleurs personne, même dans les sections, ne savait l'opinion de ses voisins, tout le monde était ou paraissait terroriste. Tant de comédies étaient jouées pour détourner de soi la dénonciation aux aguets des portes de toutes les maisons, que souvent les plus modérés étaient redoutés comme les plus féroces.

En ce moment suprême tout le destin de la Convention était à elle-même. Il lui fallait le courage, la hardiesse, la volonté et la rapidité, elles les eut suffisamment pour le succès, parce que ses ennemis manquèrent absolument de ces qualités; mais si Robespierre eût été l'homme de son ambition, s'il eût osé suivre le conseil que lui donnait la veille le terrible Payan de faire arrêter les membres des comités et les conspirateurs, il l'emportait : encore fut-il bien près de l'emporter, s'il avait su profiter de la terreur qu'il inspira jusqu'au dernier moment.

En effet, la Convention, il faut le dire, avait tellement l'effroi de cet homme, qu'elle n'osa pas l'entendre, qu'elle s'enivra de ses propres cris pour oser le punir ; mais c'est là une trop grande et trop intéressante page de notre histoire pour que nous ne demandions pas la permission à nos lecteurs de leur en transmettre le récit.

XXII

Les députés étaient arrivés : c'était, de toutes parts, une agitation fiévreuse. Les montagnards couraient en tumulte dans les couloirs, sollicitant l'appui des députés de la Plaine, qu'ils avaient si souvent menacés. Si Robespierre tombait,

disaient-ils, tout désordre, toute sévérité, devaient disparaître avec lui.

Tallien s'agitait, pérorant, menaçant, suppliant. Il avait plus de courage que n'en donne le soin de sa propre vie, il avait plus de passion que n'en donnent le bien public et l'humanité ; il avait le courage et la passion que donne l'amour. Du fond de sa prison, une femme d'un esprit éminent, d'une beauté suprême, l'excitait, l'enflammait et l'avait armé. Collot-d'Herbois, tout meurtri de l'insulte qu'il avait reçue la veille aux jacobins, se tenait au fauteuil de la présidence, d'où les cris des Jacobins ne le chasseraient pas ; sombre, taciturne, il attendait sa vengeance. Vadier, criaillant de sa voix fêlée, ne trouvait pas, dans l'hyperbole gasconne, des mots assez forts pour anathématiser les tyrans. Billaud-Varennes était appuyé contre un mur, les poings serrés, et paraissait prêt à prendre son élan pour sauter sur ses ennemis. Toutes les voix parlaient, soit à grands cris de malédiction et d'injure, soit à voix basse et avec de sinistres paroles. C'était un tumulte sombre, terrible, sillonné de menaces éclatantes, et au-dessus duquel semblait planer cette question fatale : « Qui doit mourir aujourd'hui ? » Jamais, à l'approche d'une bataille où les hommes vont être couchés par milliers dans la tombe, une si puissante émotion ne fit battre le cœur de tant d'hommes résolus.

Pendant que ceux-là s'agitent, Robespierre, Lebas, Couthon, restent immobiles et assis à leur banc ; seulement, leurs regards interrogent les visages, épient les gestes et vont quelquefois arrêter la sollicitation sur les lèvres d'un ennemi qui demande leur condamnation, et la promesse de celui qui était prêt à l'accorder.

Tout à coup Saint-Just paraît ; il portait avec lui le signal du combat : c'était le rapport qu'il avait promis de communiquer aux comités, et qu'il leur avait laissé ignorer, à l'encontre de ses engagements.

Tallien, qui la veille avait juré de commencer l'attaque, s'écrie en le voyant entrer :

— C'est le moment.

Et tout aussitôt il va prendre place, suivi de tous ceux qui avaient juré de le seconder. Les ennemis étaient en présence. Saint-Just calme, dédaigneux, parfumé, Saint-Just le

sanglant muscadin, monte lentement à la tribune le sourire du mépris sur les lèvres; comme blessé de l'odeur de ces fortes passions qui écument autour de lui, il se cache un moment le visage sous un mouchoir de batiste brodé. Toujours tranquille et toujours insolent, il jette un coup d'œil méprisant sur ses ennemis et commence la lecture de son rapport.

Saint-Just terrifiait l'assemblée plus encore que Robespierre.

Plus net, moins diffus et surtout plus hardi, il était plus redoutable dans les moments décisifs. Il commence et prend position, il se place, il s'élève au-dessus des partis; il annonce qu'il va parler au nom de la vérité seule, déclarant qu'il sait aussi bien que personne que la roche Tarpéienne est près du Capitole. Déjà on l'écoutait, lorsque Tallien prévoyant l'attaque ferme et directe qui va sortir de ce préambule, l'interrompt violemment, en déclarant qu'il ne veut pas voir recommencer la scène de la veille. « Hier, dit-il, un membre du gouvernement est venu ici dénoncer ses collègues; aujourd'hui, un autre vient en faire autant; c'est assez, il faut enfin que le voile qui cache ces sinistres projets soit déchiré. »

Un instant insaisissable d'hésitation plane sur l'assemblée; mais une main donne le signal des applaudissements, ils éclatent alors tout à coup, montent de l'assemblée aux tribunes, et roulent avec fracas à trois reprises différentes, portant la confiance aux uns, la terreur aux autres. Saint-Just, toujours impassible, s'arrête et déclare que ce n'est point seulement un membre du gouvernement qui parle, mais le représentant des comités réunis.

Billaud-Varennes lui crie qu'il ment, gravit la tribune et dénonce enfin cette insolente tyrannie qui s'arme des volontés non consultées du pouvoir exécutif pour présenter à la Convention ses volontés personnelles. Un tumulte terrible commence, on s'interpelle, on s'injurie déjà; mais Billaud-Varennes suspend un moment tout ce bruit en passant de l'accusation presque banale de tyrannie à l'accusation plus directe de conspiration. Il raconte, il dénonce la séance tenue la veille aux Jacobins; il redit leurs projets, leurs menaces, leurs insultes aux députés, l'appui qu'ils ont promis

à Robespierre; et, pour donner plus d'autorité à ses paroles, il choisit un homme dans les tribunes et le désigne pour un des assassins qui ont promis au tyran la tête des députés fidèles. Il demande qu'on le chasse, et, sur un signe de Saturnin qui veille à tous les incidents de cette scène, ce misérable est enlevé et jeté de mains en mains jusqu'à la porte des tribunes, où les gendarmes le sauvent plutôt qu'ils ne l'arrêtent.

A cet instant Lebas jette un regard furieux sur les tribunes, se lève, s'écrie, trépigne; mais une voix encore ose crier à l'ordre, et cent voix répondent, mille voix approuvent; elles partaient de tous côtés, sans que le président voulût entendre si elles venaient de l'assemblée ou des tribunes. Billaud continue et laisse déborder ce torrent d'accusations, que son orgueil, longtemps dominé par celui de Robespierre, avait accumulé dans son sein. Il parcourt tous les détails de l'administration, cite les actes, dévoile la marche patiente de l'ambitieux qui a toujours mis sa volonté à la place de celles de ses collègues, et qui, les jours où il a trouvé une résistance, s'est retiré, non point pour reconnaître les droits de chacun à agir selon la vérité et la conscience, mais pour préparer dans l'ombre les dénonciations, les complots, les proscriptions. Billaud savait tout ce qui s'était passé dans le conseil des jacobins : il dit tout.

Robespierre, pâle, tremblant de rage, enflammé de ces terribles passions qui tant de fois ont fait frémir l'assemblée sous les accents de sa voix âcre et sifflante, Robespierre monte à la tribune, il arrive, et Billaud-Varennes s'arrête en le sentant si près de lui. Toute l'indignation excitée par l'accusateur est prête à reculer. Robespierre demande insolemment la parole. Le président allait la lui accorder. Tout pouvait être perdu. Un cri s'élève des tribunes : A bas le tyran! hurle Saturnin. A ce nom, à ce cri, Robespierre menace des poings; mais mille voix unies, terribles, lui renvoient, comme un tonnerre, ce cri : A bas le tyran! Robespierre ne cède point, il veut parler, mais déjà Tallien s'est élancé à la tribune. Le silence renaît un moment pour lui. C'est alors qu'il se pose en accusateur, en juge et en bourreau. Il dit qu'il a vu la séance des jacobins, qu'il a suivi les plans du nouveau Cromwell, qu'il a condamné l'ennemi

publie, et que ne sachant si la Convention oserait le décréter d'accusation, il s'était armé d'un poignard pour tuer le tyran, et tout aussitôt il jette le poignard sur la tribune.

Robespierre veut encore s'écrier, mais de frénétiques applaudissements éclatent de tous côtés et étouffent les fureurs de Robespierre. Il comprit alors qu'on ne voulait point l'entendre, mais comme attaché à la tribune, il ne la quitte point pendant que Tallien demande l'arrestation d'Henriot et des autres conspirateurs.

Déjà c'en était fait de Robespierre, mais tout à coup un incident suspend la séance : Barrère paraît, Barrère qui vient pour parler au nom des comités, homme incertain, faible, ambitieux, qui n'avait pu se résoudre à n'être rien et qui tremblait maintenant d'être quelque chose. Il était depuis une heure aux aguets à la porte de la salle, suivant le cours de la discussion, plongeant sa main tantôt dans sa poche de droite, tantôt dans sa poche de gauche, car il avait dans l'une un discours qui devait faire absoudre Robespierre, dans l'autre un discours qui devait l'écraser.

Représentant des comités, il arrivait armé de toute leur autorité. Le mouvement désespéré de Tallien, l'enthousiasme qui l'accueille, décident Barrère. Il pousse la porte, paraît tout à coup, s'arrête comme frappé du tumulte qui agite l'assemblée, et monte à la tribune comme un homme qui vient accomplir un grand devoir, sans s'informer du danger qu'il peut courir. Toutefois, telle était la crainte qu'inspirait Robespierre, que, tout en essayant de le renverser, ce n'est pas à lui-même que les comités osent s'adresser : c'est dans ses agents qu'on le frappe. On demande l'abolition du décret qui donne à un commandant général permanent l'autorité militaire, et le rétablissement de la loi qui le remettait successivement à chacun des chefs commandant une légion. C'était destituer Henriot, c'était enlever à Robespierre tout secours. Barrère poursuit, et obtient qu'on mande le maire et l'agent national à la barre. C'était décapiter la commune, qui pouvait encore agir.

Le décret est adopté au milieu de l'agitation que maintiennent les tribunes. Malheureusement pour lui, Robespierre avait quitté la tribune pour se concerter avec Saint-Just, qui, à moitié couché sur son banc, mordillait le coin de son mou-

choir avec le dédain d'un homme qui regarde des laquais se disputer. Ils avaient espéré en Barrère, et furent terrifiés de son abandon. Le vieux Vadier monte à la tribune, reprend l'attaque; mais ses lenteurs, sa faiblesse, la puérilité de ses accusations, font frémir Tallien d'impatience; il remonte à la tribune, s'empare de la parole, déjà vingt fois refusée à Robespierre. Tant de passion et tant d'espérances peut-être agitaient cet homme, qu'il y retrouve une nouvelle colère, de nouveaux accents plus terribles, plus précis, plus énergiques encore que les premiers. Robespierre debout, penché hors de son banc, l'interrompt par ses cris. Tallien continue, sans daigner lui répondre. Robespierre redouble de fureur et demande encore la parole, le président agite sa sonnette, et Tallien continue : il accuse, il tonne, et, emporté par sa fureur, il oublie de conclure. Un député se lève et demande la mise en accusation; les voix accoutumées répondent par un cri unanime : L'accusation! Alors ce n'est plus qu'une effroyable mêlée de cris, de voix, d'injures. Robespierre jeune demande à partager le sort de son frère, on dédaigne son dévouement; le mot : l'arrestation! tonne de toutes parts. On voit Robespierre s'agiter au pied du bureau du président, qui couvre des tintements de sa sonnette les cris impuissants de celui auquel deux jours avant on obéissait en tremblant. Alors Robespierre se tourne vers la Montagne; il n'y voit que malédiction et menace : c'était la fureur d'amis qu'il avait voulu écraser. Il ose s'adresser à ceux de la Plaine, dont il avait tant de fois insulté le modérantisme, on détourne la tête avec mépris. Enfin, furieux, il s'écrie, dans un dernier transport de fureur :

— Président des assassins, pour la dernière fois, je te demande la parole.

La sonnette impassible du président lui répond.

Alors, suffoqué de rage, il porte ses mains avec un désespoir furieux sur son front, et semble prêt à succomber.

— Le sang de Danton l'étouffe ! lui crie une voix.

— Ah ! qu'un tyran est dur à abattre ! s'écrie une autre.

— Est-ce que cet homme restera encore longtemps notre maître ? dit-on d'un autre côté.

Puis le cri : L'accusation ! reprend, terrible, incessant,

forcené, éclatant de la voûte au pavé de la salle ; et cette fois le sort de Robespierre est décidé.

Cependant l'arrêt rendu ne s'exécute pas encore. Les coupables restent fièrement à leur banc, et les huissiers, habitués à les voir régner dans cette enceinte, hésitent à porter la main sur eux. Mais l'heure de l'audace était passée; il leur eût fallu avoir la veille le courage de jouer leur vie, dont eux-mêmes firent si bon marché le lendemain. On les précipite à la même place de proscription où eux-mêmes ont fait asseoir tant de vertu, de courage et de patriotisme.

La victoire était complète, achevée, irrévocable ; du moins l'assemblée le croyait-elle, car à cinq heures elle se sépare et remet à sept heures la reprise de ses séances. En même temps on fait emmener les accusés dans la salle du comité de sûreté générale, pour qu'ils y soient interrogés par les membres de ce comité.

Ce fut une imprudence qui faillit devenir bien fatale à la Convention ; car, par une sorte de coïncidence bien extraordinaire, la commune avait également suspendu sa séance. En effet, elle avait agi de son côté ; elle avait reçu le décret qui révoquait Henriot, mais elle ne l'avait pas proclamé ; tout au contraire, elle avait envoyé ses agents sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où se trouvait une foule immense, pour l'avertir que le vertueux Robespierre, le vertueux Saint-Just et le vertueux Couthon étaient menacés par les aristocrates et les traîtres. En même temps on avait réuni les sections, appelé le commandant de la force armée ; une députation s'était rendue aux Jacobins pour leur demander d'envoyer au quartier général de la commune ceux qui voulaient le salut de la patrie. Dans ce message, on promettait la bien-venue aux citoyens et aux citoyennes des tribunes qui les accompagneraient. Non contente de la populace rassemblée aux portes de la commune, la commune expédia les plus infâmes agents de la police dans le faubourg Saint-Marceau pour amener tout ce qui était resté dans les cabarets et dans les bouges immondes de ce quartier.

Henriot, ivre et furieux, était monté à cheval ; il avait gagné par les boulevards le faubourg Saint-Antoine, et partout, lui et ses aides de camp, allaient s'écriant que Robespierre, Saint-Just et Couthon, les sauveurs de la patrie,

étaient menacés d'être égorgés par les traîtres vendus aux aristocrates et à l'étranger. Arrivés au faubourg Saint-Antoine, il apprend là seulement l'arrestation de ses amis, qu'il ne croyait qu'en danger, et n'obtient d'autre victoire sur le peuple de ce faubourg que de forcer à laisser passer les charrettes qui emportaient encore une fois les condamnés à la guillotine. Saturnin y avait expédié quelques-uns de ses ouvriers, mais s'ils furent assez forts pour empêcher leurs camarades de suivre Henriot, ils ne le furent pas assez pour les porter à s'opposer à l'exécution de ce qu'on appelait encore la loi.

Enfin, Henriot court au Luxembourg, fait monter la gendarmerie à cheval, et profitant de l'absence de la Convention, il revient hardiment aux Tuileries pour délivrer les prisonniers.

Heureusement que les soldats choisis pour s'opposer à l'entrée des jacobins par la porte secrète des tribunes, étaient encore à leur poste. Ils croisent la baïonnette et défendent à Henriot d'entrer. Un homme, dont l'histoire ignore le nom, mais qui n'était autre que celui que nous appelons Leguin, reconnaît Henriot et rappelle aux soldats le décret de la Convention qui ordonne l'arrestation d'Henriot. On le saisit et on le conduit dans la même salle où se trouvaient ceux qu'il venait délivrer. Les membres chargés d'interroger les accusés avaient accompli leur mission. Il ne s'agissait plus que de transférer les accusés en prison. Mais chaque heure de ce jour devait amener sa péripétie. La commune, instruite de l'ordre donné par les commissaires de la Convention, expédie immédiatement à tous les concierges de toutes les prisons de Paris, l'ordre de refuser tous les prisonniers qu'on y présenterait. On y obéit, et tandis que les membres du comité de sûreté générale croyaient les deux Robespierre, Saint-Just, Couthon, Lebas, sous les verrous, ils étaient remis aux administrateurs de la police et ramenés triomphalement à la commune. Leur présence enhardit les rebelles. Un de ces membres, ancien président des jacobins, se met à la tête de quelques soldats, pénètre dans la salle du comité de sûreté générale, que les grenadiers avaient abandonnée depuis le départ des accusés, et enlève Henriot, qui redescend sur la place publique, assure insolemment que le

décret qui le destituait vient d'être révoqué, et il reprend le commandement des troupes.

Quel temps effrayant et étrange que celui où, dans une grande ville comme Paris, le même homme avait pu être, dans une journée, commandant légal de toutes les forces militaires, révoqué de ses fonctions, rebelle, arrêté, délivré dans le palais même où siégeait la représentation nationale, reprenant par un mensonge le grade qu'on lui avait enlevé et s'en servant pour ameuter le peuple et tourner les canons contre l'autorité suprême qu'il était chargé de défendre !

C'en était fait à ce moment; l'insurrection était proclamée, le tocsin commençait à s'ébranler de toutes parts, les faubourgs se levaient, tous les citoyens, à quelque parti qu'ils appartinssent, se répandaient dans les rues. Les prisons s'agitaient sourdement; les délateurs y préparaient de nouvelles listes de victimes, selon que la victoire resterait à Robespierre ou à la Convention. Jamais angoisse plus universelle et plus terrible n'agita la grande cité; tout est debout, tout est encore incertain, et la Convention rentre alors en séance. Chacun venait comme il était venu le matin, apportant les nouvelles de la partie de la ville qu'il avait traversée, et chaque arrivant jetait un nouvel effroi et un nouveau tumulte dans l'assemblée. Point de présidence, point de tribune, point d'ordre; des cris confus, des allées et venues tumultueuses. Il semblait que rien ne pût rendre à ces hommes surpris par les événements le calme et l'énergie qui leur étaient nécessaires, lorsqu'une voix vient leur annoncer que les canons de la commune sont braqués sur la Convention et que le feu va commencer.

A ces mots, tout se calme, Collot-d'Herbois s'assied au fauteil de la présidence, les députés se placent sur leurs bancs, les huissiers se rangent à leur place, la séance est déclarée ouverte.

C'est ainsi que les sénateurs romains se placèrent sur leur chaise curule au moment où les Gaulois forcèrent les portes de leur ville.

Au tumulte des premiers moments succède un instant de silence majestueux. Mais bientôt la délibération recommença et le tumulte avec elle, jusqu'à ce que cette même voix, qui avait tant de fois donné le signal durant les deux dernières

séances, s'éleva encore une fois au milieu de l'assemblée pour prononcer le mot terrible : Hors la loi les brigands!

Le décret est rendu, et quelques députés vont le proclamer sur la place du Carrousel en face même des canons braqués contre eux par Henriot. Immédiatement celui-ci est abandonné et n'a plus que le temps de fuir et d'aller porter à la commune l'annonce de ce décret.

Enfin chacune de ces deux puissances avait pour ainsi dire son armée, et la bataille pouvait s'engager.

La commune avait un général et la Convention en nomma un.

Mais l'homme qui agit avec le plus d'audace fut Léonard Bourdon, qu'on lui avait adjoint pour commander quelques bataillons restés fidèles. Seul ou presque seul, il quitte le palais national, pendant que les sections en armes, poussées par la commune, descendaient rapidement de la Grève aux Tuileries. Le sabre nu d'une main et un pistolet de l'autre, il s'avance jusque sur la première section qu'il rencontra et lui crie d'une voix tonnante :

— Citoyens, suivez-moi, les brigands de la commune sont hors la loi.

La section hésite. Bourdon traverse les rangs et ordonne à la section de marcher sur l'Hôtel-de-Ville en faisant un demi-tour. La section obéit et le suit. Il en rencontre une seconde, fait de même, recommence encore, va toujours et fait si bien, qu'au moment où il arrive sur la place de la commune, il avait à sa suite les mêmes hommes que la commune venait d'envoyer contre la Convention.

Où étaient donc ces hommes qui prétendaient détruire l'assemblée des représentants du peuple? Au lieu d'être à la tête de leurs partisans, l'épée à la main, comme faisaient leurs ennemis, ils délibéraient dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, le pistolet au poing pour se faire sauter le crâne s'ils étaient vaincus. Ce n'était donc pas le courage de mourir qui leur manquait, c'était le courage qui ose, qui agit, qui attaque; c'était le courage qui fait les Cromwell et les Napoléon.

Si Robespierre, descendu dans la rue et marchant à la tête des sections, avait tué Bourdon du coup dont il essaya de se tuer lui-même, peut-être la première de ces sections

qui rebroussa chemin à la voix de Léonard eût passé avec fureur sur son cadavre et se fût ruée sur la Convention en entraînant toutes les autres à sa suite; mais telle fut l'ineptie et la faiblesse des conspirateurs, que leurs ennemis s'en étonnèrent au milieu de leurs succès, et que Bourdon s'arrêta à l'entrée de la place de l'Hôtel-de-Ville, s'imaginant que des hommes devant qui la France avait tremblé si longtemps ne pouvaient se laisser abattre sans quelque héroïque effort.

Mais déjà ce n'était plus que désordre et terreur dans cette réunion, qui prétendait renverser la Convention; ce n'était plus qu'injures, que récriminations que se renvoyaient les conspirateurs. On reproche à Henriot sa lâcheté, et on le précipite du haut de la fenêtre; Robespierre le jeune s'y précipite de lui-même; Lebas se fait sauter la cervelle; Robespierre veut l'imiter et ne se fait qu'une horrible blessure.

Il était temps, les portes de la commune étaient brisées. Un jeune homme, armé d'une hache, avait dédaigné les ordres de Léonard Bourdon, qui voulait les faire enfoncer à coups de canon. Il avait traversé seul la place déserte de l'Hôtel-de-Ville et avait attaqué la porte principale avec une activité, une force qui l'avait bientôt fait voler en éclats.

Cet homme, c'était Saturnin, à qui son patron avait glissé tout bas dans l'oreille :

— C'est le moment de gagner ton procès et de n'avoir besoin de personne pour obtenir ta grâce.

Saturnin s'était donc élancé; son exemple fut suivi par quelques hommes, les portes furent brisées et les salles envahies. C'en était fait, la Terreur était vaincue. Il était trois heures du matin.

A peine Saturnin était-il redescendu sur la place de Grève, où il annonça à Léonard Bourdon que tout était fini, que Leguin qui s'y trouvait encore, le prit par la main, et le présentant à quelques députés qui étaient remontés jusqu'à la Grève, pour savoir des nouvelles de ce qui s'y passait, leur dit :

— Je vous recommande le citoyen de Perbruck, qui, dans ces deux journées, a bien mérité de la patrie.

Il l'entraîne aussitôt du côté de la Convention, rencontre Barras et lui fait la même présentation ; si bien qu'au bout d'une heure, le nom de Perbruck qu'on ne connaissait avant que pour celui de l'un des hommes qui avaient les premiers levé l'étendard de la révolte dans la Vendée, était répété par cent bouches différentes, comme le nom du citoyen qui s'était le plus énergiquement mêlé au renversement de Robespierre.

La nuit avait été cruelle pour madame de Perbruck et Louise. Depuis deux jours elles attendaient avec une profonde anxiété l'issue de cette terrible lutte, qui était pour elles, comme pour tant d'autres, la cessation de craintes perpétuelles ou la certitude de dangers plus menaçants. Mais à l'angoisse générale se mêlait pour elles la terreur de savoir Saturnin engagé dans ces mouvements. Il avait profité de la suspension de la séance de la veille et les avait conduites de chez la Colette dans le logement de son patron, où elles s'étaient retirées. Ce logement était situé aux abords du pont Neuf. Saturnin leur avait appris l'arrestation de Robespierre et de ses adhérents, mais depuis ce moment elles avaient vu défiler les sections, elles avaient entendu les cris des sans-culottes entraînés par la commune, elles avaient frémi au bruit du tocsin ameutant la populace contre la Convention. Plus tard, penchées à leur fenêtre, elles avaient vu le mouvement rétrograde des sections, et aux premières clartés du jour naissant elles avaient reconnu Saturnin et son patron marchant à côté de Léonard Bourdon. Enfin, la victoire était assurée, mais elles ne savaient pas si elle avait coûté du sang et un combat, et ne voyant pas revenir Saturnin, elles avaient gardé leur inquiétude.

Enfin, vers neuf heures du matin, Saturnin arriva.

Le délire de joie qui agitait Paris fut encore plus vif pour eux. A ce moment il n'y avait pas de bornes à leurs espérances ; ils oubliaient que Carrier était libre, qu'il s'était tenu prudemment à l'écart, et que dans toutes ces voix occupées à demander la tête de Robespierre, pas une ne s'était élevée pour accuser le bourreau de Nantes. Ne restait-il pas debout? et quoique l'influence de ses pareils dût être tout à fait anéantie, Louise avait cependant à se reprocher un de ces crimes que la Convention devait nécessairement punir,

alors même qu'il s'adressait à l'un de ces membres dont elle désapprouvait le plus la conduite.

Mais combien n'y en eut-il pas qui furent imprudents dans ce premier moment de joie! Le patron de Saturnin lui-même, cet homme si soupçonneux des hommes et des choses, arriva bientôt. Il venait de voir Barras, Tallien, et annonça à madame de Perbruck que quelques jours après il y avait une fête chez madame de Cabarrus et qu'ils y étaient invités.

Les royalistes avaient hâte de se revoir, de se reconnaître, de se confier leurs espérances et leurs projets. Ils oubliaient que cette révolution venait d'être faite par les hommes qui avaient été leurs plus ardents persécuteurs, et qui ne s'étaient arrêtés dans ce système sanguinaire que lorsque Robespierre avait voulu l'étendre jusqu'à eux. Ils se croyaient déjà sûrs de tout; Tallien, le grand orateur de la journée, leur appartenait par son nom, sa naissance, et surtout par ses mœurs, son élégance et son aristocratie personnelle. La fête eut lieu, mademoiselle de Paradèze y parut sous son nom, madame la marquise y présenta Saturnin comme son fils. Ceci paraîtra incroyable, mais l'entraînement du succès, le délire de la joie est là pour expliquer les plus folles imprudences. On y raconta tout bas ce qu'avait tenté Louise; on y sut la part que Saturnin avait prise aux mouvements de la Vendée; et quelques jours après de nouveaux dangers entouraient madame de Perbruck et ses enfants. Julien était arrêté, et Carrier relevait sa tête hideuse au club des jacobins. Mais ce qui semblait devoir les perdre les sauva.

On avait saisi dans les papiers de Robespierre la correspondance de Julien au sujet du farouche proconsul de Nantes; on avait saisi dans les propres papiers du jeune secrétaire les documents les plus complets sur les crimes commis en Bretagne. On lui rendit la liberté, on fit plus, on le chargea d'instruire le procès de tous les membres du tribunal révolutionnaire de Nantes.

Saturnin assistait à ces effroyables débats le jour même où Julien faisait sa déposition. On écoutait avec horreur les révélations du jeune secrétaire, lorsque tout à coup il s'écrie :

— Mais ce n'est pas assez de tous ces crimes imposés par Carrier à ses agents, ce n'est pas assez de ces jugements précipités, de ces exécutions encore plus précipitées, Carrier

tuait de sa volonté propre, sans loi, sans mesure, sans même savoir le nom des victimes qu'il condamnait.

Aussitôt Julien raconte ces noyades nocturnes suivies ou précédées de honteuses orgies; et comme l'accusateur public nie de pareils excès, il répond qu'il existe des témoins vivants de ces crimes, et qu'il s'engage à les faire entendre. Saturnin se lève et se présente. A son tour il raconte, il accuse, et excite une telle indignation dans les juges eux-mêmes, que la séance est suspendue aux cris poussés par l'auditoire tout entier demandant Carrier!... Carrier!...

Bientôt la Convention, assaillie des mêmes cris, excitée par l'indignation publique, par les réclamations du tribunal lui-même, nomma un comité de vingt-et-un membres pour interroger Carrier. Soutenu par les jacobins, qui accusaient la réaction thermidorienne de trahison, il se soumet avec colère, mais en gardant encore toute son audace; il accuse à son tour, veut rendre la Convention nationale responsable, à son tour, des crimes dont il n'a été que l'exécuteur. Il nie les ordres qu'on lui impute et demande qu'on lui montre ses ordres écrits; il réclame des preuves matérielles. Ce fut alors que Tallien lui jeta ce mot terrible :

« Tu demandes des preuves matérielles, eh bien ! qu'on fasse refluer la Loire vers Paris ! »

Mais les détails de ce jugement sont inutiles à ce récit. Carrier fut condamné, et le jugement qui le frappa rendit en même temps à la liberté tous ceux qui n'avaient été que ses agents. Parmi ceux-là se trouvait Guillaume Poiré, qui avait quitté Paris et était disparu sans que tous les renseignements qu'on avait pris eussent pu mettre sur sa trace. Ainsi, la sécurité que donnait à nos héros la condamnation de Carrier était troublée par le chagrin d'avoir perdu les preuves qui pouvaient amener la reconnaissance de Saturnin. Cependant, quelques bruits fâcheux couraient parmi les amis qui avaient retrouvé madame de Perbruck; on se demandait quel était ce jeune homme qu'elle avait présenté comme son fils, lorsque le seul fils qu'on lui avait connu était mort dans l'incendie du château de la Rouarie. Déjà quelques parents éloignés de mademoiselle de Paradèze trouvaient sa position inexplicable et peu convenable; un de ses oncles l'avait réclamée.

C'était un soir; Saturnin, madame de Perbruck et Louise

cherchaient une issue à cette triste position, lorsque quelqu'un se présente.

C'était le patron de Saturnin.

— Voici, dit-il, un paquet qui a été remis à mon adresse pour mademoiselle de Paradèze.

C'était une lettre de Julien; la voici :

« Mademoiselle, disait-elle, ma tâche est finie; demain je pars, demain je vais chercher sur les champs de bataille une mort à laquelle j'ai voulu échapper à Paris, parce qu'il me restait une promesse à tenir.

» Je vous avais juré de renverser le pouvoir sanglant qui pesait sur votre ville. J'ai tenu parole. Mais lorsque je vous ai fait ces serments, je m'en étais fait un autre à moi-même, c'était de vous donner le bonheur après le salut. Vous savez comment j'ai appris que je pouvais devenir un obstacle à votre félicité, et vous n'eussiez plus entendu parler de moi, si, dans la prison où j'ai été détenu quelques jours, je n'avais rencontré un homme qui pouvait vous perdre et qui le voulait, qui pouvait vous sauver et qui ne le voulait pas. J'ai acheté le silence de cet homme en lui promettant le mien devant le tribunal révolutionnaire où il allait être appelé. Pour parvenir à le sauver, j'ai dû accepter la mission qu'on m'offrait de faire partie des commissions que la Convention avait chargées de faire une enquête sur cette détestable affaire. Il en est résulté que tous les papiers saisis chez cet homme à l'époque de son arrestation m'ont passé par les mains. Au milieu de ces papiers j'ai trouvé la déclaration que je joins ici. Ce n'est pas à madame de Perbruck ni à son fils que je l'envoie, c'est à vous. Je donne un nom à celui que vous aimez, et je rends possible un mariage que vous n'eussiez peut-être pas osé contracter en présence du blâme de toute votre famille et de tous ceux de votre parti. Ce mariage fera votre bonheur, je l'espère; j'aurai donc tenu tous mes serments, ceux que je vous ai faits comme ceux que je me suis faits à moi-même. Que me rendrez-vous en retour de tout cela? je vais vous le dire. Quand des temps plus calmes seront venus, quand le jugement des hommes qui auront survécu à notre révolution flétrira sans pitié ceux que l'on considère comme les agents les plus actifs de ses décrets sanguinaires, quand l'amitié de Robespierre sera une flétrissure dont il sera pres-

que impossible de défendre celui sur qui elle pèsera, élevez la voix; dites que parmi ces hommes, il en fut un qui eut de la pitié, du courage et peut-être quelque générosité. »

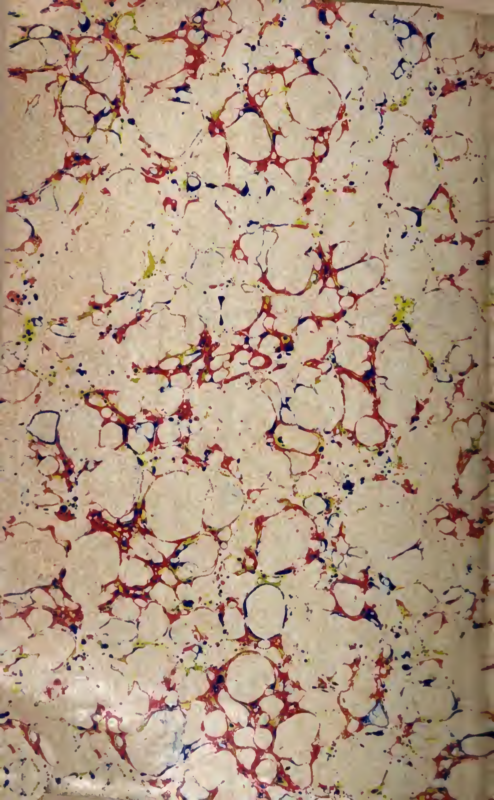
Quand les faits et les secrets que renferme ce livre furent révélés à celui qui les a écrits, l'homme qu'il a présenté sous le nom de Saturnin Fichet portait son véritable nom, et il avait le titre de marquis. C'était alors un vieillard de soixante ans, vivant dans sa maison, à Fougères. Celle que nous avons nommée Louise de Paradèze était devenue sa femme et aimait à l'entendre conter les terribles histoires de leur jeunesse; c'était d'ordinaire le soir, au coin de la vaste cheminée de leur salon, qu'il rappelait tous ces événements à l'auteur qui les recueillait avec avidité. Cette maison où il entendait ces confidences était celle de mademoiselle Moëllien. Cette cheminée, au foyer de laquelle il se réchauffait le soir après de longues marches dans les bois à la poursuite d'un sanglier, était celle où Thérèse avait brûlé la liste des conjurés de la Rouarie. — Aujourd'hui il ne reste plus rien de tout cela, ni la maison qui a été démolie, ni Saturnin, ni Louise, qui sont dans leur tombe. Il ne reste d'eux qu'un souvenir. C'est ce souvenir que j'ai voulu consacrer.

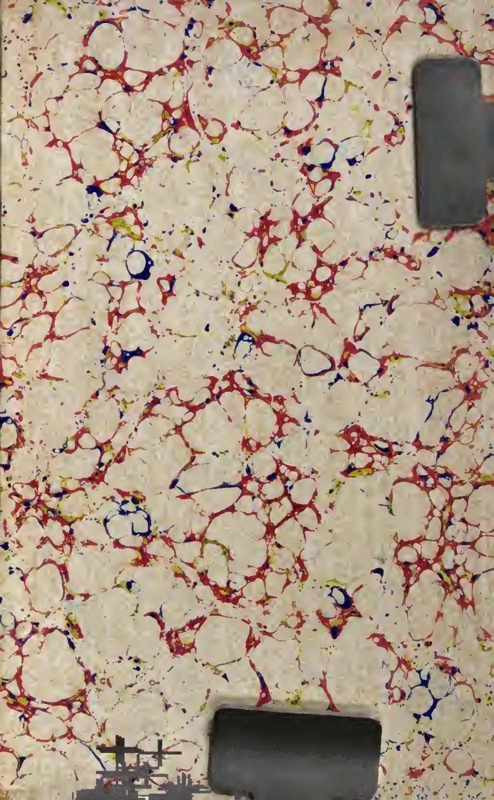
Qu'on oublie l'insuffisance de l'auteur à le raconter, et qu'on le garde comme une leçon de ces temps funestes où périrent tant de justes et tant de braves.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.





BI